

**Mise en scène d’Odessa. Mémoires, Explications, Imaginaires.
Une Ethnographie.**

D i s s e r t a t i o n
zur Erlangung des akademischen Grades

**Doctor philosophiae
(Dr. phil.)**

eingereicht

an der Philosophischen Fakultät I
der Humboldt-Universität zu Berlin

von Marie de Bronac de Vazelhes

verteidigt am 18.07.2016

Der Präsident der Humboldt-Universität zu Berlin
Prof. Dr. Jan-Hendrik Olbertz
Der Dekan der Philosophischen Fakultät I
Prof. Michael Seadle, PhD

Gutachter

Erstgutachter: Prof. Dr. Wolfgang Kaschuba
Zweitgutachter: Professor Joachim Schlör

Note informative

Afin de faciliter la compréhension des traductions, la transcription française la plus répandue pour le russe a été utilisée dans le corps du texte, les notes de bas de pages ainsi que dans la bibliographie. Pour certains noms qui ont déjà été traduits en caractères latins, j'en utiliserai les versions les plus empruntées et pour des auteurs ayant publié en anglais, j'utiliserai leurs noms d'édition.

Concernant la ville de Lviv en Ukraine, j'utilise deux versions : la version ukrainienne, Lviv, quand j'en parle et la version russophone, Lvov, quand mes interlocuteurs y font référence.

Certaines citations peuvent avoir un caractère grammatical irrégulier, car ce sont des citations extraites d'interviews en français que j'ai laissées telles quelles dans le texte. C'est un français parlé par des étrangers, il est donc normal que celui-ci ne soit pas parfait bien qu'il soit tout à fait compréhensible. Il s'agit, pour la plupart, d'extraits d'interviews avec Tania, Iaroslava, Katia et Katherine.

Toutes les citations issues de sources scientifiques en langues anglaise, allemande et russe n'ayant pas été publiées en français ont été traduites par l'auteur et vérifiées en circonstance.

Le thème de la recherche traitant de l'imaginaire de la ville, les dessins présents ont pour but d'égayer le texte en illustrant les réponses de mes interlocuteurs sur des thèmes sélectionnés faisant référence au questionnaire de Proust sous cette forme : « Si Odessa était une chanson, un animal, un goût, un pays, un son, une fleur, un plat, une légende, une devise, un personnage fictif, elle serait... »

Le fait d'utiliser la version la plus employée du masculin pluriel (primant sur le féminin) afin de désigner mes interlocutrices et mes interlocuteurs, au lieu de remettre en question cette règle grammaticale et d'équilibrer la représentation des genres, est un choix strictement pratique. Afin de fluidifier la lecture, j'ai préféré parler de « mes interlocuteurs » (incluant le genre féminin) au lieu de devoir à chaque fois répéter « mes interlocutrices et mes interlocuteurs ».

Cette thèse a pu voir le jour grâce à la bourse de six mois de la fondation Caroline von Humboldt de l'Université Humboldt pour la promotion des femmes dans la recherche et grâce à la bourse de fin d'étude accordée aux étudiants étrangers par le DAAD.

Je remercie tous ceux qui m'ont apporté une aide précieuse dans cette recherche. Tout d'abord ceux qui m'ont orientée et aidée au début à définir la recherche, les professeurs Boris Czerny et Joachim Schlör et ceux qui m'ont suivie tout au long de ce travail, le Pr. Dr. Wolfgang Kaschuba et le Pr. Bernard Traimond.

Je souhaite aussi remercier très chaleureusement mes interlocutrices qui ont bien voulu m'accorder leur temps précieux et qui m'ont épaulée jusqu'à la fin dans mes questionnements, clarifiant beaucoup de quiproquos culturels et linguistiques et qui m'ont offert leur amitié : Katia, Katherine, Tania, Macha et Anna Missiouk. Je remercie ceux qui m'ont fait partager leur vision de la ville et ont éveillé mon intérêt pour celle-ci : Vika, ma première Odessite rencontrée dans le train Kiev-Odessa, Sacha et Vova. Merci à Anne-Sophie pour son aide précieuse concernant les traductions anglaises et à Nina pour les corrections du russe vers le français, sans qui ce travail n'aurait tout simplement pas pu voir le jour. Je remercie aussi mon amie Marine pour ses magnifiques illustrations qui m'ont inspirée dans la rédaction, Natascha pour ses magnifiques graphiques et son goût du design, ainsi que mes amis Hanna, Tobias, Natascha, Romain, Jessica, Jule, Claire, Lucie pour leur soutien dans mes traductions allemandes, les vérifications grammaticales et les problèmes de logistique. Un grand merci aux doctorants du groupe sur la ville de Georg Simmel et les membres du groupe de doctorants de correction de texte de l'institut d'ethnologie européenne de la Humboldt-Universität pour leurs commentaires ayant fait avancer cette recherche. Et enfin, je remercie les membres de ma famille pour leur soutien – surtout ma mère pour sa correction pointilleuse et ma sœur dont sa relecture très critique a grandement profité à ma réflexion. Je finirai par remercier particulièrement mes grands-parents pour leur merveilleux soutien.

SOMMAIRE

Note sur la situation de l'Ukraine et son impact sur ma réflexion	6
Introduction	7
Chapitre 1 À la recherche de l'Odessa authentique dans les cours odessites	20
1.1. Symboles du patrimoine local	21
1.2. Modèle de société solidaire	25
1.3. Décor des « histoires odessites »	34
1.4. Cas ethnographique – modalités de la rencontre	37
1.5. Image romantique du banditisme local	54
1.6. Critères d'appartenance à la communauté imaginée des Odessites	60
1.7. Être Juif /être d'Odessa	62
Chapitre 2 La figure de l'Odessite – déclinaisons	66
2.1. Les mamans juives et les vendeuses du Privoz	70
2.2. Le « trickster odessite »	76
2.3. Une manière pittoresque de communiquer – l'art de manier le verbe	88
2.4. Odessismes réifiés – réappropriation de la différence	101
2.5. Héros malgré eux... Faire-valoir au capital symbolique	110
Chapitre 3 La célébrité du Sud !	118
3.1. « <i>L'histoire de cette ville existe deux fois : dans la réalité et dans la littérature.</i> »	122
3.2. Bien jouer son rôle d'Odessite	125
3.3. L'art de raconter la ville	133
3.4. « <i>La mer sans Odessa, c'est juste de l'eau</i> »	138
3.5. La cuisine odessite	142
Chapitre 4 La défense du patrimoine associé à Odessa	149
4.1. La place traditionnelle de la langue russe	150
4.2. Le projet humaniste d'Odessa – presque île de culture	155
4.3. Les nouveaux arrivants, une menace réelle ?	167
4.4. Le club mondial des Odessites, gardien de la communauté imaginée des Odessites	182
4.5. Être patriote d'Odessa : revendication d'un droit au patrimoine !	186
4.6. Le lien émotionnel – vecteur d'identification	193

Chapitre 5	Les élites ukrainiennes responsables de la disparition d’Odessa	203
5.1.	La destruction du patrimoine matériel odessite.....	204
5.2.	Le maire, représentant d’un pouvoir illégitime	218
5.3.	Les valeurs contemporaines de l’Ukraine	225
Chapitre 6	Odessa : une alternative à l’Ukraine.....	236
6.1.	Les attributs de la primauté de l’affiliation locale à Odessa	238
6.2.	« <i>Est-ce du bortsch, est-ce du kacha ? Qu’est-ce que c’est ? C’est un espèce de mélange...</i> ».....	249
6.3.	Nationalité odessite ?.....	258
Conclusion.....		271
Bibliographie.....		273

Note sur la situation de l'Ukraine et son impact sur ma réflexion

Peu après mon retour d'Ukraine en octobre 2013, le maire démissionna en novembre et le président s'enfuit du pays quelques mois plus tard sous la pression populaire. Les événements nommés *Maïdan* qui l'ont poussé à la fuite ont été hautement médiatisés et bien qu'il s'agissait d'une situation politique de crise, elle fut également dramatisée, dans le sens esthétisée, par les médias : la télévision, internet et les journaux qui en ont proposé des images fortes, magnifiques. De nombreux documentaires y furent dédiés en proposant à leur tour une lecture très dense et forte sur le plan émotionnel.

De nouvelles élections furent organisées et en mai 2014, l'actuel président Petro Porochenko fut élu. Entre-temps, en mars 2014, la Crimée avait voté pour son rattachement à la fédération de Russie sous propagande russe intensive. Deux mois plus tard, la guerre du Donbass éclatait et elle continue jusqu'à ce jour, après deux traités de cessez-le feu qui n'ont pas été respectés.

Dans ce contexte politique riche en bouleversements, j'ai de nombreuses fois remis en question ma problématique de fond qui s'attachait à l'imaginaire de la ville. Cependant, au fur et à mesure de ma réflexion, je me suis rendue compte à quel point mes interviews apportaient des éléments de réponse à la crise contemporaine qui, finalement, n'était pas si inattendue que cela. C'est pour cela que malgré les événements politiques, ou bien grâce à eux, car ils ont nourri ma réflexion, je souhaite aujourd'hui insister sur la dimension symbolique liée aux affiliations identitaires de la ville d'Odessa. Intégrer ces nouveaux éléments de réflexion à une recherche approfondie de six mois avant qu'ils n'aient eu lieu m'a semblé nécessaire, même si ceux-ci sont parfois difficiles à analyser car ambivalents et émotionnellement très denses, ainsi que manquants de profondeur analytique. En 2015, je suis retournée à Odessa afin d'y constater les changements qui avaient eu lieu en deux ans et de passer du temps avec mes interlocuteurs. La situation quotidienne est devenue extrêmement difficile pour les habitants à cause de l'inflation ayant presque doublé le prix de la vie et de la propagande patriotique (guerrière) omniprésente dans les médias. Cependant, Odessa était saturée de touristes ukrainiens, privés de la Crimée, qui n'aspiraient qu'à une chose : profiter du soleil et oublier pour quelques instants la situation du pays.

Ma réflexion s'est donc construite en résonnance de ces bouleversements que j'ai tenté d'intégrer dans ce travail afin de la nourrir de la manière la plus critique possible.

*« Avec rien tu ne transperceras Odessa... Elle sera solide et elle le restera pour toujours. »
« Solide oui... Sur le plan de l'esprit. »*



« Odessa, c'est comme une orchidée qu'on cultive avec soin. Il faut du temps pour la découvrir, il faut lui dire des poèmes, bref il faut l'aimer. »

« Une ville épanouie, joyeuse, gaie... pour une vie joyeuse, et gaie... et... insufflant l'inspiration, l'espoir, l'amour, elle est très positive et affirmative... Voilà, tu vis aujourd'hui et seulement aujourd'hui... Voilà, c'est ici et maintenant qu'elle est magnifique... Une atmosphère particulière nourrit l'air. »

Il existe un discours consensuel positif sur la ville d'Odessa qui se trouve en Ukraine sur les bords de la mer Noire. Ma recherche a pour but de comprendre sur quels mécanismes discursifs ce discours se base et de quelles représentations il se nourrit. Déjà, lors de ma première venue dans cette ville en 2010, la manière dont on me racontait Odessa m'avait interpellée. J'avais été subjuguée par l'histoire si riche de cette ville vieille d'un peu plus de deux cents ans, mais aussi par la gentillesse de mes rencontres devenues au fil des années, amitiés. Les histoires que l'on me contait formaient comme une nébuleuse dans une course folle dans laquelle je me perdais, sans comprendre où l'on me menait. Le charme avait opéré, cependant je n'arrivais pas complètement à comprendre pourquoi. Pourquoi est-ce qu'Odessa serait-elle si exceptionnelle ? Pourquoi est-ce que ses habitants sont si fiers de se dire Odessites ?

J'y suis alors revenue de mars à septembre 2013 afin de comprendre comment la ville pouvait générer un tel amour, une telle fierté et tant de légendes si vivantes.

J'ai observé autour de moi comment ce patriotisme local était mis en scène dans la ville et comment il était transmis par la parole. Les sources premières de ce travail sont les interviews avec mes interlocuteurs. Celles-ci sont déterminantes, car c'est au fur et à mesure des rencontres et des informations que j'ai reçues et réinterprétées pour cette étude que ma réflexion s'est construite.

Expliquer quelque chose qui semble naturel, presque organique pour ceux qui l'énoncent, demande toujours des mises au point, des réglages, des rectifications, notamment dans le fait de définir, d'éclaircir des représentations qui m'étaient (et me sont toujours sûrement un peu) étrangères. L'échange d'informations est donc, clairement, dépendant du cadre de l'interaction, du positionnement de mes interlocuteurs par rapport à moi, comment ils me perçoivent et qui nous sommes l'un pour l'autre. Quelle légitimité ai-je à poser des questions qui peuvent leur paraître autant intéressantes qu'insignifiantes ? Cela dépend donc de notre rapport et des rôles distribués : est-ce que je parle avec un ami, une connaissance, un habitant d'Odessa, un « véritable Odessite » ? Suis-je pour eux une étrangère ou bien une amie que l'on souhaite aider ? Puis-je vraiment comprendre ce dont ils parlent ?

Parfois, je n'avais aucune légitimité en tant qu'étrangère à m'intéresser à ce sujet dont les Odessites eux-mêmes étaient les gardiens. La spécificité de la ville a déjà été largement étudiée par des universitaires de différentes nationalités et appréhendée sous la forme du mythe de la ville. Ses composantes ainsi que ses mécanismes ont été décortiqués tout comme

sa popularisation via les œuvres littéraires et artistiques. Celles-ci ont, en effet, diffusé dans les sphères soviétique et russophone une image de la ville et de ses habitants comme étant particuliers.

La différence d'Odessa est connue, tout comme ses motifs. Alors pourquoi une novice comme moi s'y intéresserait-elle ? Une étrangère non-russophone, qui plus est. Cela semblait suspicieux à certains de mes interlocuteurs. Étais-je donc incapable de comprendre ? La manière dont me considère le directeur des éditions *Optimum* en est un exemple instructif tout empreint d'humour : « *Pourquoi êtes-vous venue à Odessa ? Parce qu'ils vous ont donné une bourse ? S'ils vous avaient donné une bourse pour Venise, vous auriez demandé : et pourquoi ces canaux ? Et ce pont ?* » Je suis prise pour une touriste (à qui il faut aussi vendre cette différence en s'en faisant le virtuose) n'ayant aucune légitimité à m'intéresser à ce thème. Quand je lui réponds que j'ai une dernière question, il me lance : « *Buvez-vous de la vodka ?* » Je continue mine de rien et je demande si c'est difficile de lire le livre qu'il me présente, il me répond alors : « *C'est difficile, tout est difficile dans cette vie...* », et il me demande : « *La langue odessite, tu comprends ?* » La rencontre se termine symboliquement sur le cadeau qu'il me fait d'un petit dictionnaire russe-odessite complétant ma collection en cours d'ouvrages à destination des « non-connaisseurs », des novices, des touristes, qui mettent en avant l'exotisme supposé d'Odessa : n'est-ce pas finalement ce que je serais venue chercher, un petit peu d'exotisme ?

Des références différentes, obstacles à l'enquête ?

Justifier mon intérêt pour un thème qui m'est étranger, me voir perçue comme étrangère et comme touriste sont des attitudes avec lesquelles j'ai dû composer lors de ma recherche, comme le montrent ces extraits du tour touristique sur l'« Odessa criminelle ». Passablement énervé, le guide pense que cela n'a aucun sens de nous expliquer (à moi et à mes amis non-russophones) les faits criminels d'Odessa. Plusieurs fois il insiste sur le décalage des références, des choses que l'on ne pourrait pas comprendre. Je m'efforce de justifier notre intérêt (et surtout le mien) pour ce thème. Il ne se sent manifestement pas à l'aise, même si les blagues d'un de mes amis aident à détendre l'atmosphère. Quand je lui demande si la visite thématique est populaire, il me dit que oui, que l'on peut entrer dans l'histoire de la ville pour mieux la comprendre. Je lui demande par où par exemple et il me répond : « *Non je veux dire qu'il faut connaître l'histoire de la ville pour mieux comprendre ce thème, il faut connaître l'histoire de la ville. C'est comme si on m'emmenait aussi à New York et qu'on me racontait la vie criminelle de la ville, et qu'est-ce que je sais d'elle ?* » Il rit un peu jaune de l'absurdité de

ma question reposant sur un malentendu de ma part. Pour faire bonne figure, je lui réponds que j'ai regardé beaucoup de films : « *Ils ne savent rien, mais moi je connais un peu.* » Je continue et je lui demande pourquoi est-ce qu'Odessa est si connue pour son activité criminelle. Il me répond que si je vais à Kiev, il y a une excursion sur Kiev la criminelle, et si je vais à Péter¹, il y a une excursion sur le Saint-Petersbourg des bandits. Je lui dis qu'en France nous n'en avons pas. Il me répond que par exemple, à New York, il y a le New York criminel, et pas chez nous ? Je réfléchis, peut-être que le thème intéresse les gens. « *Oui, le thème est intéressant parce qu'Odessa est renommée, regarde l'histoire, elle s'est rendue célèbre de par sa criminalité.* » Quand je lui demande qui suit la visite, il me répond : « *Habituellement les nôtres, des russophones.* » Il s'enquiert de mes racines russes et je lui réponds que je n'en ai pas, mais que j'ai appris le russe et que j'habite ici, expliquant aussi que mes amis sont venus me voir en vacances et que j'ai pensé que c'était intéressant pour eux. Je lui demande alors s'il est d'Odessa, il me répond que oui, si le thème l'intéresse, ce à quoi il répond : « *Oui, mais il vaut mieux le raconter non pas aux étrangers, les étrangers juste comme ça ne comprennent pas. Voilà, vous avez vu le film Liquidation?* »² J'acquiesce assez fièrement. « *C'est plus facile de vous expliquer. Vous avez vu le film Michka Iapontchik?* » J'acquiesce encore une fois, bien que ce ne soit pas vrai, mais je ne veux pas le décevoir. « *Vous voyez c'est plus facile de vous expliquer. Les autres personnes, c'est plus difficile.* »

Un peu plus tard, nous prenons le taxi direction la Moldavanka, le quartier réputé pour son lien avec la criminalité locale et il nous explique le terme de *jigani* (escroc) : « *Un thème que nous avons, vous voyez, jigani, c'est un mot russe.* » À un moment je l'arrête et je lui dis que je ne comprends pas ce qu'il a dit, il me répond alors de manière brutale : « *Très bien, cela suffit...* » et stoppe la conversation. Un peu plus tard il m'explique également le terme de « *vory v zakone* » (voleurs dans la loi) qui renvoie à une structure criminelle soviétique aux règles strictes. Quand il me dit que ses membres devaient retourner régulièrement en prison, je demande s'ils étaient des genres d'esclaves, ce à quoi il me répond par la négative. Le chauffeur de taxi commente, s'adressant au guide : « *Oui ce sont des thèmes difficiles, oui l'expliquer c'est très difficile.* » Je réponds que c'est intéressant et le chauffeur de taxi me dit : « *Je dis seulement que nous le comprenons, alors que vous...* » Je me défends encore une fois et je dis que nous comprenons seulement si quelqu'un nous explique, alors le chauffeur de taxi

¹Péter est le diminutif en russe pour la ville de Saint-Petersbourg.

²La série russe *Liquidation*, tournée en 2007, a eu un succès phénoménal. J'y reviens plus en détails au chapitre 1.5.

réitère : « *C'est difficile de comprendre notre... notre mentalité* » et il rigole. Le guide acquiesce : « *Difficile oui...* »

Difficile de comprendre, est-ce donc impossible ?

D'autres interlocuteurs me font comprendre que je ne pourrai de toute manière pas comprendre car « *il faut le ressentir !* ».

Si l'on n'a pas grandi à Odessa, on ne peut pas comprendre. La différence devient alors quelque chose d'inaliénable, d'inintelligible, d'irréductible à d'autres mots : elle devient le thème et le cadre de la rencontre et se hisse comme une barrière à la compréhension, nous renvoyant chacun, mon interlocuteur et moi, dans des sphères de compréhension hermétiques l'une à l'autre. Macha, lorsqu'elle m'explique comment la situation en Ukraine est difficile, me dit souvent : « *J'aimerais que tu comprennes...* » : une dichotomie discursive est alors instaurée et les catégorisations de soi et de l'autre deviennent le cadre de l'échange. Cela passe dans le langage par l'utilisation récurrente d'un « nôtre, chez nous » [nach, ou nas] se distinguant d'un « vôtre, chez vous » [vach, ou vas]. Ce mode de présentation de soi et de l'autre active une position d'opposition s'inscrivant dans une différence essentialisée sans compromis possible.

Pourtant, ce sont bien ces représentations qui me sont étrangères que je m'efforce de comprendre, ces « catégories indigènes »³ utilisées par mes interlocuteurs pour définir ce qu'ils m'expliquent sous les expressions de « *l'esprit d'Odessa* » [odessky doukh] et de « *la couleur locale odessite* » [odessky kolorit] qui renvoient, toutes deux, à la conception d'une authenticité locale incarnée par « *la vieille Odessa* » menacée de disparaître. Cette représentation d'une version authentique de la ville est associée à des représentations issues de la mémoire collective qui l'exoticisent nécessairement.

Ces représentations sont en elles-mêmes ambivalentes car elles sont « *centrées sur l'imaginaire du passé, sur des habitudes mémorielles, des représentations, des discours récurrents, des images, des mots codés, enjeux et déclics* »⁴ qui sont réactivés et qui forment l'imaginaire de la ville dans la mémoire collective russophone contemporaine. Selon la définition de Maurice Halbwachs, la mémoire collective « *présente au groupe un tableau de*

³Notion définie par Bernard TRAIMOND dans *La mise à jour. Introduction à l'ethnopragmatique*, Bordeaux : Presses Universitaires, 2004.

⁴Régine ROBIN, *Berlin Chantiers*, Paris : Stock, 2010, p 37.

lui-même, qui sans doute, se déroule dans le temps, puisqu'il s'agit de son passé, mais de telle manière qu'il se reconnaisse toujours dans ces images successives. »⁵ La représentation populaire connue d'Odessa (et de ses habitants) est sa particularité. Comme le souligne Pierre Bidart :

*« Entendue comme une production discursive (elle-même somme de plusieurs discours), issue de la structuration – endogène et/ou exogène – d'un corpus variable d'éléments (langage, folklore, etc.) à des fins de (re)présentation interne et/ou externe – la singularité est une figure complexe, mouvante et contradictoire, inscrite dans un contexte social et historique déterminé. »*⁶

Dans ce travail, je vais analyser de manière critique les modalités de sa particularité : par quels mécanismes discursifs est-elle entretenue ? Sur quels motifs se base-t-elle ? Quelles en sont les « formations énonciatrices » qui sont définies comme telles par Michel Foucault ? :

*« Des choses qui se transmettent et se conservent, qui ont une valeur, et qu'on cherche à s'approprier ; qu'on répète, qu'on reproduit, et qu'on transforme ; (...) des choses qu'on dédouble non seulement par la copie ou la traduction, mais par l'exégèse, le commentaire et la prolifération interne de sens. »*⁷

Elles constituent les « passages » par lesquels un texte s'inscrit dans un autre, donnant de la profondeur aux énoncés et aux discours.⁸ Comme le souligne Roland Barthes :

*« Tout texte est un intertexte ; d'autres textes sont présents en lui, à des niveaux variables, sous des formes plus ou moins reconnaissables : les textes de la culture antérieure, ceux de la culture environnante ; tout texte est un tissu nouveau de citations révolues. Passent dans le texte, redistribués en lui, des morceaux de codes, des formules, des modèles rythmiques, des fragments de langage sociaux, etc. »*⁹

⁵Maurice HALBWACHS, *La mémoire collective*, Paris : Les Presses universitaires de France, 1950, p 50.

⁶Pierre BIDART, *La singularité basque*, Paris : PUF, 2001, p 13.

⁷Michel FOUCAULT, *L'Archéologie du Savoir*, Paris : Gallimard, 1969, p 157.

⁸Renvoyant à l'idée que « le motif n'est motif dans un texte que parce qu'il se réfère à un autre texte, celui-ci le renvoyant de nouveau à un ailleurs quelconque : son mode d'existence n'est pas celui d'une unité discursive réalisée, mais d'une virtualité inscrite dans une sorte de "mémoire" transtextuelle. », Algirdas-Julius GREIMAS, « Avant-propos à la 'lettre' dans le conte populaire français » repris dans *Ethnologie française*, XXV, 1995, 2 : « Le motif en sciences humaines », p 155.

⁹Roland BARTHES, « Texte (Théorie du) », in Sophie RABAU, *L'Intertextualité*, Paris : Flammarion, GF-Corpus, 2002, p 59.

Afin de pouvoir en saisir la profondeur, je vais étudier les espaces où elles sont réactivées dans la mémoire collective par leurs énonciations et leurs réceptions. Dans ce but, il me semble extrêmement important de juxtaposer les sources où elles apparaissent et prennent forme. En effet, je vais utiliser de manière extensive les réseaux sociaux et toutes formes de communication virtuelle (sites internet, blogs) qui les réactualisent.

Les discours qui me sont livrés dans un cadre interactionnel défini, et donc délimitant les informations délivrées, vont être étudiés en rapport avec la réactualisation de ces formations énonciatrices et des motifs servant la singularité d'Odessa dans la masse anonyme du vivier de représentations présentes sur internet. Celle-ci donne une profondeur d'arrière-plan nécessaire aux informations qui me sont données. Ce réservoir de mémoire collective en mouvement permet d'appréhender la mémoire vive (en train de se faire au moment où elle est communiquée) concernant Odessa, me permettant ainsi d'identifier la place et le rôle attribués à ces motifs.

Comme le souligne l'historienne Anne-Marie Thiesse : « *L'identité collective se construit dans un travail lui-même collectif, qui prend appui sur les nouveaux médias de consommation.* »¹⁰ Toute forme de récupération des motifs dans le but de les communiquer à un public non-restrictif réactive et véhicule des représentations modulables, mobiles et fugaces qui sont sujettes à l'acceptation, à l'estimation ou au rejet, permettant de comprendre la place qui leur est attribuée dans la mémoire en train de se faire. Cependant, le fait que ce soit un espace relativement anonyme où toutes les affiliations identitaires sont bouleversées ou inconnues n'est pas exempt de difficultés d'interprétation. Ces limites et cette ambivalence seront prises en compte dans l'analyse.

Quelles représentations sont associées à la spécificité odessite et comment est-elle réactivée en 2013 (et en 2015) ?

Les représentations associées à Odessa que je vais présenter dans ce travail sont toujours positives, qu'elles fassent référence à un mode de vie, à la situation géographique, au comportement de ses habitants ou aux histoires qui y sont liées. Elles sont les supports de l'imaginaire collectif local qui permet aux habitants de la ville de le soutenir et de s'identifier à des motifs communs pour se définir en tant que membres d'un groupe, la communauté imaginée des Odessites.¹¹ La question qui sous-tend ma réflexion est alors la suivante : dans

¹⁰ Anne-Marie THIESSE, *La création des identités nationales*, Paris : Éditions du Seuil, 1999, p 288.

¹¹ Benedict ANDERSON, *Imagined Communities*, New York, Londres : Verso, 1983 (2006).

quelle mesure l'imaginaire de la ville permet-il à mes interlocuteurs de se revendiquer (en toute légitimité) autre qu'Ukrainiens ?

Chacun de mes interlocuteurs va se définir en fonction de son histoire personnelle et des motifs choisis associés à la communauté imaginée locale, à laquelle il s'identifie pleinement ou par rapport à laquelle il revendique un héritage lui permettant de bénéficier de son capital symbolique positif.¹²

Mes interlocuteurs sont alors autant les gardiens de l'histoire de leur ville que ses protagonistes. N'est-ce pas finalement l'enjeu de prendre soi-même part à cette mise en scène et d'en devenir acteur ?

Avant de leur laisser la parole, je souhaiterais les présenter ainsi que la manière dont nous nous sommes rencontrés.

Lors de mon premier séjour à Odessa en 2013, j'ai réalisé quatorze interviews avec des personnes de la génération d'après-guerre travaillant dans le milieu de la culture que j'ai choisis pour leurs implications dans la vie culturelle locale. Ceux qui ont une place incontournable dans ma recherche sont : Vova, architecte passionné d'Odessa rencontré via des amis, qui me montrera la ville et Vitia, photographe professionnel appartenant au même cercle de connaissances. J'ai également souhaité rencontrer Ian, connu pour son activisme culturel et qui est le très célèbre directeur du cinéma *U-Cinema*.

J'ai fait la connaissance de l'attachée municipale à la culture au cours d'une exposition sur des artistes allemands et j'ai rencontré le directeur des éditions *Optimum* grâce à Ludmila qui en vend les livres dans la rue Sadovaïa. Via Sacha, j'ai rencontré le directeur du musée d'art moderne d'Odessa dont la collection est basée sur les œuvres d'Odessites. J'ai également souhaité rencontrer la directrice du musée Blechtchounov, car elle est très impliquée dans la vie culturelle de la ville. Sa collègue Zoé a aussi pris part à l'interview. Le musée littéraire est aussi un lieu ayant joué un rôle important dans ma recherche, car j'ai interviewé nombre de ses collaborateurs (parfois sans le savoir au préalable) : sa directrice, mais aussi le photographe Isaev, responsable de projets artistiques sur Odessa, le directeur de l'association pour le tourisme à Odessa et Anna Missiouk qui me fut recommandée de Berlin. Mon amie guide Katherine travaille aussi au musée comme Ania, son amie.

Elles font partie des seize personnes de ma génération que j'ai rencontrées pour la plupart via contact ou bien par hasard, comme Tania, professeure de français à l'Alliance

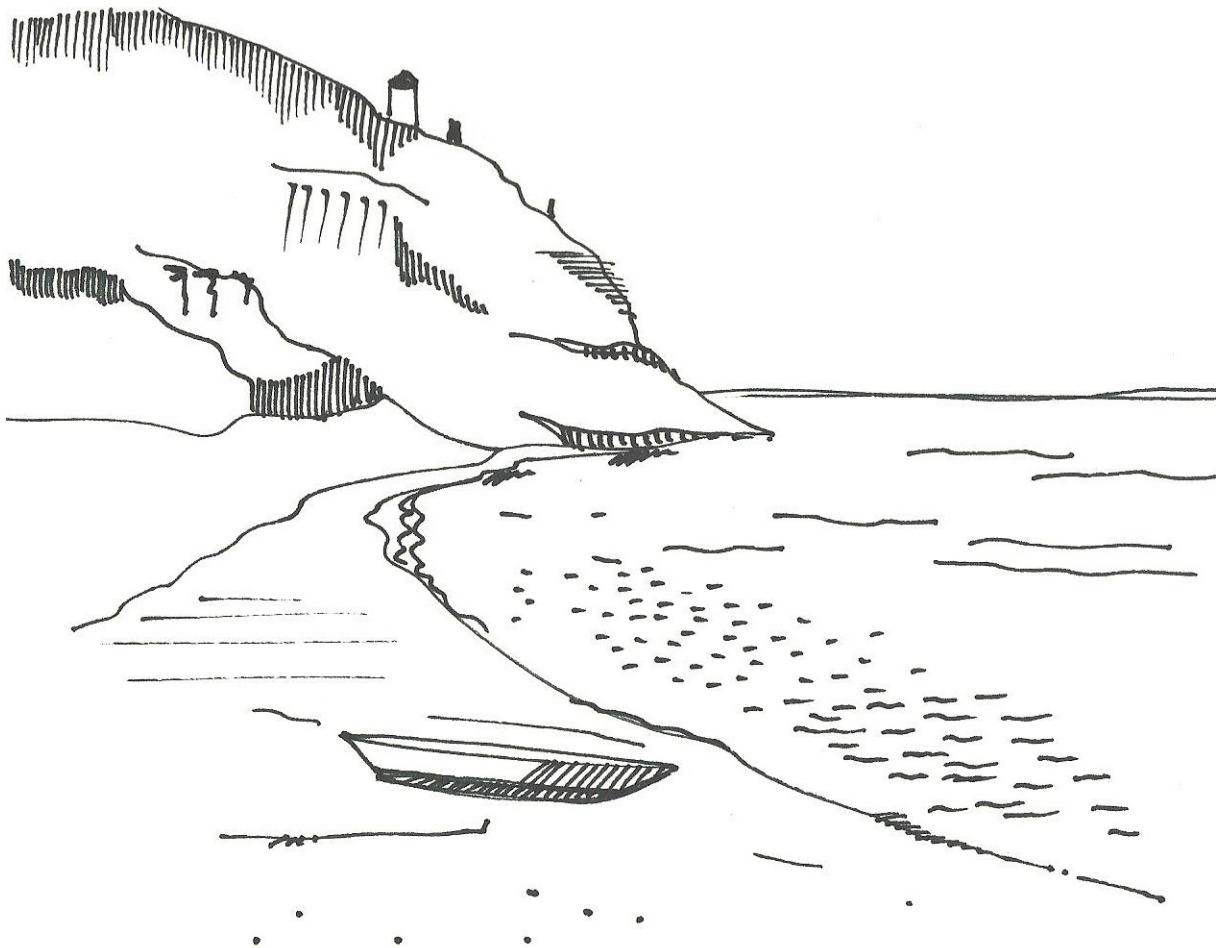
¹²Pierre BOURDIEU, *Raisons pratiques*, Paris : Éditions du Seuil, 1994.

Française et que j'ai rencontrée avec Nastia et Jénia, ses amis, chez Anna Missiouk un soir de shabbat. Un de ses élèves était Dmitri, arrivé à Odessa pour ses études de la ville voisine, Illitchevsk, que j'ai rencontré lors d'un évènement de l'Alliance française, tout comme j'ai rencontré Vika, venant d'un village bulgare de la région, ainsi que Viktor, jeune réalisateur passionné par sa ville. Lors d'un festival de jazz, j'ai rencontré Sacha, autodidacte vivant à Odessa, ami d'Andreï, DJ et travaillant pour une radio locale, également ami d'Alona, designeuse d'intérieur, venant de la ville de Nikolaïev. Maïa, juriste et interprète est une amie d'ami, tout comme Anton, fondateur du bar underground Chkaff et coiffeur très demandé, connaissance de Macha, ma professeure de russe dont le contact me fut donné par une connaissance. Dacha, venant de Jitomir, est une de ses amies qu'elle a rencontrée dans une auberge de jeunesse. J'ai également rencontrée Katia, mon amie du musée historique lors de la nuit des musées et j'ai fait la connaissance de Iaroslava, fraîchement arrivée de Kiev, après avoir posté un message sur le site pour voyageurs *Couchsurfing*.

Avant de rentrer dans le vif du sujet, je souhaiterais vous emmener dans l'imaginaire sensoriel de la ville que m'ont présenté mes interlocuteurs afin de vous introduire Odessa.

Odessa

la mer noire



Odessa est une ville associée à des valeurs positives éthérées, rappelant un tableau impressionniste : touches de couleur, intonations, accents, nuances, subtilités, tonalités, inflexions urbaines locales que me décrit ainsi le directeur de l'association pour le tourisme à Odessa, les yeux perdus dans le vague :

« Je vais avoir un point de vue subjectif. J'aime cette ville. Tout me plaît, absolument... Disons, pour moi, Odessa c'est la maman [eto mama]. Odessa c'est... Une ville unique avec son odeur, avec ses sons, avec son caractère, c'est difficile de dire ce qui me plaît de manière précise. J'aime beaucoup le centre-ville. Et j'aime la mer, la nôtre. Nous avons la meilleure mer au monde. L'odeur – le mélange de la mer,

des acacias et des rues odessites, c'est ce genre de mélange d'une certaine manière, de la cuisine avec la mer... avec du sel... Oui, Odessa c'est... Elle est dans les yeux, elle est un état d'esprit, elle est comme une musique et on ne peut pas la reproduire, la formuler précisément... C'est absolu... C'est un état d'esprit, et à Odessa beaucoup de gens aiment y venir parce qu'ici il y a ce genre d'esprit, bien que ce soit une grande ville, bien qu'elle soit belle, ici tu te sens quand même décontracté, comme en vacances. »

Si Odessa était un son, elle serait...



Pour moi, Odessa c'est la fanfare d'instruments à vent dans le kiosque le dimanche après-midi, le crissement du tramway, des alarmes de voiture stridentes, les chats qui se battent la nuit, les aboiements de chiens errants et les sabots de cheval sur les pavés, des cris d'enfants, des piailllements d'oiseaux et des bribes de musique, les cigales puissance sonore maximale, des éclats de rire, du tango venu de loin et puis les chaussures qui glissent sur les carreaux, le grésillement d'un groupe électrogène d'un vendeur de glaces et du jazz venant d'un bar en face de la mer.

Si Odessa était une fleur, elle serait... des dahlias éclatants, un acacia, une tulipe, des chrysanthèmes, du lilas, une orchidée, un narcisse à cause de la légende, une rose, une marguerite, un pissenlit, un acacia...



Dacha se remémore son arrivée à Odessa en train un soir de mai :

« Ce que j'ai gardé en mémoire avant tout c'est quand on est entré dans la ville et on avait les fenêtres ouvertes, c'était justement fin mai et il y avait cet air tellement suave comme... Bon je ne sais pas, comme la mer avec quelque chose de sucré, avec des fleurs, peut-être, voilà, cette odeur-là, elle existe seulement à Odessa. »

Tania me raconte sa nostalgie d'Odessa qui se manifestait par des sensations physiques :

« Je suis partie aussi parce que quand j'étais en Israël, je voulais tellement l'odeur d'Odessa, l'air d'Odessa, que j'arrivais, quand quelqu'un de connaissance arrivait à l'aéroport... J'allais à l'aéroport pour voir une personne qui a vu Odessa il y a deux heures... Je sentais le moment où les fleurs commencent à pousser ici au printemps. Je savais qu'on... C'est comme l'horaire qui est dans la tête... Oui, les saisons qui sont dans la tête. »

« C'est l'odeur du temps, le goût du temps » Selon Dacha, le pêle-mêle de l'architecture permettrait de se sentir un siècle auparavant :

« Ici, il reste des éléments qui en général sont très vieux, où rien n'a été reconstruit, rien n'a changé, toujours comme, voilà comme si tu te retrouvais, là, il y a cent ans à Odessa. Et là, à côté, se trouve un bel immeuble, mais il est de la même période, dans le genre pas nouveau, mais pas comme ils construisent aujourd'hui, oui, il est aussi vieux, mais architecturalement plus beau. Mais il est seulement sali et il me semble que seulement Odessa, elle est entièrement comme un pêle-mêle, que si tu marches ici, tu vois un bel immeuble, après celui-ci il y a une vieille cour, et tu ressens comme si rien n'avait jamais changé depuis cent ans (...) Mais ça me plaît que cela soit comme ça, c'est comme si ça faisait la couleur locale d'Odessa. » Elle éclate de rire.

Odessa détonne par son caractère insolite et son pittoresque m'est souvent signalé : en pleine rue alors que je photographie un bâtiment, un passant m'apostrophe dans la rue et me dit : « *Pour les prises de vue allez dans la rue Troïskogo et Ouspenskaïa, vous trouverez là-bas tellement de choses intéressantes, et dans la Novoselskogo, là-bas, c'est carrément divin !* » Pour Alona, ce qui fait le charme de la ville, c'est son caractère pittoresque :

« Si tu as remarqué, elle est très pittoresque, c'est-à-dire qu'elle est très belle en elle-même... Mais le pittoresque, par exemple, si l'on regarde par là, tu vois ce petit mur, il n'a rien de particulier architecturalement, oui ? Non, rien de particulier... Mais il est tellement... Il y a tellement de couleurs, de l'auburn, du vert, et du rouge, du gris et tout ça saute aux yeux et attire tellement le regard que, voilà, cela me manque dans les autres villes. (...) Et... bien sûr, ça me rend très, très heureuse. »

La directrice du musée Blechtchounov me dit :

« Un éclairage particulier dû à la lumière, le soleil passait dans toutes les rues, car il y avait des maisons de quatre, cinq étages maximum, avec l'ombre des arbres. (...) Voilà, cet air marin qui nettoie de par son souffle toutes ces rues, parce que le centre de la ville a été très bien planifié, c'est le vent de la mer qui ne rencontrait aucun obstacle... En tout point de la ville on sentait la brise marine. C'est la lumière du soleil et la brise marine (...) Elle était confortable, elle était à échelle humaine (...) C'est pourquoi la ville a donné naissance à des artistes parce qu'ici à cause de son charme on pouvait voir ce genre de beautés, même si tu n'étais pas artiste, tu serais de toute manière tombée sous le charme... »

Chapitre 1 À la recherche de l'Odessa authentique dans les cours odessites

Je vais commencer cette étude par le lieu où tout est censé avoir commencé : la cour intérieure odessite, perçue par mes interlocuteurs comme la gardienne d'une couleur locale en disparition. Vova, mon ami architecte, m'y emmène afin de me révéler ce qui pour lui est le cœur, la face cachée de la ville : des écrins d'authenticité que je me prends à reconnaître comme tels, subjuguée par ce que l'on me montre :

« Aujourd'hui j'étais vraiment heureuse des petits îlots de beauté (pour moi) et peut-être d'authenticité? J'avais l'impression d'être en Italie, cela renvoie à des souvenirs qui me font m'extasier, les balcons couloirs en bois me rappelaient aussi Tbilissi. Heureuse de découvrir ces endroits cachés, comme si on enlevait la coquille de quelque chose ou comme un chocolat avec un cœur en nougat. À Berlin ou à Paris si on rentre dans une cour on ne risque pas de trouver ce genre de choses, et là, c'est comme découvrir un monde sous-marin que l'on n'aurait pas soupçonné. Un moment de bonheur. »¹³

La cour odessite est devenue un symbole architectural dont l'agencement aurait permis la formation d'un vivre-ensemble perçu comme étant un des fondements de la communauté imaginée des Odessites. Dans ce qui est considéré comme le réservoir de « l'esprit odessite » serait née la figure de l'Odessite. Cependant, de nos jours, ce mode de vie perçu comme « typiquement odessite » n'est plus la norme et la cour est devenue l'héritage d'une histoire locale et d'un patrimoine à préserver, ainsi que le décor d'histoires qui sont popularisées au cinéma et à la télévision. C'est pour sa signification en tant que symbole local que Vova m'emmène en visiter le plus possible. Selon lui, il faut passer par les cours, gardiennes d'artefacts originaux et des traces de l'histoire de la ville qui s'y accumulent, afin de comprendre Odessa.

¹³Extrait de notes de terrain du 17/08/2013.

1.1. Symboles du patrimoine local

Comme le définit André Chastel : « *Il y a une source non juridique mais symbolique de l'idée de patrimoine, liée à la perpétuité d'objets sacrés essentiels à la communauté.* »¹⁴ Pour mes interlocuteurs, les cours odessites représentent ces lieux essentiels nourrissant un sentiment d'appartenance à la communauté imaginée des Odessites car elles sont perçues comme des réceptacles de « *l'esprit d'Odessa* » en disparition et ont donc une valeur patrimoniale inestimable. Elles sont des « *métaphores pour la ville, elles sont perçues comme ayant la capacité de reproduire la singularité d'Odessa* »¹⁵, comme le formule Tanya Richardson.

Ce qui plaît à mon amie Tania, c'est « *l'atmosphère, le calme, le temps qui coule et qui... reste, sans bouger en même temps.* » ; un endroit intemporel, un bout d'avant qui n'aurait pas changé. Elle me décrit la cour comme un cosmos avec des motifs définis qui sont passés à la postérité, « *parce qu'il y a des gens qui préparent quelque chose, il y a... le linge, le linge qui sèche, y a des chats, y a des chiens, y a des enfants, y a des plantes vertes...* » qui reprennent les éléments typiques à sa représentation ; ce que confirme Dacha : « *Cette cour odessite, là-bas, c'était, tu sais, comme cette cour odessite ronde où il y a toujours du linge accroché, un tas d'enfants qui courent dans toute la cour.* »

Le linge qui sèche est un des motifs les plus populaires et les plus photogéniques pour représenter visuellement la ville, comme le montre les photos ci-dessous glânées sur les groupes Facebook dédiés à Odessa, *Odessa telle qu'elle est* [Odessa kak ona est] et *J'aime Odessa* [Ja lioubliou Odessou]. D'ailleurs, le groupe de photos *Le séchage à l'odessite* [Odesskaïa souchka] qui existe depuis avril 2013, se le réapproprie dans sa conception des expositions : chacun accroche sa photo sur un fil à linge à l'aide de pinces. Leur première exposition avait justement pour thème la cour odessite. Le concept même d'exposition ouverte à tous sur le mode du partage (chacun apporte une photo et repart avec une autre), réactualise le mode de vie associé à celle-ci : passer un bon moment ensemble, échanger et partager, apprécier la beauté de sa ville et sa couleur locale afin d'entretenir des sentiments positifs par rapport à un bien commun qui leur appartiendrait d'aimer et de préserver.¹⁶

¹⁴André CHASTEL, « La notion de patrimoine », in NORA, Pierre, ed., *Les lieux de mémoire*, Paris : Gallimard, 1986, p 406.

¹⁵Tanya RICHARDSON, *Kaleidoscopic Odessa : History and Place in Contemporary Ukraine*, Toronto : University of Toronto Press, 2008, p134.

¹⁶<https://www.youtube.com/watch?v=ZaFJWN-amzo>, <http://vk.com/odessasushkafoto>; <http://fb.com/odessasushkafoto>; http://instagram.com/sushka_od, (accès le 30/04/14).

« Le séchage à l'odessite »



La « typicité » de la cour est mise en valeur, ses éléments architecturaux tels que les escaliers, les balustrades, les robinets et les dalles originelles en lave du Vésuve sont les témoins de son authenticité. La prise de vue et le cadrage mettent en avant son côté esthétique

en sublimant son dénuement via une patine « vintage ». Cette imagerie connue est popularisée aussi bien sur les réseaux sociaux Facebook et Vkontakte (sa variante russe) que par les sites touristiques comme *Odessa Weekend* et certaines cartes postales en vente. Elles sont toutes dans le style contemporain populaire *Instagram* avec le nostalgique effet couleur sépia.¹⁷ Cette esthétique vintage renvoie à une « esthétique de transition » comme le formule Philothée Gaymard : un processus de déracinement allié à un besoin de ré-enracinement qui s'exprimerait par la créativité et une recherche dans l'ancien pour mieux se retrouver et s'inventer un présent et un futur ; une démarche d'autoanalyse via « *des explorations du patrimoine pour y trouver des racines lui permettant de croître.* »¹⁸ Elle explique :

« *Se passionner pour les objets culturels d'une période révolue est une manière de se regarder en profondeur, de fouiller dans sa mémoire pour identifier ce qui nous retient.* »¹⁹

Mes interlocuteurs se réapproprient ces lieux menacés de destruction en les prospectant et en les photographiant. En les déambulant, hommage leur est rendu. Les cours abritent des détails précieux du passé et deviennent gardiennes des traces de l'origine de la ville et de l'histoire de ses habitants. Ainsi, Vova m'emmène explorer ce qui resterait de la « véritable Odessa ». M'expliquer de manière très détaillée tous les morceaux architecturaux qui dateraient de son origine, archiver ces détails par la photographie et transmettre son savoir lui donne un sens : « *Je veux comprendre la métaphysique au-dessus de la compréhension, au-dessus des preuves à l'appui. Pourquoi est-ce que d'une certaine manière ils ont construit cette ville de manière si chouette.* » Lors de nos visites, chaque petite chose de la vie quotidienne prend alors une valeur exceptionnelle, signifiante d'une « atmosphère authentique » : « *Marie, tu sens ? C'est un repas ! Ils cuisinent ! Quelle escale tranquille !* » ; « *Nous ressentons ici l'odeur du lieu. Un peu de là vient une odeur de poisson, un peu de là vient une odeur que le chien a remarquée...* »

Déchiffrer la symbolique de l'agencement urbain de la ville est aussi un but de nos visites. Absolument fasciné par la ville, Vova me balade des heures et des heures de cours intérieures en cours intérieures : « *Quand je commence à ressentir Odessa avec les pieds et les yeux, je... Bon le cognac est aussi un bon excitant, mais pas autant...* » ; « *On peut examiner Odessa sans fin !* » ; « *Suis-je coupable qu'Odessa soit si intéressante ?* » ; « *Mon*

¹⁷https://www.facebook.com/odessa.weekend/photos_stream, (accès le 11/04/14).

¹⁸Philothée GAYMARD, *Le vintage*, Paris : Éditions 10/18, 2013, p 117.

¹⁹*Ibid.*

endroit préféré à Odessa, c'est Odessa. Je suis juste... Je ne sais pas, à un certain moment difficile, je suis devenu fan d'Odessa et chaque lieu d'Odessa est juste devenu mon préféré. »

Il me justifie cette ardeur par son histoire personnelle et fait référence à deux Odessites faiseurs et ambassadeurs du « mythe d'Odessa ». Leurs statues trônent dans le centre de la



ville, leur rendant hommage. Celle d'Isaac Babel (1894-1940) fut inaugurée en 2011 à l'initiative du club des Odessites. Elle se situe au coin de la rue Richelieu et de la rue Joukovsky.²⁰ Écrivain, il est l'auteur des *Contes d'Odessa* (1931) qui ont popularisé une image « typique » des cours du quartier de la Moldavanka, réputé pour son activité criminelle. Je reviendrai plus loin sur le rôle

fondamental que cette œuvre joue dans l'imaginaire de la ville. La statue de Leonid Utesov (1895-1982) a été inaugurée dans le jardin municipal par les autorités municipales à l'occasion de l'anniversaire de la ville en 2000. Pionnier du jazz soviétique, n'ayant jamais cessé de chanter son amour pour sa ville natale, ses chansons en sont devenues les hymnes. Sacha, qui nous accompagne pendant les visites, me dit : « *Notre chanteur, Utesov, qui a écrit : je suis parti, j'habite à Moscou, mais chaque jour quand j'ouvre les yeux je me souviens d'Odessa... J'entends sa voix, et c'est fini, c'est Odessa !* » Vitia surenchérit :



« Utesov, c'est son image qui est précisément odessite, véritablement odessite. Ce que tu ressens naturellement c'est ce que chacun ressent. C'est une énorme différence quand on en est originaire... Si tu l'écoutes, tu entends Odessa, voilà cette Odessa véritable... la bienveillance d'une ville provinciale suave. C'est même la mer que tu entends dans ces chansons. »

Vova m'explique le « sens métaphysique » de son lieu d'habitation comme suit :

²⁰Photographie issue du blog <http://labana.livejournal.com/39255.html?thread=240727>, (dernier accès le 11/01/15).

« Je suis né entre Babel et Utesov à la même distance. Voilà ce même Mocha qui finissait cette école musicale, littéralement, et là même Tabatchnik qui est aussi l'auteur de « Tu es Odessite Michka »²¹, là aussi dans cette maison on faisait du commerce justement... et des livres... et là aussi au coin un vendeur de vins... Ici sont les liens. J'ai commencé à chercher les liens... tout... tout par rapport aux distances, tout dans la génétique, bon oui là où je suis né, ce que je devrais faire... Jusqu'à ses dix ans il a habité ici... Et moi j'y ai vécu comme Babel jusqu'à mes dix ans. (...) Et voilà ma fenêtre donnait directement sur la ruelle Utesov et l'entrée de la cour sur Babel. À la même distance. Je ne me suis jamais orienté par rapport à cela, mais après quand j'ai compris qu'à proprement parler... Que si je connais Odessa comme mon appartement, je ne peux pas dire où est le piano, j'avais honte. Comment ? Tu n'as pas vécu ici ? J'ai compris que je devais connaître Odessa comme mes cinq doigts de la main, comme mon appartement... Ici c'est tout à fait important de savoir comment tout s'est développé, comment tout s'est construit et quand tu le comprends, tu te meus dans Odessa et dans son âme, et là... Fiouuu ! Une histoire entièrement énigmatique naît que tu peux peut-être apprendre à comprendre... C'est ce que j'essaie de faire. »

Pour Vova, trouver des liens avec des personnalités ayant par leurs œuvres façonné l'image d'Odessa s'inscrit dans la même démarche que connaître sa ville et ses petits recoins cachés symbolisés par les cours intérieures de la ville, gardiennes de son âme et de l'intimité d'une communauté imaginée locale dont les bases s'y seraient formées. Elles renvoient à un mode de vie associant un modèle social soviétique, via les appartements communautaires, à une architecture locale offrant un espace public à partager comme extension de ces appartements-chambres : la cour. Ce mode de vie n'existerait plus pour la majorité des habitants, car presque chacun aurait maintenant son propre appartement. Mes interlocuteurs se remémorent avec nostalgie cette forme de vie sociale dont ils m'offrent une vision idéalisée.

1.2. Modèle de société solidaire

« Vous savez ce que c'est qu'un appartement communautaire, oui ? C'est un couloir où vivent soixante personnes, et une seule toilette, et une cuisine avec deux réchauds, et un robinet pour tous : qui arrive à temps et ainsi de suite... »

²¹Chanson composée en 1942. Modest Efimovitch Tabatchnik est né à Odessa en 1913 et est mort à Moscou en 1977. Il est le compositeur de nombreuses mélodies connues sur Odessa.

Mes interlocuteurs de la génération d'après-guerre me racontent dans leurs souvenirs d'enfance ce qu'ils considèrent comme la manière de vivre odessite. Celle-ci aurait, selon eux, disparu avec la mort et l'émigration des « véritables Odessites ». Elle est, pourtant, considérée comme fondamentale, car formatrice de ce sentiment de solidarité et d'appartenance à la communauté imaginée des Odessites. Leurs descriptions sont fortement teintées de nostalgie à l'égard de ce passé et elles reprennent également certaines tonalités de l'époque soviétique. J'ai choisi trois extraits d'interviews qui me semblent particulièrement percutants dans leurs descriptions d'une vie commune dans les appartements communautaires des vieilles cours, où mes interlocuteurs de cette génération sont nés et ont habité dans le centre, soit dans la Moldavanka²², soit dans l'hyper-centre. La plupart ont ensuite été relogés ou bien ont déménagé pour des conditions de vie plus confortables dans les quartiers d'ortoirs en périphérie du centre.

Les appartements communautaires « typiques » d'Odessa donnaient sur un couloir-balcon faisant tout le tour de la cour sur un ou deux étages. Le robinet qui était l'accès à l'eau pour tous, remplaçant le puits des débuts, se trouvait au centre de celle-ci. La cour intérieure était un espace commun à tous les voisins, servant de salon, de cuisine et de jardin. C'était un espace qu'ils entretenaient et géraient de manière commune comme une grande famille. Comme le souligne Tanya Richardson : « *Elles (les cours) sont vues comme incarnant la couleur locale et les formes de sociabilité considérées comme authentiquement odessites.* »²³

Le photographe Isaev m'explique :

« Les gens qui vivaient dans ces vieilles cours, ils se connaissaient, c'était une grande famille. C'est-à-dire qu'ils pouvaient toujours s'entraider, nourrir les enfants, il se constituait, disons, des secrets culinaires... C'était une communauté : une mini-société dans une grande collectivité. Voilà ce que c'est que la cour. C'est notre berceau, nous avons tous grandi dedans. »

²²La Moldavanka est le quartier où résidaient les ouvriers moldaves ayant construit le centre de la ville. Quartier aux maisons basses, il est réputé pour ses activités illégales et sa forte population juive avant la Première guerre mondiale. Il est maintenant considéré comme un quartier fortement authentique car ayant été très peu rénové, ses habitants vivant toujours dans des appartements communautaires. Il abrite aussi le célèbre marché aux puces local qui a lieu tous les dimanches sur les trottoirs de ses rues.

²³Tanya RICHARDSON, « The Place(s) of Moldovanka in the Making of Odessa », *The Anthropology of East Europe Review*, vol. 23 (2), 2005, p 85-86.

Le directeur de la maison d'édition *Optimum* se lance dans une tirade sur la vie de la cour en faisant la métaphore d'un modèle de société perdue. Tous les aspects négatifs en sont gommés afin de purifier cette représentation de « grande famille » :

« Quand j'étais petit, nous avions une cour ; voilà, la rue et la cour. Trente appartements. À côté il y avait une cour avec plus d'appartements, à côté il y avait une cour avec moins d'appartements, mais disons que notre cour vivait comme une seule famille... Il y avait une cour, des vieilles personnes, des vieillards, des enfants, une concierge, un ingénieur, une famille de deux personnes, une famille de dix personnes. Quand je revenais de l'école, notre appartement était fermé parce que les parents étaient au travail. Personne n'avait peur de cela, je pouvais aller dans n'importe quel autre et ils me nourrissaient là-bas, je pouvais aller dans n'importe quel appartement et dire : « Donnez-moi trois roubles ! », et ils me les donnaient, j'étais un bon garçon, ils savaient que ce n'était pas pour les cigarettes, vous comprenez ? Pas de discussion, personne ne disait rien, vous comprenez ? Si quelqu'un avait un malheur dans la cour : la prison, la maladie, tous aidaient, tous compatissaient. Notre porte... Nous vivions côté rue comme ici, voilà ces deux petites marches, et la porte s'ouvrait et de suite tu es dans l'appartement. On ouvrait l'appartement vers cinq, six heures du matin quand mon père allait au travail et la porte restait ouverte... Mais la rue n'était pas comme ça, plus campagnarde, la rue du port-franc, la Komsomolskaïa d'avant. Et en été, ils la fermaient vers onze heures, onze heures et demie. Une personne pouvait arriver du bazar avec des sacs, frapper à la porte et dire : « Je laisse un sac, c'est trop lourd, je viens le rechercher. » Aucun problème. On pouvait frapper à la porte et dire : « Maîtresse de maison, donnez-moi un verre d'eau ! » Aucun problème. Les enfants, les enfants couraient l'été jusqu'à minuit... Et pour que maman pense, où est ma fille ou mon garçon, personne ne s'en préoccupait... Alors qu'aujourd'hui les enfants sont seuls devant leurs ordinateurs, n'ont pas d'amis... C'est pour ça que je reviendrai à ce temps-là... Voilà, vous comprenez, avant la cour vivait. Tous dormaient dans leurs appartements mais tout le monde se connaissait, savait qui cuisine quoi, d'où sortait l'odeur, qui l'on régalaient, qui partageait quoi, chez qui on allait prendre du sel, des allumettes, là une carotte, vous comprenez ? Il y avait une communauté et chacun pouvait compter sur l'autre. Aujourd'hui j'habite dans une maison, j'y habite depuis déjà vingt-cinq ans... De trente-six appartements je n'en connais que cinq, six. C'est-à-dire que je sors sur le palier et vous rentrez. Je ne sais pas qui vous êtes. Et en même temps vous habitez ici

aussi depuis quinze ans... Alors qu'avant on ne se connaissait pas seulement, mais on savait qui rentrait. Là, il y avait un jardinet où une femme cuit, là, là les enfants, une petite famille passe, les maîtresses de maison qui parlent...» Il parle de plus en plus vite. « Et l'une pouvait avec un « AAh ! Ce gars [tchoudak : expression odessite] va vers la porte ! » Et tous savaient que ce gars allait vers la porte!! » Il tape sur la table et d'une voix plus forte continue : « Et celui-là est allé vers celui-là ! Bientôt il va y avoir un scandale ! » Ce qui veut dire que tous savaient tout. Alors que maintenant chacun vit dans sa cellule. C'est déjà votre variante de l'Ouest. C'est déjà votre variante, c'est pourquoi j'ai de la nostalgie. Mes enfants n'ont pas d'amis... Ma fille reste seule avec son enfant, son mari est marin. »

Cette description offre une représentation positive de la vie de cour – d'entraide et de confiance – qui contraste avec la représentation d'une société actuelle repliée sur elle-même et fermée.

La directrice du musée Blechtchounov et sa collègue m'expliquent aussi à leur tour :

« La spécificité d'Odessa réside dans le fait que vous soyez né à Odessa, par exemple Zoé, moi... Voilà... Je suis née dans le centre de la ville, dans l'hyper-centre de la ville où il y a le cinéma Odessa, rue Gorky, maintenant elle s'appelle rue Spiridonovskaïa... Je suis née dans une cour très intéressante, c'est-à-dire qu'il y a ce genre de vérandas... Au centre il y avait une aile, ça s'appelle fligel [mot yiddish-aile]. C'est-à-dire que tout autour du bâtiment il y avait des vérandas, c'était ce genre de bâtiment dans le centre, à deux étages. Nous vivions au deuxième étage. Ces vérandas se rejoignaient comme une sorte de petit corridor avec ses passages : c'est-à-dire que d'ici on pouvait aller dans les vérandas, c'était la vie, c'est-à-dire que vous ne viviez pas tout seul dans votre appartement, oui ? C'était une vie commune. Tous savaient qui faisait à manger. Les enfants pouvaient aller par cinq, six dans les appartements et pour manger, ils regardaient la télé et jouaient, peu importe les relations entre les parents. Les enfants étaient communs, ils se promenaient là, regardaient, jouaient... Après c'est très intéressant parce qu'une fois par an, on mettait la table dans la cour, on faisait une fête qui s'appelait « Un festin de roi ». Et tous les parents amenaient toutes sortes de friandises, c'est-à-dire qu'ils couvraient la table de toutes sortes de délectations et tous les enfants, une fois par an, faisaient la fête. À mon avis c'était toujours vers le premier mai... Je me souviens que les arbres étaient en fleur dans la cour... Avant, dans les cours il y avait beaucoup d'arbres

fruitiers, des cerisiers, des abricotiers, des oliviers... Dans la cour, il y avait un puits parce qu'on commençait à faire amener l'eau chez soi dans l'appartement, mais ça ne s'est pas fait d'un coup, par étapes. Il y avait une toilette commune. Une pour dix appartements... Et je me souviens comment on allait au bania ! Pour cela se rassemblaient quelques familles et ces quelques familles demandaient : « Vous allez au bania aujourd'hui ? » Zoé raconte qu'ils allaient aussi chercher le pain ensemble : « Surtout l'été quand les fenêtres étaient ouvertes, on entendait qui donnait de l'argent à qui et qui criait : « Qui va chercher le pain ? » Tous sortaient et nous partions ensemble avec des petits sacs chercher le pain. Chez nous, dix enfants se rassemblaient, ou bien douze, et tous ensemble, ce grand groupe, nous y allions... » « Et à la mer ? Qui va à la mer ? Et nous allions tous ensemble à la mer ! »

Elles continuent en énumérant les modalités de cette vie de cour qui reprennent les motifs déjà énoncés par le directeur des éditions *Optimum* : les habitants vivaient portes et fenêtres ouvertes ; ils nourrissaient les enfants des autres ; pour les enfants, les voisins étaient tous des oncles et tantes [diadia et tiotia] ; on pouvait se disputer, échanger les informations ou de l'huile de tournesol ; les hommes faisaient du vin un samedi d'automne ; on plantait des fleurs, on organisait un théâtre pour enfants ; on dormait dans la cour ; les enfants jouaient dans la cour jusqu'à minuit et les parents n'avaient pas peur. La directrice me mime la scène en y prenant manifestement plaisir : « À la fenêtre je regarde, ils jouent, c'est tout. Et carrément de cette fenêtre... » Elle prend une voix suraiguë : « Vassia ! À la maison ! Sveta à la maison ! » Elle éclate de rire et mime de nouveau : « À table ! Viens à table ! ». Cette scénette reprend la blague locale connue suivante :

« La mère sort sur le balcon et crie : « Arkacha ! À la maison ! »

Le petit garçon dans la cour lève la tête et crie en réponse : « J'ai froid ? »

-Non ! Tu veux manger ! »²⁴

Elles m'expliquent que la cour était un espace commun d'échange et de partage et qu'une intimité commune existait. Maintenant tout aurait changé, selon Zoé, qui m'explique que dans la cour où elle a vécu, il n'y a plus que sa mère et une voisine qui y sont restées. Le mode de vie a changé car les nouveaux locataires, « ils ne sont pas Odessites. » La directrice définit ce qu'elles entendent par « Odessite » dans ce contexte :

²⁴<http://www.migdal.org.ua/anecdotes/>, (accès le 18/09/15).

« Voilà les Odessites, le matin par exemple, je me souviens, une pouvait dire à une autre : « Maroussia, donnes-moi une petite cuillère d'huile de tournesol ! » Elle continue en prenant l'accent : « En as-tu un demi-rond ? » Et elle conclue tout doucement : « C'étaient des choses normales... » Zoé continue : « Et maintenant non, maintenant ce sont des gens différents, ils ne peuvent pas, ils ne comprennent pas comment... » La directrice commente : « Bon, bien sûr, ça a son charme défini parce que c'est ce genre de vie... Chaque soir... Je me souviens, chaque soir, ma mère allait s'asseoir dans le jardinet... » dit-elle d'une voix nostalgique. « Tu vas où ? Je veux aller dans le jardinet. Là se retrouvaient trois, quatre personnes, discutaient de tout, c'est-à-dire des voisins, de tous les événements, tous se connaissaient... Mais faire tout simplement, c'était juste interdit. » Elle accélère : « Et tu vas où ? Tu rentres d'où ? Tous devaient tout savoir. Qui va où, chez qui vous allez ? Quelqu'un rentre : « Et vous allez voir qui ? Ils ne sont pas à la maison !! » Elle éclate de rire. « Aujourd'hui, je ne pourrais pas supporter que quelqu'un s'intéresse à qui va où, et qui vient me voir, et là... Mais avant c'était absolument normal, personne ne le prenait mal, c'était naturel... C'était une vie naturelle. Maintenant, bien sûr, tout est fermé et moi par exemple, je vis depuis combien de temps dans cet appartement... Aujourd'hui je sors, une voisine, je la connais très bien et la deuxième non. Chez nous, voilà. Je dis : « C'est qui ? » « Mais, écoute, elle habite ici depuis la construction de la maison ! »

Cette vie ouverte est, bien sûr, à remettre dans le contexte de la société soviétique : une vie commune était imposée par le modèle de société soviétique, elle ne procédait pas de choix individuels. Bien que certains de ses aspects soient perçus comme pesants, elle est aujourd'hui idéalisée et considérée comme porteuse de valeurs positives. La directrice du musée littéraire me fait aussi part de son expérience :

« J'ai moi-même grandi dans une cour odessite. J'habitais dans la rue Sadovaïa. Maintenant il y a un nouveau bâtiment, ils l'ont construit dans les années 1960. Tout à l'intérieur de la cour c'étaient des galeries, les cours odessites, ce sont ces galeries et des fois avec des colonnes, parfois on les vitrait et on en faisait des vérandas. C'est un peu les façades grecques... Ici il y avait beaucoup de Grecs. À part cela, qu'est-ce que c'est une cour odessite ? » Elle élève la voix : « C'était une certaine commune où les gens naissaient, mourraient, faisaient des mariages communs dans la cour, s'élevaient les uns les autres, là on demandait du sel au petit-fils... » Elle ne finit pas sa phrase et

elle baisse la voix. *« Maintenant ça n'existe presque plus. Cela s'en va pour toujours. »* Et elle reprend de plus belle : *« Il y avait des petits bancs ; le robinet odessite, ce n'était pas seulement un robinet, les gens n'avaient pas d'eau dans les appartements, il fut un temps. Et ce robinet était pour tout le monde. Sous lui on lavait, devant lui on se retrouvait, on discutait. Les puits odessites étaient beaux dans les cours, en marbre généralement... Quelques-uns se sont conservés on ne sait où. Et voilà cette cour vivait sa vie, c'était une certaine image d'Odessa... Et c'est précisément dans ces cours que le caractère odessite s'est formé, parce que là, les gens de différentes nationalités vivaient, ils se mélangeaient et ils se disputaient, ils s'échangeaient les recettes de cuisine, c'est de là qu'est née la cuisine odessite. Et la cuisine juive, et la cuisine ukrainienne, et la cuisine allemande, et la grecque y ont pénétré, et voilà nous toutes, les maîtresses de maison odessites, nous savons cuisiner des éléments de cette cuisine odessite. C'est-à-dire des plats de la cuisine odessite. Elle est née dans ces conditions dans ces cours : quand une voisine sur un même palier, là du poisson ! Là on cuisine un plov avec des moules ! Et encore autre chose et on s'échangeait... Et la cour était cette sorte d'éducateur, c'est-à-dire la mentalité odessite s'est formée dans ces cours. »*

La manière de vivre imposée (les appartements communautaires : une chambre pour une famille) associée à ce cadre de vie d'espace commun pour tous est réinterprétée par mes interlocuteurs comme formatrice de *« l'esprit odessite »* : le mélange des nationalités, l'apprentissage de la tolérance de l'autre et une confiance « familiale ». Ces aspects sont aussi soulignés par certains interlocuteurs de ma génération. Selon Tania :

« C'est quelque génie de lieu qui se répète... Chez Jabotinsky, il y a un passage quand il dit que les... Le Russe, le Juif et l'Italien, le Grec vivent dans le même cour et je vois la vie de mon... voisin. Il n'est pas comme moi, il est autre, il a d'autres fêtes, une autre religion, une autre mode de vie, mais il n'est pas ni voleur, ni criminel, ni bandit et il travaille, je le respecte. Et cette... la liberté c'est... Cet potentiel de respecter un autre, de voir un autre. »

Vladimir Jabotinsky (1880-1940) est un écrivain du début du XX^{ème} siècle né à Odessa et futur sioniste. Dans son livre *Les Cinqs* paru en 1936, il décrit « la vieille Odessa » qui, selon lui, aurait déjà disparu à ce moment. Tania, elle-même, n'a pas grandi dans une cour,

pas plus que Sacha pour lequel c'est, cependant, une condition essentielle pour pouvoir devenir un « véritable Odessite » :

« C'est un esprit... Voilà un certain alliage de pure qualité, ethnique, qui recharge la personne si elle... Si elle est née à Odessa, a grandi dans une de ces... petites cours. Si dans la cour tous communiquaient entre eux, si elle a entendu comment parlaient les vieux Juifs, voilà. Elle s'est nourrie de tout ça, voilà, si elle a ce genre de potentiel, si elle est capable de ressentir, c'est ce genre d'image que porte en elle la personne odessite. Et elle porte à 100% la culture de cette ville... de cette simplicité précisément dit... De ces gens simples... »

Les cours sont perçues comme les lieux formant les futurs Odessites. Ceux qui y vivent se nourrissent de la spécificité de leur vie commune en s'en appropriant les spécificités. Belles représentations de tolérance qui sont, toutefois, remises en question par Boris Khersonsky (né en 1950), poète contemporain vivant à Odessa, qui insiste sur la prédominance du mythe de la ville faisant fi des événements historiques le ternissant :

« Je pense que c'est aussi un mythe de dire que toute la population d'Odessa issue de différentes nationalités vivait en harmonie et en amitié et que l'atmosphère de bienveillance régnait dans la rue et dans toutes ces kommunalkas [appartements communautaires]. (...) En réalité le premier pogrom de l'empire russe a eu lieu à Odessa en 1821 et le plus tragique a eu lieu ici aussi en 1905. Les autres nationalités ont été déportées pendant l'URSS et je n'ai jamais vu personne les regretter. »²⁵

Comme me le résume si bien une interlocutrice, peu importe les faits, ce qui prime c'est la légende qui permet de présenter une image de soi positive : *« Odessa, c'est déjà une légende ! Odessa en soi c'est déjà une légende... Tout ce que l'on a raconté c'est une légende de notre enfance, oui ! »* En effet, les valeurs portées par ces petites cours devenues symboles d'une manière de vivre ouverte typique d'Odessa ainsi que d'un rapport à l'autre « confiant » sont mises à mal. Le fait que les portes cochères soient fermées par des codes et qu'ainsi la cour soit privatisée est perçu comme un outrage à la communauté : un signe d'individualisation « sauvage » aux dépens des autres Odessites.

²⁵« La légende d'Odessa », dans l'émission « Ville monde », France Culture, <http://www.franceculture.fr/emission-villes-mondes-%C2%AB-la-legende-d%E2%80%99odessa-%C2%BB-odessa-ville-mondes-escale-1-2015-05-31>, (dernier accès le 06/07/15).

Un « véritable Odessite » se doit d'être accueillant et d'être fier que quelqu'un veuille profiter de la cour dans laquelle il habite. Vova commente comme ceci le moment où nous nous sommes fait houspiller par deux dames dans une cour très visitée car la série russe *Liquidation* (2007) y a été tournée :

« Au fait c'est comme dans ma famille... Ma maman, ma grand-mère, c'est-à-dire toujours de la politesse, toujours de l'ouverture, voilà cette femme-là, elle est flagrante de stupidité alors que chez nous... » Il prend l'accent local et dit : *« De rien rentrez et ici encore à l'intérieur ! »* Sacha en rajoute : *« Oui, ce ne sont pas des Odessites, ce sont des nouveaux arrivants qui détruisent Odessa, ils ne ressentent pas là où ils vivent, ils ne l'aiment pas et ne la connaissent pas. »* Vova acquiesce : *« Oui ! Oui ! Quand nous sommes rentrés... Nous avons dit : « Excusez-nous, nous regardons », elle a répondu : « Bien sûr ! S'il-vous-plaît ! », ça c'est une Odessite ! »*

Lors d'autres visites, il critique fermement la fermeture des portes : *« Vous voyez, là est sortie une femme et elle a dit : « Comme j'en ai marre de ces touristes ! », alors qu'ici ils ont fermé et voilà... Voilà ces habitants ferment les portes d'entrée maintenant pour que l'on ne puisse rien voir... Et ce genre de voisins dans la cour, nous avons entendu : « Qu'est-ce que vous cherchez ? Nous n'avons pas de toilettes ! »* Il l'imité avec un accent désobligeant.

Si la cour n'est plus accessible à tous, elle ne peut plus jouer son rôle de contenant de « l'esprit odessite ». Les « nouveaux arrivants » ont remplacé les Odessites qui sont tenus pour morts ou ont émigré. L'esprit d'ouverture et de partage disparaîtrait, car les valeurs ont changé. Si l'on ferme, c'est que l'on ne veut pas avoir de contact avec l'extérieur, que l'on n'a plus confiance en qui rentre, le sentiment intime de communauté n'existe donc plus. Car comme le dit Tanya Richardson, la compréhension de la cour comme accessible à tous viendrait de l'effort des autorités soviétiques d'annihiler la différence entre privé et public : *« Si les Odessites sont considérés comme une grande famille et la ville en entier est conçue comme une cour, ce qui pourrait être considéré comme des espaces publics et privés, sont présumés être accessibles à tous. »*²⁶ Comment pourrait alors cette communauté imaginée des Odessites continuer à exister ou à se réinventer sans ces valeurs ?

Peu des interlocuteurs de ma génération ont habité ou habitent encore dans ces petites cours. Ceux qui habitent dans le centre sont généralement des nouveaux arrivants ou bien des

²⁶Tanya RICHARDSON, *Walking Streets, Talking History : The Making of Odessa*, in *Ethnology*, Vol. 44, 1, 2005, p 26.

Odessites y travaillant, pouvant se permettre de résider dans le centre. La plupart de mes interlocuteurs habitent toujours chez leurs parents dans les quartiers d'ortoirs en périphérie du centre et y viennent pour travailler et se promener. Pour eux, « utiliser les cours » c'est profiter de leur calme pour se ressourcer, téléphoner ou bien boire des bières avec des amis et même se balancer sur les balançoires en bavardant. La cour est toujours considérée comme un endroit public que l'on peut utiliser comme un espace semi-privé pour se cacher du public. Cependant, ce sont surtout des lieux qu'ils montrent à leurs visiteurs, car ils font partie de cette « Odessa authentique à voir » qui a été imprégnée d'un sens nouveau par les œuvres fictionnelles qui ont fini par en définir les attributs.

Elles sont, en effet, *« connues dans le monde entier, célébrées dans la littérature, c'est une certaine image faisant partie du mythe d'Odessa »*, m'explique la directrice du musée littéraire qui projette d'en reproduire une dans ses salles. Le décorateur du projet me dit : *« C'est le symbole d'Odessa. La cour, c'est comme le port et l'opéra. C'est constitutif de ce centre de la ville. »* La cour d'Odessa a acquis une portée symbolique qui fut exportée comme symbole local dans la littérature du début du XX^{ème} siècle, car elle porte l'empreinte des origines et est le témoin d'un modèle de société disparu.

1.3. Décor des « histoires odessites »

Les séries et les films tournés à Odessa ont popularisé de manière répétitive cette image de la cour « typique » pour lesquels elle sert de décor urbain. Les représentations de celle-ci et de ses habitants sont devenues les références sur lesquelles son image repose. Katherine, mon amie guide, en livre un bel exemple à un groupe de touristes biélorusses :

« Jetons un coup d'œil dans une cour odessite et je vous raconte qu'est-ce que c'est que la cour odessite. Ici seulement tout doucement, je vais parler doucement parce qu'ici il y a tout de même [vsio-taki] des gens qui y vivent, mais il s'avère que c'est une véritable cour odessite. Qu'est-ce qu'une cour odessite véritable ? C'est soit une structure triangulaire, soit carrée. Au centre, il faut absolument un jardinet et un puits au début et ensuite un robinet, c'est le point de communication dans la cour odessite. Pour savoir toutes les dernières nouvelles, qui a acheté quoi, qui a vendu quoi, qui s'est marié, qui s'est séparé, il vous fallait aller sur le banc et vous aviez toutes les dernières nouvelles. Pour la couleur locale complète, dans cette cour il manque un système de roue et de corde pour faire passer les paquets. En ce qui concerne la composition sociale de la cour odessite, on disait qu'il fallait absolument qu'il y ait un

fou, absolument qu'il y ait un alcoolique et sa femme, bon voilà... Comme dans le film Liquidation, absolument... Quelques familles de l'intelligentsia qui retenaient le niveau culturel et une personne qui, soit se préparait à partir, soit qui revenait de lieux pas tellement lointains (dixit la prison), c'était ce genre de classique, la composition la plus classique d'une véritable cour odessite. Mais, bien sûr, le temps passe, tout change, voilà, auparavant les gens vivaient de manière ouverte, les fenêtres étaient ouvertes en permanence, vous saviez qui cuisinait quoi, qui friait quoi, qui friait des petits poissons, vous saviez qui se disputait, vous saviez même la raison de la dispute, on entendait tout. La vie s'écoulait aux yeux de tous, précisément comme le disent les Odessites eux-mêmes. »

Alors que nous sortons de la cour, un homme vient voir mon amie et lui demande : « Jeune fille, nous habitons ici et qu'est-ce que c'est ? » Elle lui répond : « Une cour odessite, la plus authentique pour la couleur locale, vous ne saviez pas, elle est remarquable ! » et elle lui réexplique pourquoi. Une touriste biélorusse demande alors à l'homme si cela fait longtemps qu'il y habite. Celui-ci ne lui répond pas et s'en va, la femme lui lance alors : « Ah ! Bonnes vacances ! »

L'homme intéressé par le groupe ne semble pas être habitué aux visites de touristes qui pourtant sont récurrentes dans cette cour du centre. Il est alors pris pour un vacancier ou comme un nouvel arrivant n'ayant aucune idée de la valeur de l'endroit où il réside. Valeur qui est attribuée, non plus selon un mode de vie particulier, mais selon une représentation labellisée et consensuelle. Représentation avec laquelle joue le photographe Sergueï Goumeniouk qui insiste sur le fait que ce sont les films que viennent voir les touristes et non Odessa.²⁷



Dans son exposition intitulée *Odessa dans la vie et au cinéma* qui a eu lieu au musée Blechtchounov en juillet 2013 et qui présente des photos de tournages de films, la distinction entre scènes de films et moments en coulisses est brouillée. Elle questionne le statut de la cour : décor de film ou lieu de vie ? Dans la même veine, le film *Le docker et le roi*²⁸ inspiré des *Contes d'Odessa* d'Isaac Babel cités

²⁷Voir l'article dédié à l'exposition, http://today.od.ua/Odessa_v_gizni_i_v_kino/, (dernier accès le 11/01/15).

²⁸Production soviétique, de Vladimir Alenikov (1989).

précédemment a pour sous-titre : « *Cette histoire n'aurait pu se passer qu'à Odessa.* » Celle-ci a essentiellement lieu dans une cour intérieure du quartier de la Moldavanka qui va être déconstruite en tant qu'élément fictionnel. De lieu où la vie était jouée, elle est représentée comme le décor où se passe le tournage. En effet, lors d'une des dernières scènes du film, la caméra se glisse dans l'envers du décor et filme l'arrivée des artistes sur scène, la façade de la maison redevient du carton-pâte et l'histoire qui s'y passe retrouve ainsi son statut de légende. Cette représentation de la cour comme « coulisses » est reprise par la directrice du musée Pouchkine comme suit :

*« Même dans l'architecture c'est une sorte de théâtre, vous pouvez voir les décorations, les façades de la rue avec le plâtre etc, etc, et puis vous entrez dans la cour c'est comme les coulisses, le théâtre n'existe pas sans coulisses. (...) Le théâtre commence dans les vestiaires. Peut-être qu'Odessa, elle, commence dans la cour. »*²⁹

La cour serait les coulisses de la pièce de théâtre d'Odessa, là où l'on prépare la pièce, là où la vraie vie s'active en vue de la représentation. C'est, en même temps, un endroit dissimulé, accessible seulement à ceux qui en ont le passe-droit, qui font partie de la pièce. Ce serait là où l'on préparerait la mise en scène d'Odessa et là où il resterait une forme d'authenticité qui y serait encore palpable, si l'on reprend la distinction faite par la directrice du musée littéraire : « *La capitale ce sont les rues d'Odessa et la province ce sont ses cours intérieures.* » La province est censée garder un petit quelque chose d'authentique alors que la capitale l'aurait déjà perdu depuis longtemps. Il n'y aurait plus qu'à rentrer dans les cours pour pouvoir se ressourcer et retrouver « *l'esprit d'Odessa* » qui est dispersé dans les rues. La cour est devenue un entre-deux : figée dans ses représentations répétitives issues des œuvres fictives, elle est en même temps un monde qui aurait gardé une trace des origines.

Certains habitants de la cour sont conscients de ce capital symbolique à exploiter. Eux, qui sont authentifiés comme porteurs de cette authenticité, ont le droit de se l'approprier, de se mettre en scène afin de rejouer cette « vieille Odessa » tant recherchée, comme le montre cette rencontre dans une cour odessite.

²⁹« La légende d'Odessa », dans l'émission « Ville monde », France Culture, *op. cit.*

1.4. Cas ethnographique – modalités de la rencontre

La note de terrain suivante introduit la rencontre, car elle en retranscrit les grands axes qui me sont restés en mémoire. En effet, elle fut écrite quelques jours après celle-ci et certaines de ses descriptions en sont altérées. Cependant, je considère important d'avoir un rapport réflexif par rapport aux éléments que j'ai fixé comme tels et confondus. La suite de l'analyse sera basée sur l'enregistrement de l'excursion qui m'a permis de retranscrire plus précisément les moments-clés de la rencontre et ainsi d'analyser les enjeux sous-jacents pour cette étude. Lors de cette rencontre, le capital symbolique lié à Odessa et au fait d'être Odessite est réactivé, faisant appel à divers motifs issus de l'imaginaire de la ville composant sa couleur locale.

« Lors de la visite du lundi 10 juin dans la cour, dans la descente de Wollant, je me suis sentie mal, mal à l'aise. Dans la cour précédente, un chien m'a fait vraiment peur et j'avais le cœur qui battait quand je suis rentrée dans la seconde. Pauvre, ou plutôt très pauvre. Des enfants couraient, jouaient. On m'a dit : « Prends des photos ! » Sacha, une étincelle de folie, un excitement dans l'œil. J'ai dit : « Non, je n'ose pas, prends, toi, si tu veux ! », j'étais gênée, je me suis dit que cela ne se faisait pas. Il a pris l'appareil et a photographié. Sans problème.

Un homme au T-shirt rouge et chaîne dorée, la trentaine, maigre, voûté, une dent de devant manquante dans un visage émacié, les cheveux courts, s'est avancé vers nous. Il nous a demandé ce que l'on faisait ici, il a dit qu'il veut aussi qu'on photographie sa fille. Il l'a appelée, Marina, je crois, une fillette de quatre, cinq ans, les cheveux blonds vénitiens, des tâches de rousseur, des yeux bleu clair et des grandes oreilles comme des paraboles, un petit T-shirt rose avec un pantacourt moulant. Elle s'approche vers nous, nous regarde et repart jouer avec ses amis. Il la rappelle : « Marina, viens ici ! », de plus en plus agressivement. Elle arrive, nous posons avec elle. Il dit qu'il veut qu'elle devienne mannequin, il est bourré, « Viens ici ! ». En s'adressant à nous : « Zut, elle veut jouer », le regard désolé, compréhensif et le sourire rigolard, il ne sait pas quoi faire, à part crier « Viens ici ! » sous forme d'ordre, vous comprenez les enfants... Vova, notre guide, m'emmène me montrer une sortie condamnée sur l'autre rue. C'est un bloc entre deux rues, l'entrée se trouve du côté de la descente polonaise, sur une route goudronnée, l'autre grille donne sur la ravine de la quarantaine, rue défoncée où plus personne ne passe, vouée à un destin

incertain. Un promoteur immobilier a racheté le bloc. Projet de réhabilitation ? De nouveaux immeubles plus hauts que la moyenne sont déjà apparus. Dans ce coin en contrebas, deux femmes discutent contre un muret humide et font sécher le linge. Quand Vova m'explique, elles rentrent chez elles, se dispersent. On les dérange, elles n'ont plus d'intimité. Pendant ce temps, Anatoly boit du vin avec le T-shirt rouge et le T-shirt bleu. Ils fument un joint, sympathisent. J'ai presque la nausée. Je me demande comment est-ce que c'est possible de vivre comme cela. Les enfants continuent à jouer, il y a une babouchka avec un foulard traditionnel vert et rose sur la tête. Une façade attire mon attention, elle n'est pas en bois, de bric et de broc comme le reste, mais en béton, assez nouvelle, au centre de la longueur de la cour. Je me rapproche des hommes, la bouteille en plastique remplie de chardonnay est vide.

Le T-shirt rouge, en short et en tongs, le visage d'un boxeur, le nez cassé, rouge et les cheveux ras blonds, m'explique qu'il est saoul car cela fait deux jours qu'il fête la naissance d'un neveu. Une femme au balcon, ou plutôt à la fenêtre (il s'agit de mains courantes en bois, en lambrissage avec des fenêtres), fume une cigarette. Elle a de grandes lunettes, un petit visage et les cheveux courts, très mince. C'est sa femme, elle est aussi saoule. Elle ne m'aime pas trop au début, et puis ça passe, je dis : « Ah bon ! Ah oui ! Oh ! », je souris. Il raconte l'épisode d'un groupe de touristes de Barcelone qui sont venus voir cette cour où a été tournée la série criminelle Liquidation. Il leur a fait une blague que je n'ai pas comprise mais tout le monde a rigolé. Il explique qu'il a deux amis dans la Légion étrangère, que Bordeaux, c'est le foot, et qu'il a fait un court séjour en prison pour trafic de drogue. Mais il est fier d'être Odessite de sixième génération. Sacha acquiesce, impressionné : sixième génération, c'est rare ! Et voilà, il étend les bras et dit qu'il est Juif. C'est un survivant, avec l'impression de vouloir dire : « Regardez ce qu'ils essayent de faire avec nous ! » Dans le plan général de la ville, cela fait huit ans qu'il est planifié de réaménager cette zone. La femme du boxeur dit qu'elle a deux appartements à louer et que personne n'en veut et qu'on peut encore attendre longtemps avant qu'ils ne fassent quelque chose. Vova me dit qu'ici on pourrait ouvrir un restaurant dans cet endroit, le réhabiliter. Dans tous les cas, ils devront partir.

Odessa d'en bas. »³⁰

³⁰Extrait de notes de terrain du 13/06/2013.

La rencontre et les modalités de l'interaction mettent en avant l'ambivalence du jeu de la représentation de soi. Chacun de nous va se positionner en fonction des attitudes des autres et ainsi se gratifier d'un rôle qu'il se définit et d'une attitude qui dépend des attitudes des autres. Je vais surtout revenir sur ma position, instable, mettant à mal ma position d'anthropologue et permettant au protagoniste principal, le boxeur, de jouer sa performance en tant que « véritable Odessite ». Il s'agit d'analyser ici les tensions de la rencontre qui permettent ce jeu : sous quelles conditions le jeu de « l'Odessite véritable » est-il permis et à quelles modalités celui-ci renvoie-t-il ? Comment est réactivé un capital symbolique afin de présenter une image de soi positive ?

Le cadre de la rencontre

Autour c'est le désert : des chiens errants, tout est fermé. Il n'y a plus rien à voir, nous nous trouvons dans la dernière cour « ouverte » où il y a de la vie. On me demande : « *Chez vous il n'y a pas ce genre de chose, si ?* » Je réponds par la négative. La conclusion est brutale : « *Chez nous aussi il n'y en aura bientôt plus... Une véritable fontaine !* »



[nastoïachy fontan – expression odessite pour signifier que c'est quelque chose de véritable]. Nous nous trouvons donc dans une cour que l'on me qualifie d'« authentique ». Il s'agit d'une cour intérieure rectangulaire avec des façades en lambris et des fenêtres dont certaines sont cassées ; les murs et les portes donnent l'impression d'avoir été rafistolés, d'être de bric et de broc. Le sol est en partie en terre battue et en partie goudronné. Un carré en ciment entoure un grand arbre qui, dans mes souvenirs, a l'air d'agoniser (ce qui n'est pas le cas sur la photo ci-dessous). Une babouchka [grand-mère] toute voûtée est assise sur un vieux banc et surveille les enfants qui jouent tous ensemble.

l'autre côté) mènent à l'entrée du port et des douanes. Il s'agit de la descente polonaise [polsky spousk] et de la ravine de la quarantaine [karantinaïa balka] qui porte aujourd'hui le nom de « la descente de Wollant ». François Sainte de Wollant (1752-1818) est l'ingénieur militaire anversoise qui est à l'origine de la planification de la ville créée en 1794 par un oukaze de la tsarine Catherine II. Ironie de l'histoire ou bien métaphore significative puisque c'est la rue la plus détériorée d'Odessa.

« Nous nous trouvons comme sur une île entre deux chemins. Ici c'est le ruisseau, c'est une ravine naturelle, géologique et elle existait avant la construction de la ville. (...) Ici, plus bas, il y a un collecteur d'avant la révolution, c'est-à-dire un stock d'eau et comme une canalisation s'est cassée... (...) Il y a quelques années, ils l'ont rénovée, mais après ils l'ont mal recouverte, de manière non-professionnelle, c'est pourquoi ces crevasses sont restées. »

Ce pâté de maisons est justement vu comme le plus pauvre et le plus criminel du centre ville. La ravine sert de frontière naturelle entre les classes sociales, comme me l'explique Vova :

« Regarde cela, les bâtiments en haut, ce sont les bâtiments d'une banque prestigieuse (...) de ce côté aussi, des palais, le palais de Gagarine et en bas, voilà ce genre de clivage social, dans les faits en quelques dizaines de mètres... C'est-à-dire que le quartier des pauvres est dans le caniveau et en haut c'est le quartier des riches. »³¹

Ma posture vis-à-vis des bas-fonds de la ville : répugnance, peur et attraction.

J'habite aussi en haut, je suis donc représentante du clivage social qui rejoue l'histoire d'Odessa : je suis Européenne, je fais partie des gens riches. Je ne descends normalement jamais en bas. Pour moi aussi c'est un endroit nouveau dans lequel je ne m'aventure pas toute seule, car c'est un endroit délaissé qui ne m'inspire pas confiance, où je n'ai aucune envie de me balader. Avant de faire la visite avec Vova, je me rends compte que j'en ai peur et que je préfère rester sur les hauteurs d'Odessa. Cela montre à quel point je suis sensible aux histoires que j'ai lues :

« Comme si cette Odessa là était « dangereuse », pas sûre pour une recherche ethnographique, l'image qu'en bas c'était fondamentalement différent. Je pense aussi que le livre sur la révolution d'Odessa en 1905 de Weinberg m'a influencée dans ma représentation de la ville et de ses éléments topographiques, les ouvriers sanguinaires

³¹De nombreux palais furent construits par les aristocrates venus s'installer à Odessa et par les marchands y ayant fait fortune. Le palais de Gargarine dans la rue Pouchkine est devenu le musée d'art occidental et oriental.

habitant en bas... Bien que ce fut plus d'un siècle auparavant j'ai associé cette partie de la ville avec un endroit négatif qui pourtant m'attirait. »³²

Ce pâté de maison, malgré son état actuel, a aussi de la valeur selon Vova car presque rien n'a été reconstruit. La cour où nous allons daterait alors de sa construction, contrairement au début de la rue qui a vu l'arrivée de hauts immeubles à plusieurs étages bouchant la lumière de la rue, comme me le fait remarquer Sacha. C'est donc un quartier dont le futur est en suspens ou bien sans futur, sans route, sans projet ni d'investissement, ni de rénovation : un quartier laissé à l'abandon où chacun vit de ce dont il peut bien vivre. Prostitution pour les femmes, trafic pour les hommes ? C'est ce que tous croient en tout cas. Quand nous sortons de la cour, une jeune femme sort de celle d'à côté et Sacha ne peut s'empêcher de dire qu'elle va travailler. Le coin des prostituées se trouve sur la petite place devant l'entrée du port, à deux minutes à pied de là.

Je ne suis donc pas en situation de confiance. Cela se fait sentir et va influencer le cours de la rencontre. Mon malaise va être un élément que je prends en compte car il redéfinit la position que l'on me donne dans cette cour. Cependant, avant d'y revenir je souhaite présenter les protagonistes de la rencontre.

Mes accompagnateurs

Vova, la cinquantaine, est un architecte passionné de la ville, une encyclopédie ambulante avec qui j'ai fait six visites de cours. Me raconter la structure architecturale de celles-ci l'intéresse plus que les rencontres qui ont l'air de l'embêter, car il les considère parfois comme une pollution à ses explications d'expert.

Sacha, la trentaine, est né en Sibérie, mais il se définit comme Odessite de troisième génération, habitant depuis dix ans entre Odessa et Moscou. Ayant tout plaqué sur un coup de tête pour Odessa, il ne le regrette pour rien au monde. Il (re)découvre la ville grâce à Vova, voulant en photographier les moindres détails. Les archiver comme preuves d'authenticité, de l'origine et de la particularité de la ville est, pour lui, une course contre la montre. Spectateur de la destruction matérielle d'Odessa et des manipulations politiques, la vraie Odessa se meurt selon lui, et serait d'ailleurs déjà morte en mars 2015 selon son dernier mail. Le dramatique de la situation et l'urgence de la mobilisation sont toujours soulignés, tout comme l'émerveillement et la découverte de ce qu'il considère comme son propre patrimoine culturel.

³²Extrait de notes de terrain du 16/06/2013. Voir Robert WEINBERG, *The Revolution of 1905 in Odessa : Blood on the Steps*, Bloomington : Indiana University Press, 1993.

Anatoly, la cinquantaine, est artiste et travaille en tant qu'architecte d'intérieur. C'est un ami de longue date de Vova, alcoolique anonyme se perdant comme il le peut par manque de possibilités et de perspectives. Il écrit un roman sur le caniveau comme aspect métaphysique formateur de la ville avec une ironie sarcastique sur la condition de la ville. C'est lui qui va déclencher le « phénomène cordialité » en proposant du vin et un joint aux « locaux » alors que nous partons avec Vova et Sacha « explorer la cour ».

Les habitants de la cour

Le premier à entrer en scène est l'homme ivre qui nous accoste quand nous rentrons dans la cour et qui souhaite que l'on prenne sa fille en photo. Il nous accueille gentiment bien qu'ivre et un peu agressif envers sa fille. C'est l'alcool, selon lui. Il me demande souvent pardon, me vouvoie et veut absolument faire une photo avec moi. Pendant tout le temps de la rencontre, il parle avec Vova et Anatoly sur les cours voisines, sur le choix du meilleur parcours qui serait à suivre, où il est encore possible de passer et où est-ce que c'est fermé.

Le deuxième a le nez cassé comme un boxeur, les cheveux blancs-blonds coupés ras et le visage tout rouge. Il arrive alors que son compère le nomme « ce tonton ». Ivre lui aussi, il a manifestement des choses à raconter et il s'intéresse à moi, alterne entre la France, de ce qu'il en connaît et les histoires sur la cour. Il monopolise la parole et essaie de la récupérer à chaque fois qu'elle lui échappe. Sa femme nous rejoint, elle a une voix extrêmement rauque et a l'air aussi ivre. Elle n'arrête pas de répéter : « *Revenez comme invités, revenez, vous êtes les bienvenus !* »

Photo de famille, photo souvenir ?



Le boxeur, Alexandre le vainqueur

Le père ivre qui appelle sa fille

Vova

Anatoly

L'épouse

Sacha

Entre malaise et être l'exotisme de la rencontre...

Pendant la rencontre, je ne comprends pas tout et j'essaie de faire bonne figure, même si le chaos de pauvreté autour de moi me rend triste. J'en fais part à Sacha qui me demande alors si je me souviens du rêve dont je lui ai parlé. Il fait référence à un vieux rêve que je lui ai raconté quelques jours auparavant, où arrivant d'une plaine ensoleillée je passe un mur gris et j'entre dans une ville en décomposition où tous les héros de films d'horreur et de thriller sont réunis, de Frankenstein à l'homme à la tronçonneuse. Je cours pour m'en sortir, mais la fin n'est pas claire...

Je n'ai pas pris part à l'épisode déclencheur « d'une sympathie réciproque » et je me sens décalée. Cependant, je vais jouer un rôle malgré moi que j'essaie de niveler par des remarques rendant ma situation dans cette cour pas si exceptionnelle qu'elle n'y paraît. Le statut exceptionnel d'étrangère qui m'est attribué est finalement ce qui en rajoute à mon mal-être, cette attention que l'on me porte : on veut me raconter des choses sur la France, on veut être pris en photo avec moi, je suis un peu comme un « animal exotique » que l'on veut toucher. De plus, les remarques déplacées d'Anatoly qui se moque de moi ou ironise sur la situation me rendent encore moins sûre de moi. Le seul fait qui me rassure est qu'il y a trois hommes de mon côté, au cas où, si la situation devient trop pesante ou bien grossière. À notre sortie dans la rue, j'ai l'impression que les limites imposées par la politesse sont en train d'être dépassées, mais avec l'enregistrement dans la rue il n'y a plus grand-chose de compréhensible. Ce qui renforce cette idée est le fait que Sacha dit que maintenant il est temps d'y aller, car il va se passer on-ne-sait-quoi. Je ne ressens pourtant pas vraiment le danger, j'ai plutôt l'impression de ne pas du tout être à ma place dans cet endroit ; ce qui est d'ailleurs confirmé par certaines remarques des habitants du lieu.

Allez ! Pour la postérité... Une touriste en visite chez les « locaux » ?

Le fait de photographier ou de se faire prendre en photo a ponctué la rencontre, les habitants me demandant constamment d'être photographiés avec moi :

« C'est possible avec vous ? » ... « Je veux être pris avec cette jeune fille en photo » ... « Je voulais me prendre en photo avec vous ! » ... « Oui c'est pour vous rappeler » ... « Pour la postérité...mais non c'est tellement beau... 2, 3, 4 Moscou, la France !! » ... « Et voilà nous sommes amis ! »



Vers la fin de la rencontre, j'inverse les rôles et je lance une session photo. Évidemment, on me demande si je peux être sur la photo, mais je n'ose pas car c'est eux que je voulais photographier comme souvenir de la rencontre. Le père demande : « *Je peux avec vous ?* », je réponds que je photographie, il insiste alors : « *Je voulais avec vous !* » Je photographie encore une fois et l'épouse m'appelle : « *Maroussia, venez !* », le père en rajoute : « *Oui, je veux avec vous !* », la femme insiste d'une voix excitée : « *Oui bien sûr, allez quoi, se faire prendre en photo avec les Juifs les plus importants. Viens Maroussia !* » Le boxeur rajoute : « *Oui, c'est Bordeaux !* », et Anatoly me charrie : « *Marie, viens ici, ah Marie ne sait pas que...* » Je me prête alors à la séance photographique, le père est content : « *Voilà !* », la femme aussi : « *C'est très sympathique... Nous y sommes arrivés !* » Elle rit et rajoute : « *Marie revenez !* ». Le boxeur extrapole alors : « *Avec un drapeau... le sol français...* » Sa femme répond : « *Et moi avec l'anglais !* », le boxeur acquiesce : « *Oui elle parle anglais !* » Je rigole, Sacha aussi. Anatoly qui a pris les photos dit, tout joyeux : « *Ça a marché, ça a marché !* » C'est la seule fois où je prends part activement à l'interaction.

Entre photo-souvenir, voyeurisme et recherche ethnographique, quels rapports instaure la photographie entre nous, entre eux et moi ?

Photographier : le déclencheur de la rencontre

En rentrant dans la cour, un de mes trois accompagnateurs me demande de photographier, je réponds alors : « *Je ne sais pas si je peux photographier* », Anatoly me dit : « *Tu peux, tu peux !* » et je réponds d'une voix étranglée que je ne veux pas : « *Fais des photos si tu veux, mais je pense que ce n'est pas...* », Sacha me prend alors l'appareil photo

des mains et se met à photographier. Cela me met mal à l'aise car je le ressens comme un manque de respect et un manque de pudeur : un acte irrespectueux brisant l'intimité de la vie de cette cour. Ce sentiment va à l'encontre de la tâche qui m'a été assignée par Vova et Sacha : photographe, archiver. Ainsi, le fait de visiter légitime le fait de prendre des photos. Cette posture pose les bases de la rencontre : nous sommes là pour enregistrer, relever, authentifier. Les habitants peuvent donc devenir témoins : témoins d'un temps passé ou d'une authenticité recherchée « pour la postérité », témoins d'un moment et d'un lieu ayant de la valeur aux yeux de Sacha et de Vova.

En rentrant dans la cour, Vova dit bonjour d'une voix claire. Le père nous renvoie le bonjour et complètement ivre nous dit que cela l'intéresserait que l'on photographie sa fille : « *Ania, viens ici, voilà ma beauté, viens ici ! Bon, là-bas il y a les enfants... J'aurais aimé là comme ça... Pour la postérité d'une certaine manière.* » Il va la chercher. Vova pendant ce temps m'explique : « *Regarde ces petits bouts* », je dis ahaha un peu distraite, des enfants crient. Vova continue à expliquer et Ania arrive, je lui demande comment elle s'appelle. L'homme ivre dit : « *Ce sera pour la postérité, non mais sérieux !* », la babouchka parle au loin : « *Jeune fille, jeune fille* » on entend un jeu électrique et des enfants qui courent. Le père dit : « *Bon, voilà nous vivions dans...* », il rappelle sa fille qui entre-temps est repartie : « *Viens ici, viens ici !!* » Je dis qu'elle veut jouer, il répond d'une voix bourrée mi-éveillée : « *Bon, voilà là-bas y a un tas d'enfants, elle y a couru !* » Je ris.

Mon malaise, nourri de mon incertitude à bien comprendre ce qui se passe sous mes yeux dans une situation perçue comme « ayant de la valeur » par mes accompagnateurs, va être la base de ma réflexion. Comment est-ce que le flou de la rencontre va-t-il être évalué par rapport aux « performances » de ceux qui m'entourent, renvoyant à une coprésence de « discours locaux » hétérogènes ?³³

³³Renvoyant à la réflexion d'Éric CHAUVIER dans *Anthropologie de l'ordinaire. Une conversion du regard*, Toulouse : Anacharsis, 2011, p 82 : « *Ce rééquilibrage dans l'ordinaire ne se produit pas par une méthode, mais par l'acceptation du trouble que tout anthropologue ressent dans son enquête. Trop souvent considéré comme une scorie, il est au contraire l'élément dynamique de tout questionnement, autrement dit, ce qui fait évoluer l'enquête. La reconnaissance du trouble permet de rééquilibrer politiquement l'échange entre l'observateur et l'observé. Il ne s'agit pas de nier la domination de principe qu'exerce le discours de l'Occident par le biais d'autres dispositifs politiques, autrement plus coercitifs, mais de concevoir, dans l'ordinaire de l'enquête, une coprésence de discours locaux.* »

Mise en scène de soi et des autres : variations de l'exotisme

La cour où nous nous trouvons devient un espace de pratiques de représentation de soi que chacun va s'octroyer en fonction de la liberté qu'il s'accorde lors de l'interaction. Si je me retrouve être l'objet exotique pour les habitants de la cour, eux s'efforcent de se représenter comme des Odessites authentiques par des comportements validés comme tels par mes accompagnateurs. Finalement, chacun est exotique l'un pour l'autre. Mes amis me conduisant et pilotant l'excursion font de multiples fois référence à la situation comme « ethnographique », car exotique et touchant du doigt une authenticité en train de disparaître, alors que pour les habitants je ne suis qu'une étrangère, une simple touriste, celle qui vient chercher de l'exotisme et qui leur donne la possibilité de jouer le rôle qu'ils ont envie de jouer : celui des « vrais Odessites » déclinant à eux-seuls le fait d'être criminels, Juifs et de sixième génération. L'histoire de la ville est liée à l'histoire de leurs familles : Odessa ayant été construite au début du XVIII^{ème} siècle, ils sont les descendants des premiers constructeurs de la ville – statut hautement valorisé par les autres Odessites.

Reprenant les termes de Bernard Traimond, cette interaction montre le déploiement de processus tels que les négociations dans l'établissement de relations interpersonnelles et la réappropriation de stéréotypes, mais aussi la mise en œuvre de stratégies rhétoriques.³⁴ Je vais m'attacher à analyser « *dans quelle mesure des inférences spécifiques à un contexte donné sont partagées, confirmées, modifiées ou rejetées au cours d'une rencontre.* »³⁵

Une hiérarchie et une légitimité pour le droit à la parole s'instaurent en fonction des rôles joués. Ma posture alterne entre celle d'une anthropologue (avec appareil photo et microphone en main) et d'une touriste (discutant, essayant de minoriser mon entrée étrangère en ce lieu et mon pays d'appartenance comme différence, se faisant prendre en photo, faisant une photo souvenir de groupe). Le boxeur, quant à lui, joue son rôle de « véritable Odessite » pour les nouveaux arrivants friands de divertissement : les membres de l'intelligentsia odessite à la recherche d'authenticité et une étrangère en visite, à qui on veut la montrer.

Le boxeur, en adoptant ce rôle, devient incarnation de cette authenticité tant recherchée et obtient un statut exceptionnel, car fortement exotique. Il devient catalyseur de fantasmes projetés sur la ville nourris depuis longtemps par les films et les ouvrages littéraires. Rebecca

³⁴Bernard TRAIMOND, *La mise à jour. Introduction à l'ethnopragmatique*, Bordeaux : Presses Universitaires, 2004.

³⁵John GUMPERZ, *Engager la conversation : introduction à la sociolinguistique interactionnelle*, Paris : Les Éditions de minuit, 1989, p 76. « *Ce qui désigne une interprétation pertinente d'une interprétation erronée, ce n'est pas un critère d'authenticité ou de conformité, mais plutôt ce qui se passe dans l'échange interactif lui-même.* »

J. Stanton démontre que l'écrivain odessite Isaac Babel, l'initiateur du « modernisme odessite », s'est approprié le texte préexistant sur Odessa originalement produit par le regard exotisant des auteurs des métropoles russes du XIX^{ème} siècle afin de donner une légitimité à son programme littéraire. Il est lui-même promoteur de représentations exotiques sur sa ville qui vont rester dans l'imaginaire collectif comme « emblématiques » de celle-ci :

« Babel est ici clairement au courant qu'en faisant ce mouvement « postcolonial », il utilise des stéréotypes métropolitains « exotiques » par rapport à son lieu de naissance marginal pour s'insérer lui-même dans une position de pouvoir dans la culture de la métropole. »³⁶

Populariser les motifs locaux selon les modalités des œuvres de la culture dominante et en jouer est bien ce que le boxeur s'autorise. Il devient alors le représentant de la face cachée de chacun, figure de l'autoexotisme par excellence, qu'il se doit de jouer de manière convaincante. Faisant référence ci-dessous à la réflexion de Marta E. Savigliano, j'ai préféré traduire librement le mot employé « colonisé » par « autochtone » (le terme même renvoie aussi à une tradition anthropologique exotisante), ce qui s'accorde mieux à la réalité rencontrée sur le terrain, d'un point de vue « exotisant » et donc vu d'en haut :

« Pour l'autochtone, l'exoticisation veut souvent dire être reconnu, remarqué et identifié, mais cette reconnaissance glamour est aussi objectifiante et liante. Pour perpétuer cette identité atteinte de manière exotique, l'autochtone doit pratiquer de manière permanente l'autoexotisme et doit le faire avec goût. »³⁷

L'auteure continue en affirmant que l'exotisme séduit les deux : celui qui joue et celui qui regarde. La contrepartie de la fascination de celui qui regarde avec ses références culturelles de la culture dominante est le goût du pouvoir dont l'autochtone fait l'expérience.

³⁶Rebecca Jane STANTON, *Isaac Babel and the Self-Invention of Odessan Modernism*, Evanston : Northwestern University Press, 2012, p 31. Elle reprend cette idée p 32 : « Afin de faire valoir sa cause avec Odessa comme source de salut littéraire, Babel prend les caractéristiques du « texte odessite » existant – le soleil, la mer, la poussière; la « variété vivante » de langages et de nationalités, composée de marins, de négociants, de vacanciers, de chanteurs italiens, de violonistes juifs et de poètes russes, avec un mélange louche de contrebandiers, de gangsters et de Russes mécontents exilés – et de les transformer en un programme littéraire, prenant soin de ne pas nous laisser dans le doute qu'il s'agit d'un programme pour la littérature russe. »

³⁷Marta E. SAVIGLIANO, *Tango and the Political Economy of Passion*, Boulder : Westview Press, 1995, p 144.

« Alexandre le vainqueur »

Le boxeur se présente comme le protagoniste principal de la rencontre. Il s'annonce à nous comme cela : « *Je m'appelle Alexandre, c'est un prénom de vainqueur. (...) Le seul pays où j'ai servi c'est l'Afghanistan et je rentre à la maison... Nous avons une cour désœuvrée...* » Sacha le reprend : « *Une cour miraculeuse !* » Le boxeur demande alors au père : « *Le portail, tu te souviens quel portail on avait ?* » Celui-ci lui répond : « *Bien sûr ! De 1864.* » Le boxeur commente : « *Oui, oui, nous nous demandons encore, ils ont volé le portail, ils l'ont pris quand j'étais en prison.* »

Ces quelques phrases posent les éléments essentiels à la distribution des rôles : la cour a une valeur symbolique et le boxeur se présente de manière positive se réappropriant et projetant en lui-même par sa manière de se comporter les fantasmes rêvés des autres : la rencontre avec de vrais Odessites renvoyant au motif local de vrais criminels juifs.³⁸ Cela lui permet de s'octroyer un libre-espace dont il profite à sa guise, se vantant, critiquant, racontant, il mène la rencontre. Il s'approprie le droit de représenter cette catégorie, car elle lui donne du prestige et que nous sommes bon spectateurs. Dans ces conditions, le terrain est libre pour jouer le beau rôle et s'amuser un peu tant qu'on y est : il nous vend du rêve et il insiste aussi pour jouer sa pièce jusqu'à la fin. Il se pose en maître de l'interaction, nous sommes chez lui et il se veut « authentique ». Comme le signale Charles Lindholm :

*« Est authentique si ses sources peuvent être tracées et si ses caractéristiques l'indiquent comme étant proprement approprié dans une catégorie reconnue (...). Les personnes sont authentiques si elles sont fidèles à leurs racines ou bien si leurs vies sont une expression directe et immédiate de leur essence. »*³⁹

Le boxeur se présente comme un « Odessite véritable » et utilise à cet effet ce qui pourrait l'y associer, comme le jargon odessite. Pour mes accompagnateurs, il a toute légitimité à jouer ce rôle alors que je suis dépassée par la situation : impressionnée, mal à l'aise, je suis le public naïf idéal auquel on peut faire croire ce que l'on veut, grâce à qui la mise en scène peut être poussée jusqu'au sommet de son art.

³⁸Thème largement explicité par Jarrod Tanny dans son ouvrage *City of Rogues and Schnorrers : Russia's Jews and the Myth of Old Odessa*, Bloomington : Indiana University Press, 2011.

³⁹Charles LINDHOLM, *Culture and Authenticity*, Hoboken : Wiley-Blackwell, 2007, p 2.

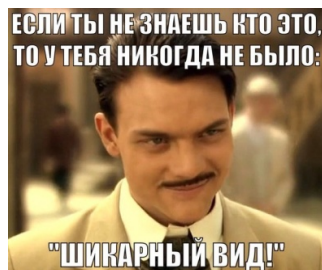
J'ai de quoi vous raconter...

Le père nous présente le boxeur comme un conteur, un expert en histoires sur Odessa : « *Voilà ce tonton il peut encore tout vous raconter pour Odessa !** » C'est une condition essentielle à remplir pour valider son rôle d'« Odessite véritable ».

En effet, la première chose qu'il dit quand il arrive, est : « *Qu'est-ce que je peux dire, ils ont tourné un film à un moment... Liquidation* » Mot-clé que tout russophone devrait connaître, car c'est un des films contemporains les plus connus sur Odessa. La phrase a eu son impact car je réagis. Il me remarque et me dit : « *Mais tu vois, tu es comme... non* », je ris un peu jaune (est-ce que je me sens menacée ?), le père lui dit : « *Sacha, j'ai fait sa connaissance* », le boxeur me demande alors : « *Tu peux parler anglais ?* », Anatoly répond : « *Non, elle est des nôtres !* », je me présente alors en russe : « *Je suis Marie* », il répète « *Marie ? C'est déjà...* » Cacophonie, je n'arrive pas à comprendre ce qui se passe, il revient vers moi et me vouvoie : « *Vous comprenez un petit peu le russe ?* » Je lui dis que oui, il scande alors : « *Eh bien... Une vue magnifique!** » Il surenchérit par : « *Chez nous c'est tous les jours la fête !* »

Plus tard, alors que nous sommes sur le départ, le boxeur ne veut pas nous laisser partir : « *Allez, asseyez-vous. De Iapontchik... Asseyez-vous et nous avons encore de quoi vous raconter*... Je vous le demande !!* » Il est complètement ivre: « *Revenez !* » Sacha rigole, la situation devient carrément incontrôlable. Anatoly commente : « *De drôles de gens, ils sont restés des gens authentiques* ». On entend : « *Mark Bernes.⁴⁰* » Le boxeur dit : « *Ce sont carrément des tapettes ...* » La femme nous dit en guise de recommandation : « *Dites que vous êtes allés là où ils ont filmé !* » et le boxeur de rajouter : « *Et une super cour sur toutes les questions sur la ville !* »

Les expressions notées avec une * sont des phrases « typiquement odessites » que les habitants de la cour utilisent : « *J'ai de quoi vous raconter* » et « *Je ne vous dis pas tout pour toute Odessa* » [Ia vam ne vsio skajou za vsiou Odessou] renvoie à la première strophe de la



célèbre chanson *Les chalands remplis de mulets* chantée dans le film *Les deux combattants* de Mark Bernes (1943).

« *Une vue magnifique !* » est une expression systématiquement citée par le héros de la série *La vie et les aventures de Michka Iapontchik* (2011) inspirée des *Contes d'Odessa* d'Isaac Babel.

⁴⁰Réalisateur soviétique du film *Les deux combattants* (1943), film odessite culte ayant popularisé la figure de l'Odessite.

L'image ci-dessus provient de la page Vkontakte de la série : « *Si tu ne sais pas qui c'est, alors tu n'as jamais vu de « vue magnifique ! »* »⁴¹

Michèle, Marie, Maroussia...

Nous nous absentons quelques instants et quand nous revenons de notre exploration de la cour, le boxeur parle de l'Amérique. Je l'interprète pour moi et je dis : « *Je suis Française, pas Américaine* », il me répond alors : « *Moi pas en français, moi pas manger poissons !* », je ris. Il dit : « *Pour être honnête j'aime beaucoup, vous ne savez pas, je dois vous appeler, vous vous appelez Michèle, oui ?* », le père lui dit : « *Mais non enfin Pacha !* » Je n'ai pas compris, « *Mi quoi ?* » Il me redemande : « *Vous vous appelez Michèle ?* » Je réponds : « *Quelle Michèle ?* » (Peut-être que cela me semble absurde car je me suis déjà présentée ?) Vova me dit : « *Marie, il te demande si tu t'appelles Michèle de ton prénom ?* » Je réponds : « *Noooooon* » Sacha me rassure d'un « *Tout va bien !* » et Anatoly ironise : « *mmm Marie, Marie.* » Le boxeur continue : « *Marie... Maroussia Klimova, excuse-moi...* » Vova me dit que c'est une vieille chanson odessite et le boxeur rajoute : « *Ancienne, ancienne.* » Vova m'explique alors que c'est lié à une légende odessite, qu'elle était soit la femme, soit l'amante d'un bandit connu, mais qu'elle ne savait rien de sa profession.

Mourka, Maroussia Klimova, est l'une des premières « chansons de voyous », genre soi-disant né à Odessa. Datant du début du XX^{ème} siècle, elle est un classique du répertoire.⁴² Le boxeur me cite le début de la strophe où le bandit s'excuse de tuer son amante car elle voit quelqu'un d'autre. Maroussia est aussi un surnom qui, selon les non-Odessites, est utilisé avec bienveillance, doublé de familiarité. Mais selon Macha et Andreï, quand on dit « *Tu es Maroussia !* » à Odessa, cela voudrait plutôt dire : « *Quelle naïveté !* » Le fait de fredonner cette « chanson de voyous » permet au boxeur de réactiver sa légitimité à se présenter comme un « vrai bandit odessite » connaissant ses classiques, tout en se moquant de ma présumée crédulité.

Selon les moments de la rencontre, il me nomme différemment – Marie, Maroussia, Marine, Marina – exprimant par là soit de la familiarité, soit de la moquerie, soit du respect ou une distance « péjorative », utilisant aussi l'alternance entre le tutoiement et le vouvoiement. On m'appelle aussi « jeune fille » et souvent je ne représente que le lieu d'où je viens :

⁴¹<https://vk.com/wall-33718209>, (dernier accès le 10/05/2014).

⁴²Pour plus d'informations voir l'ouvrage d'Aleksandr SIDOROV, *Pesn' o moïei Mourke : Istoria velikikh blatnikh i oulitchnikh pesen*, Moscou : PROZAiK, 2010.

« *C'est déjà la France* », « *Oui c'est Bordeaux* ». J'en suis donc réduite à représenter le pays d'où je viens.

Française et exotique...

Le boxeur demande aux hommes d'où je viens, on répond que je vis à Berlin, mais qu'« *elle est elle-même de Bordeaux* ». Le boxeur me dit : « *Marie, enlève ta main. Vous êtes de Bordeaux ?* » Je réponds que oui. Il continue d'une voix connaisseuse : « *D'ailleurs à Bordeaux ils ont un bon club de foot.* » Il conclut par : « *Merde [bla] ! Tu comprends, où je suis et où est la France!* » Anatoly de commenter : « *Voilà, s'il vous-plaît !* » Le boxeur continue : « *Mais quel pays ! Tu comprends, j'ai un ami... J'en ai deux qui sont partis chez vous dans la Légion étrangère, bon, des bandits... Ce sont des bandits, ils sont allés au Botswana, au Sierra Leone après...* » Je suis réellement impressionnée et je dis que c'est dur, il me répond : « *Très, très difficile, Marie, Maroussia, très difficile... Enlève ta main.* » Est-ce le microphone qui le dérange ? Je ne suis plus la « Maroussia » de tout à l'heure, ses amis odessites sont les mercenaires de mon pays.

Quand la femme arrive, quelqu'un dit : « *Des Français sont arrivés !* », elle répond de manière très vulgaire : « *Je m'en branle !* », le boxeur me la présente et je lui dis « *Bonjour !* » Le boxeur commente : « *Et voilà une Polonaise et une Française.* » La femme me dit : « *Venez, n'ayez pas peur !* », le père se retourne et dit : « *Zut, j'ai eu peur !* », ce qui fait rire tout le monde et surtout Sacha. Le boxeur reprend : « *C'est de la jalousie, la jalousie. En France aussi il y a de la jalousie. L'épouse est jalouse.* » Elle répond : « *Qui ? Où-est-ce que je vis ? À Aloupka ?* » Sacha rigole, il a l'air de beaucoup s'amuser. Le père commente par un « *C'est juste magique !* » Le boxeur m'introduit alors : « *Elle est de Bordeaux.* » La femme répond : « *Ouhhouuuu pardooooon !!* » de manière sarcastique. Je me sens un peu mal à l'aise. Le boxeur continue : « *Vous avez du bon vin.* » Je réponds : « *Oui, mais vous aussi...* » L'épouse me demande : « *Jeune fille, par vous, on pourrait avoir quelques bouteilles ?* » Le père commente une cour et dit qu'elle est terrassée, le boxeur saisit le mot au vol : « *Terrassé [parajon], d'ailleurs c'est votre mot !* » La femme ponctue la remarque d'un « *Rien à foutre !* » et elle rigole. Le boxeur commente : « *Honnêtement, une Française... J'ai vu des Espagnols, mais une Française là... Marie.* » Je réponds, embarrassée : « *Non mais c'est tout ce qu'il y a de plus normal.* »

Je suis un objet exotique et cela me met encore plus mal à l'aise. J'essaie de soustraire l'exceptionnalité du fait, de relativiser la situation, de minimiser l'effet de ma provenance qui pourrait potentiellement être source de conflit. Est-ce que j'essaye de nous mettre au même

niveau pour gagner leur empathie ? Le boxeur poursuit : « *Alors que Marie c'est déjà la France, Paris !* » Je veux répondre : « *Bon, je suis là...* » Mais il m'interrompt de manière véhémence : « *Je suis allé à Paris !* » et l'épouse lui dit : « *Non mais t'es quoi, tu es jaloux... bon, d'accord...* », il dit : « *Tu te souviens comme Bounine, vous avez regardé « Monsieur l'officier », vous avez regardé Ivan Bounine, les derniers... C'était dans le sud de la France... Là... Je parle très peu français.* »⁴³

... Et photographe, ethnographe, anthropologue ?

Pour Vova et Sacha, je suis aussi anthropologue et j'ai un rôle actif à jouer. Ils me montrent les dessous de la ville et en échange je me dois de répertorier les transformations repérées. On me commande de prendre des photos, on me montre, on m'explique, on critique. Tous ces discours érudits sur des « situations » me sont destinés. Les visites dans les cours ont pour but de me faire comprendre ce qui se passe. Vova les agrmente de chansons, de blagues, d'anecdotes, d'historiettes. Il commente et décrit, Sacha dénonce. Notre but est de répertorier les artefacts qui sont témoins de la vie des habitants.

Quand Vova veut explorer la cour, il m'appelle et Sacha rajoute : « *Marie, nous allons photographier !* » Un peu plus tard, quand Sacha voit un meuble dans la cour, il commente : « *Oui, elle a plus d'âme comme ça* », Vova réitère : « *Plus d'âme, tu veux dire que...* » Il ne finit pas sa phrase et Sacha me demande de photographier : « *Marie, prends en photo, s'il-te-plaît.* » Vova insiste : « *C'est justement une ethnographie sociale... une ethnologie.* » Je dois m'exécuter et composer comme Vova me le demande : « *Oui, oui! Avec le meuble, la porte, voilà et avec la tasse et comme ça, comme ça, voilà.* » Sacha s'en mêle bien sûr : « *Peut-être un tout petit peu d'ici* » et il conclut d'une voix solennelle un peu triste : « *C'est un bout de vie.* » La composition artistique a pour but de rendre le pittoresque de la situation, sa poétique. Mon rôle dans l'expédition est d'amasser les informations rencontrées qui apporteraient quelque chose à la recherche, que cela soit par le son ou par le visuel. J'enregistre, je photographie, je note : le travail d'une ethnographe en somme.

Pendant la rencontre, les mots « ethnographie » et « anthropologie » censés me caractériser sont utilisés par Vova, Sacha et Anatoly lors de diverses situations, renvoyant à mon activité ignorée des habitants et au but de la visite. Par exemple, quand je commence à parler avec le boxeur, Anatoly nous observe et commente ironiquement : « *Une ethnographie sociale...* » Vova réitère : « *Elle l'est, d'ailleurs...* » Le boxeur répond un peu agressivement :

⁴³Ivan Bounine est un écrivain russe. De 1896 à 1918, il venait régulièrement en vacances à Odessa. Il a résidé dans la rue Pasteur et dans la rue Kniajeskaïa. Il s'y est également marié.

« *Elle comprend tout, d'ailleurs* », comme si on le dérangeait dans sa conversation. Vova lui dit qu'ils parlent d'autre chose et Anatoly répète cette fois en anglais : « *Social ethnographic.* »

Mon attitude remet en question le statut que j'attribue au boxeur : Est-ce que je le considère comme un « Odessite véritable » à qui je souhaiterais donner une place d'interlocuteur dans ma recherche ou est-ce que je me sens obligée de remplir mon devoir d'ethnographe ? À la fin de la rencontre, alors que nous sommes déjà dans la rue, je me risque à demander au boxeur un peu sonnée : « *Vous seriez intéressés pour que je fasse une interview avec vous ?* » Un peu fébrile, je ne sais pas quoi penser ; dois-je revenir ? Y a-t-il un sens à les réinterroger, eux, les Odessites de sixième génération ? Il me répond : « *Mais vous pouvez enregistrer.* » Sacha dit : « *On peut revenir comme invités après...* » Le boxeur réitère : « *Je suis Russe... Un trou normal, ne t'inquiète pas...* » Sacha commente : « *Maintenant on y va, sinon là, ça va être ce genre de...* » Le boxeur le coupe et crie : « *C'est nos Slaves, c'est la Russie... Crétin c'est comment en français, idiot ?* » Je remercie encore, Vova et Anatoly sont déjà devant. « *Va te promener, allez, on y va, merci...* » Sacha, songeur, conclut la rencontre avec cette remarque : « *Une anthropologie, bon, oui, ce genre d'anthropologie...* » soulignant l'absurde de la situation.

1.5. Image romantique du banditisme local

Quand on reparle de la visite avec Sacha un peu plus tard, je lui dis que c'était triste. Il me répond : « *Triste ? Ouiiiii mais attends. Il se présente lui-même comme l'Odessa des bandits !* » – Il a dit ça, oui ? « *Il ne l'a pas dit mais c'était compréhensible, c'était clair, oui, d'une certaine manière. Et en principe, je pense qu'il tient beaucoup plus à la ville que ces supers businessmen qui modifient le centre historique maintenant.* » – C'est quand même la mafia... « *La mafia, la mafia, c'est voilà ce groupe de dirigeants qui mettent à mort encore et encore, ils ont déjà détruit et enlevé des bâtiments, ces gens... Oui, ils sont comme ça... La contrebande...* » Je sens une pointe d'affection dans sa voix, il continue : « *Mais qu'est-ce que c'est que ça ?! C'est cette image romantique... Tu ne sais pas, ils ont peut-être aussi tué... Les stupéfiants... Avant tout oui.* » – C'est normal, oui ? « *Le plus important c'est qu'il aime Odessa d'une certaine manière... Non mais voilà ce genre de mécanisme... C'est important qu'il n'ait pas fait, même s'il a déjà tué, qu'il aime Odessa. Voilà. Et voilà cet entre-soi, nous le sentons en une seconde dans l'Odessa profonde. Bien que tu sois rentrée, que Vova soit rentré, ils ont senti d'emblée que nous étions des leurs. S'ils n'aimaient pas*

Odessa, nous aurions pu tous rester dans cette cour, sous terre, sous ces chambres. » – Non, mais il a dit qu'ils ont déjà eu des touristes là... « Ce groupe de touristes a sûrement tenté sa chance par bonne humeur, si elle avait été mauvaise... Oui, tout peut advenir... »

Sacha pense que le boxeur a joué le rôle qu'on attendait de lui. Son comportement, sa manière de parler, les mots utilisés : « *prison, Maroussia, bandit, Légion étrangère, merde* » l'ont rendu identifiable. Cependant, il insiste pour resituer les protagonistes : ils ne sont pas les vrais dangers menaçant Odessa, ils correspondent simplement à l'image romantique de la contrebande. Qu'est-ce que la contrebande comparée à ceux qui pillent la ville et la détruisent ? Ils en sont aussi potentiellement les victimes, car leur cour est menacée de disparaître. Le plus important c'est qu'ils aiment la ville, peu importe ce qu'ils font. Il en rajoute, en utilisant une touche de réalisme sur le danger potentiel que l'on a rencontré, pour souligner le fait qu'ils appartiennent à la même communauté – celle des Odessites, ceux qui aiment leur ville. L'activité criminelle est dédramatisée, elle est romantisée renvoyant à la représentation de « la vieille Odessa ». Comme l'indique Jarrod Tanny dans son article sur la ville :

« Au début du XX^{ème} siècle, le terme « vieille Odessa » a été associé avec la criminalité, mais c'était vu comme quelque chose à célébrer car cela donnait à la ville un caractère unique. Et contrairement au crime de rue violent associé avec la ville moderne industrielle, les bandits souterrains de l'âge d'or d'Odessa étaient imaginés comme des hors-la-loi malins qui ont contribué à approvisionner l'eldorado russe avec sa profusion de produits exotiques. »⁴⁴

Les habitants de la cour sont associés à l'image de « la vieille Odessa » : des bandits pauvres d'origine juive vivant de contrebande, renvoyant aux motifs babéliens. Isaac Babel dans ses *Contes d'Odessa* met en scène la « judéo-cleptocratie » d'Odessa dirigée par Michka Iapontchik. Celui qui se faisait appeler « le roi de la Moldavanka » a régné sur Odessa de 1917 à 1919, côtoyant les élites locales. Cette période est associée à une société frivole et d'abondance illicite et glamour.

Le fait que « pendant la guerre civile et l'époque de la NEP, les voleurs et les gangsters de la ville connus endossèrent le rôle principal dans la mythologie de la ville »⁴⁵ va populariser le thème de « l'Odessa criminelle » qui va devenir au fil des ans un motif

⁴⁴Jarrod TANNY, « The Many Ends of Old Odessa : Memories of the Gilded Age in Russia's City of Sin », Berkeley : Berkeley Program in Soviet and Post-Soviet Studies Working Paper Series, 2007, p 9. [Consulté le 20.11.2015], <http://escholarship.org/uc/item/2p3674pw>.

⁴⁵*Ibid.*, p 10.

constitutif de l'imaginaire de la ville : au port méridional sont associés trafic, contrebande et mafia juive. D'ailleurs, lors de la visite, Vova me signale « *une sortie que les contrebandiers ont relié avec le port* » grâce à l'immense réseau de catacombes quadrillant le sous-sol de la ville et de ses alentours – autre motif prégnant de l'imaginaire local.

Les productions russes des séries criminelles mettant en scène ces thèmes sont récurrentes de 2007 à 2012 : *Liquidation* (2007), *Sonka à la main d'or* (2007), *Les chasseurs de diamants* (2011), *La vie et les aventures de Michka Iapontchik* (2011). Une émission de télévision russe est aussi dédiée aux *Légendes de l'Odessa criminelle* (2009). Le fait que la seule production ukrainienne *Odessa-Mama* (2012) soit russophone montre bien l'impact de cette représentation d'Odessa dans la sphère russophone. Cinq séries en cinq ans : l'Odessa criminelle fait plus que jamais partie de l'imaginaire russe et russophone de la ville. Comme le dit Tania, Odessa a « *la réputation de la ville des bandits d'un côté, la réputation de la ville de l'humour de l'autre côté.* »

La première série russe du nom de *Liquidation* [Likvidatsia] a eu un impact immense sur l'image d'Odessa. Elle m'est citée par la majorité de mes interviewés. Ses répliques, ses personnages et son décor sont devenus « représentatifs d'Odessa » : les photos de la série et ses phrases cultes qui sont reprises par certains de mes interlocuteurs sont souvent postées sur Facebook. La visite touristique de « l'Odessa criminelle » mentionnée dans l'introduction



emmène les visiteurs sur les lieux du tournage et c'est l'un des tours locaux les plus populaires. La série raconte l'arrivée du maréchal soviétique Joukov à Odessa en 1947 ; il y est envoyé par Moscou pour reprendre le contrôle de la ville tenue par les autorités criminelles. Il est secondé dans sa mission par le commissaire local, David Gotsman, figure odessite devenue culte grâce à ses réparties et dont une statue fut inaugurée en 2008 devant la préfecture de police d'Odessa.⁴⁶ Ce sujet est également repris par le film russe *Trois jours à Odessa* [tri dnia v Odesse] tourné la même année.

⁴⁶<http://vo.od.ua/rubrics/raznoe/9681.php>, (dernier accès le 10/09/2015). Le rôle de la taupe est joué par l'acteur russe Poretchenkov qui, sous le statut de journaliste, aurait combattu pour les séparatistes lors du conflit dans le Donbass. Selon les rumeurs, il aurait même été nommé « artiste national de la République populaire de Donetsk. » Il est interdit de séjour en Ukraine et les films dans lesquels il joue sont tombés sous la censure nationale. Selon Tania, la série reprendrait des motifs « bizarres » comme la forêt et les banderistes pour lesquels travaille la taupe et contre lesquels œuvrent les autorités soviétiques. Pour elle, il y a clairement un message anti-ukrainien qui est décliné dans ces thématiques.

Selon Ludmila, la cinquantaine, née dans la Moldavanka, l'acteur représente bien la figure de l'Odessite : « *Voilà, ça c'est un Odessite ! Bien que celui qui a le rôle principal ne soit pas Odessite, il est juste acteur, mais il est très fort !* » Quand je lui demande ce qu'elle pense de la langue dans le film, alors que mes interlocuteurs de ma génération me disent qu'elle est exagérée, elle me répond : « *Non mais voilà, c'est l'odessite. On se parlait comme cela, avant, dans les cours.* » Comme Anne-Marie Thiesse le souligne, les dialogues de films sont un facteur important d'apprentissage conversationnel.⁴⁷ Henrietta Mondry reprend cette idée :

« Le public apprend par conséquent à recevoir de tels signaux, les marques survivent dans la société via leur circulation dans la culture orale et leur transmission d'une génération à une autre via les microcultures de famille et des communautés. »⁴⁸

Il m'est souvent rapporté que pour ce film les scénaristes se seraient postés dans des cours intérieures pour entendre comment parlent « les mamas odessites » afin de s'en inspirer pour les dialogues du film. Les répliques ou expressions des séries *Liquidation* et *La vie et les aventures de Michka Iapontchik* sont devenues tellement populaires que des pages Wikipedia leur sont dédiées.⁴⁹ Ces expressions sont reprises sur les réseaux sociaux en tant que blagues, comme le montre l'exemple suivant sur la page Facebook *Taki da*. Certaines répliques du film sont citées en commentaires de la photo présentant les personnages les plus pittoresques du



film : les voisins de cour du commissaire Gotsman. Emmik se trouve entre sa mère et Tsilia, sa nouvelle femme, qui se le disputent :

- « *Qué vu criez maman, je comprends les mots !* »
- « *Maman, vous avez donné naissance à un idiot !* »
- « *Et bien qué vous vouliez de nous alors quand maman dit qué ce n'est pas possible !* »⁵⁰

Cependant, selon mon amie Tania, la dernière réplique utilise une forme grammaticale bizarre qui ne renverrait pas au jargon odessite ; les imitations du jargon d'Odessa seraient

⁴⁷ Anne-Marie THIESSE, *Les identités nationales*, op.cit., p 72.

⁴⁸ Henrietta MONDRY, *Exemplary Bodies : Constructing the Jews in Russian Culture, 1880s to 2008s*, Boston : Academic Studies Press, 2009, p 170.

⁴⁹ [https://ru.wikiquote.org/wiki/Ликвидация_\(телесериал\)](https://ru.wikiquote.org/wiki/Ликвидация_(телесериал)) ; https://ru.wikiquote.org/wiki/Жизнь_и_приключения_Мишки_Япончика, (accès le 24/03/15).

⁵⁰ <https://www.facebook.com/evrei/photos/pb.287389245395.2207520000.1427214764./10153129369540396/?type=3&theater>, (accès le 24/03/15) Le jargon odessite et sa prononciation est un thème sur lequel je reviens au chapitre 2.3.

courantes sur Facebook et en ne faisant que le singer, elles en dénatureraient le caractère créatif.

La directrice du musée littéraire commente l'impact du film et ce rapport à la manière de parler locale comme suit : « *Maintenant, nous avons remarqué qu'en Russie Odessa est à la mode.* » Selon elle, cela serait dû à « *ces films qui ont fortement réchauffé l'intérêt et ces légendes qui y circulent* » :

« Généralement plusieurs films ont été tournés, Liquidation, qui maintenant a été tourné dans la cour où j'habite, dans la rue Spiridonovskaïa, c'est l'ancienne Gorky. Là... Le rôle principal joue directement sur la marche de l'entrée où j'habite. (...) Liquidation a exalté l'intérêt pour Odessa de manière invraisemblable, mais il y a eu des choses exagérées dedans. Ils nous ont fait passer le scénario de Liquidation pour une correction au niveau de la langue et une collègue a corrigé le scénario, où à notre avis ils exagéraient trop la langue odessite. Cela plaît beaucoup au public simple mais c'est ce que n'aiment pas beaucoup les Odessites et l'intelligentsia odessite. C'est, vous savez, ce genre de spéculation pas chère sur la langue odessite. (...) Après, ils ont fait un film sur Michka Iapontchik. C'est aussi ce genre d'image légendaire qui vient plus de la littérature, mais c'est une personnalité réelle. Ils ont fait un très beau film, mais c'est aussi tout de même imaginé, bien sûr, en même temps. Voilà ! Cela a aussi plu au public et voilà nous ressentons comment Odessa a éveillé soudainement un intérêt... Ces dernières années. »

C'est précisément dans cette cour que je visite avec Vova, Sacha et Anatoly qu'ont été tournées des scènes de ces séries populaires. Ce capital symbolique est activé dès les premiers mots de la rencontre. Le boxeur annonce : « *Ils ont filmé Liquidation à un moment.* » Je dis : « *Liquidation ici, oui ?* » (Suis-je impressionnée ?) L'épouse nous raconte : « *Il y a chez nous... Ils l'ont tourné chez nous, bonjour ! Dans notre appartement ils l'ont tourné... pas seulement comme ça...* », le père acquiesce de manière véhémence. Le boxeur en rajoute : « *Ce sont les fenêtres de chez ma femme dont le chat est sorti !* », l'épouse continue : « *Oui... ils ont aussi tourné Michka Iapontsov.* » Sacha raconte qu'ils lui avaient proposé de jouer dedans. Il avait les cheveux longs à l'époque et il regrette maintenant. La femme lui dit avec un air compréhensif : « *Vous n'étiez pas d'accord ? Vous n'avez pas accepté ?* » Elle continue : « *Vous vous souvenez, voilà, il y a ce genre de film...* » D'une seule voix avec le boxeur, ils s'exclament : « *Les chasseurs de diamants !* » Sacha rigole. L'épouse dit : « *Aussi*

dans notre couloir, oui ! Ils ont filmé notre chat là. » Le boxeur rajoute : « Les chasseurs de diamants, je peux en graver un disque ! » Je lui réponds que non merci, il n'y a pas besoin. L'épouse s'insurge doucement : « Pourquoi non, il faut, il faut ! », le boxeur me dit : « Vous l'emporterez dans toute la France ! », j'accepte et le boxeur rajoute : « Locha quand tu me chantes... » Sacha rigole, je ne comprends pas. La femme dit : « Oui Siribiriakov ! » et Vova rajoute : « Siribiriakov Locha ! »⁵¹

Plus tard, le boxeur nous raconte un évènement arrivé dans la cour insistant sur l'écart entre la situation réelle de la cour et sa réputation : *« Je suis assis dans le couloir et je fume. Tu comprends tout en russe, oui, Marouss ? »* Sacha acquiesce, alors il continue : *« Je suis assis, je fume... Un groupe de touristes arrive. Des Espagnols. La Barcelone ! Je suis assis, je fume, je, enlève ! Elle raconte comme ça, qu'ici, là... Merde. Michka Iapontchik... Liquidation, là la nôtre avance... Je dis : « Jeune fille où vivez-vous ? » Elle est comme ça... Je dis : « Venez faire quelque chose de sale dans l'appartement et nous patient... » Marie, dans quel trou et quoi, et tu sais, elle bonimente... La partie historique est à cinq minutes et il y a la Dérivassovskaïa, à trois minutes et il y a la mer... Oui, socialement... Aujourd'hui ce n'est pas la première fois tu sais, j'étais assis, je dis... Vas-y, on se jette par la fenêtre et on crie... »*

Les histoires des films et des séries enjolivent une réalité difficile et le décor prend plus de valeur que la vie qu'il renferme. Selon Vova, le quartier mériterait d'être rénové car c'est là que l'on tourne les films sur « la vieille Odessa » et ce serait un lieu touristique phénoménal : *« Voilà comment je comprends que tout ce décor... Je l'ai déjà dit, des films avec un naturel... Tous tournent des films dans ce quartier et bien que cela se perd, qu'il n'y ait pas de sanitatisation, qu'ils ne rénovent pas, ici on pourrait lancer un super tour touristique ! »*

Ce moment de confession est une exception et l'enjeu de la rencontre est vite ravivé. Maintenant que le rôle d'Odessite a été joué et bien identifié selon ses représentations contemporaines, il s'agit pour le boxeur de montrer qu'il est un « Odessite véritable », c'est-à-dire faisant partie de cette communauté imaginée des Odessites. Les motifs décisifs y renvoyant vont tous être activés : aimer sa ville, en connaître son histoire, être « accueillant », être Odessite de sixième génération et être Juif.

⁵¹Alexandre Sibiriakov (1863-1936) a fondé l'actuel théâtre académique ukrainien dans la rue Pasteur.

1.6. Critères d'appartenance à la communauté imaginée des Odessites

Vova, quand il explique notre rencontre à Tania, autre grande admiratrice des cours odessites et grande critique de la disparition de la « vieille Odessa », met l'accent sur le moment passé ensemble et la reconnaissance des uns et des autres comme appartenant à une seule communauté : celle des Odessites, celle des amoureux de la ville. Cette posture effacerait toute distinction sociale et renforcerait l'authenticité de l'expérience, car comme le précise Charles Lindholm : « *L'authenticité réunit ensemble des personnes dans des collectifs qui sont ressentis comme étant vrais, essentiels et vitaux, qui donnent aux participants un sens, une unité et un sentiment d'appartenance transcendantal.* »⁵² Vova déclare ainsi :

« Tu es rigolote Marie ! C'est-à-dire que nous entrons dans une cour du caniveau, je préviens Marie, je lui dis : « La partie centrale de la ville, c'est le quartier le plus criminel »⁵³ et nous entrons dans un des... » Je le coupe et dis : « *Ils étaient...* » Il reprend : « *Tous criminels. Je ne sais pas, quand nous sommes partis, qui ils ont tué là-bas ou bien je ne sais pas combien ils en ont tué de joie à cause de nous... Et nous entrons... Nous faisons la fête avec eux, nous comprenons qu'en principe c'est organique, nous comprenons qu'ils ont une vie difficile et que nous sommes tous du même sang, et nous sommes là avec joie même, là il y a même des photos... Et après la femme, la fille, c'est-à-dire ce genre de happening complet. Et tous ont oublié leurs décorations de métier, que l'un est criminel, l'autre toxico... Tous sont simplement des gens heureux qui se rencontrent...* »⁵⁴

Lors de l'interaction, il y a aussi un autre enjeu qui se joue pour Sacha : se faire reconnaître comme appartenant à la communauté imaginée des Odessites via son expérience authentique et l'histoire de sa famille. Il compare sa situation à celle du boxeur et raconte qu'il a vécu dans un appartement communautaire : « *Je ne serais pas parti, je serais resté. J'ai habité dans un appartement communautaire quelques années.* » Le boxeur demande lequel, il répond : « *Au 32 de la rue Troïtskaïa.* » Le boxeur s'exclame : « *Une vue magnifique ! C'est un communautaire !* » Sacha explique alors comment ils ont détruit le bâtiment en y organisant un incendie. Le boxeur dit à Sacha qu'il a oublié son prénom et il le

⁵²Charles LINDHOLM, *op. cit.*, p 1.

⁵³« *Le caniveau a toujours caché l'usage de ce quartier, le caniveau, ça a toujours porté ce genre de sous-entendu criminel, parce que voilà, c'est voilà... C'est, on considère le caniveau comme un des lieux les plus criminels dans le centre de la ville* »

⁵⁴Extrait de notes de terrain du 13/06/2013.

félicite. Il s'adresse à moi : « *Je vois qu'il est Odessite* » et il se présente fièrement : « *Je suis de la sixième génération* », ce à quoi Sacha répond : « *Et moi de la troisième, mon grand-père, mon arrière-grand-père, mon arrière-arrière grand-père.* » Le boxeur reprend incertain d'avoir bien compris : « *le grand-père, l'arrière-grand-père, comment ?* » Sacha re-énumère. Le boxeur l'arrête : « *Mais écoute, t'es déjà de la villa !* » signifiant par cela qu'il n'en fait plus partie. Sacha proteste : « *Et comment ?* », le boxeur lui répond : « *Excuse-moi, je...* », il se met à rigoler et rajoute : « *Moi je suis de la sixième !* » Sacha très sérieux lui dit : « *Non mais c'est vraiment génial !* », le boxeur dit vulgairement : « *Bon comment baiser quelqu'un et...* » Sacha rigole. Le boxeur répète encore une fois : « *Je suis de la sixième.* » Sacha entérine le fait : « *Le plus vieux, ça veut dire ouais.* » Le boxeur acquiesce : « *Oui, ici carrément...* » Rentrant dans le jeu, je demande alors si les enfants qui jouent dans la cour représentent la septième génération. Sacha demande presque fébrile : « *Où est la septième, dis ?* » Le boxeur répond ironiquement : « *La septième si j'y arrive.* » Nous rions et il surenchérit : « *Mais j'ai l'impression que je vais y arriver... Je vais aller en France...* »

Plus le nombre de générations de sa famille nées à Odessa est élevé, plus le statut de la personne devient exceptionnel ainsi que sa légitimité à se revendiquer « véritable Odessite ». Cependant, se considérer être l'héritier de l'histoire de sa ville et en être le passeur pour les générations futures constitue aussi une dimension essentielle pour avoir le droit de se dire Odessite.

Connaître son histoire – être patriote de sa ville

Le fait de connaître son histoire est aussi perçu comme une marque d'appartenance à la communauté imaginée des Odessites comme le montre la scène de nos adieux. De retour dans la rue, le boxeur ne veut pas nous laisser partir et m'explique l'histoire du jardin d'en face : « *C'est un jardin historique qu'a construit votre Français de Wollant, il est Napolitain, pas eu besoin de votre grand-mère... De Wollant ce n'est pas le vôtre. Richelieu est le neveu de votre cardinal.* » Vova reprend alors la main et retrouve son rôle d'expert : « *De Wollant est Hollandais* », ce à quoi le boxeur lui rétorque : « *Et comment ? Je peux vous montrer...* » Vova rajoute : « *De Ribas est Espagnol et Richelieu, Français* », alors le boxeur reconnaît son erreur : « *Je me suis trompé... Il y avait beaucoup d'Italiens...* » Je demande s'il y a beaucoup de touristes qui viennent dans la cour. Il me répond : « *Beaucoup, beaucoup. Nous nous trouvons dans la partie historique... Marina...* » Il explique qui a construit la rue : « *Les Allemands... Langeron... J'ai confondu avec de Ribas... 1812... Votre Napoléon est parti,*

c'était terrible. Les Anglais, la guerre de Crimée, le 10 avril... » Il s'adresse alors à Sacha : « Tu es Odessite de troisième génération, dis-moi s'il-te-plaît, qui est venu jusqu'ici ? Les Français, les Anglais, les Espagnols... votre... Bon, on s'est genre battu... Tu te souviens, c'était en quelle année et comment ça s'est terminé ? Oui, la guerre de Crimée... Dis-moi, s'il-te-plaît... En l'an 1856, le 10 avril ! », il rajoute : « Que te dire Odessite de troisième génération, tu dois être fier que la sixième génération se souvienne de ce genre de choses ! » et puis il conclut par : « Nous allons vivre ! Vivons ! Des bêtises, je me tais... Mais je parle pour l'histoire, à votre santé ! » [lekhaïm – mot hébreu pour trinquer]

Le fait de citer les premiers fondateurs et administrateurs de la ville, ceux grâce à qui Odessa doit son existence, montre la plus-value associée au fait de connaître l'histoire de sa ville comme faisant partie de sa propre histoire et d'en être patriote. Les aristocrates venant de pays européens qui étaient au service de la Russie et qui ont officié de 1794 à 1823 – de Ribas, Richelieu et Langeron – sont, en effet, les premiers administrateurs de la ville ayant présidé à la destinée de la ville.⁵⁵

1.7. Être Juif/être d'Odessa

Être Juif à Odessa est aussi un élément significatif de l'imaginaire de la ville permettant de se revendiquer Odessite. À un autre moment de la rencontre, le boxeur vient vers moi et me dit : « Tu sais, nous sommes vivants ! » La petite fille Ania qui est arrivée entre-temps rigole. Je ris aussi et le boxeur s'exclame : « Boooooon, venez pour toujours hein ! » et puis il ajoute : « Marie, nous sommes baptisés, je suis carrément allé chez le rabbin... » Sa femme dit : « La sixième génération, oui ! », Sacha conclut, heureux : « Marie, et voilà ! », attirant mon attention sur un fait pour lui de la plus haute importance. La femme en rajoute : « Des Juifs ! » et le boxeur de répéter : « Des Juifs, des Juifs ! » Son épouse conclut d'une voix grave et suave : « Nous aimons cette ville. » Le boxeur continue : « D'ailleurs, en France il y avait beaucoup de Juifs, après à Paris tu te souviens comment ils les ont, youp ! Dans le maquis après, après chez vous, vous les avez enterrés... Les nôtres aussi, ils les ont enterrés. C'est interdit comme ça, c'est vrai, hein ? » J'acquiesce. Il rajoute : « Interdit ! Parce que ça s'est passé comme ça... Je ne vais pas à la synagogue, j'y vais rarement... Voilà, merci Dieu, je ne crois pas en Dieu, Marie, je n'y crois carrément pas ! Non il n'y a pas de Dieu. » Son épouse ponctue en disant : « Revenez en tant qu'invités ! » Sacha dit : « Quand je vois des

⁵⁵J'y reviendrais en détails au chapitre 4.

enfants, alors je crois », le père dit alors : « *C'est de la chance, c'est de la chance !* » et la femme rajoute : « *Oïe, la chance est avantageuse !* » Elle réitère : « *Venez Marie, nous sommes comme ça, nous sommes accueillants !* » Et Sacha commente ironiquement : « *Marie ne voudra bientôt plus partir... Si ?* »

La communauté juive d'Odessa est associée à ce qui fait (ou aurait fait) la couleur locale de la ville. En effet, avant la Révolution d'octobre, la communauté juive représentait le tiers de la population citadine et son impact sur la culture locale et l'imaginaire de la ville est systématiquement souligné. Pour Henrietta Mondry, cela est devenu tellement intrinsèque que selon elle, « *le lecteur peut identifier les caractères juifs par ce genre de codes comme « venant d'Odessa* ». »⁵⁶ Ce thème a été développé par Jarrod Tanny (2011) où il explicite le fait qu'« être Odessite » est labellisé dans l'imaginaire russophone comme « être Juif ». Les attributs qui y sont associés ne renvoient pas à des éléments de pratiques juives traditionnelles, mais plutôt à des manières de se comporter. Quant à Steven Zipperstein (1991), il en a retracé l'histoire particulière dans son ouvrage sur la communauté juive d'Odessa.

À l'occasion des dix ans du musée de l'histoire des Juifs d'Odessa *Migdal' Chorachim* [littéralement : la tour de nos racines], des expositions ont été organisées dans tous les musées de la ville fin 2012, début 2013.⁵⁷ Lors de notre interview, le directeur du musée d'art moderne d'Odessa me parle de l'exposition *Le monde juif et le mythe odessite – un équilibre contemporain* dont il fut le curateur. L'article dédié à l'exposition sur un site internet événementiel insiste sur le lien Juifs/Odessa en ces termes :

« Les Juifs et Odessa. Pour beaucoup ce sont des notions identiques, pour les autres, un thème tiré par les cheveux. Entre ces deux points de vue se situe toute l'histoire d'une des villes les plus insolites de l'empire russe, de l'URSS et de l'Ukraine. »

Le commentaire suivant d'un internaute en donne une autre signification insistant sur son apport symbolique :

« Je vous salue, Messieurs ! Moi, Odessite de souche (de l'avant-dernier siècle par mon père) je considère de mon devoir de dire : qu'est-ce qu'un Odessite de souche sans impuretés du sang juif ? C'est déjà ventilé-tentilé mais pas un Odessite ! Du sang

⁵⁶Henrietta MONDRY, *op. cit.*, p 172.

⁵⁷*La mélodie juive* au musée Blechtchounov ; *Un miracle ordinaire et des peintres odessites, juifs du XIX^{ème}-XXI^{ème} siècle* au musée des Beaux-arts ; *Des cancans muséaux. Choix.* au musée de l'histoire des Juifs d'Odessa.

*juif en moi il n'y en a en tout que très peu, quel dommage ! Je suis affligé de ne pas être Juif du cerveau jusqu'aux os, que le diable m'emporte ! Les Juifs du siècle dernier étaient et sont le sang bleu d'Odessa, de notre mamounette. Ses nerfs et son cerveau. Sans les Juifs notre petite maman n'aurait pas été celle qu'elle est devenue : la troisième capitale du monde après Rome et Paris. »*⁵⁸

L'association « être Odessite » et « être Juif » est présentée comme fondamentale. Elle est aussi parfois reprise par mes interlocuteurs comme les citations suivantes le montrent : « *Un petit peu à la manière juive, disons comme cela, mais à la manière odessite ! C'est précisément une blague pour l'anniversaire de la ville.* » ; « *Nous pensions à l'inverse que la grand-mère juive aurait été la plus gaie, nous pensions avec humour d'une certaine manière, elles sont quand même les nôtres...* »

« L'Odessa juive » est aussi depuis sept ans un thème apprécié des visites guidées. Les guides peuvent suivre des formations sur ce thème au centre culturel juif *Migdal'Chorachim* qui propose aussi des visites en minibus. *Odessa, mère des villes israéliennes* emmène, par exemple, les visiteurs sur les traces des membres connus de la communauté juive locale et sur les lieux où ont vécu ses écrivains et les fondateurs d'Israël.⁵⁹ En effet, nombre d'entre eux sont devenus des noms importants de la littérature yiddish et israélienne. D'autres écrivains Juifs russophones faisaient, eux, partie de l'école russe méridionale comme Isaac Babel (1894-1940) et Ilia Ilf (de son vrai nom Fainsilberg, 1897-1937).

Cette rencontre dans le caniveau pose la base de ma réflexion, car dans cette interaction presque toutes les représentations qui sont associées aux Odessites y sont déclinées. Se dire Odessite renvoie alors à des conditions qu'il faudrait remplir et que l'on peut combiner : être né ici et avoir une descendance locale, aimer sa ville, en connaître l'histoire, être Juif (et bandit), être accueillant et parler le jargon odessite.

⁵⁸http://today.od.ua/Evrejskij_mir_i_odesskij_mif__sovremennyj_balans, (dernier accès le 03/09/15). Commentaire d'Aleksandr ajouté le 03/01/13.

⁵⁹L'historien Simon Dubnow (1860-1941), le poète Haïm Nahman Bialik (1873-1934), le poète Shaul Tchernichovsky (1875-1943), l'historien Joseph Klausner (1874-1958), « le grand fils d'Odessa », l'écrivain, poète, journaliste et un des fondateurs du gouvernement d'Israël, Vladimir Jabotinsky (1880-1940), le premier maire de Tel-Aviv Meïr Dizengoff (1861-1936), le docteur, publiciste, fondateur du mouvement palestinien (le mot « sionisme » n'existait pas encore) et auteur de la brochure *Auto-émancipation* (1882) Léon Pinsker (1821-1891), l'écrivain yiddish Cholem Aleïchem (1859-1916) et le premier classique de la littérature yiddish Mendele Moïkher Sforim (1836-1917). Voir l'interview d'Anna Missiouk sur le site de la communauté juive d'Ukraine, http://jewishnews.com.ua/ru/publication/anna_misyuk_odesskiy_kulyturniy_fenomen_natsionalynosti_ne_imeet, (accès le 20/11/14).

Le boxeur incarne toutes ces caractéristiques pour le plus grand plaisir de ses spectateurs : un bandit goguenard, Juif de surcroît, parlant dans le jargon local, qui aime Odessa et qui veut nous raconter ce qu'il en sait en gardant la main haute sur la conversation. Du pittoresque en somme ! Le seul aspect manquant est l'humour, bien qu'il ne soit pas à exclure que nos interlocuteurs s'amuse de nous et que la situation soit suffisamment absurde pour en percevoir les aspects comiques. Cette rencontre met aussi en avant l'ambivalence de sa représentation en tant que « véritable Odessite », car elle dépend finalement du contexte de son énonciation qui est caractérisé par ma position d'étrangère, devant qui le boxeur a toute légitimité pour faire son show et me vendre un petit peu d'exotisme.

Cette représentation de l'Odessite renvoie à une manière d'être, de se comporter et de s'exprimer labellisée comme « véritable » qui est popularisée aujourd'hui via les réseaux sociaux, dans les films et les séries télévisées. Ce sont les références avec lesquelles mes interlocuteurs de ma génération jouent aujourd'hui et qui constituent les éléments sur lesquels ils peuvent baser leur différence et donc leur filiation à la communauté imaginée des Odessites (s'en considérant les héritiers mais n'en faisant pas partie). Les déclinaisons de ces figures odessites imaginaires leur permettent de se définir et de se réinventer en tant qu'Odessites des nouvelles générations et pouvant en être fier, car elles réactualisent ce capital symbolique.

Chapitre 2 La figure de l'Odessite – déclinaisons

Cette figure popularisée de l'Odessite est importante à cerner, car c'est grâce à ses représentations et en fonction de celles-ci que mes interlocuteurs se définissent ou sont définis comme « à part » ou « différents » dans le monde russophone. En tant que référence, la figure de l'Odessite peut être remise en question comme un vestige du passé et être critiquée comme « mensongère », « illusoire » ou « fictive ». C'est pourtant le repère sur lequel les Odessites basent leur « différence » par rapport aux autres, mais aussi entre eux afin de se définir eux-mêmes en tant qu' « Odessite véritable » ou non. Comme le culturologue odessite Mark Naïdorf l'explique, des représentations claires sont associées aux Odessites :

« Ces traits particuliers « mythogénétiques » de l'image classique d'« Odessa et des Odessites » les auteurs de la préface de la réédition contemporaine du livre d'Alexandre de Ribas « La vieille Odessa » ont essayé de les énumérer. Ils exposent le traditionnel caractère langagier de la ville, l'esprit d'initiative, l'amour de vivre, la sociabilité, l'originalité, l'expansivité, le naturel et, dans un sens, le raisonnable de leurs habitants. On aurait pu rajouter à cette liste le sens de l'humour et le patriotisme local. »⁶⁰

Quand je demande au directeur du musée d'art moderne de la ville quelle légende serait Odessa si elle en était une, il me répond qu'elle serait le « mythe odessite ». Ces motifs associés aux Odessites renvoient, en effet, à ce qui est communément appelé le « mythe odessite » et qui a pour fonction de mettre en valeur la différence locale dans le contexte russophone :

« La fonction de ce mythe consiste dans le fait de retenir dans la conscience de soi de la société russe – après, soviétique – la représentation que dans sa composition il y a le motif essentiellement autre, marque d'une organisation structurelle particulière. Le nom de ce motif : « Odessa » et ses modalités sont décrites dans de nombreuses « historiettes odessites », des chansons « odessites » (remises au goût du jour), dans la littérature. »⁶¹

⁶⁰Mark I. NAÏDORF, *Odessa today*, 2005 [Consulté le 03.09.2015], <https://sites.google.com/site/marknaydorf/texts/theory-articles/odessa-segodna-2005>; L'ouvrage *La vieille Odessa* (1913) avec la préface de deux historiens locaux reconnus, B. Vladimirski et E. Golubovski, a été publié aux éditions *Optimum* en 2002.

⁶¹*Ibid.*, Il définit le mythe comme tel : « Le mythe porte en soi une image collectivement produite d'un espace social, importante pour l'identification de soi collective et individuelle concernant une société donnée. »

Le mythe est associé à la place que la communauté juive a occupée à Odessa et qui a laissé ses traces dans l'humour et le parler local. Cette représentation vit aujourd'hui une seconde vie dans l'imaginaire collectif russophone car elle est reprise et popularisée dans les œuvres artistiques. Comme Régine Robin le souligne : « *L'histoire trouve dans la grande littérature les relais qu'il lui fallait pour la conquête de l'imaginaire social.* »⁶²

Dans le texte de présentation de l'exposition citée précédemment *Le monde juif, le mythe odessite*, selon le directeur du musée d'art moderne le mythe se serait formé en trois phases distinctes. Chacune aurait engendré des motifs qui sont actuellement associés à la ville : la ville de la liberté, la ville des gentlemen cambrioleurs et la ville des spéculateurs. Seule la première rédaction du mythe serait associée aux grands noms des premiers administrateurs de la ville alors que les suivantes sont clairement liées à la communauté juive locale :

« Le XX^{ème} siècle, la deuxième rédaction : le mythe de la ville des brasseurs d'affaires raffinés, des bandits distingués et des vieillards rendus sages dans le pays où les cuisinières dirigent le gouvernement, des vestes de cuir noires et des chansons joyeuses chantées par les jeunes constructeurs du communisme. Le mythe de la ville dans laquelle tout est mieux.

Le XXI^{ème} siècle et la fin du XX^{ème} siècle, la troisième rédaction : le mythe de la province avec ses locaux, ses mercantis hésitants, craintifs dans le gouvernement dynamique actuel. Le mythe de la ville qui est dans le passé.

*Comme de juste, les mythes ont été conçus, avant tout, par les œuvres d'art : littéraires, musicales et cinématographiques. (...) Accompagnateurs de l'histoire d'Odessa, les Juifs en sont devenus les fondateurs du mythe. Ils ont donné au mythe l'ironie sensible et sage des plus vieux de ses habitants, le romantisme des jeunes aspirants à la liberté et la tragédie des victimes de la muflerie. Les images énumérées et les problèmes n'ont agité et ne troublent pas seulement les Juifs, mais ces derniers en sont devenus le diapason. »*⁶³

Si les Juifs locaux seraient devenus le diapason par lequel s'exprime la différence d'Odessa dans le monde russophone, alors les motifs « juif » et « odessite » ne se

⁶²Régine ROBIN, *La mémoire saturée*, Paris : Stock, 2003, p 66.

⁶³<http://msio.com.ua/en/vistavki/430-jewish-world-and-the-odessa-myth>, (dernier accès le 03/09/13).

différencieraient plus dans l'imaginaire collectif et « Odessite » renverrait finalement à la différence fondamentale :

« Tant que le corps juif reste le corps archétypique de l'Autre à toutes les choses russes, la culture russe continuera de chercher, d'inventer et de réinventer des signes et des marqueurs de son identification. »⁶⁴ ; « Les personnes imaginaires incluant des figures historiques réelles que le sujet ne connaît pas personnellement, les personnages littéraires et les personnages issus de la croyance populaire sont toutes mélangées pour produire ce corps. »⁶⁵

Je vais dans cette partie présenter les différentes figures dans lesquelles ce « corps » s'incarne. Les personnages typiquement odessites sortant tout droit de la littérature ou bien du cinéma sont devenus populaires pour leurs manières de se comporter perçues comme originales, comiques et sortant des normes. De la « mama odessite » à la figure du baratineur, toutes les nuances vont être déclinées : beaux parleurs, tape-à-l'œil, bluffeurs et mystificateurs. L'extravagance, l'excès, la déviance par rapport aux normes habituelles fascinent et l'excentricité du parler, ses manières langagières fantasques, insolites sont estimées. Les personnages odessites ont la langue bien pendue et on ne peut pas les louper ! Leurs attitudes ostentatoires renvoient à des stéréotypes méridionaux et en même temps le public attend qu'ils leur vendent du rêve et les fassent rire. Ils se doivent d'être truculents, professionnels de l'esbroufe, entre épate et poudre aux yeux. La séduction ou la tromperie n'est jamais loin. Plaisante liberté de ton allant jusqu'à la gaillardise ou la grossièreté, se faire mousser, fanfaronner, raconter des bêtises, tenir des propos badins, dans tous les cas il faut que ça claque !

Alona qualifie les Odessites de « [vsio-taki] tout de même méridionaux ! » Ils sont « plus ouverts et plus tempéramentaux... Vraiment ça en jette plein les yeux, sur ce plan Odessa est une ville très dépensière... Sur le plan des expressions, Odessa, c'est comme si elle était en représentation, si vivace ! » Pour Dmitri :

« Il me semble que tout se joue dans les frimeurs, que tout cet humour, cet argot odessite, tu essaies avec ta manière même de parler de montrer quelque justification super cool et voilà tout est entremêlé, ça va de pair avec l'humour, peut-être que c'est sa manière d'être : si tu es un génie à Paris, à Odessa tu es un tout petit peu

⁶⁴Henrietta MONDRY, *op. cit.*, p 276.

⁶⁵*Ibid.*, p 210-211.

couillon ! [pots – selon lui, il s’agit d’une profession juive qui avait pour but de déflorer les femmes vierges après leur mort]. Je comprends que cela sonne bizarre mais c’est la tradition des gens. Énormément de Juifs vivaient à Odessa, énormément, parce qu’ici... Le gouvernement a essayé d’attirer des émigrants. Dans la ville, il n’y avait justement pas assez de gens (...) et après ils ont commencé à se métisser, la mère juive par le père russe mais peu importe, il y a un petit peu de famille juive, c’est pour ça qu’il y a ce proverbe. »

Les réponses données lors de mes interviews inspirées par le questionnaire de Proust sur les personnages fictifs que mes interlocuteurs associaient à la ville, leur permettant de donner libre cours à leurs associations spontanées avec Odessa selon des thématiques définies, font directement référence aux personnages popularisés comme de « véritables Odessites » dans la mémoire collective russophone. Cette partie leur est dédiée, car comme le dit Henrietta Mondry :

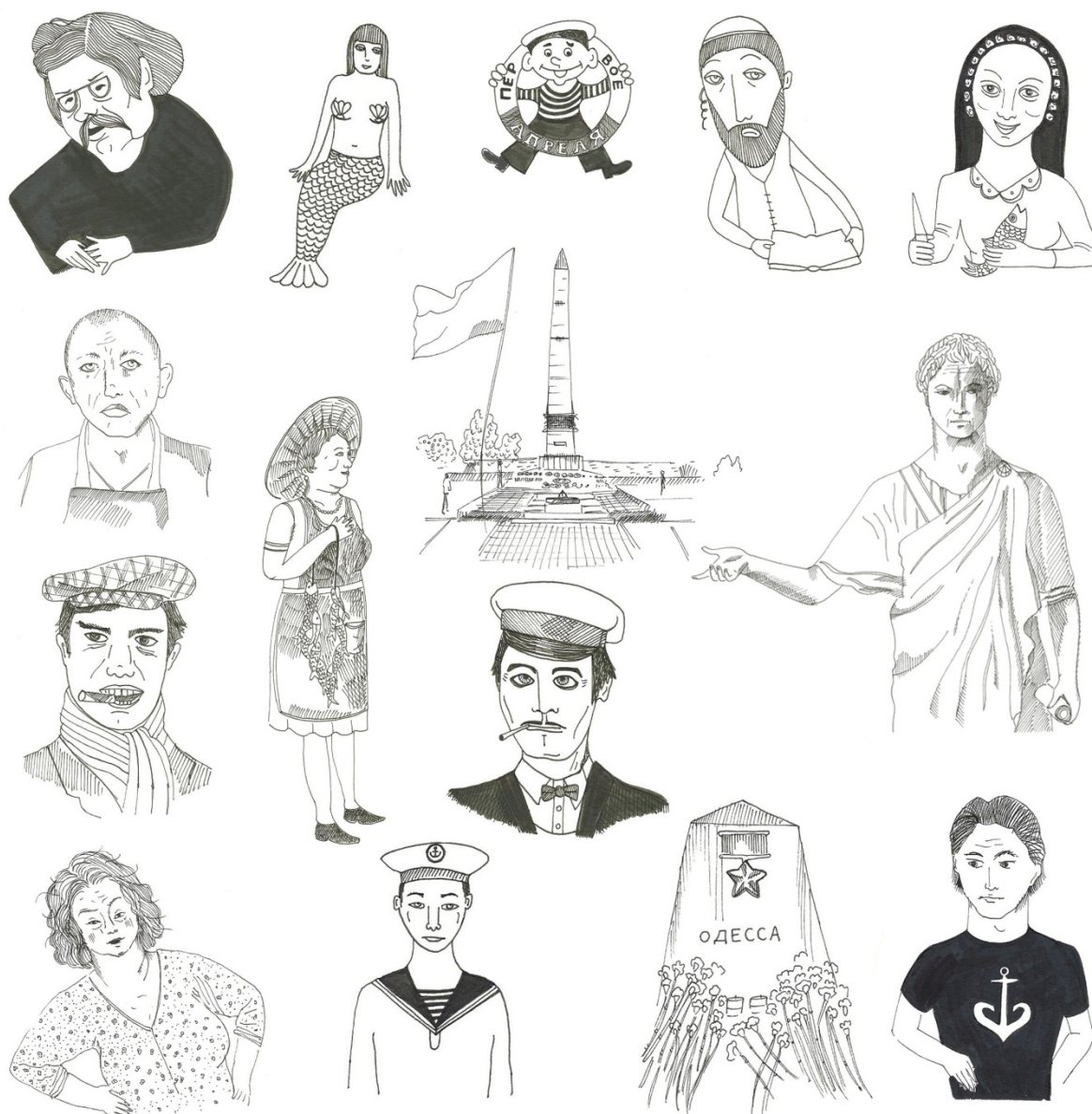
« De tels actes de re-crédation révèlent comment les processus d’identification raciale et la fluidité de l’identité sont donnés en information grâce aux stéréotypes du « corps ethnique » entretenus par la haute culture et la culture populaire. »⁶⁶

Ce corps odessite stéréotypé est sujet à la spéculation et à la récupération en fonction des contextes où il y est fait référence, oscillant entre exotisation, stéréotypisation et authentification, alimentant l’imaginaire sur la ville et ses multiples interprétations. Il se décline en personnages ayant nourri la réputation d’Odessa et qui l’entretiennent encore, celle sur laquelle mes interlocuteurs peuvent encore fonder leur différence en 2013.

Si Odessa serait un personnage fictif, elle serait...

Sarah Abramnaïa, ce genre de Rosa-là... un marin, Ostap Bender, Rabinovitch, une sirène, Ostap Bender, un gentil marin rigolo, ce genre de bandit qui attire la sympathie des jeunes femmes et le respect des hommes, il se promène et tout lui sourit, le père Brown de Gilbert Chesterton, l’autre-là, le Français, le duc de Richelieu, mais elle est la ville héroïque! Ostap Bender, tante Sonia, la vendeuse de poissons au marché, la ville héroïque (ça a été comme ça et elle est restée comme ça), Ivan Liptuga et le propriétaire du restaurant Datcha

⁶⁶Henrietta MONDRY, *op. cit.*, p 188.



2.1. Les mamas juives et les vendeuses du Privoz

Si Odessa était un personnage fictif, elle serait... Sarah Abramnaïa, cette Rosa-là... Tante Sonia, la vendeuse de poissons au marché...

Ces prénoms renvoient aux « mamas odessites » : de grosses femmes dominantes au verbe haut et qui parlent fort. Oksana, qui vivait à Donetsk et que j'ai rencontrée à Berlin, associe Odessa à l'image stéréotypée très péjorative d'une vieille juive avec un gros derrière et de petites jambes toute fines – « *Elles sont vraiment comme ça, parce que c'est biologique* » – et qui se lamente sur sa vie parce que c'est dur pour elle de se bouger et qui crie de son trottoir appelant son fils de l'autre côté, et tout Odessa sait que Mitia doit faire ça,

ou alors elle lui dit : « *Mitia mange !* » et tout Odessa le sait aussi. Mon amie du musée historique qui me les décrit insiste, elle, sur la poétique de leurs comportements :

« Moi j'ai vu personnellement, j'ai vu des femmes qui parlent comme ça et c'est super beau, c'est... Oui, oui, oui, c'est, c'est très poétique même ! Ce sont des vieux Juives, des femmes juives qui sont, qui se reposent, qui... se dépêchent pas nulle part... Oui, ils sont tranquilles, ils sont zen comme vous dîtes, ils sont zen, ils sont tranquilles, oui. Et c'est... Cette mode de vivre, savoir vivre, voilà. » Elle éclate de rire.

Ces figures locales ont été reprises et portraitisées dans des films se passant à Odessa. Leurs comportements sont passés à la postérité, notamment celui de la mère d'Emmik dans la série *Liquidation*. Comme le souligne Henrietta Mondry, « *les films comme forme d'art virtuelle mettent considérablement l'accent sur la réalité corporelle : les apparences physiques, la voix, l'élocution, l'articulation de sons et de gestuelle* »⁶⁷ qui deviennent alors emblématiques des personnes représentées. Sur Facebook, les « *mamas juives* » des séries *Liquidation* (images du haut) et de *La vie et les aventures de Michka Iapontchik* (images du bas) en sont devenues des incarnations :



« *De quoi, ta femme ici ?
Ici, tu as ta mère !* »



68



-*Maman, cela suffit de me couvrir avec la couverture la nuit !*
-*Mon fillot, tu pourrais prendre froid...*
-*Mais vous découvrez ma femme !*

La mère de Michka Iapontchik lui dit : « *Tu ne mangeras pas de ce poisson frit fillot, il pue l'oignon et le destin juif !* » (Série 11 : 29'30) L'actrice ci-dessus joue également de nombreux rôles dans les pièces de théâtre locales dédiées à Odessa.

⁶⁷Henrietta MONDRY, *op. cit.*, p 178.

⁶⁸<https://www.facebook.com/odessasoul/photos/pb.216883401707932.-2207520000.1427218920./628443893885212/?type=3&theater>, (accès le 03/10/14).



Les vendeuses de poissons du Privoz

Rendant hommage à la statue de Tante Sonia inaugurée dans la halle aux poissons congelés du marché d'alimentation Privoz, on peut lire sur internet : « Comment peut-on se représenter Odessa sans son illustre Tante Sonia ? Tante Sonia qualifie

*l'image collective de la femme odessite, digne continuatrice de Madame Storojenko. « Tante Sonia », c'est un personnage du folklore de la ville (...), elle symbolise l'Odessite typique. »*⁶⁹

Madame Storojenko est une vendeuse de poissons dans le célèbre roman de Valentin Kataïev sur la révolution bolchévique à Odessa, *Au loin une voile* (1936) qui fut adapté au cinéma en 1937 par Vladimir Legochine.



Ironiquement, la vendeuse ci-dessus sur la photo de droite, porte un petit cartel avec le prénom de Sonia. Les vendeuses du Privoz sont « exoticiées » grâce aux nombreuses photos que l'on peut trouver sur les multiples blogs et sites d'agence de voyage présentant le marché d'alimentation, malgré le fait qu'il soit interdit d'y prendre des photos. Viktor, jeune réalisateur odessite, m'explique que c'est un lieu qui se prête à faire des blagues :

⁶⁹http://odessa.glo.ua/cultura/pamyatnmik_tete_sone.html; sur le groupe Facebook *Odessa telle qu'elle est*, on peut lire les commentaires suivants : « Et c'est Madame Storojenko, notre beauté du Privoz ! »... « Privoz...Privoz !!!))) » ; <https://www.facebook.com/public.od.ua/photos/pb.268047083261665.-2207520000.1427216630.857752617624439/?type=3&theater>. En explication de la photo, on lit : « Le savez-vous ? Le jargon odessite criminel se différencie du standard. Par exemple, à la place du traditionnel « botat' po fene », à Odessa on dit : « botat' po sone » [littéralement parler dans le jargon criminel]. Évidemment, l'expression est née sous l'influence de Sonia à la main d'or. » Sonia à la main d'or est une des premières femmes connues du grand banditisme du XIX^{ème} siècle en Russie, elle a séjourné à Odessa. Sonia la criminelle et Sonia la vendeuse de poissons sont ici associées pour former l'image de l'Odessite typique.

⁷⁰Photos issus des blogs et des sites touristiques suivants : <http://excurs.od.ua/dvoriki-i-privoz>; <http://interest-planet.ru/blog/fototravel/1361.html> ; <http://dumskaya.net/news/Serdce-Odesy---Privoz-%28fotoreportag%29-014103/>, (accès le 05/10/15).

« Tu sais, Marie, je te dirais que l'humour d'Odessa, c'est Privoz, oui, jusqu'à maintenant il est toujours actuel. Il traîne dans ces endroits (...) Tu marches et tout à coup, là, une babouchka à pirojkis oui, et elle commence à parler en vers, genre : « Fraîches les petites galettes ! Des pirojkis en miettes ! » Voilà dans ce style, tu sais, et tu marches et habituellement même la vente de pirojkis, elle est considérée avec une sorte d'humour... Ce genre de situations... Voilà, pas ennuyeuses. »



NE PAS MASSER

Photo d'un étalage de tomates à Privoz⁷¹

Le chef cuisinier de l'école de cuisine odessite explique dans un article qu'« aujourd'hui le marché aux poissons est le seul lieu à Privoz où soit restée de la vieille couleur locale »⁷² faisant référence à la manière de parler colorée des vendeuses de poissons. Bien qu'il explique que cet espace ait été créé à la Pérestroïka, il représenterait « la couleur locale d'antan » hautement appréciée pour son pittoresque. L'image de la « vieille Odessa » est ainsi réactualisée en fonction des attentes contemporaines de ce à quoi elle se devrait de correspondre. Elle est une projection des représentations actuelles puisant dans un passé mythologisé, ancien ou bien récent, qui devient objet intemporel comme l'exprime Vika : « Qui ne sait pas où est Privoz ? La rangée des poissons surtout ! Bon, Privoz, c'est Privoz, il a existé jusqu'à maintenant et il existera à posteriori ! » Symbole pour les Odessites eux-mêmes qui n'y vont pas, « c'est... toujours un nid d'une ancienne Odessa à Odessa, dans Odessa qui change. Privoz aussi, il change, mais ça reste toujours Privoz », me dit Iaroslava. Viktor conclut : « Privoz, c'est une histoire particulière. Ça a toujours fait partie d'Odessa. »

Privoz : Image de marque de la ville

Comme le dit Ulf Hannerz : « La forme de vie locale mythifiée devient en elle-même un produit exportable, un signe de soi-même ; comme c'est aussi d'une certaine manière le cas dans le tourisme. »⁷³ D'objet intemporel, Privoz est devenu image de marque de la ville.

⁷¹Image issue de l'article d'Ivan LIPTUGA, « Food Tourism », Odessky almanakh, N°61, tome II, 2015, p 342-350 [Consulté le 02.08.2015], http://www.odessitchub.org/publications/almanac/alm_61/content.htm.

⁷²L'article est intitulé « Comment on fait à Odessa. Des petits harengs pour des croquettes ». Il est consultable sur le site du journal ukrainien *Focus* ; <http://focus.ua/beautiful/328041/>, (accès le 02/08/15).

⁷³Ulf HANNERZ, *Transnational connections. Culture. People. Places*, New York : Routledge, 1996, p 139.



Le célèbre marché d'alimentation est devenu produit exportable via des objets souvenirs qui le mettent en scène. En effet, on peut acheter ces aimants intitulés « Odessa Privoz » représentant une vendeuse de poissons, tout comme ce sac de courses designé par le studio Moscovite Lebedev – qui est aussi l'auteur du nouveau logo

touristique de la ville – ayant pour titre « *Je vais au Privoz... J'aime Odessa* ». ⁷⁴

Véritable lieu authentique à visiter pour sa couleur locale, Dacha me dit que « *Privoz, tout le monde le connaît !* » et quand elle a de la visite, on lui demande systématiquement : « *Tu nous emmènes à Privoz ?* » Selon le blog d'un « *café purement odessite* », il est même « *impossible de comprendre Odessa sans avoir été à Privoz.* » Bazar coloré où on « *peut tout acheter* » : « *Il est surtout recommandé aux touristes d'aller voir les rangées dédiées aux poissons dans la vieille partie du bazar conservant véritablement la couleur locale odessite des manières de négocier.* » ⁷⁵; « *Ici est née la célèbre cuisine odessite, ici est née la langue odessite et l'humour odessite, ici, comme nulle part ailleurs à Odessa on peut comprendre et expliquer le mythe odessite.* » ⁷⁶ Des tours touristiques au Privoz sont aussi proposés avec de « *vrais Odessites* » vous guidant dans ses dédales.

Le fait que le marché soit aussi pour mes interlocuteurs un lieu où ils ne vont pas régulièrement montre à quel point la représentation du marché est devenue plus importante que le lieu en lui-même. La majorité de mes interlocuteurs, vivant assez loin de celui-ci, n'y vont qu'une ou deux fois par an. Pour certains, le lieu renvoie à des souvenirs d'enfance dont les odeurs et le bruit en sont une composante essentielle, alors que pour d'autres c'est trop sale et ils préfèrent aller faire leur marché ailleurs. Tania, quant à elle, y va souvent depuis qu'elle habite dans le centre, pas seulement pour y faire ses courses, mais aussi pour profiter de son atmosphère bigarrée et exotique :

« *Ce qui me donne de l'optimisme, c'est quand j'arrive à Privoz, j'aime beaucoup... Quand on arrive, on achète à Privoz, là il y a des Géorgiennes qui vendent des sauces géorgiennes... oui... Dans des petites bouteilles comme ça, de ketchup, elles vendent des sauces domicile géorgiens et des herbes géorgiens qu'elle a, qui ont poussé dans la*

⁷⁴<http://www.nagrapril.com.ua/ru/katalog-tovarov/podarki-s-logotipom-odessi/sumki-ryukzaki/2054-ya-idu-na-privoz.html>, (accès le 30/06/13).

⁷⁵http://franzol.blogspot.com/2013/06/blog-post_30.html, (accès le 30/06/13).

⁷⁶<http://excurs.od.ua/dvoriki-i-privoz>, (accès le 30/06/13).

terre ukrainienne, mais qui sont tout de même de la caractéristique de la cuisine géorgienne. Ou par exemple, on peut rencontrer des gens des quatre coins du monde, c'est, c'est, c'est... »

... aussi les tomates rosées du village Mikado ; les oignons rouges de Crimée⁷⁷ ; les fruits confits ; le jus de grenade géorgien vendu par de vieux hommes avec des dents en or ; les marchands moldaves assis par terre entre les deux halles aménagées qui vendent leurs légumes dans des cartons ; le fromage frais bulgare, la brinza aux trois goûts – à base de lait de vache, de chèvre et de mouton – ; le soulougouni, fromage géorgien ; les babouchkas vendeuses de poissons, de petites crevettes et de moules en salade ; les vendeurs d'Ouzbékistan aux étals de fruits séchés ; les Coréennes très maquillées vendant des zakouski coréens – des légumes fermentés, du chou coréen, de fines tranches d'oreille de porc dans de petites vitrines en bout de rangée – ; les boulangeries géorgiennes ; les écrevisses dans des seaux en plastique aux abords du marché ; les vendeurs d'épices orientales ; les babouchkas vendant leur lait, leur miel, des herbes pour la salade, des fruits et légumes de saison, des saucissons, des œufs. Il y a aussi les étalages de vaisselles, de culottes, de costumes, de chaussures, de linges de maison, de quincaillerie... Et trois halles spécialisées, dédiées l'une aux produits de la mer congelés, l'autre à la viande, carcasses et bouts de chair sur les étals et la dernière aux produits laitiers et à la viande « séchée », au miel, aux saucissons et autres, étalant beurre, blinis, smetana, œufs, crème fraîche, yahourt, tvorog.⁷⁸ Privoz c'est tout un univers pour celui qui veut bien s'y laisser happer rendant hommage au pouvoir d'attraction et de fascination des marchés.

Comme le souligne Samuel C. Ramer :

« La diversité permet et enjoint la prise de conscience d'autres culturels. [...] La diversité dans sa nature même tend aussi à rendre la vie de tous les jours plus variée, plus colorée, moins prévisible et ainsi plus « intéressante ». »⁷⁹

Privoz est exotique par sa diversité mais aussi dans ses manières de négocier (ce qui a été mis en valeur plus haut dans un blog). Alona venant de la ville voisine de Nikolaïev m'explique, par exemple, la différence fondamentale dans les manières de se comporter au marché. Dans sa ville natale, quand le prix est dit on achète ou non, alors qu'à Odessa :

⁷⁷Que l'on ne trouve plus en 2015, les frontières avec la Crimée ayant été fermées.

⁷⁸Un zakouski est une entrée, la smetana est l'équivalent de la crème fraîche et le tvorog du fromage frais.

⁷⁹Samuel C. RAMER, « Meditations on Urban Identity : Odessa/Odesa and New Orleans », in RAMER, Samuel C., RUBLE, Blair A., ed., *Place, Identity, and Urban Culture : Odesa and New Orleans*, Kennan Institute Occasional Paper 301, Washington : Woodrow Wilson International Center for Scholars, 2008, p 4.

« Il faut absolument n'importe quelles réductions « spécialement pour vous », les gens ne peuvent tout simplement pas sans cela. (...) Il faut toujours penser au fait que tu dois avoir n'importe quelle réduction. C'est-à-dire, ne pas dire cinq roubles mais six pour le vendre à cinq. Ici, rien ne marche autrement. Sans cela les gens ne peuvent pas vivre. Il leur faut des réductions, certaines faveurs, c'est-à-dire des offres spéciales... Tout le monde en a besoin, mais les Odessites particulièrement. Beaucoup de choses reposent sur ce principe et la vie économique à coup sûr. »



Sur le Facebook du directeur de l'association pour le tourisme à Odessa, ce trait est illustré sous forme d'histoire drôle : « À Odessa : « À combien sont les tomates ? » demande-t-on à Privoz.

*« J'en demande pour six mais je les donne pour cinq. »
« Bon alors j'en achète pour quatre, et tiens, trois ! » »⁸⁰*

Également, sur le groupe Facebook *J'aime Odessa* on trouve cette photo où est écrit sur la pancarte : « *Le plus frais des raisins locaux volés* » ayant pour commentaire : « *Et qui a dit que à Privoz ce ne sont pas les vendeurs les plus honnêtes ?* »⁸¹



2.2. Le trickster odessite

Comme l'explique Jarrod Tanny, « *l'Odessite est censé commettre ses péchés en même temps qu'il divertit ses victimes et son auditoire, utilisant des motifs pleins d'esprit.* » Cette figure a été, selon lui, popularisée par les personnages littéraires décrits par de célèbres auteurs comme Osip Rabinovitch (1817-1869) et Cholem Aleikhem (1859-1916).⁸²

⁸⁰ <https://www.facebook.com/ivan.liptuga>, (accès le 08/08/14).

⁸¹ <https://www.facebook.com/odessasoul/photos/pb.216883401707932.-2207520000.1427217961./847115345351398/?type=3&theater>, (accès le 08/08/14). Pour l'explication du terme

qué, consulter le chapitre 2.3.

⁸² Jarrod TANNY, 2011, *op. cit.* p 120.

Jarrold Tanny a popularisé le terme de « trickster odessite » qui renvoie à divers personnages impliquant des comportements liés à la mystification, l'usurpation, l'arnaque voire la farce, la malice et la tromperie. Selon Mark Lipovetsky, la stratégie du trickster c'est « *la transgression, c'est à dire le bouleversement radical des limites et l'inversion des normes sociales et culturelles.* »⁸³ Il continue et explique : « *[Les tricksters] acquièrent un statut culte dans la culture soviétique, précisément, parce qu'ils possédaient l'aptitude de faire de son cérémonial une routine par chacun de leur geste, de leur phrase ou de leur tour. (...) Le trickster soviétique expose une liberté cynique par rapport à toute affiliation, obligation ou idéologisation.* »⁸⁴ Michael Herzfeld clarifie le rôle de ce renversement des règles comme suit :

*« Ce qui est contraire aux règles pour l'entité régulatrice environnante devient à la place une excentricité positivement estimée – une irrégularité habituelle – pour les membres du groupe environnant, unissant ainsi une nouvelle iconicité non conformiste. »*⁸⁵

Tromper mais avec style...

« *On peut escroquer à Odessa, je ne le démens pas !* », me dit Vika. Effectivement, l'escroquerie fait partie du jeu à Privoz et est un thème repris dans de nombreuses blagues odessites. J'en ai fait l'expérience à plusieurs reprises : que ce soit un vendeur de raisins qui derrière son comptoir me met le sac qu'il remplit dans un autre avec du raisin pourri tout en me souriant, ou un vendeur de jus de grenade qui fait payer la dégustation d'un verre de 2cl au prix d'une bouteille et qui se vante de sa gentillesse de rendre deux billets au lieu d'un (celui qu'on vient de lui donner) faisant ainsi fructifier l'argent ! Les vendeurs ouzbeks de fruits séchés sont aussi des as en la matière bien qu'ils vendent leurs fruits à des prix déjà exorbitants : 150 grivnas le kilo, l'équivalent d'un voyage en train Odessa-Lviv. Vítia me raconte son expérience dans la même veine et s'indigne :

« Et ils trompent à ce Privoz ! Maintenant c'est juste... J'y vais, j'adore les produits laitiers... Il arrive que bon, j'achète de la smetana, j'essaie, elle me dit « excellente », j'essaie, il me semble que oui. Deux jours plus tard, elle a tourné ! Mais qu'est-ce que tu vas faire, comment est-ce possible ! Cela veut dire qu'elle l'a peut-être mélangée avec de la poudre, ça veut dire que ce n'est pas de la smetana naturelle... Cela m'est

⁸³Mark LIPOVETSKY, *Charms of the cynical reason*, Boston : Academic Studies Press, 2011, p 34.

⁸⁴*Ibid.*, p 41.

⁸⁵Michael HERZFELD, *Cultural Intimacy : Social Poetics in the Nation-State*, New York : Routledge, 1997 (2005), p 198.

difficile de comprendre où est-ce qu'ils te trompent. (...) Oui, là, ils peuvent bien sûr t'arnaquer sur le poids, absolument, ça oui ! C'est... c'est comme un bonjour ! »

Il compare cette arnaque à celle des objets d'art en Syrie par les puissances européennes sous couvert de la guerre et en déduit : *« C'est pourquoi les spéculateurs à Odessa, c'est des bêtises ! »* Il hausse la voix : *« C'est... c'est amusant... même ! C'est juste amusant. Qu'est-ce qu'il y a là ? Ici, ils volent pour cent dollars, mais qu'est-ce que c'est ? »*

Le grotesque de la situation est souligné et le potentiel imaginatif associé à l'escroquerie est même estimé. Pour cela, il faut être capable d'en comprendre le sous-entendu comme me l'explique Anton avec cet exemple :

« Ce genre de détails par exemple... Avant, il y avait beaucoup de bazars, il n'y avait pas de supermarchés et les gens allaient au Privoz, au marché tout le monde y allait et savait que là on escroque. Escroquer, c'est quand tu achètes un kilo et on te donne huit cents grammes. Mais en fait, tous le savent, mais tout de même ils vont au Privoz, parce que c'est Privoz, ben voilà quoi... Comme quand tu marches dans la rue et une grand-mère vend des fleurs, tu comprends ? Et... chez nous... tout est très très, tu comprends comme... On peut pas dire juif, ce ne serait pas correct et... Quand à Privoz on te donne 800 grammes, oui ? C'est la même chose quand elle dit : « Achète des fleurs ! », je dis : « Pourquoi elles sont comme ça... froissées ? » Et elle répond : « C'est ce genre de sorte... » Avec une voix toute douce. » Il rit. « Tu comprends ? Chez nous partout il y a son humour subtil... Chez nous, on a des petites cours (...) et tous y sont de bonne humeur, c'est-à-dire tous sont eux-mêmes, de bonne grâce et même si tout va mal, peu importe, ils essaient dans une certaine mesure de sourire. » Il pouffe avec tendresse. « Mais il est comme ça, c'est de l'humour bienveillant, de toute façon il faut enlever un petit peu, deux cents grammes... »

Anton reprend des motifs validés comme typiques associant arnaque, humour et cour odessite. Pour lui, c'est dans ces détails que réside la « couleur locale odessite » et il vaut mieux en souligner l'adresse et lui rendre hommage en en riant. Macha rajoute que *« celui qui a fait ça toute sa vie, ça lui semble normal. »* Au musée Blechtchounov, mes interlocutrices vont dans le même sens : *« Maiiiiis...à Odessa on a toujours arnaqué d'une certaine manière, oui ? Toujours ? Toujours ! C'est naturel à Odessa. Mais ce n'était pas... ce genre de... Il n'y avait pas de méchanceté ! »* De la spéculation « gentille » en somme

et gare à celui qui est inapte à le comprendre ou à y répondre comme me le souligne Dmitri, arrivé à Odessa huit ans auparavant d'une ville voisine pour y faire ses études :

« À Odessa, tout le monde essaye de s'arnaquer l'un l'autre, mais si t'es idiot c'est fini. En surface, tu vois qu'il se passe quelque chose, qu'il s'agit d'une histoire, d'un jargon, de quelques secrets, de comportements, de certaines subtilités, mais tu les remarques seulement après. En Allemagne, si tu demandes le chemin, on te répond. Ici si tu demandes, ça dépend si tu plais à la personne, si oui, OK, si non elle peut répondre incorrectement. Si tu ne plais pas à la personne, bien qu'elle puisse t'indiquer le bon chemin elle va le formuler de telle manière que tu ne comprendras pas où tu dois aller. »

Pour Vitia, le motif de la spéculation (et de la tromperie) s'illustre par le fait qu'il y ait autant de festivals de jazz à Odessa en 2013 (trois en six mois) : *« À Odessa les musiciens et les spéculateurs sont à tel point les plus nombreux... C'est pour cela que les musiciens se sont rassemblés et se sont mis d'accord avec le maire : « Allez, organisons cela et elle [Odessa] aura une image culturelle ! » »* En sortant de chez lui, je lui demande s'il souhaiterait retourner en Inde où il a habité dix ans et il me répond qu'il aimerait bien car ici il n'est pas « adéquat ». Sur le pas de la porte, les bras grands ouverts, il me dit : *« Je ne suis pas spéculateur, tu vois, je ne suis même pas Odessite ! »*

Cette représentation est reprise dans une des versions de l'hymne non-officiel de la ville *Ach Odessa, perle sur la mer* (1936) qui initie un rapprochement entre être spéculateur et être artiste : *« Ach Odessa, ici c'est la ville des musiciens, Ach Odessa, ici c'est la ville des spéculateurs ! »* Elle est réactualisée dans la chanson *Balade dans Odessa* (1995) dans la strophe suivante : *« Et si tu n'es pas artiste, cela veut dire que t'es un magouilleur, alors que si t'es musicien, cela veut dire que t'es spéculateur. »*⁸⁶ De spéculateur à usurpateur, il n'y a qu'un pas...

Si Odessa était un personnage fictif, elle serait... Ostap Bender !

Créé par les écrivains odessites Ilf et Petrov, Ostap Bender est le héros de leurs romans *Les douze chaises* (1928) et *Le veau d'or* (1933) : succès littéraires soviétiques phénoménaux qui ont popularisé la figure du « Grand Combinateur » : « artiste » mi-canaille, mi-escroc, irrévérencieux au possible. Pour mes interlocuteurs : *« C'est ce genre d'Odessite typique »* ;

⁸⁶Du groupe pétersbourgeois Tchij et Co.

« Il représente l'Odessite d'une certaine manière. Voilà un petit peu impertinent, un petit peu voleur et un petit peu divertissant. » On lui prête quelques prototypes réels dont un ayant vécu dans la rue Malaïa Arnaoutskaïa (rue réputée pour son marché noir).⁸⁷

Selon Sheila Fitzpatrick, Ostap Bender représenterait le « vieux renard » qui s'en sort toujours. Elle rajoute qu'aucun des « héros positifs » du réalisme socialiste des années 1930 n'a eu autant de succès que lui et « *personne n'a été sans aucun doute autant cité ou introduit si vite dans le langage.* » Elle souligne que beaucoup de Russes pensent qu'Ostap Bender est Juif, ce qui correspondrait à l'image qu'a la fripouille odessite comme « *escroc juif* ». ⁸⁸ Pour Jarrod Tanny, cette représentation serait manifeste dans sa manière de se comporter. ⁸⁹

Si Odessa était un personnage fictif, elle serait une sirène... Aux frais de la princesse !

Séductrices, irrésistibles, charmantes, les filles d'Odessa ont une réputation à tenir car elles incarneraient la ville et sa sensualité présumée. Ville féminine, Ian me dit que tous viennent à Odessa pour trouver une femme : « *Une légende sur Odessa, c'est qu'Odessa c'est du genre féminin, et que... Voilà, c'est un mythe bien sûr, à Odessa on dit qu'il y a les plus belles filles. Ce n'est pas vrai, c'est sûrement ce genre d'odessisme encore...* »

Être Odessite [*Odessitka* est la version féminine en russe] renvoie aussi à une apparence stéréotypée de la femme à laquelle correspondrait Dacha selon les rencontres qu'elle a faites. Habitant depuis trois ans à Odessa, elle me raconte qu'on la prend pour une Odessite juste par rapport à son apparence. Un couple russophone lui explique en Egypte :

« *Nous vous avons juste vue, et de suite nous avons compris que vous êtes d'Odessa.* »
Je dis : « *Pourquoi ?* » « *Bon, je ne sais pas, mais c'est évident que...* », je dis : « *Mais je ne suis même pas Odessite, j'habite seulement à Odessa !* » dit-elle d'une voix riieuse. « *Ils disent : « Nous ne savons pas, c'est évident à l'apparence, comment vous êtes habillée, voilà, que c'est ce genre d'Odessa. »*

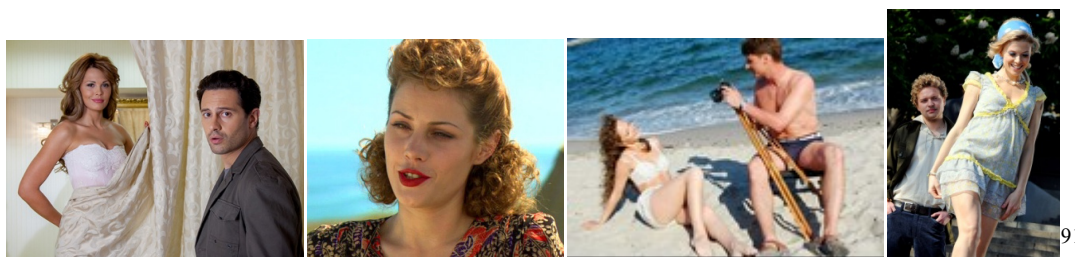
La personnification d'Odessa renverrait aussi à cette image pour mon amie guide : « *L'image d'Odessa, c'est une femme de trente, trente-cinq ans, assez jolie, coquette... Sympa... sûre d'elle, qui vous attire... Qui vous attire, mais à la fois taquine.* » De jolies jeunes filles libres et aguicheuses, objets de fantasmes.

⁸⁷ Ce que mon amie guide raconte lors d'une visite : « *C'est la représentation d'un aventuriste du début du XX^{ème} siècle, il a quelques prototypes dont Osip Beniaminovitch Chor.* »

⁸⁸ Sheila FITZPATRICK, *Tear off the Masks ! Identity and Imposture in the Twentieth-Century Russia*. Cambridge : Princeton University Press, 2005, p 268 et p 34.

⁸⁹ Jarrod Tanny, *op.cit.* p 106.

Plaque tournante des agences de faux mariage ou de prostitution, le marché du corps féminin est un business local lucratif qui a aussi servi de toile de fond à des romans contemporains étrangers sur la ville.⁹⁰ Iaroslava compare les lèvres rouges des Odessites avec les fesses rouges du singe pour attirer l'attention : vendre du rêve avec son corps pour entourlouper les hommes et en profiter. Héroïnes de la mystification qui font référence par la même occasion à la plus connue d'entre elles, Sonia à la main d'or. Voici quelques photos d'*Odessitka* incarnées dans les séries *Odessite*, *Trois jours à Odessa* et *Odessa-Mama* qui correspondent à ces stéréotypes : belles, aguicheuses et objets de désir.



Pour Macha : « *Il me semble que les jeunes femmes odessites sont notoires pour leur capacité à exciter tenacement les hommes... pour l'argent. Tu profites de lui, tu lui soutires, comme aller au café ou au restaurant gratuitement. Et tu ne payes rien, ou tu vas en boîte gratuitement... Ici, particulièrement, c'est mon observation...* » Dacha reprend l'idée de se faire entretenir aux frais de la princesse et la généralise comme « trait de caractère local » :

« *Arriver à avoir quelque chose pour vivre bien... Il y a ce genre d'Odessite malin qui aime profiter à l'œil quand il y a quelque chose de gratuit, que pour tous cela soit payant et arriver à l'avoir sans payer.* »

Le passeport odessite vendu sur les stands touristiques de rue reprend cette idée de manière ironique, donnant à son porteur le « droit de s'incruster dans n'importe quel groupe, boire et manger un morceau aux frais de la princesse, ainsi que d'être écouté pas moins de trente minutes et d'être récompensé par des ovations et un rappel. »

L'apparence joue un rôle important dans les représentations associées à l'Odessite. L'expression suivante que me cite Dmitri sous-entend que l'apparence compte plus que ce que l'on a dans le porte-monnaie : « *À Odessa il y a de beaux crâneurs [pont] qui valent plus que de l'argent !* » Ian relève aussi que les Odessites « *veulent se montrer, ils doivent*

⁹⁰ Janet SKESLIEN CHARLES, *Les fiancées d'Odessa*, traduit par Adélaïde Pralon, Paris : Éditions Liana Levi, 2012; Shaun WALKER, *Odessa Dreams : The Dark Heart of Ukraine's Online Marriage Industry*, Thistle Publishing, 2014.

⁹¹ <http://foto.rg.ru/photos/578d207b/2.html#6>; <http://www.kino-teatr.ru/kino/acter/w/post/11207/foto/269758/>; <http://www.fast-torrent.ru/film/tri-dnya-v-odesse.html>, (accès le 10/05/14).

s'habiller et montrer qu'ils sont mieux habillés que les autres, c'est ce genre de couleur locale. » Cela me rappelle le vieil Odessite sur la plage qui me raconte qu'il est passé à la télévision tout en blanc, détaillant pantalon, chemise, chaussures et bronzé à souhait ! À la fin d'un entretien, une interlocutrice me montre aussi une photo Facebook de son fils représentant ses fils et sa femme avec chacun un iPhone en main et elle s'exclame en riant : « *De véritables Odessites !!* » Et quand Ian se moque gentiment de moi par rapport à mon bronzage, je lui dis qu'en revenant à Berlin je voulais montrer que j'étais allée à la mer, ce à quoi il me répond : « *Ça s'appelle frimer !!!* » et il rigole.

Jenia explique que se montrer et se mettre en valeur est vu comme quelque chose de positif : « *Si un Odessite va à la capitale, habituellement il ne cache pas le fait qu'il soit d'Odessa, pas parce qu'Odessa elle est voilà... Mais parce que c'est ce genre de caractère, voilà on s'en fiche, on se montre.* » Dmitri résume :

« Être Odessite c'est être un petit peu businessman, un beau frimeur, avoir de l'humour et...avoir du succès. (...) Quelqu'un a dit que chez nous il y a plus de voitures chères qu'à Monte Carlo... À Ibiza il semblerait qu'on ne va pas là-bas pour se reposer mais pour se montrer, il y a de ces dandys ! (...) Ici, tout est éclatant, tout en jette aux yeux dès le premier regard. Les gens se promènent, essaient d'avoir l'air beaux, les voitures sont chères, les villas à la Fontaine, chaque café est différent, parce que personne ne veut passer du temps dans des intérieurs ordinaires. »

Ibiza est la boîte de nuit estivale en bord de mer la plus prisée d'Odessa qui accueille des DJ internationaux. Les tables y coûtent 100€ la soirée. Elle se trouve dans le quartier d'Arcadia situé avant les quartiers résidentiels des *Fontaines* dont les villas aux allures de châteaux se font concurrence les unes les autres.

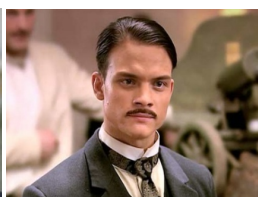
Si Odessa était un personnage fictif, elle serait... ce genre de bandit qui attire la sympathie des jeunes femmes et le respect des hommes, il se promène et tout lui sourit

Les bandits-dandys ou encore les policiers locaux, figures odessites populaires de ces dernières années à la télévision russophone, ont tous la « classe ». Ayant un physique méridional reconnaissable, ce sont tous des bruns ténébreux avec du bagout, un fort accent local et parlant le jargon criminel odessite.⁹²

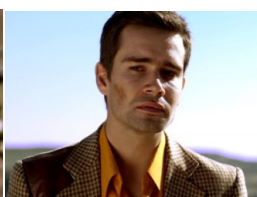
⁹²Ce sont les héros de séries que j'ai énumérés dans le chapitre 1.5.



David Gotsman



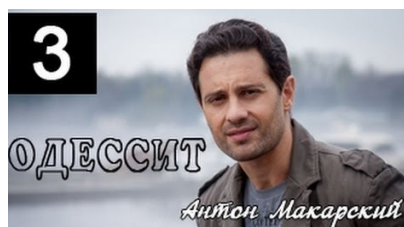
Michka lapontchik



Bes



Le Grec



Dans la dernière série russe en date *Odessite*, tournée en 2013, les stéréotypes odessites sont réactualisés parfois de manière grotesque. Le héros est le policier odessite Reznik (dont le nom de famille renvoie à sa judaïté⁹³). Il est envoyé par son chef en vacances forcées à Saint-Petersbourg après avoir fait une bévue. Là-bas, il est occupé à rechercher les malfaiteurs ayant tendu une embuscade à son ami ainsi qu'à récupérer son ex-petite amie.

Sa gestuelle et sa manière de se comporter le représentent comme celui qui parle trop, qui dérange, fanfaronne, crâne et raconte des craques ; un insolent qui n'a peur de rien. Par exemple, quand les bandits pétersbourgeois lui disent : « *Tu n'as rien confondu, matelot ?* » Il répond par le fameux marqueur odessite : « *Qué ?* » [au lieu de dire *quoi ?*] et conclut par « *Encore un couplet et je pleure !* » À un autre moment quand le héros odessite est attaché sur une chaise par les bandits, l'un d'entre eux lui dit : « *Et alors quoi courrier ? Comment est Péter ? Il fait pas froid ?* » Ce à quoi Reznik répond : « *Ta ! Il est déjà arrivé qu'il fasse plus froid !* »⁹⁴



Cette série joue sur les stéréotypes méridionaux associés à Odessa qui se distingue de Saint-Petersbourg, perçue traditionnellement comme la ville de culture russe. Reznik est aussi recherché par deux petites frappes odessites un peu bêtes, habillées « beauf », qui viennent chercher le dû de leur patron. Elles sont caractérisées

par leur bêtise, leur inculture et leur insolence.⁹⁵



⁹³Selon le dictionnaire ABBY lingvo x5, le mot « reznik » en russe a une double signification. Il signifie « boucher » et « boucher cacher ».

⁹⁴Série 3 (37'07), série 2 (21'40), série 3 (12'00), série 4 (32'21), série 4 (25'54).

⁹⁵Dans un épisode, alors qu'il mange des graines, l'un dit : « *Non je ne comprends pas, il semble qu'il y ait du soleil, mais il ne chauffe pas.* » L'autre lui répond : « *Pourquoi tu mets les graines par terre ? On a un verre !* », à quoi l'autre lui répond, larmoyant : « *Je veux rentrer à la maison !* » De même, achetant des graines à une vendeuse dans la rue qu'ils appellent de manière trop familière et irrespectueuse « *baboulia* » celle-ci s'énervait et ils lui donnent alors du « *Madame !* » de manière grotesque. Photos issues des sites :

Odessa est systématiquement représentée comme une ville méridionale par rapport à Saint-Pétersbourg et à Moscou. Ce lien qui est réactivé dans les intrigues explicite le fait que l'imaginaire d'Odessa fait partie de la culture russophone dans la mémoire collective postsoviétique. Sa différence est mise en avant par ses personnages, leurs manières de parler et de se comporter et sa couleur locale renvoie à une représentation stéréotypée de la communauté locale juive (et de ses personnages).

Si Odessa était un personnage fictif... elle serait Rabinovitch, héros des histoires drôles odessites, oui !⁹⁶



La statue de Rabinovitch est la toute première qui prit place dans le jardin du musée littéraire. En 1995, le sculpteur et réalisateur géorgien Rezo Levanovitch Gabriadz l'offrit au club des Odessites. Sur le site du musée littéraire on peut lire : *« On sait depuis longtemps que les Odessites sont renommés pour leur humour intelligent et fin. Il transmet de manière très juste les particularités spécifiques de la couleur locale et des rapports entre ses habitants. On en trouve sa confirmation la plus éclatante quand on en écoute les histoires drôles. (...) Représenté dans l'image du vieil horloger, Rabinovitch regarde les étoiles « errantes » dans le ciel pensant à l'éternité. Sa silhouette voûtée est dérisoire, ironique et en même temps son léger chagrin suggère une réflexion philosophique. »⁹⁷*

Dans un guide touristique français, il est décrit comme évoquant le sort de ces intellectuels tiraillés entre leur attachement à la ville et leur désir de partir vers Israël ou New York, faisant référence à la vague d'émigration des années 1990.⁹⁸ Pour mes interlocuteurs, il représenterait plutôt les Juifs du début du siècle, ceux de la « vieille Odessa ». Katia me dit :

« En même temps, quand ils ont réfléchi à la sculpture, ils ont décidé de la faire humoristique d'une certaine manière et en même temps c'est une sculpture triste, elle

<http://foto.rg.ru/photos/578d207b/2.html#3>, http://img.youtube.com/vi/KWJwQ3WW_ug/0.jpg, (accès le 05/05/14).

⁹⁶L'humoriste Jvanetski a donné à ce personnage cette appellation explicite : « Rabinovitch – héros des histoires drôles odessites. » ; http://www.odessitclub.org/reading_room/ostashko/ot_rabinovicha.php, (accès le 05/04/14).

⁹⁷<http://museum-literature.odessa.ua/pbasic/lru/tb3/tp3/id53>, (accès le 05/04/14).

⁹⁸Mathieu BRAUNSTEIN, *Odessa, le guide autrement*, Paris : Autrement, 1997. Section « Les mots de la ville », p 90. Ce guide touristique me fut donné par Anna Missiouk.

symbolise ce genre d'Odessite juif du début du XX^{ème} siècle quand il y a justement eu le pogrom odessite et il est assis sur sa valise et il comprend qu'à n'importe quel moment il peut devoir partir, il regarde vers le ciel, il s'adresse sûrement à Dieu, à côté de lui il a son chat ! Une sculpture talentueuse, mais je ne sais pas dans quelle mesure elle symbolise Odessa. »

Odessa fut, en effet, victime de pogroms en 1821, 1859, 1871 et 1881, mais le plus sanglant eut lieu en 1905.⁹⁹ Tania m'explique la situation des Juifs au début du siècle comme cela :

« Ces gens... qui sont de cette ville, ils partent. Jabotinsky a dû partir, il y a plein de personnes qui ont dû partir après la Révolution. Avant la Révolution, il y a d'autres gens qui étaient tués, il y avait quelques vagues de répression à Odessa et des anciens Odessites m'ont raconté que... Jusqu'à trois heures du matin ils ne se couchaient pas et tout le monde avait une valise préparée... »

Pour elle, le visage d'Odessa est « très ouverte, très... humain... où on voit toutes ses pensées sur le visage. Parfois triste, parfois rigolant, parfois... pleurant... très, très ouvert. Peut-être avec de grands yeux juifs, très pleins de... C'est peut-être chez Babel qu'il y a l'expression : « Dans ses yeux, il y a tout le chagrin séculaire du peuple juif. » »

Si le personnage de Rabinovitch est associé au destin des Juifs et des intellectuels odessites ainsi qu'à cet humour fin et tragique dont mes interlocuteurs m'ont parlé plus haut, il est aussi repris dans des situations cocasses. Il représente l'Odessite par excellence dans les situations comiques comme le montre sa performance dans la comédie russe *Sur la Dérivassovskaïa il fait beau ou alors il pleut de nouveau à Brighton Beach* (1992) ayant pour thème la mafia russe à New York, associée de manière explicite à Odessa. Son intervention dans le plus pur style labellisé « vieille Odessa » ouvre et clôt le film en dérangeant les présidents russe et américain sur la ligne rouge qui s'entretiennent justement à propos de la présence de la mafia russe aux États-Unis, comme le montre cet extrait :

« Je m'excuse bien sûr atrocement Messieurs les Présidents, mais combien de temps pouvez vous encore monopoliser le téléphone ? J'ai besoin de toute urgence d'avoir Odessa au bout du fil ! » Le président américain, surpris, demande qui est au téléphone, ce à quoi il répond : *« Comment qui ? Rabinovitch. (...) Comment d'où ? Rabinovitch de la mafia russe ! »* Le président lui explique alors qu'il appelle sur la ligne rouge et Rabinovitch lui

⁹⁹John D. KLIER, Shlomo LAMBROZA, ed., *Pogroms : Anti-Jewish Violence in Modern Russian History*, Cambridge : Cambridge University Press, 1992.

répond : « *Et alors la ligne rouge, mais vous avez déjà parlé avec Odessa sur la ligne ordinaire? Je m'excuse mais je vous coupe !* »

Le film se termine de même sur : « *Je m'excuse atrocement, mais vous pouvez être tranquilles Messieurs les Présidents, oh que oui [taki da] ! Personne ne vous embêtera !* » Il rit et conclut : « *Au contraire que vous restiez gentiment en forme !* » [zdorovniki]¹⁰⁰

Le comique de la situation réside dans l'extravagance de ce comportement qui méprise les règles de bienséance. La blague suivante que voulait absolument me raconter Katia l'illustre aussi très bien : Rabinovitch est invité au musée Pompidou pour aller voir une exposition de Picasso. Pendant celle-ci, il n'arrête pas de s'exclamer : « Oh mon Dieu ! Qu'est-ce que c'est que ça ! » On lui explique alors que Picasso voit les choses comme cela et c'est pourquoi il les peint ainsi. D'œuvres en œuvres, il n'arrête pas de s'écrier : « Qu'est-ce que c'est que ça ! » À la fin de l'exposition, il rencontre Picasso. On le lui présente avec emphase : « Picasso, l'artiste de ces œuvres ! » Le vieux Juif le regarde alors, se penche vers lui et lui demande : « Dîtes-moi, s'il-vous-plaît, si vous voyez si mal, pourquoi peignez-vous ? » Katia conclut sa blague par un grand éclat de rire, insistant sur l'intonation qu'elle qualifie d'odessite.

Rejouer les manières de parler perçues comme locales est un acte très apprécié de mes interlocuteurs qui prennent plaisir à imiter les voix, les intonations et les exclamations pour en redonner une représentation plus réaliste et comique. Ces éclats de rire quand on me les décrit font honneur aux personnages hauts en couleur, considérés comme des raretés en voie de disparition, des restes de la « vieille Odessa » qui sont relevés pour leur absurdité et leur extravagance. Au musée Blechtchounov, la directrice me raconte ses souvenirs ainsi :

« *Chez nous il y avait cette voisine, tante Valia, qui ne sortait pas une fois sans un joli rouge-à-lèvres, sans être coiffée, sans sa robe de chambre chinoise.* » Elle éclate de rire et continue : « *Elle ne travaillait pas, son mari était marin et, pour elle, sortir la poubelle c'était la sortie de star et elle était toujours spécialement apprêtée... Il y a vingt ans de ça. (...) Et il était très intéressant par exemple que les femmes juives chez nous s'appelaient Madame Rosenberg, Madame Goldenberg, Madame Tiplitskaïa, les Ukrainiennes se nommaient Nïouzka, Macha... Madame Rosenberg était une dame*

¹⁰⁰Film de Leonid Gaïdaï, réalisateur soviétique populaire, accessible sur le site : <https://www.youtube.com/watch?v=5BB-Zk9BHF4>. (dernier accès le 13/11/15). Cet extrait fait aussi référence aux blagues sur la monopolisation du téléphone dans les appartements communautaires comme m'en fait part Katia – fait perçu comme typiquement odessite.

absolument renversante, elle avait une très grosse poitrine et elle portait toujours des T-shirt sans forme mais, néanmoins, elle était « Madame ! » » Elle rit de plus belle. « Alors que Nïouzka pouvait être aussi attentionnée qu'elle le voulait, elle restait Nïouzka. » Zoé reprend : « Elles se positionnaient comme cela, l'une d'elles était Fira, elle vivait avec nous précisément de cette même façon en caleçon avec un tablier et porte ouverte elle frit du poisson sur des plaques de cuisson chez elle et elle le cuit et des (cigarettes) Bélamors, et quand quelqu'un venait et sentait le poisson, il disait : « Fira frit du poisson ! » et quand quelqu'un montait les escaliers, elle regardait, saluait, demandait comment ça allait, peu importe le sexe... comme des proches... Si quelqu'un d'inconnu arrivait, elle demandait : « Vous allez voir qui ? » » Et elle éclate de rire.

Dacha me fait aussi une description rocambolesque entrecoupée d'éclats de rire de ses voisines atypiques dans la cour de la Moldavanka où elle habitait l'année passée :

« Oui ! Là-bas, il y avait toujours un tas d'enfants et là, au milieu, il y avait comme une sorte d'annexe, comme une petite maison et là vivaient aussi des gens. Oui, et là vivait une grand-mère dans une partie de cette annexe et dans la seconde sa fille. Mon Dieu ! Et voilà une fois... On avait, je ne me souviens plus, soit la porte, soit le verrou s'était cassé et la porte on ne pouvait plus l'ouvrir... Et on a demandé à cette femme : « Pourriez vous appeler n'importe quel serrurier pour nous ouvrir la porte... Et elle... » Elle éclate de rire. « A ouvert et là quelle horreur ! Comme si tout était sale... Là, c'était carrément le pogrom ! Elle sort comme ça avec une cigarette. Oh ! Les Odessites fument généralement beaucoup ! Oui, il me semble que sûrement le plus de fumeurs se trouvent à Odessa. Les femmes fument énormément. Et elle sort comme ça avec sa cigarette et ses bigoudis, comme dans un film ! » Elle éclate de rire. « Je regarde et là je vois, cette horreur ! Un pogrom tout simplement ! » Elle rit de plus belle. « Je ne sais pas comment les gens vivent comme ça ! » Elle rit de nouveau. « Et la deuxième était aussi une femme haute en couleur, elle avait trois enfants. Deux petits jumeaux qui avaient un an et une petite fille qui avait onze ans. Elle se tenait tout simplement toujours sur le pas de la porte, fumait une cigarette et cette fille plus âgée faisait attention aux petits. Et toute la journée elle la passait avec eux dans la cour... Et la mère quand elle sortait pour ses affaires disait si l'un d'eux courait la voir : « Oh mon Dieu ! Est-ce que je peux me reposer même si ce n'est qu'une minute ! » Elle finit son histoire dans un fou-rire.

Fascination pour les uns, pittoresque ou couleur locale pour les autres, l'originalité des comportements des voisines alternant entre grotesque et absurdité est soulignée. La première description renvoie à un monde disparu qui n'existerait presque plus dans le centre, alors que l'on pourrait encore rencontrer ce genre de personnes dans le quartier de la Moldavanka qui aurait peu changé au fil des ans et qui est considéré comme étant resté authentique. Les voisines ne sont alors plus seulement décrites comme des voisines, elles deviennent des personnages atypiques : des « survivantes » entrant en interaction à de rares moments avec mes interlocutrices. Moments qui savent être savourés pour leur pittoresque et leur truculence, comme des histoires drôles.

Mes interlocutrices en sont les spectatrices et les raconteuses y rajoutant une patine humoristique de par leurs imitations de leur manière de parler. Celle-ci est, en effet, perçue comme une performance locale faisant la couleur locale de la ville.

2.3. Une manière pittoresque de communiquer – l'art de manier le verbe

Le parler odessite surprend et plaît, car il est vu comme une manière insolite, dépaysante et amusante de parler russe : il détourne la langue russe en en faussant sa grammaire et en y ajoutant des mots étrangers.

Commenter ou faire un mot d'esprit sur une situation parfois difficile qualifie cette manière de parler et de voir la vie. Il s'agit de toujours avoir le bon mot ! Comme le dit Andreï, la langue utilisée par une communauté façonne une image du monde et une représentation de soi particulière qui y est liée – *« La langue, elle, comme quoi, elle fonde la conscience, elle consiste en la base de la conscience... »*

Cette connaissance du parler odessite permet à mes interlocuteurs d'interpréter une situation quotidienne de manière à ce qu'elle devienne synonyme d'affiliation à la communauté imaginée des Odessites : comprendre le comique de la situation et savoir apprécier les frasques des autres Odessites permet d'en revendiquer son affiliation.

Macha me raconte que dans le tramway n°28 il y a des vieilles personnes qui parlent « le vieil odessite », une langue (ré-)créative selon elle :

« C'est génial et cela sonne d'une telle manière qu'on a juste envie de sourire. Bon je dirais que, là, on ressent un certain humour dans la langue, dans une certaine mesure... Oui ! Sur le plan linguistique. Voilà, souvent dans le tramway tu peux entendre ces phrases que tu n'entends vraiment nulle part ailleurs. (...) Ces vieilles

générations, elles ne parlent juste pas encore vraiment selon les règles de la langue russe et... Cela sonne drôle. Ce sont seulement... ces phrases odessites ! »

Sacha me parle d'une « petite bonne femme » dont il aurait aimé noter la manière de parler :

« Elle parlait de telle manière que tous mes sens se distordaient. » Il prend l'accent odessite. « Je regrette jusqu'à maintenant de ne pas avoir noté ces expressions dans un petit livre parce que j'aurais pu les apprendre et ensuite parler dans cette langue. Voilà je ne peux rien répéter, cela venait tellement du cœur... Elle utilisait ce genre de retroussis... Oui, elle parlait dans la langue odessite véritable qui est maintenant déjà oubliée. Je comprends parfaitement mais quelques expressions me mettent déjà au pied du mur parce qu'elle a tellement d'énergie et elle est tellement créative... Elle fleurit, surtout si tu te disputes avec quelqu'un ! Non, elle n'est vraiment pas standard. »

Mes interlocuteurs savent apprécier les formulations alambiquées bizarroïdes des fameuses « phrases odessites ». Cependant, ils sont incapables de les reproduire n'ayant pas baigné dedans. Ils les trouvent drôles et savourent leur ironie, mais ils n'en sont encore une fois que les spectateurs et les consommateurs. Ces « odessismes » me sont souvent cités car ils sont des expressions idiomatiques ayant soit une construction grammaticale fausse, soit étant ordinairement des expressions imagées ou métaphoriques résultant d'une création langagière.

N'étant pas russophone de langue maternelle, cela m'a pris assez longtemps pour remarquer cette différence locale dans la manière de parler russe. J'avais beau en avoir pris connaissance par les nombreux livres qui lui sont dédiés et que l'on peut trouver sur le marché aux livres sur l'avenue Aleksandrovsky, je n'arrivais pas à la ressentir. Le fait que l'on m'en reparle à chaque interview, que l'on m'en apprenne du vocabulaire, que certaines expressions reviennent chez mes interlocuteurs comme l'intonation spécifique de Katia et de Viktor quand ils me semoncent d'un « Ooooh je t'en prie ! » [Ooooh ia tebia oumaliaïou !] et le fait de regarder les séries sur Odessa, tout cela s'est mélangé dans mon esprit jusqu'à ne plus pouvoir distinguer ce qui était exagéré ou bien prononcé comme une blague à une situation courante.

Les constructions grammaticalement fausses ne me choquaient pas à première vue, car elles sont compréhensibles traduites mot à mot en français, comme par exemple les expressions utilisant le verbe « avoir » pour « dire quelque chose » : « *J'ai de quoi vous*

dire »¹⁰¹ [Ia imeïou vam tcho-to skazat’] ; « *Qu’est-ce que vous avez à répondre à ça ?* » [Tcho vy imeïete na eto otvetit’].

Il s’agissait également de fautes que tout Français apprenant le russe aurait pu faire et dont je comprenais le sens. Par exemple, l’expression populaire « Où va-t-on ? » me fut souvent citée comme typiquement odessite, car l’adverbe interrogatif locatif est utilisé afin d’indiquer un déplacement avec un verbe de mouvement, ce qui est interdit en russe. Pour les expressions suivantes, je vais utiliser la variante allemande pour clarifier ce qui en français est intraduisible : le *wo* [gde] (pronom interrogatif locatif) à la place du *wohin* [kouda] (pronom interrogatif directif).

Pour les Odessites, cette phrase peut être un réflexe comme Macha me le confie : « *Oui au début je dis « gde » [wo] et après, vite, je redemande « kouda ? » [wohin], parce que tous... Certains peuvent ne pas comprendre !* » Iaroslava qui est arrivée de Kiev à Odessa depuis un an m’explique ses déboires avec cette manière de parler :

« Y a des expressions qui n’existent pas nulle part. Par exemple, « Wo allez-vous ? » [gde vy edite?] La première fois que j’ai entendu ça, j’ai appelé un taxi, il me dit : « Wo allez-vous ? » Je lui dis : « Je ne vais nulle part, je voudrais y aller ». Lui : « Oui, wo allez-vous ? », je dis : « Mais je ne vais nulle part, je veux aller là-bas ! ». Il dit : « C’est ce que je demande, wo allez-vous ? » Moi je comprenais pas, ça veut dire pas dans quelle destination, dans quel endroit vous êtes en train d’aller. Donc je dis : « Je comprends pas. » C’est ce qui m’étonnait tout le temps et c’est ce qui m’étonne toujours. Les taxis souvent ils disent que « wohin » c’est pas bien à dire, parce que c’est beaucoup trop loin ! »

En 2015 quand je reviens pour la deuxième fois, ma voisine dans le bus pour aller à Odessa, une vieille dame, me demande : « *Wo allez-vous ?* » [gde vy khodite ?], je ne suis pas sûre de comprendre, elle me dit alors : « *Wohin ?* » [kouda ?] Je comprends alors qu’elle me demande où je vais. Mon russe s’étant clairement amélioré ces deux dernières années, je ne comprends plus et j’ai l’impression d’être dans la même situation qu’Iaroslava.

D’autres constructions grammaticalement fausses reviennent aussi souvent, comme « *nous allons verrons* » [budem posmotret’] au lieu de « *nous allons voir* » que Macha répète

¹⁰¹Comme dans l’extrait de la série *Odessite*, (3, 39’14) : « *Écoute Reznik, j’ai beaucoup de choses à te dire comme on dit chez vous à Odessa !* »

sans cesse « *parce que c'est drôle.* »¹⁰² « *Ah je sais !* » m'est aussi cité comme réponse négative typiquement odessite à une question. Au lieu de dire : « *Je ne sais pas* », on dit : « *Ah je sais !* » et c'est l'intonation qui indique que c'est négatif. Comme le dit Nastia : « *Il y a encore des gens qui attendent !!* »

Le dernier marqueur langagier local que l'on me cite est la conjonction et le pronom « que/quoi » dont la version ukrainienne « *chtcho* » est utilisée à la place de la version russe « *tcho* ». Maïa me dit : « *Avant je ne me rendais pas compte. Quelques personnes m'ont demandé : « Pourquoi tu ne dis pas « tcho » ?* »¹⁰³ Pour redonner cette différence phonique j'ai remplacé le « *que* » par « *qué* » dans les phrases traduites en français tout au long de ce travail.

Je ne suis, finalement, jamais sûre de reconnaître l'accent et je me prends au jeu en essayant de le sentir et de l'identifier à chaque fois qu'il pourrait retentir à mes oreilles. Un matin de juillet, peu après mon retour et une nuit blanche à l'aéroport où j'ai regardé la série *Liquidation* en continu, revenant des courses, un jeune homme avec son chien en laisse me propose de m'aider jusqu'au coin de la rue suivante à porter une bouteille d'eau de six litres. Son accent sonne exactement comme dans la série en roulant le « kh ». Après avoir dit qu'il fait beau, que le temps ne s'est pas vraiment rafraîchi, il me dit : « *Vous-même, vous n'êtes pas Odessite !* » Et je réponds que je suis Française. Il me dit : « *Ah !* » et me regarde d'un air nouveau, il tourne à droite, me l'indique, je le remercie. Je n'ose pas entamer la discussion et profiter de cette minute d'intérêt qu'il me porte, je suis trop timide. J'ai l'impression d'avoir une hallucination quand il me parle, je me dis que je rêve, que ce ne peut pas être vrai, qu'il sort directement du film, qu'il fait partie du film. Quand je raconte cet épisode à Tania, elle me dit, sceptique, que dans le film c'est une langue exagérée. Ai-je rêvé, étant trop contente d'avoir enfin l'impression de reconnaître cette manière de parler locale ?

Le tramway numéro 5 est le seul endroit où je ressens l'allégresse de la reconnaître quand j'entends une des contrôleuses crier à tue-tête que pour ceux qui auraient oublié de payer, elle rappelle que le trajet coûte 1,50 grivna. À chaque arrêt, elle invite les passagers à rentrer et à ceux qui sortent à faire de la place : « *Rentrez s'il-vous-plaît, que ceux qui sortent fassent de la place pour les suivants. Tout le monde va rentrer, ne vous inquiétez pas !* » Cela

¹⁰²C'est-à-dire en utilisant un verbe perfectif – donc déjà au futur – avec la forme du futur pour les verbes imperfectifs. Cela a pour effet de doubler le futur.

¹⁰³Dans la série *Odessite*, les bandits odessites soulignent cette utilisation : « *Pas quoi mais qué ! qué !* » (3, 11'15).

sonne comme si elle chantait une mélodie qui me fait sourire, touchant aussi d'autres personnes. En effet, une fois, sur le trajet pour aller à la plage un jeune couple de touristes russophones entendant la contrôleuse réciter son refrain se met à rire et le jeune homme poste son Iphone devant le haut-parleur afin d'enregistrer la « mélodie de la contrôleuse du tramway ». Cette expérience a aussi beaucoup plu à deux journalistes biélorusses qui me racontent que, durant le trajet, la contrôleuse expliquait à chaque nouveau passager qu'il devait changer de tramway pour aller à la gare car le tramway allait au dépôt : « *Nous sommes arrivées avec vingt minutes de retard parce qu'à chaque arrêt elle s'arrêtait trois, quatre minutes et elle expliquait.* » Elles imitent l'accent de la conductrice : « *S'il-vous-plaît, asseyez vous... Laissez de la place aux autres pour rentrer... Pour ceux qui n'ont pas encore payé, le trajet coûte 1,5 grivnas !* » Nastia commente : « *Comme s'ils avaient oublié de payer et non parce qu'ils voulaient feinter !* »

Comme le dit Viktor, mon ami réalisateur : « *Généralement l'humour odessite, il faut... Il faut prendre le tram. Quelquefois, voilà, tu prends le tram et là... Là, voilà, tu éprouves cette mentalité, voilà c'est, tu sais...* » « *Faites passer !* » « *Mais vous alors ! Vous ne pouvez pas le faire* » et tu sais quand les gens sont serrés ! » me dit-il d'une voix joyeuse. « *Quand c'est intime là... Mais c'est l'humour de la vieille Odessa...* »¹⁰⁴

Cette manière de parler contient aussi en elle-même une ironie qui détourne la situation de laquelle on parle, traduisant une certaine manière de voir la vie et de s'en accommoder. Les exemples suivants en donnent une illustration pertinente.

Dans le tramway numéro 5, alors que l'on est presque arrivé à mon arrêt le vieil homme assis à côté de moi et qui ne disait rien se lève et se dirige vers la porte. Un jeune homme lui demande : « *Vous sortez ?* » Il lui répond : « *Oui, au théâtre de comédie musicale, et après il y aura une tragédie !* » De même, lors d'une visite d'une cour dans la rue Kolontonskaïa dans le quartier de la Moldavanka, un vieil homme nous interpelle quand nous en sortons : « *Et alors vous ne louez pas ?* » se doutant bien que nous ne faisons que nous balader. Ian, le directeur du U-Cinema, me définit ce genre d'humour comme tel :

« *J'aime beaucoup l'humour, l'humour fin. Tu comprends ? Voilà, Odessa c'est de l'humour fin, très subtil. On peut dire de belle manière une anecdote en deux mots,*

¹⁰⁴Dans les minibus, on paye à la fin du trajet. Quand celui-ci est plein et qu'on ne peut pas accéder au conducteur pour le payer, on fait passer l'argent aux personnes qui sont devant. Et le conducteur fait de même pour rendre la monnaie.

c'est superbe. Alors que si tu racontes longtemps, cela serait horrible. Tu comprends, je n'aime pas les longues anecdotes, j'aime les historiettes courtes qui parlent des Odessites. »

Pour m'expliquer, il m'en donne l'exemple suivant :

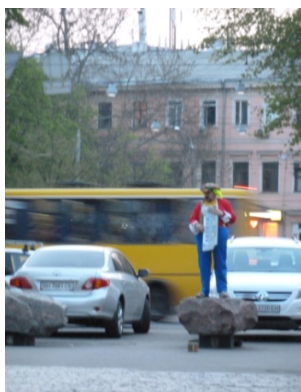
« Il y a un débat ancien sur laquelle des deux villes, Odessa ou Lvov est la plus propre. Des bêtises. Et quand je vois dans la ville un couple qui jette un truc, je leur demande : « Vous n'êtes pas de Lvov ? » Il rigole. « Ils ont rigolé et ont dit : « Non, pourquoi ? » Je leur ai dit : « Chez nous il y a un concours de propreté avec Lvov et j'ai pensé que vous salissiez la ville spécialement... » C'est ce genre d'humour ! » Il rigole et me demande : « T'as compris, oui ? Voilà ce genre de choses... J'aime tellement voilà ces subterfuges humoristiques non habituels... »

L'humour odessite réside dans la tournure particulière de phrases faisant passer un message et créant ainsi des situations qui prêtent à sourire. De cette manière, le petit train-train de la ville est sublimé et le cocasse de la situation est souligné. Afin de faire passer l'absurde ou le négatif de la situation, on fait un détour par le rire, on joue avec les mots et leur signification – *« plaisanter sur le sens et avec lui »* – on fait de l'esprit. Vitia m'explique que le positif prend ainsi le pas sur le négatif : *« En dépit du fait qu'il y a beaucoup de négatif, elle est quand même positive, comme si ce négatif ne prévalait pas sur tout, oui, tout n'est pas si simple mais l'humour, il aide tout de même. (...) L'humour, il est basé sur... des problématiques propres à la vie. »* Cette idée est reprise par Vika, étudiante venant d'un village bulgare de la région d'Odessa :

« L'humour, il se distingue des autres, il est plus habile, plus alambiqué, ce genre d'humour difficile. Ils peuvent dire quelque chose de très dur avec des mots qui vont te faire rire, mais après quand tu comprends de quoi... Là, peut-être que ça te fera pleurer. Oui, ils ont ce genre de blagues. Parce que tu ris jusqu'à ce que les problèmes... peut-être, disparaissent. »

L'humour permet de supporter les difficultés de la vie quotidienne, car selon Maïa *« toutes les difficultés qui sont problématiques d'Odessa, bon, elles se fondent dans l'humour odessite. »* Il est lié à la situation spécifique de la ville et à la manière de la gérer, d'en rire pour ne pas pleurer. Dmitri, originaire d'Illitchvesk, travaillant au port d'Odessa reprend cette idée :

« Ils rient par rapport à certains côtés de la vie (de la ville), ils ne se démoralisent dans aucun cas et ne disent pas : « Oh vous êtes bêtes ! » C'est un genre d'humour bienveillant, un peu au gros sel, mais pas offensant. Le sens de l'humour, il aide à remédier aux situations difficiles de la vie, comment tu la considères, comment tu la regardes. »



Sur cette photo, on voit le clown triste d'Odessa qui se postait en bout de la Dérivassovskaïa en 2013 ; incarnation du tragi-comique odessite?¹⁰⁵ Pour Vika, Odessa se personnifierait, en effet, par « *un clown triste* » : « *Un clown parce qu'elle est considérée comme la ville de l'humour, triste parce que ce n'est pas toujours si gai. Beaucoup de choses se passent dont tu peux souffrir. Tous pensent qu'ici c'est gai, mais bien sûr que ce n'est pas comme ça dans la vie de tous les jours. (...) On ne peut pas être tout le temps gai. Il y a toujours des problèmes de la vie de tous les jours. Voilà qu'Arcadia, Itaka, Ibiza, que tout soit construit sur la plage, c'est triste...* »

Pour Sacha, « *c'est juste un peuple créatif, ils ont ce genre de vie, qu'ils traduisent dans ces histoires* » et Andreï d'insister, « *généralement dans ce pays, les blagues ce sont des événements réels !* » Blaguer serait alors une porte de sortie par rapport à ce que l'on ne pourrait pas influencer. Viktor souligne que « *c'est même important d'avoir la capacité de rire de tout dans toute situation* », ce que confirme Anton :

« Quand tu ne vas pas bien du tout du tout, il faut trouver la force en soi pour avancer. Et il faut tout regarder, non pas du côté négatif, mais du positif. Et peut-être qu'il faut apprendre à rire de ses problèmes et des situations difficiles rencontrées. Et à Odessa, beaucoup de gens font comme ça. »

Il me raconte alors l'épisode d'une fuite d'eau à côté de son immeuble qui ne s'écoulait pas et qui s'est transformée en mare stagnante devant l'immeuble :

« Ils n'ont pas écrit [dans le journal] que ça va être mauvais, que la maison va tomber etc., ils ont écrit : « Bientôt il y aura des grenouilles ! » Comme quoi, peu importe, les

¹⁰⁵Le « clown triste » est le titre d'un documentaire diffusé sur une chaîne de TV russe qui raconte l'histoire du célèbre humoriste odessite, Roman Kartsev, star locale habitant à Moscou et ami proche de Mikhaïl Jvanetsky, http://russia.tv/brand/show/brand_id/4953, (accès le 15/10/15).

gens le prennent avec humour. À Lviv et à Kharkov, ils ne comprennent pas toujours. »

Maïa souligne la spécificité de la situation sociale à Odessa donnant source à une autre manière de voir la vie qui se reflète dans l'humour local : *« C'est une situation sociale, en Russie il y a généralement un humour... Qui se distingue absolument du nôtre... et à Odessa c'est carrément un autre humour. »* Tania insiste sur la différence dans les manières de dire les choses avec les Moscovites :

« Oui, ils disent certaines choses de manière sérieuse, alors que moi par rapport à la même chose je vais dire comme ça... Voilà, je vais la contourner comme une blague, voilà, je le dis avec une question, ou alors avec une certaine intonation, ou alors je le détourne... Je ne sais pas... certaines choses simples... Par exemple, une voiture est garée sur le trottoir dans une ruelle et on ne peut pas passer. Les Moscovites diront : « Zut, il s'est garé et on ne peut pas passer ! » alors que je dirais : « Oh ! Il a quand même trouvé une place où on peut se garer ! » »

Tania me nomme comme exemple des rapports odessites le comportement des serveurs qui peuvent renvoyer les clients avec un air sérieux alors qu'en fait c'est une blague. Anton me dit que quand le serveur demande : *« What else ? »*, tu peux répondre : *« Plus d'esprit ! »* Il souligne que même le serveur peut dire cela. Le détournement des codes de politesse est alors vu de manière positive et non offensante. Cela crée un entre-deux, un espace de liberté qui permet de s'autoriser ce genre de commentaires qui sont pris sur le ton de l'humour.

Se moquer de la crédulité des autres et raconter des histoires extravagantes

« Être Odessite » implique communément qu'il faille avoir le même sens de l'humour favorisant la compréhension mutuelle et ainsi la même manière d'appréhender les choses, déterminant les membres de la communauté comme en en faisant partie ou non, ce dont on peut aussi rire, comme Tania qui se moque gentiment de Jenia me l'explique : *« Jenia ne comprend pas les blagues, il n'est pas un vrai Odessite. La moitié des blagues, il ne les comprend pas ! »* Les rapports sont ainsi codifiés entre personnes comprenant cet humour et appartenant à la communauté imaginée des Odessites, ce qui leur donnerait toute légitimité de se moquer gentiment des autres qui peuvent en devenir les victimes comme le montre l'exemple suivant.

Le 1^{er} avril, en rentrant avec Macha de l'exposition sur l'*Humorina* (fête locale de l'humour), elle me dit que celle-ci n'est pas importante mais qu'on comprend quand même

que c'est la fête de l'humour et qu'il faut faire des blagues. Elle me raconte alors qu'une fois elle a appelé son amie russe qui s'appêtait à prendre le train et dont le compartiment était vide et elle lui a fait croire qu'il fallait qu'elle aille payer le deuxième lit. Avant que son amie ne le fasse, à la demande de sa mère, elle l'a rappelée et lui a dit que c'était une blague. Son amie l'a mal pris, mais pour sa défense Macha lui a répondu : « *Je suis tout de même Odessite et c'est le jour de l'humour !* » Tania me raconte une histoire amusante dans la même veine :

« Ma maman et moi, nous sommes allées à Saint-Pétersbourg rendre visite à une amie de maman, et son amie demande : « Pourquoi êtes-vous aussi blanches ? » Pourquoi est-ce que nous ne sommes pas allées à la plage ? Maman répond qu'à Odessa, on considère que les femmes ne doivent pas bronzer, et c'est pourquoi toutes se déplacent avec d'immenses chapeaux pour ne pas prendre le soleil, et c'est pourquoi nous sommes si blanches. Et l'amie n'a pas compris que maman plaisantait et elle a raconté à ses amies que tous se déplacent avec des chapeaux à larges bords. » Je ris et elle me dit : « *Voilà tu vois, tu as ris... Tu es déjà habituée à cela...* »

Ces deux exemples montrent que celles se disant Odessites profitent de la crédulité des « non Odessites » naïfs pour s'en moquer gentiment. Situation dans laquelle s'est retrouvée Vika, habitant depuis cinq ans à Odessa. Son appréciation de son expérience dans le marchroutka [le minibus local] démontre une certaine habitude des « manières de faire locales » par le fait qu'elle soit capable de l'apprécier et d'en rire :

« Il n'y a pas longtemps, j'étais dans un marchroutka, je devais sortir dans la ruelle Champanskoe, bon à pied je sais où c'est, mais en marchroutka je me perds... Je m'adresse au chauffeur : « Dites-moi quand ce sera la ruelle Champanskoe ! », la réponse fut la suivante. » Elle change l'intonation de sa voix et dit de manière plus aiguë : « *Mais vous êtes quoi ? Une terroriste ?* » Et elle explose de rire.

Quand elle me raconte l'anecdote, elle l'entrecoupe de gloussements de rire et elle prend une voix aiguë et gaie pour imiter le chauffeur. L'absurdité de la situation est répétée, ce qui la rend drôle. Elle me rejoue la scène comme suit :

« Pourquoi terroriste ? Je ne sais pas moi-même. J'étais un peu embarrassée : « Non je ne suis pas terroriste... Aaah ! » « Vous êtes quoi, une terroriste ? », je dis : « Non je ne suis pas terroriste. » Il a commencé à dire encore quelque chose et j'ai compris que c'était une blague ! À côté de moi un jeune homme était assis, il dit : « Jeune homme, dirons nous à cette terroriste... quand ce sera la ruelle Champanskoe ? » Et le jeune homme répond : « Oui, bien sûr ! », il dit : « Et alors où est la bombe ? Dans

quel sac ? » J'allais à la répétition de danse. Bon... j'avais un paquet, un sac, un paquet et encore un sac, un grand, le sac était plus grand. Il dit : « Dans le sac ou dans le paquet ? » Elle accélère et glousse entre chaque exclamation. « Je dis : « Non, elle serait trop petite ! » Bon voilà comment nous sommes arrivés jusque là, tout le marchroutka était bien sûr... J'étais pas trop à l'aise, quand tu es assise toute la journée, à lire, et là on te dit, on te dit : « Terroriste ! » Elle éclate de rire. « Quelquefois, bien sûr, il se passe ce genre de choses. Comme si... pas comme... Avec une expression gaie sur le visage j'ai dit à tous : « Je comprends quand même les blagues ! » Elle glousse et conclut : « Voilà il y a ce genre de singularité... à Odessa. »

Le fait qu'elle souhaite montrer qu'elle comprend les blagues montre, premièrement, qu'elle ne veut pas passer pour une « nouvelle arrivante » ou une touriste ignorant les us et coutumes considérés comme locaux et, deuxièmement, qu'elle souhaite garder sa fierté et ne pas être prise pour un « pigeon ». Connaître le jargon, les manières de parler et de faire de l'humour local assure-t-il l'intégration directe à la communauté imaginée des Odessites ? Il est, en tout cas, le moyen par lequel mes interlocuteurs peuvent se sentir différents, car le rapport à la vie exprimé par cet humour ainsi que la manière pittoresque locale de s'exprimer sont devenus la marque d'Odessa. Cependant, cette dernière est menacée de disparaître avec des locuteurs de moins en moins nombreux.

De moins en moins de locuteurs

Mes interlocuteurs soulignent systématiquement que le parler odessite n'est presque plus audible à Odessa, étant seulement parlé par les personnes âgées. Il aurait émigré à l'étranger avec ses locuteurs lors des vagues d'émigration massive des années 1970 et 1990 qui ont fortement touché la communauté juive. Celle-ci, gardienne de la couleur locale, aurait alors emmené avec elle ses mots et ses tournures de phrase. Dacha insiste sur le fait que son originalité réside dans le fait que ce soit « *une manière spécifique de parler, quand il y a beaucoup de Juifs, tu sais...comme un accent... C'est la manière juive de parler russe.* » Vitia acquiesce et explique que c'était le quotidien de sa jeunesse :

« C'est de nouveau voilà du temps de l'URSS, oui. C'est, en effet, ce genre de ville juive, c'est pourquoi il y avait son parler, ses blagues... Mais ils sont de moins en moins, et cette partie, maintenant... bon, là... Il y en a qui essaient de se souvenir de tout et tu sais d'en faire un genre de business, mais... Avant, c'était simplement tous

les jours, tu pouvais entendre dans n'importe quelle rue, voilà, ce genre de vrai odessite, les racontars odessites [mants en yiddish] comme on dit, un genre d'histoire drôle avec un genre de couleur locale... Cet humour juif et encore... avec l'accent. Il est comme ça. Les mots sont russes mais dits avec un accent juif, c'est pour ça que c'était drôle. Oui, si tu rencontres tel petit vieux maintenant, c'est une curiosité qui s'est conservée, oui bon... Il a, alors, il aura encore cette prononciation que tu ne rencontreras que dans une seule ville du monde, pas à Moscou, pas à Péter, par là... C'est... ce mélange de mots juifs, de mots russes et tout ça encore avec un accent bien défini... »

Alona, quant à elle, reconnaît cette manière spécifique de parler mais ne pourrait pas la parler. Elle me fait part de petits moments authentiques glanés par-ci, par-là :

« C'est difficile d'en restituer les mots. Elle est encore conservée, (...) mais tu sais dans une certaine mesure, maintenant, de fait, là, à cause de l'urbanisation, de la globalisation, tout s'efface naturellement... Voilà, c'est possible de la rencontrer grâce à quelques personnes âgées, comment ils parlent. Je ne sais pas comment tu peux le ressentir mais... Taki da, c'est Odessa ! C'est-à-dire, c'est un accent particulier, c'est une manière particulière de construire les mots. Ce qui sépare, par exemple, les Odessites des non-Odessites. Avant c'était comme ça, mais c'est difficile de te dire... Maintenant, ça transparaît de temps en temps, les blagues odessites célèbres sur... sur quelques Juifs, sur... sur Privoz, sur... sur la Dérivassovskaïa, sur les escaliers Potemkine, voilà ils entretiennent toujours ce... cette manière de parler. Maintenant, de fait elle n'existe plus. Voilà... Dans la vie tu ne te distingueras jamais par l'apparence que tu sois d'Odessa ou pas d'Odessa... Maintenant, ça a presque disparu... Oui, chez les jeunes, mais tu le rencontres de temps en temps chez les vieux... Leur propre manière de construire les phrases, leur mode d'intonation dans la voix... Ça transparaît quelquefois chez les personnes âgées. »

Selon Andreï, ceux qui le parlent, mis à part les personnes âgées, ce sont ces émigrés qui l'ont conservé. Il me parle d'un ami à lui habitant à New York et qui parle la langue odessite et qui, quand il revient, remarque les « perles langagières » que lui-même ne remarque pas :

« Il parle de manière différente. C'est-à-dire, je ne peux pas dire que je parle mal, mais je parle, seulement, moi-même, peu. Seulement, il parle la langue russe de

manière tellement différente. Bon, bien sûr, il est Juif, oui, et alors ? Moi non. Non... Je peux quelquefois quand ça se passe, quand c'est parfois bien à propos. Il y a des gens qui parlent comme ça en permanence. (...) C'est très drôle, car quand il arrive à Odessa, pour une certaine raison, il commence lui-même à remarquer des choses que je n'aurais pas vu du tout par moi-même. Il remarque en permanence quelque chose... Il a... Il voit de suite ce que c'est. La journée, il va à Privoz, achète quelque chose et dit : « À Privoz, j'ai entendu telle phrase, je suis resté... parce qu'une babouchka... » Genre elles parlaient déjà à ce moment-là... Seulement il le remarque et c'est... intéressant. La langue odessite typique, elle est très bizarre. Ce n'est ni du russe ni de l'ukrainien. Elle est en principe plus proche du russe, mais elle est en elle-même irrégulière, ce n'est pas du russe correct, mais c'est pour ça que c'est généralement drôle. C'est carrément génial. (...) Il n'y en a déjà plus, plus comme cela. Moins de 20% continuent à parler dans le vieux dialecte, mais ils vivent maintenant quelque part, mais pas ici... Aux USA, au Kazakhstan, c'est même la majorité... C'est la tendance... »

Selon mes interlocuteurs, il resterait tout de même des « oasis locales » fréquentées par ces « petits vieux » où on pourrait le rencontrer : des endroits considérés comme authentiques précisément à cause de leur présence, comme le marché de Privoz, le marché aux puces de la Moldavanka et le tramway. Mais pour la plupart, le jargon odessite n'existerait presque plus que gâté par sa mise en scène sous toutes ses formes de récupération : sur internet, dans les films et dans la publicité, mais aussi via les citations.

En effet, cette manière de parler est devenue quelque chose d'insolite pour les Odessites de ma génération. Elle est entendue dans des situations exceptionnelles et elle acquiert alors une signification de référence que l'on cite ; elle devient un tremplin annonçant la plaisanterie et le subterfuge. C'est quelque chose à savourer dont on peut jouer en en reprenant les tours de phrase extravagants. Son style et ses intonations deviennent ainsi les composants essentiels d'une blague.

Ces tournures de phrase, ces mots labellisés comme « odessites » continuent alors de vivre via leurs réappropriations par les jeunes générations leur offrant un espace où ils peuvent s'amuser et devenir créatifs. Le jargon odessite n'est pas la langue dans laquelle mes interlocuteurs s'expriment au quotidien, c'est pour cela que, pour eux aussi, il est perçu comme portant en soi la capacité de blaguer. Les motifs associés à la « vieille Odessa » ne

sont plus que des éléments modulables issus du patrimoine local à réinvestir selon les situations qui s'y prêtent. Si ce jargon est rarement entendu dans les rues, les films et les blagues connues très populaires qui le reprennent deviennent les références dans lesquelles baignent mes interlocuteurs. Le jargon odessite, par sa réutilisation, offre une intertextualité que je définirais selon les termes de Gérard Genette comme suit : « *une transcendance textuelle du texte, tout ce qui le met en relations, manifestes ou secrètes, avec d'autres textes* » ainsi qu'« *une relation de coprésence entre deux ou plusieurs textes, la présence effective d'un texte dans un autre* », via la citation et l'allusion.¹⁰⁶

Le texte de certaines histoires drôles locales est alors cité, sorti de son contexte, pour renvoyer à une attitude dans un autre contexte. Tania, dans l'exemple suivant, insiste sur le fait que ce sont des références locales que les Russes peuvent ne pas comprendre hors contexte :

« Les Odessites vont citer souvent certains dialogues odessites... des histoires drôles (...) Pourquoi il faut faire comme ça et pas comme ça. Et moi, en premier, je le fais automatiquement, je dirais : « Premièrement, c'est beau. » (avec l'accent odessite) « C'est une citation d'une blague et n'importe quel Odessite connaît cette blague alors qu'un Moscovite, ce n'est pas sûr qu'il la connaisse. C'est une blague odessite très traditionnelle : « Tante Rosa, mais pourquoi vous insistez autant pour que l'on circoncise votre neveu ? Elle prend l'accent : « Premièrement, c'est beau. »

Elle me donne un autre exemple citant la blague où deux Juifs font la manche, l'un a écrit sur son écriteau « Abraham Juif » et l'autre « Ivan Russe ». Tout le monde donne au Russe et un passant va voir le Juif et lui dit : « *Regarde, ils donnent tous au Russe, dis-toi aussi que t'es Russe !* » Abraham s'adresse à Ivan et lui dit : « *Et c'est un goï qui va nous apprendre le commerce !* » Elle m'explique :

« Quand on te dit que tu ne fais pas les choses comme il faut, de nouveau tu peux citer « Ce chrétien va nous apprendre le commerce ! » » Elle rit. « Nous citons constamment de manière automatique, la plupart, tout le monde les connaît. Mais si tu le dis à un autre moment, ils peuvent ne pas comprendre, ah quoi, ah oui, ah bon... Pour nous c'est à tel point naturel... »

¹⁰⁶Gérard GENETTE, *Palimpsestes : la littérature au second degré*, Paris : Éditions du Seuil, 1982, p 7-8.

L'intonation choisie permet aussi de souligner la blague présente et son intertextualité ; les syllabes accentuées du jargon odessite sont généralement fausses en russe standard. Tania en rigole alors qu'elle et ses amis me les citent : « *On apprend à Marie à parler dans un russe incorrect. Et après Marie va revenir... Et elle va parler avec cet accent odessite caractéristique !* »

Ania et Macha, par exemple, m'expliquent la différence de l'accentuation pour le mot « compris » [pOnela/ponIOla]. Ania me dit : « *Oui, voilà, par exemple, on dit correctement – cOmpris et pas comprIs, et j'ai une amie, elle est aussi philologue mais parfois nous faisons la blague : Bon, quoi, t'as comprIs ? Mais voilà, on commence à parler odessite comme ça, mais c'est une blague, comme quoi tout le monde comprend autour que nous faisons une blague.* » Quand je demande quelle est la version odessite, Ania me répond : « *ponIOLa/comprIs* » et je dis à Macha qu'elle prononce comme cela et je rigole. Macha me répond d'un air mi-rigolard, mi-outré : « *Ben je suis quand même Odessite...* »

Certaines de ces expressions ont aussi dépassé les limites de la ville et se sont exportées en tant que marqueurs de la différence odessite dans l'espace russophone.

2.4. Odessismes réifiés – réappropriation de la différence

Les « odessismes réifiés » sont des expressions langagières figées venant du jargon odessite et qui en sont devenues les marqueurs. On peut les apprendre via le dictionnaire russe ABBYY® Lingvo x5 qui les présente comme ceci dans sa section « argot odessite » (OdessaSlang) :

« Inclut une variété d'unités phraséologiques les plus communément utilisés dans le jargon odessite, nombre d'entre elles ont été utilisées au-delà d'Odessa. Chaque sens est illustré avec des citations de classiques d'Odessa et du folklore local. Est prévu pour un large éventail d'utilisateurs qui souhaiteraient ajouter une touche d'originalité inimitable, d'expressivité caractéristique, de justesse et d'imagerie à leur discours. »¹⁰⁷

Cette section est basée sur le *Dictionnaire à demi-raisonné de la langue odessite* de l'auteur autodidacte odessite Valéry Smirnov qui, selon le directeur des éditions *Optimum*, vulgarise les expressions odessites et permet à ses utilisateurs, les non-Odessites, de se

¹⁰⁷Valéry SMIRNOV, *Bolchoy polou-tolkovy slovar' odesskogo iazyka*, Odessa : Polygraph, 2003.

familiariser avec la langue qui est en partie inventée par l'auteur lui-même. Il s'agit ainsi d'une interprétation originale de celle-ci qui, pour Anna Missiouk, « *reflète la couleur locale pour les visiteurs.* » Ce qui est proposé est alors une version sur le mode de l'ironie à destination des non-Odessites qui souhaiteraient baragouiner en « odessite » afin d'être originaux et d'injecter une pointe d'humour ou d'exotisme dans leurs propos, leur donnant la possibilité de pouvoir jouer ce rôle de faiseur de bons mots pour quelques minutes, correspondant à l'image de l'Odessite popularisée dans l'espace russophone. Comme me l'explique mon amie du musée historique, le jargon odessite est devenu folklore et produit exportable via la littérature, les blagues et les films qui le reprennent et le mettent en scène :

« *Ça dépend de l'intonation, qué vous dites à moi ? [chtcho vy menia skajite?] Y a des films spéciaux, y a des films qui, qui montrent mieux...* » Elle pouffe de rire. « *Y a des anecdotes d'ailleurs typiques pour Odessa (...) Euh, c'est une expression odessite. Ça... si, si tu le dire, si tu le dis n'importe où en Ukraine, Russie... les gens te reconnaissent : « Ah vous venez d'Odessa !!! » (...) Y a plusieurs films qui ont montré cette culture, cette manière de parler, et puis les gens qui viennent dans la ville, ils le cherchent...* »

Dans son travail, Evgeny Stepanov insiste sur les emprunts du jargon odessite aux autres langues et, notamment, au yiddish.¹⁰⁸ Cela est illustré par l'expression locale « *taki da !* » dont je vais en décliner l'utilisation dans divers contextes afin de mettre en avant son rôle de marqueur odessite, et donc de différence. Il m'est, en effet, arrivé assez souvent dans des situations quotidiennes de rencontres que l'on me dise « TAKI DA ! » de manière exagérée et que l'on m'explique en suivant qu'il s'agit d'une expression typiquement odessite.

Dacha, venant de Jitomir, m'explique que « *c'est aussi de l'odessite juif : quand tu dis oui, mais que tu mets l'accent dessus. Bien sûr que oui ! Oh que oui !* » Alona me dit qu'à Odessa on utilise très souvent le mot « *takoï* » pour ponctuer : « *Eto ne takoï !* », ce qui signifie « *ce n'est pas vraiment cela !* » Sa variante « *taki* » : « *On taki iz Odessy* » signifie, elle : « *Il est vraiment d'Odessa* ». L'expression « *vsio-taki* » [tout de même/quand même] revient aussi de manière récurrente dans mes interviews ; je l'ai souvent laissée telle quelle afin de laisser au lecteur le soin d'apprécier la note locale.¹⁰⁹

¹⁰⁸ Evgeny M. STEPANOV, *Roussky iazyk odessitov*, Odessa : Astroprint, 2004.

Le festival des jours d'Odessa à Kiev est également fêté sous le nom de *Fête Taki-da !* illustrant l'exportation de cette expression comme marqueur odessite reconnaissable. Il s'est déroulé en présence d'humoristes odessites connus, ayant pour slogan : « *Que je vive comme l'on fait la fête là-bas !* » qui renvoie à l'expression yiddish utilisée au XIX^{ème} siècle : « *Que je vive comme Dieu à Odessa !* » [Leben wie Gott in Odes].¹¹⁰ Celle-ci fait référence à l'image d'abondance et d'eldorado associée à Odessa par les Juifs de la zone de résidence en Russie tsariste.

...*Taki-da !* est aussi le titre d'un livre écrit par l'auteur du dictionnaire à demi-raisonné de la langue odessite qui se présente dans la digne tradition littéraire des légendes odessites et de leurs auteurs. Il s'agit des « *légendes d'Odessa, racontées par les anciens habitants de la ville* » :

« À Odessa même la plus incroyable, la plus drôle et la plus renversante des histoires paraît absolument naturelle et digne de foi. Il reste à peine le temps à l'auteur d'arriver à temps se frayant un chemin entre Babel et Ilf et Petrov. »

L'expression *Taki da !* fait vibrer en elle la couleur locale odessite et il suffit de la citer pour que cela soit compréhensible. Elle est si populaire qu'elle est déclinée sur des pages Facebook ayant pour but une blague ou des revendications politiques, ainsi que sur des écriteaux dans la rue afin d'attirer les touristes. En voici quelques exemples¹¹¹ :

<p>« <i>Je suis Ukrainien et je parle russe. Je vis à Odessa, ET Odessa, oh que oui [taki da], c'est l'Ukraine !</i> »</p>	<p>« <i>Celui qui se noie ne nagera plus dans la mer</i> » avec pour commentaire : « <i>Oh que oui !</i> » [taki da]</p>	<p>« <i>Vous êtes tout de même [taki] à Odessa ? Alors venez chez nous !</i> »</p> <p>Restaurant Vensky Strudel, 2015.</p>
		

¹⁰⁹http://traditio-ru.org/wiki/Таки_да. Selon ce site, « *taki* » viendrait de « *take* » (mot yiddish). La définition linguistique de cette expression se trouve dans le dictionnaire russe ABBY Lingvo x5 qui cite un extrait du livre de Valéry Smirnov *Le grand dictionnaire à demi-raisonné de la langue odessite*, publié en 2002 : « *TAKI DA est une affirmation plus énergique que seulement « taki ». C'est une variation du mot « takoi » : « tel, ce genre de, aussi », terme attribuant à la phrase une intonation de ravissement ou de dédain.* »

¹¹⁰<http://takidafest.com/>, (accès le 09/09/15).

¹¹¹<https://www.facebook.com/odessasoul/photos/pb.216883401707932.-2207520000.1427218396./715572615172339/?type=3&theater>, (accès le 04/05/14).

Taki da ! est surtout le nom attribué au réseau social Facebook dédié à la communauté juive russophone. Le fait de reprendre cette expression odessite établit le lien direct entre la communauté juive russophone (sans pouvoir préciser celle dont il s'agit, car Facebook permet un certain anonymat) et Odessa. Le groupe se présente comme cela : *« Oh que oui, nous sommes Juifs ? Sans question ! Parce que ce groupe est avant tout d'intérêts ; la culture juive pour les ignares. Pour un groupe 100% cacher. »*¹¹²

De nombreuses blagues dites « odessites » y sont reprises mettant en scène des personnages ayant des prénoms juifs comme Sarah, Tsilia ou encore Monia qui est le diminutif de Salomon, prénom juif aussi répandu que celui de Vassia en russe et dont il serait l'équivalent odessite pour les personnages de blagues typiques. Selon Tania, si l'on commence une blague par Monia, on comprend de suite qu'il s'agit d'une blague odessite. Elles sont pour beaucoup d'entre elles caractérisées par leurs personnages juifs stéréotypés comme Maïa me l'explique en me racontant une blague odessite typique en en jouant tant bien que mal les intonations reconnaissables :

« Oui j'ai beaucoup entendu de blagues, c'est habituellement sur la belle-mère, sur les Juifs » Elle rit. *« Sur... oui... Les Juifs... Aaah par exemple, là, Izia, Rosa... »* Elle réfléchit. *« Une voisine demande à sa voisine Izia. »* Elle prend un accent surfait : *« Izia, pourquoi tu ne me demandes pas comment ça va ? »* Et Izia répond : *« D'accord, Rosa comment vas-tu ? »* *« Oh ne me demande pas ! »* Celles-là elles sont typiques... *C'est juste que je ne suis pas très bonne pour raconter. »*¹¹³

Katia qui travaille au musée d'histoire d'Odessa m'explique les motifs typiques récurrents qu'elle connaît depuis son enfance :

« Euh... quand j'étais plus... Quand j'étais petite, j'ai entendu, on m'a raconté ces blagues. En fait, y a pas mal de blagues sur Privoz surtout, ou y a aussi des blagues sur des Juifs qui habitent ensemble en famille par exemple, des... des parents, leurs enfants, leurs... petits enfants et leurs enfants qui ont grandi déjà... Leurs enfants qui ont quarante ans, leurs grands-enfants qui habitent tous ensemble et y a des blagues sur les relations entre eux. Par exemple, ils habitent tous dans un cour intérieure et une voisine crie à travers le cour chez une autre voisine, elle l'appelle : « Sarah, est-

¹¹²Cela est résumé sur le site <http://vk.com/jews> qui est l'équivalent russophone du site suivant : <https://www.facebook.com/evrei>.

¹¹³Blague reprise dans la série télévisée russe *La vie et les aventures de Michka Iapontchik* (série 10, 36'45) : *« Oïe ! si vous deviez savoir comme cela est devenu difficile de diriger sa propre entreprise. Si seulement, si seulement quelqu'un demandait comment Pani Bassia vit. »* Michka répond : *« Pani Bassia, comment vivez-vous ? »* Elle répond : *« Oïe ! Ne me demandez pas ! »*

ce que t'as vu mon mari ? », elle dit : « Non, non, non, jamais ! » et du coup il arrive qu'il est chez elle et donc des relations entre elles comme ça, donc des dialogues... Je me souviens pas mais des... des situations, ce genre de choses. Ou bien... ou bien... des blagues sur... des relations entre le mari et la mère de son épouse, la belle-mère, oui. »

C'est le genre de blagues que l'on retrouve sur la page Facebook Taki da¹¹⁴ :



« -Monia, j'ai donné ton jean à notre voisin...
-En l'honneur de quoi encore?
-Mais il ne te plaisait pas de toute manière...
-Et quoi ? Alors donnons maintenant ta mère au voisin ! »

« -Ziama, pourquoi vous ne vous achetez pas une voiture ?
-Et pourquoi ? Quand je me porte bien, la police me transporte et quand je vais mal, c'est l'ambulance ! »



- Циля, мы не можем больше встречаться, у меня появилась постоянная женщина, это серьезно и надолго...
- Шо, твоя мама вернулась с дачи?



« -Tsilia, nous ne pouvons plus nous voir, une femme est apparue dans ma vie, c'est sérieux et pour longtemps
-Qué, ta mère est revenue de la datcha ? »

La mère d'Emmik dans *Liquidation* :
« Tsilia, normalement, ne dort pas avec son ami au premier rendez-vous. Mais cette fois elle n'a pas tenu et elle s'est endormie. »



¹¹⁴ <https://www.facebook.com/evrei/photos/pb.287389245395.-2207520000.1427214764./10153115983445396/?type=3&theater> ; <https://www.facebook.com/evrei/photos/pb.287389245395.-2207520000.1427214764./10153108086975396/?type=3&theater> ; <https://www.facebook.com/evrei/photos/pb.287389245395.-2207520000.1427214764./10153074490375396/?type=3&theater>, (accès le 05/05/14).

¹¹⁵ <https://www.facebook.com/odessasoul/photos/pb.216883401707932.-2207520000.1427217961./8354525831427217961./835452583184341/?type=3&theater>, (accès le 05/05/14).

D'autres blagues sur la page Facebook *Taki da !* renvoient à des jeux de mots, comme cet exemple le montre :



« -Vous êtes tellement génial ! Vous avez tellement de succès ! Et d'où prenez-vous seulement toute cette force ?
- Des poches
- Lesquelles ?
- Celles sous les yeux. »

Quand je demande à Macha ce que signifie la phrase ci-dessous reprenant le nouveau logo touristique de la ville, designé en 2012 par le célèbre studio de design moscovite Lebedev, elle me dit que c'est pour se moquer des gens qui ne comprennent pas la langue odessite parce que la phrase n'a aucun sens.



* Pas tous les nouveaux arrivants comprennent les traditions de la ville**
** Pas tous les nouveaux arrivants comprennent en général quoi que ce soit

116

Alors que j'essayais de la décrypter, me voilà ainsi prise au jeu. La différence est faite entre ceux qui savent cela et ceux qui ne le savent pas, mettant en avant la condition d'affiliation à un entre-soi non énoncé – la communauté imaginée des Odessites – et permettant de se moquer de ceux qui ne sont pas au courant du fait que c'est une blague au deuxième degré. Cependant, en recherchant sur internet, j'ai trouvé que c'était une reprise d'une phrase russe en argot vulgaire qui traînait sur les réseaux sociaux. D'autres références non-odessites seraient donc citées dans cette phrase énigmatique ou serait-ce une blague privée ? Il m'est malheureusement impossible de la retrouver depuis pour en tracer la source...

Cette différence entre Odessites et « nouveaux arrivants » m'est réexpliquée par Ludmila qui vend les livres des éditions *Optimum* dans la rue : il y a des livres pour les touristes qui jouent avec l'exotisme odessite et des livres pour les Odessites racontant les

¹¹⁶ Posté sur la page Facebook du directeur de l'association pour le tourisme d'Odessa, (accès le 09/11/13).

histoires sur « la vieille Odessa » qui touchent leur sensibilité, car ils comprennent de manière essentielle ce qu'est Odessa. Selon elle, je ne serais pas capable de les comprendre, notamment, à cause du niveau de la langue. Je suis aussi étrangère à cet entre-soi dont les nuances m'échappent, demandant souvent de l'aide à mes interlocuteurs pour résoudre ces énigmes langagières afin de les traduire en français. Sacha, par exemple, se moque gentiment de ma manière de parler russe. Lors de notre interview, il se met à rigoler. Quand je lui demande si c'est si incompréhensible que cela, il me répond : « *C'est une joie colossale, ils étaient sûrement en extase !* » faisant référence aux autres interviewés qui parfois avaient des temps de réflexion après mes questions, les commentant d'un « *J'ai compris.* » Il m'affirme qu'à Odessa les gens sont tellement connaisseurs et ont un tel niveau de langue qu'ils ont sûrement compris. Par ce commentaire ironique il compare ma manière particulière de m'exprimer (non exclue de fautes langagières) à la capacité attribuée aux Odessites de détourner la langue russe en l'agrémentant d'odessismes, les deux faisant part d'une certaine créativité.

Le jargon odessite a été standardisé par les humoristes odessites qui, en l'imitant, l'ont popularisé et standardisé comme caractéristique locale, comme me le suggère Dacha :

« Je sais que beaucoup d'humoristes sont d'Odessa... Mais pourquoi précisément l'humour odessite, tout est... comme une manière spécifique de parler (...) Peut-être à cause de cela aussi ont commencé à apparaître beaucoup de blagues qui extraient quelque chose de la vraie vie. C'est-à-dire, peut-être qu'ils ont juste commencé à copier, par exemple, comment les gens eux-mêmes parlaient et de cela ils ont commencé à plaisanter... Parce que la manière de parler ici, c'est sûr, à Odessa elle est spécifique. Oui ! On l'entend, oui ! Si c'est un Odessite, alors voilà il y a un genre d'accent, et des mots. »

Cette couleur locale a, en effet, été mise en scène par les humoristes odessites dans des sketches et est devenu leur marque de fabrique sous l'Union soviétique ; elle fut notamment popularisée grâce à l'émission humoristique *KVN*. Le plus connu d'entre eux qui est aussi le directeur du club des Odessites est Mikhaïl Jvanetsky. Né à Odessa en 1934, il est depuis longtemps parti faire carrière à Moscou et est devenu l'ambassadeur et l'emblème de l'humour odessite dans le monde russophone. Son émission *Employé de service par le pays*

est diffusée tous les mois à la télévision russe sur la chaîne Rossia 1. Il y discute les événements politiques actuels du pays à sa manière.¹¹⁷



À Odessa, il est un véritable monument local à qui on sait rendre honneur. Une statue intitulée *Tu es Odessite, Micha*¹¹⁸ fut inaugurée en 1998 comme la troisième statue du jardin du musée littéraire et un boulevard central longeant la mer a été renommé d'après son nom en 2009. Par son œuvre érigée en référence, il a normalisé et standardisé la manière de faire de l'humour odessite. « *L'écrivain de tous les temps* » a déjà eu trois grandes expositions au musée littéraire d'Odessa et la directrice voudrait le rajouter dans la collection permanente, car selon elle : « *Il est comme Pouchkine, c'est le Pouchkine contemporain, il transmet tout les malheurs du peuple, l'humour.* » Il est devenu un classique odessite et il se réapproprie « *la composante odessite* » dans ses textes, et le plus important, dans ses intonations. »¹¹⁹ Pour Viktor, l'humoriste a la capacité de capter ces « odessismes » et de les mettre en scène. Il donnerait une voix à ces personnes anonymes, rendant iconique cette manière de parler et de voir la vie. Il me le recommande pour comprendre l'humour odessite :

« C'est Jvanetsky qui inspire (...) C'est aussi un humoriste odessite connu, on dit même que son œuvre qu'il compose, oui, par exemple il prend le tram jusqu'à Privoz, oui, et il voit déjà ces mises en scène sur les visages... C'est vraiment un personnage gai. Je te recommande même... Sur internet tu peux écouter n'importe lequel... de lui tu apprendras beaucoup de façon précise ce qu'est véritablement l'humour odessite. »

Tania m'explique aussi comment Jvanetsky a rendu Odessa célèbre :

« Aux années 1980, à... À la fin de l'Union soviétique, Odessa est, était devenue très connue grâce à Mikhaïl Jvanetsky... C'est un auteur d'Odessa, mais un... satirique, on appelle ça satirique. Et c'est un artiste... Il lisait de la scène ses... ses œuvres. Et... il y avait un œuvre très connue et très populaire que l'on connaissait par cœur « khot khot odessky parokhod » [le navire odessite]. En vrai dire c'était « le navire juif » mais... À l'Union soviétique on ne devait pas prononcer le mot « juif », alors il disait

¹¹⁷ *Dejourny po strane*, http://russia.tv/brand/show/brand_id/10817, (accès le 10/11/13).

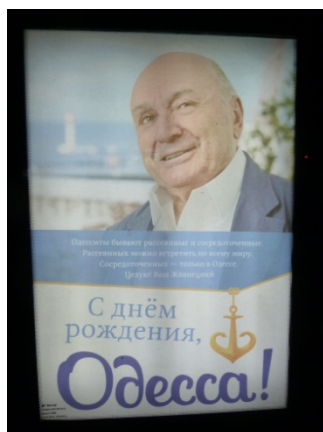
¹¹⁸ http://www.odessitclub.org/reading_room/ostashko/ot_rabinovicha.php, (accès le 15/08/14).

¹¹⁹ Valery KHAÏT, *Antologia Satiry i Ioumora Rossy XX Veka*, tome 32 « Odessky ioumor », Moscou : Eksmo, 2010, p 4.

« *khot khot le navire odessite.* » Elle pouffe. « *Il le lisait avec un accent juif très... très typique et... c'était très délicieux. Et, comme ça, il disait... Il lisait quelques dialogues qu'il entendait dans les plages d'Odessa et comme ça le nom d'Odessa...* » est devenu célèbre !

Mikhaïl Jvanestky fait figure de « l'un des Odessites les plus odessites » pour beaucoup de mes interlocuteurs. Il fait partie de ceux qui, selon Charles Lindholm :

« *Organiquement « appartiennent » [à la culture authentique] grâce à leur naissance et ont la certification légitime d'un patrimoine culturel ; ils sont les seuls à avoir le droit d'en raconter les histoires, d'en chanter les chansons ou de fonder les musées célébrant le passé.* »¹²⁰



Joyeux anniversaire, Odessa !

À l'occasion de l'anniversaire de la ville, une campagne de publicité avec son portrait et ceux d'autres Odessites célèbres décorait les rues du centre-ville.

Cependant, le fait que ses sketches soient représentatifs de l'Odessa authentique n'est pas admis par tout le monde. Pour certains, son humour est vu comme intéressant, quelque chose de curieux et pour d'autres il est exagéré.

Mon amie du musée historique m'explique : « *Il est considéré comme un blaguiste... Un humoriste qui connaît l'humour d'Odessa... J'aime pas trop... Parce que quand c'est exagéré, quand c'est trop... Voilà, tu peux le lire, c'est généralement... là, tous ces dialogues entres ces Juifs.* » Vítia, quant à lui, insiste sur le fait qu'il a un rapport distancié à l'Odessa d'aujourd'hui, car parti à Moscou sous l'Union soviétique pour y faire carrière il est resté vivre en Russie et il ne revient à Odessa seulement qu'en été.

¹²⁰ Charles LINDHOLM, *op. cit.*, p 119 : « *La « culture » fut de plus en plus réifiée comme une essence objective et de valeur pouvant être comptée, possédée et évaluée ; suivant la tradition romantique allemande, l'identité ethnique était imaginée comme généalogique et territoriale. D'après cette définition, la culture authentique est exprimée dans le langage, la musique, la nourriture, la danse et le folklore. Elle peut fleurir ou dégénérer, être soutenue ou opprimée.* »

2.5. Héros malgré eux... Faire-valoir au capital symbolique

Grâce à Mikhaïl Jvanetsky et à ses précurseurs les habitants d'Odessa sont passés à la postérité et leur réputation génère des attentes stéréotypées, comme le souligne Mark Naïdorf :

*« Les Odessites ne furent pas les auteurs du « mythe odessite », mais en furent leurs héros. Et c'est pourquoi le mythe a eu une influence inverse dans la conscience de la ville et de ses habitants. [...] Les Odessites se sont habitués à la reconnaissance de leur spécificité (dans le sens de l'opposition) renvoyant à certains traits de leur style de vie dans le cadre d'un mode de vie traditionnel d'un grand pays auquel ils appartenaient. »*¹²¹

Les Odessites ont acquis un statut spécial grâce aux chansons, aux films et aux livres soviétiques à succès qui les mettaient en scène et qui sont devenus populaires dans la sphère culturelle russophone :

*« Grâce à Utesov, les héros de Babel, Ilf et Petrov, le personnage de Marc Bernes du film Les deux combattants s'est formé le canon odessite comme il est appelé ; l'image d'une personne dont la promptitude à plaisanter à partir de n'importe quel prétexte apparaît déterminante. Jusqu'à aujourd'hui, une personne n'a juste qu'à dire qu'elle est Odessite et elle devient alors le centre de l'attention. Cela la poursuit, on attend d'elle : « Voilà maintenant il va plaisanter ! Eh donc, eh !... » Tous la regardent de leurs grands yeux, l'écoutent de toutes leurs oreilles. Et cela, indépendamment du galimatias trivial qu'elle pond. Elle est Odessite ! Voilà comment se cultive ce qui semble, à mon avis, l'humour pseudo-odessite. »*¹²²

On attend des Odessites une certaine manière de parler et de se comporter à laquelle ils se doivent de correspondre. Mes interlocuteurs en ont pris conscience en y étant confrontés, mais comme le soulignent Macha et Ania, les attentes n'ont parfois rien à voir avec la réalité :

« En même temps à Odessa, il me semble que nous nous racontons peu de blagues... Et quand on arrive dans une autre ville, on nous demande au premier mot de raconter une blague, comme si nous les connaissions... Ça m'est déjà arrivé. » « Ou alors allez, parlez odessite !! » « Oui !! Ouhhhh... La langue odessite c'est

¹²¹Mark I. NAÏDORF, *op. cit.*

¹²²Valéry KHAÏT, *op. cit.*, p 5.

généralement... » « Ou alors à la fois ils attendent un certain... » « Un éclat de rire, là je ne sais pas, une esquisse de blague... »

« Ces Odessites véritables », vivants ou fictifs, ont tellement fait rêver, ils ont tellement été imités parce qu'ils faisaient rire qu'il n'en resterait plus que de pâles copies. Les clichés popularisés sont stéréotypés et présentent une image de l'Odessite socialement validée. Il ne s'agit alors plus d'avoir le sens de l'humour mais de correspondre à des attentes stéréotypées d'un public nourri de ces images.

Cependant, ces représentations sont teintées d'un capital symbolique assurant un prestige aux membres de la communauté imaginée des Odessites et permettant à mes interlocuteurs d'être fiers d'être assimilés à « ceux qui sont reconnaissables, reconnus et connus » et dont ils se revendiquent être les héritiers. Cette appartenance est hautement valorisée dans la sphère culturelle russophone (anciennement soviétique), première productrice et consommatrice de l'image mythologisée d'Odessa. Mon amie guide, même si elle se considère Odessite, souligne qu'elle se distingue de cette image de l'Odessite stéréotypée :

« Oui, je me sens comme Odessite, mais je sais que je n'ai pas de l'accent d'Odessa, que... Peut-être il me manque parfois de l'humour parce que parfois je suis très sérieuse, c'est dommage. » Elle rit. *« Il y a des choses où il faut avoir plus de légèreté. Oui, moi je reste très sérieuse pour... Mais c'est pas grave oui, c'est pas le pire. »* Je lui demande alors si jamais elle ne fait pas de blagues, qu'elle est sérieuse ou pas de bonne humeur et je n'ai pas le temps de finir de formuler ma question qu'elle me coupe et complète : *« Tu n'es pas Odessite ! »* Et elle glousse. Étonnée, je demande si c'est vrai, n'y croyant pas. *« Non, c'est pas vrai ! C'est pas vrai ! Mais c'est juste l'image qui existe dans les consciences de beaucoup de gens. »*

Elle me donne un exemple plus concret d'une expérience personnelle :

« En général, les gens, ils ont tous conscience, ceux qui n'habitent pas à Odessa, ils ont une espèce de, disons comme ça, d'image mythologisée, c'est-à-dire qu'il y a le mythe d'Odessa et quand tu arrives dans une autre ville, la même chose à Saint-Petersbourg ou à Moscou, je veux dire dans les villes non ukrainiennes, on attend de toi avant tout une certaine manière de parler spécifique, un accent. Et de temps en temps les Moscovites disent que même notre parler odessite, il est audible... voilà. Et ils attendent absolument de l'humour et un torrent de blagues. » Alors qu'elle attendait à la caisse d'un musée à Saint-Petersbourg, on a commencé à lui parler. *« Et*

*je dis : « Je suis d'Odessa » « Oui ? Tu es d'Odessa, mais pourquoi es-tu si calme ? »
Ils attendent un certain bruit... Certaines émotions, toujours. Mais être Odessite, c'est
certainement... être le garant de l'apparence de la ville et de sa spécificité. »*

L'expérience d'Anton à Kiev est similaire :

*« Nous avons fait connaissance avec des gars de Kiev et nous sommes là, nous
rigolons. Ils disent : « Les gars, vous êtes d'où ? », nous disons : « Nous sommes
d'Odessa », ils disent : « Bien sûr, à Kiev il n'y a personne comme ça. » Je dis :
« Comment ça il n'y en pas ? Nous sommes là, nous vivons ici. » Il dit : « Si, il y en a,
mais ils sont tous arrivés d'Odessa ! »*

Des comportements vus comme « exotiques » de la part des russophones sont repris par
mes interlocuteurs comme une affirmation pour se différencier des autres, comme le témoigne
la directrice du musée littéraire :

*« Oui ! La langue odessite existe, l'intonation existe, je le sais par rapport à moi-
même. Par rapport au fait que quand je parle russe, que je parle avec des odessismes
et des intonations odessites je le connais parfaitement ce genre de parler méridional.
C'est-à-dire que si je rencontre des collègues à Moscou, je parle et peu importe ils
rigolent tous. Je dis : « Pourquoi vous rigolez ? » « Tu n'entends même pas comment
tu parles. » Mais ça leur plaît. Voilà, ils rigolent. »*

Viktor me dit que quand tu dis que tu es Odessite, « tu sais de suite de quoi il s'agit. » Il
me raconte son expérience à Koblevo, station balnéaire à une heure d'Odessa où il a travaillé :

*« Et un Moscovite là-bas : « Écoute, tu parles d'une manière intéressante... C'est
tellement intéressant de t'écouter, tu sais. » Mais... Tu sens comme quoi que les gens
vivent un petit peu dans une autre dimension... Mais, généralement tous les Odessites,
ce sont des personnes avec le sens de l'humour et de sa compréhension. Nous avons
une manière de parler absolument différente qui se distingue un peu, je ne peux même
pas la caractériser, il me semble que c'est même... Comme quoi je suis habitué à la
parler. Même en Ukraine ils ne la parlent pas. À Odessa...oui ! »*

Il continue :

*« Cela dépend de la personne... Cela est apparu comme cela que la personne qui
habite à Odessa est présumée, c'est déjà en soi entendu pour cette personne, qu'elle
doit être douée du sens de l'humour, ne dépendant pas du fait qu'elle l'ait ou pas.*

C'est-à-dire, c'est important, oui. Pour se sentir Odessite, il est nécessaire d'être doué du sens de l'humour, ou penser que tu l'as, ou vraiment l'avoir. »

Jenia, Tania et Nastia discutent de ce rapport aux attentes des autres et d'un sentiment d'être différent par rapport aux Moscovites ; même s'ils sont au courant des stéréotypes et des attentes du public, ils se sentent quand même différents.

Tania me dit : *« Bon, ces stéréotypes résonnent en nous, voilà l'humour, oui ? Odessa et les Odessites sont liés à l'humour. C'est, c'est... comme si... C'est même un peu ennuyeux d'y être déjà rattaché que, voilà : « Ah d'Odessa... » Et tous attendent que tu parles maintenant dans la langue odessite. »* Elle prend l'accent, Nastia rigole : *« Ouiiiiiii, tu te souviens de ce dessin-animé : « Ah, you're the clownfish ! Say the joke! » Voilà c'était comme ça, tu n'as pas vu Finding Nemo ? Tu te souviens son père était poisson clown et tous lui disaient : « Tu dois sûrement faire des supers blagues ! » Voilà c'est la même chose concernant les Odessites. »* Tania reprend : *« Voilà, si tu arrives dans une autre ville quand c'est... »* Nastia complète : *« Ou dans le train, tu es assise dans le train : « Tu viens d'où ? » « D'Odessa. » « Aaaaaaaaah ! » »* Jenia et Tania rigolent. Je demande alors s'ils font beaucoup de blagues et Nastia me répond : *« Il nous semble que non, mais quand on fréquente des gens d'autres villes, il leur semble que oui. »* Tania continue : *« Oui, tu arrives à Moscou, tu sens... Tu te sens aussi toi-même instantanément Odessite, tu le ressens, tu ouvres la bouche et tu ressens que voilà tu ne parles pas comme, tu parles comme... bon voilà... Mais même si ce n'est pas visible, les autres le remarquent... Je ne sais pas, mais voilà j'ai la sensation intime que quand j'arrive à Moscou et que je commence à parler, c'est comme si sans le savoir je suis gorgée d'Odessa, je commence à parler et voilà elle se faufile, voilà comme... Je ne sais pas... comme quelque chose de massif... »* Nastia conclut : *« Ils font simplement moins de blagues... Pour nous. Ils sont très sérieux. »*

Ania aussi me raconte son expérience similaire en Transnistrie et en Russie où les Odessites étaient les plus populaires et cela seulement grâce à la réputation de la ville. Quand je lui demande ce que c'est qu'être Odessite pour elle, elle me répond :

« Oh, c'est très divertissant ! Surtout quand tu fréquentes des nouveaux arrivants ou quand tu vas dans une autre ville, on commence toujours à raconter quelque chose... Des histoires intéressantes sur Odessa... Oui. Bon, de nouveau ce genre de blagues ou bien encore autre chose. Bon, Odessa est toujours mise à part. Voilà. J'ai été à Saint-Petersbourg à un forum des musées littéraires et comme si... Bien qu'il y avait des

gens de Dniepropetrovsk, de Crimée, d'autres pays, voilà, du CNG [CEI], mais tous au premier mot faisaient l'accent d'Odessa » Elle prend l'accent. « Oui, voilà seulement Odessa et c'est tout, il n'y a déjà plus rien d'autre. Nous avons fait la meilleure impression. (...) Nous devions vendre les endroits littéraires d'Odessa, c'était une vente aux enchères publiques, il y avait des étudiants et des jeunes de Saint-Pétersbourg et ils avaient des tablettes sur lesquelles ils écrivaient, j'irai là-bas, peut-être, j'y vais... Et nous étions les meilleurs de tous les résultats. (...) Quand, par exemple, je suis allée à Tiraspol quand j'étais encore étudiante, j'avais un T-shirt de l'université nationale d'Odessa. Personne ne nous appelait par notre prénom. Il y avait des gens d'autres villes, les gens... nous rencontraient et disaient : « Salut Odessa ! » Voilà ils criaient : « Odessa là, je ne sais pas ! » Ils m'ont dit : « Raconte une blague, mais... Raconte une blague, nous attendons là quelque-chose ! » (...) Il y a ce dessin animé Bonifatsia où y a un focus, un gros plan sur un oiseau et je me suis sentie pareille. Cela montre un gros plan où le petit oiseau est reconnu. Bon, d'une manière ou d'une autre, c'est, c'est un très grand plus. »

Ce capital symbolique est souligné lors d'expériences personnelles qui se sont déroulées sur l'ancien territoire soviétique où la culture russophone est encore majoritaire. Finalement, mes interlocuteurs remarquent leur manière de parler différente dans ce contexte. Ils prennent conscience de leur « singularité » grâce aux remarques et aux attentes des autres russophones et aussi lorsqu'ils s'expriment. Anna Missiouk m'explique que dans sa jeunesse elle est partie en Estonie et qu'il fallait toujours prévenir : « *Attention, je vais blaguer !* »

Mes interlocuteurs sont très conscients que les représentations de l'Odessite sont « *comme une forme de capital symbolique à utiliser en affirmant son pouvoir.* »¹²³ Cela les pousse à se définir par rapport à celles-ci soit en s'y reconnaissant, soit en les manipulant afin qu'elles légitiment certaines attitudes, soit en faisant clairement la distinction entre « fiction » et « réalité ». « *Incorporer des images imposées de manière externe dans leur propre définition de leur identité collective* »¹²⁴ leur laisse aussi une marge de manœuvre pour se réinventer en fonction de celles-ci et se présenter de manière positive.

Deux Odessites émigrés et virtuoses de l'interprétation que j'ai rencontrés lors de mon deuxième séjour en août 2015 me le montrent en incarnant la thématique : Odessa n'est déjà

¹²³Charles LINDHOLM, *op. cit.*, p 91.

¹²⁴*Ibid.*, p 131.

plus ce qu'elle était, mais par mon comportement je me dois de la représenter quand même. S'agit-il de jouer l'Odessite pour l'amour de l'art et de la patrie ?

Je rencontre le premier Odessite sur la plage *Langeron* un matin d'août 2015. Exilé depuis plus de vingt ans à Hanovre, parti pendant les premières années noires de l'indépendance de l'Ukraine, il revient tous les étés à Odessa. Il nous aborde avec mon amie pour qu'on lui garde ses affaires pendant qu'il va se baigner et nous dit d'une voix guillerette que si nous le souhaitons il peut nous distraire avec des historiettes. Le temps que je sorte de l'eau, il sait déjà tout de ma thèse que Macha lui a expliquée et il me dit qu'il faut qu'il me dise qu'Odessa n'est déjà plus ce qu'elle était. Il me raconte alors comment Odessa était avant. Tout fier, il explique qu'il a 84 ans, difficile à croire avec ses dents très blanches, le ventre rebondi et brun à souhait. Il est en pleine forme et en pleine représentation de soi devant deux jeunes femmes qu'il se doit de distraire pour passer du bon temps. Entre confidences personnelles tristes et difficiles, compliments et blagues très drôles sur les femmes, il explique que quand on est Odessite, on reste Odessite à vie, que tous ses amis qui étaient restés ici sont morts, les autres ont émigré en Israël et aux Etats-Unis. Il est Juif, Odessite de troisième génération, a vécu dans le centre à côté du parc Chevtchenko, aime beaucoup manger et raconter des historiettes. Il est même passé à la télévision sur une chaîne odessite pour une émission qui donne le micro à des Odessites afin qu'il raconte des blagues. Il en est tout fier. Il s'était fait beau entièrement habillé de blanc et il a raconté une blague qu'il a inventée. Il ne parle pas la langue odessite, mais il en connaît les intonations qu'il imite à son tour, friand de jeux de mots.

Le deuxième Odessite est le chauffeur de bus de la ligne Lviv-Gdansk qui m'aborde à la frontière pour me demander ce que je faisais en Ukraine. Je lui dis que j'étais en vacances à Odessa. « *Ah Odessa... Je viens d'Odessa !* » Il imite l'accent et fume ses cigarettes à la Belmondo prenant une pause nonchalante, la cigarette lui pendant au bord des lèvres. Il me fait penser à Ostap Bender dans le film des années 1970. Il est parti il y a vingt ans pour habiter à Varsovie et travailler là-bas, sa fille et sa mère sont restées à Odessa et cela fait trois ans qu'il n'est pas rentré. Quand je lui demande si la ville lui manque, il me répond d'un sourire mélancolique : « *Qu'est-ce que tu penses ?* » À l'escale de Varsovie, il revient me voir et s'occupe de moi en m'achetant tout ce dont j'ai besoin. Je lui demande s'il est né à Odessa, il me répond fièrement que oui : il est Odessite de souche de troisième génération, son arrière-grand-père et son grand-père habitaient la Moldavanka, lui, il est né à côté du marché de Louzanovka et a habité dans la cité Katovsky. Il me demande si j'ai lu Babel, je lui dis que

oui en français édition bilingue, il me répond que pour comprendre la langue russe il faut lire Babel, car c'est la couleur locale d'Odessa qu'il aime imiter. Il insiste sur le fait qu'il n'y a déjà presque plus d'Odessites à Odessa et qu'avant si vous demandiez votre chemin, on vous expliquait pendant dix minutes l'histoire de ceux qui y avaient vécu, dans quelles maisons, quand ils étaient partis, ce qu'ils étaient devenus et enfin on vous donnait le chemin. Il me fait promettre de regarder un film qui, pour lui, est la quintessence d'Odessa et il me donne son numéro de téléphone afin que je l'appelle quand je l'ai vu afin de lui donner mon avis. *Taki da !*

Ces deux personnes rencontrées à l'improviste se mettent en scène comme Odessites, imitant les intonations du jargon odessite, se présentant et posant comme les derniers « Odessites véritables ». Pour cela, ils en utilisent les caractéristiques : faire des blagues, divertir, raconter son amour pour la ville et son savoir sur celle-ci. Le fait que le deuxième Odessite me parle de Babel et de ce film n'est pas anodin car c'est bien par la littérature et le cinéma qu'ont été véhiculées les représentations de l'Odessite qui ont déterminé l'image de la ville et c'est grâce à leur support qu'elles peuvent continuer à être transmises si elles sont en train de disparaître.

Cependant, ces stéréotypes peuvent aussi entraver un processus revigorant de réinvention de soi, car les Odessites se doivent alors de répondre aux attentes du public pour ne pas perdre leur capital symbolique. Leur manière d'être doit ainsi, dans une certaine mesure, correspondre à ce qui a été identifié comme capitalisable. Pour paraphraser Charles Lindholm, je dirais que toute innovation concernant « *l'esprit odessite* » doit être en accord avec le système symbolique préexistant sur lequel serait basée « l'essence odessite ». ¹²⁵

Comme cette « essence odessite » a été définie et prend tout son sens dans la sphère russophone, elle serait menacée par un processus d'ukrainisation extensif gommant le cadre de son existence : la langue russe. Cela aurait pour effet de menacer la réputation positive qu'en tirent ses habitants et qui en récupèrent encore les retombées bénéfiques via un certain prestige et la reconnaissance d'être différents. En 2013, leur « exceptionnalisme » est capitalisé afin de promouvoir leur différence dans un nouveau contexte politique et de résister à une uniformisation voulue par le nouveau centre ukrainien ayant pour but de gommer les régionalismes.

¹²⁵*Ibid.*, p 36.

Cette représentation de soi peut alors devenir une des formes de résistance afin de se revendiquer comme appartenant à une communauté imaginée autre que celle proposée par le cadre national. Comme le dit Marta E. Savigliano :

*« Ces pratiques émotionnelles de l'autochtone ont été isolées, catégorisées, et transformées en de curieux « types de comportements » culturels ». [...] À travers ces activités complexes d'autoexotisation tenues dans la périphérie du cadre politique interne, les représentations exotiques/exotisées finissent par devenir des symboles d'identité nationale. »*¹²⁶

En effet, Odessa et ses habitants furent rendus célèbres par leurs représentations dans les œuvres artistiques qui furent diffusées dans toute l'Union soviétique et son paysage fut popularisé grâce aux nombreux films tournés dans son studio de cinéma. Toutes ces composantes ont rendu Odessa célèbre comme la ville du Sud haute en couleur, aux saveurs chaleureuses, exaltantes, excitantes et épicées. Sa réputation dépend ainsi largement de ses représentations dans la sphère russophone, cadre où sa différence peut s'exprimer pleinement et être capitalisée localement.

¹²⁶Marta E. SAVIGLIANO, *op. cit.*, p 2.

Chapitre 3 La célébrité du Sud !

Odessa est devenue la célébrité du Sud, ce qui lui est profitable économiquement. En effet, l'économie dépend largement du tourisme et donc du rapport des touristes à la ville. Pour cela, les habitants d'Odessa se doivent de bien jouer leur rôle en réactualisant les stéréotypes qui y sont liés et en présentant une image positive et toujours originale de leur ville et d'eux-mêmes. La réputation qui y est associée et qui en dépend est ce qui permet de mettre en avant la spécificité de la ville.

La discussion qui suit présente les motifs pour lesquels Odessa est connue dans la sphère russophone postsoviétique et la manière dont les comportements typiquement odessites sont définis. À la fin du tour *Odessa littéraire* avec un groupe de touristes biélorusses qui vient de passer un week-end à Odessa, Katherine, mon amie guide, leur explique que je vais leur poser des questions pour ma recherche et me présente de cette manière : « *Et une Française a choisi précisément Odessa et la culture odessite, pour nous en tant qu'Odessites, cela nous est très agréable.* »

Je demande alors au groupe pourquoi ils ont décidé de venir à Odessa. Les réponses sont claires : un homme me répond : « *Nous n'avons jamais été ici !* » et une femme surenchérit : « *Il nous fallait voir la célébrité du Sud !* » -Et que saviez-vous de la ville ?

« *Des chansons, Utesov, les douze chaises, une ville balnéaire* »...« *Et aussi l'architecture !* »...« *Nous en savions beaucoup, c'est le port, une ville balnéaire, l'école...* »...« *Parce qu'il y a la mer. Pas juste comme ça...* »...« *Nous le savions depuis longtemps mais nous n'avons pas eu l'occasion de venir...* »...« *Oui, précisément que c'est une ville spécifique* »...« *Voilà qu'il n'y en a plus de telle nulle part, voilà Odessa, oui! Oui, oui! C'est la seule ville de ce genre, très intéressante, des gens hauts en couleur [koloritnie] intéressants, c'était surtout avant, maintenant, bon... Maintenant, bien sûr...* »...« *Mais accueillants tout de même, nous étions ici jusqu'au matin* »...« *Oui! D'ailleurs oui! Pas un seul conflit ici...* »...« *Ils sourient!* »...« *Ils sourient, oui, oui, oui !* »...« *À la plage, à la mer... Oui !* »...« *C'est intéressant ce genre de personnes. Bon voilà, hier nous avons parlé avec un homme, il nous a tout raconté, où aller, où on peut encore se revoir, là, et il nous a encore raconté...* »

Katherine intervient : « *Généralement les vrais Odessites, si vous demandez la route, ils ne vous la disent pas seulement... L'Odessite véritable, il ne vous montre pas seulement, il vous y emmène.* » Une dame dit : « *Pour nous tout notre rapport à l'Odessite, c'est le*

tramway avec le phonogramme. » Mon amie rigole. Je demande si cela fait longtemps, elle me répond : « Oui, au début du siècle dans le tramway il y avait ce genres de choses » ... « Bon tout est intéressant à regarder, c'est ce genre de fête, il y a toujours des excursions... »

Je leur demande ce qui leur a le plus plu. Ils me répondent : « *L'architecture* »...« *Moi, c'est une manière libre et colorée* »...« *Les gens en eux-mêmes m'ont plu.* » Mon amie, touchée, répond : « *Oïe! Merci !!* » Je demande alors : « *La liberté ?* » « *Bon voilà, à Odessa il y a sûrement sa propre atmosphère, l'atmosphère de la ville, oui ? Bon voilà, en même temps tous les gens marchent lentement, c'est-à-dire que cela nous charme, ils se promènent ici, ils y vivent et pour eux c'est et une ville et la liberté. Et chacun vient sûrement pour cette énergie, voilà, même moi je l'ai ressentie. Voilà, par exemple, aujourd'hui, tous disent, encore un jour, rien qu'un jour de plus !* » Ils approuvent tous en chœur : « *Oui! Oui! Oui!* »...« *Pour tous, généralement c'est peu d'une certaine manière* »...« *Nous voulions encore voir...* »...« *Et celui qui vient, il vient déjà lui-même et il ira précisément dans ce, oui... s'asseoir dans un café odessite, écouter de la musique. C'est-à-dire pour communiquer avec les Odessites eux-mêmes, c'est-à dire rigoler... se faire inviter à l'intérieur* »...« *D'ailleurs oui ! Il s'en passe des choses à Odessa... Trois jours c'est très peu* »...« *Et à chaque Odessite sûrement si tu demandes : « Pouvez-vous nous raconter quelque chose sur Odessa, oui ? » Il raconte son Odessa comme il la connaît et tant de personnes, tant d'histoires* »...« *Des images...* »...« *En général, oui ! Bon voilà, c'est voilà, des lieux, aimer quelque chose, comment vous le percevez, quelles associations vous avez en tête avec celui-ci...* »

Quand je leur demande s'ils veulent revenir, les réponses fusent : « *Oui ! Oui !* »...« *Avec plaisir !* »...« *Même comme Péter... On en a envie, c'est peu trois jours à Péter, Kiev, c'est peu trois jours là-bas... Il en faut plus pour voir Odessa, Péter, Kiev, c'est sûrement ce genre de villes...* »...« *Il y a encore de quoi faire, tellement de littérature, d'architecture, bon comme je dis, la vie en soi, s'asseoir au café, essayer la cuisine odessite, échanger, boire un café, il y a même énormément de restaurants, français...* »...« *Ils cuisinent très bien !* »...« *Oui !* »

Katherine explique : « *Presque tous les restaurants de la ville font de la bonne cuisine, ce n'est pas seulement l'avis des habitants mais c'est l'avis des étrangers qui viennent et qui disent que la nourriture est bonne. En général, en Europe c'est beaucoup plus cher et beaucoup plus rare, c'est pourquoi, bon... Il n'y a pas encore ces tours gastronomiques, mais*

je pense que dans un futur proche... » Une dame la coupe : « Mais cela dépend déjà des prix... en principe ici... »

Katherine répond : « Ici, dans le centre tous les restaurants sont de qualité, ils cuisinent de manière particulière, ce genre de restaurant populaire, c'est pourquoi la nourriture est très bonne... » On lui demande alors si les habitants de la ville cuisinent, elle répond que oui. La dame continue : « Parce que j'ai été à Privoz et... » Katherine explique alors : « Une vraie maman cuisine, elle cuisine une soupe avec du poulet, en deuxième plat... En premier, c'est la compote pour les enfants, bon, c'est d'une certaine manière un repas classique. Les gens cuisinent, vont au bazar [khodit' na bazar- expression odessite]. Lors d'un jour libre, ils peuvent aller au marché de légumes, de fromage, de saucisson, ici, il y a ce genre de chose... La culture des spécialités faites maison, pour l'instant... Parce qu'à Moscou ça a déjà disparu... Mais pour l'instant, ici, il y a un culte de la cuisine faite maison. »

On lui demande alors quelles sont les nationalités qui sont les plus représentées, ce à quoi elle répond : « Ici, il y a beaucoup de plats qui viennent de la cuisine juive, du poisson farci, le poisson s'appelle « fisch » [mot yiddish] à Odessa, c'est le plat le plus populaire, après la joue farcie du poulet, c'est aussi un plat juif, toutes les petites soupes possibles et imaginables avec du poulet, des petites soupes avec des fricadelles et... Et beaucoup de poisson, de plats à base de poisson, c'est du poisson frit, c'est des bychkis [gobies] que l'on aime à Odessa, le mulot barbet, du petit poisson odessite, des tranches frits du sprat de la mère Noire, mmm, du poisson de la mer Noire en général... »

On lui demande alors s'il y a une culture de la datcha [petite maison de campagne], elle répond que pour les personnes âgées oui, « mais partir de la ville pour le week-end, ici, non. Parce qu'en elle-même c'est une ville balnéaire, ici il y a la mer alors pourquoi partir quelque part plus loin ? » Quelqu'un demande si les habitants vont eux-mêmes à la mer ? Katherine répond : « Cela dépend des gens, du temps sûrement... J'y suis allée deux fois de tout l'été... » On ponctue : « Et voilà ! » Elle reprend : « Oui voilà. Les Odessites, en principe, il y a ce genre d'amoureux qui : « En vacances, je vais aller à la mer... » » On commente : « Normalement les gens qui y vivent vont rarement à la mer »... « Bon, comme chez nous à Minsk nous n'allons pas au musée... » Katherine explique : « L'été ici, chez nous, comme ville balnéaire c'est le moment où l'on est le plus occupé et où on gagne de l'argent, c'est pourquoi... C'est lié, disons comme ça. » Quelqu'un s'intéresse : « Et en hiver il se passe quoi alors ? » Katherine répond franchement : « Chacun a ses propres complications pour faire tourner son business. »

Je demande au groupe si Odessa est connue à Minsk. On me répond : « *Oui, bien sûr !!* »... « *Tout le monde connaît Odessa...* »...« *Bon, premièrement nous sommes l'ancienne Union soviétique... C'est pourquoi d'une certaine manière... Et encore nous nous sommes divisés, bien sûr nous avons des frontières... Nous sommes... divisés, mais nous connaissons bien, nous nous souvenons et d'Odessa et de Saint-Pétersbourg et qu'est-ce que nous avons encore, quelles villes connues ?* »

Le bus les attend, il est temps qu'ils partent. Katherine conclut alors l'excursion par ces paroles sonnantes comme un refrain : « *Ici les gens sont plus gais, leurs résolutions plus belles, leurs blagues délicates, revenez à Odessa ! Revenez encore une fois à Odessa !* »

En 2013, ces groupes touristiques organisés venant de villes russophones défilent dans les rues du centre et assaillent les escaliers Potemkine créant des embouteillages sur le boulevard Primorsky qui y mène. En effet, cette année-là, la majorité des touristes venait de Russie et des anciennes républiques soviétiques russophones. Le « tourisme culturel » battait son plein. En 2015, la tendance s'est inversée : les touristes étaient très majoritairement des Ukrainiens, les plages étaient bondées à craquer et le centre de la ville était relativement vide, laissant les guides touristiques désœuvrés.

Odessa, ville touristique depuis plus d'un siècle – un des premiers guides touristiques russophones date de 1900¹²⁷ – fait partie des villes dont la couleur locale a été célébrée en Union soviétique et dont tout le monde en connaît les spécificités. « *La cuisine, les historiettes, la langue odessite, c'est pour les touristes. Voilà, je les réédite.* » me dit le directeur des éditions *Optimum*.¹²⁸ Ludmila explicite : « *Tu sais ce que j'offre : des anecdotes sur Odessa ou bien des recettes de la cuisine odessite. Parce que cela plaît à tout le monde et c'est guilleret [vesiolinky]. Il y a ce genre de petits cadeaux odessites.* »

À Odessa, on surnomme le 1^{er} septembre – le jour de la rentrée des classes – la libération d'Odessa quand tous les touristes sont rentrés chez eux. Cependant, en 2013, la municipalité avait profité d'un week-end de trois jours pour organiser tout un programme à destination des visiteurs de la ville en l'honneur de l'anniversaire de la ville, le 2 septembre. Le matin même, en attendant l'ouverture de la cérémonie, alors que je buvais un café à la machinette à café en face de la mairie, le barista discutait avec un homme avec un sac à dos au look de touriste et lui racontait que c'était une double fête, car c'était l'anniversaire de la

¹²⁷VAÏNER, D. I., *Illiustrirovanny poutevoditel' « Odessa »*, Odessa : Vaïner, 1900.

¹²⁸Il s'agit de la collection de petits livres blancs *Tout Odessa* vendue sur tous les stands touristiques de rue.

ville et en même temps sa libération car tous les Odessites étaient partis et qu'il n'y avait plus que des touristes !¹²⁹

Dans ce détournement de la blague communément admise, une critique est dissimulée à l'égard des festivités sous-entendant qu'elles ne sont pas adressées aux Odessites. Néanmoins, ne pas discréditer le capital symbolique associé à Odessa sur lequel repose sa réputation positive est essentiel pour l'économie de la ville. Les motifs locaux sont réactivés dans l'offre touristique et peuvent être ordonnés selon trois catégories : la ville littéraire, la ville balnéaire et la ville culinaire.

3.1. « *L'histoire de cette ville existe deux fois : dans la réalité et dans la littérature.* »

Cette phrase extraite du site internet du musée littéraire d'Odessa met en avant le rôle qu'a joué la littérature pour la renommée de la ville. Le musée est présenté ainsi : « *Aujourd'hui, le musée littéraire odessite est « une carte de visite » de la ville.* »¹³⁰ Accueillant près de 120 000 visiteurs par an (chiffres donnés lors de l'interview en 2013), il est loin devant le musée le plus visité d'Odessa.

Rebecca J. Stanton explique le rôle joué par la littérature pour l'image de la ville ainsi : « *Au début du XX^{ème} siècle, Odessa n'a pas seulement contribué au fait de créer un certain genre de littérature, mais a été, à tour de rôle, partiellement créée par cette littérature.* »¹³¹ À cette période, les écrivains odessites partis pour Moscou ont largement popularisé et rendu exotiques les motifs urbains et langagiers locaux qui sont devenus des composants essentiels de l'image de marque odessite. Mon amie guide me dit qu'elle préfère les petits groupes moscovites pour les raisons suivantes :

« Ils sont assez cultivés et la culture d'Odessa... est proche aux gens de Moscou. Parce que c'est une ville russe, qui est à l'origine russe... Il y avait beaucoup des écrivains russes... Et tous les gens de Moscou par exemple, ils ont l'image d'Odessa comme... L'image mythologisée, mythologique... qui est gardée jusqu'à aujourd'hui par... Jvanetsky. De Moscou. Peut-être c'est, il y a les journalistes de Moscou qui ont écrit un article... dans un journal assez cool... l'article consacré à Odessa. Le titre de l'article était « Odessa, c'est le nouveau Saint-Tropez » et Odessa est devenue une

¹²⁹Extrait de notes de terrain du 02/09/2013.

¹³⁰<http://www.museum-literature.odessa.ua/>, (accès le 17/04/14).

¹³¹Rebecca Jane STANTON, *Isaac Babel and the Self-Invention of Odessan Modernism*, Evanston : Northwestern University Press, 2012, p 26.

destination à la mode pour les Moscovites. C'est devenu à la mode de venir se reposer à Odessa, c'est devenu à la mode de relire les classiques de Paoustovski, de Babel. »¹³² Elle fait une pause et reprend : « Ils sont très cultivés, très cultivés, qui a lit beaucoup. Pour eux, c'est très facile d'expliquer pourquoi on aime Odessa, qu'est-ce qu'est Odessa, l'essentiel de notre ville. Pour les gens de Moscou, parce que pour les autres, c'est toujours... C'est toujours... C'est juste une visite, c'est l'opéra, c'est un bâtiment de XIX^{ème} siècle, c'est un bâtiment de XX^{ème} siècle. Pour les autres, c'est juste une ville assez sympa, mais pour les gens de Moscou ils peuvent comprendre l'essentiel. »

Le directeur de l'association pour le tourisme à Odessa m'explique, quant à lui, le rôle que les écrivains ont joué dans la popularisation de la représentation d'Odessa comme ville de l'humour :

« Un humour caractéristique, en Europe peut-être que ne ce n'est pas compréhensible, mais pour les touristes de l'ancienne Union soviétique Odessa est considérée comme la capitale de l'humour. Dans tous les cas, ça l'était pendant la période soviétique. C'est parce que... Voilà, vous avez été au musée littéraire et vous avez entendu que toute la littérature du début du XX^{ème} siècle ce sont les écrivains qui sont surtout nés à Odessa, c'est l'école russe méridionale. Voilà, tout ça c'est Odessa et grâce à des écrivains comme Ilf et Petrov, Isaac Babel, Kataïev, bon, les poètes du siècle d'argent là, Anna Akhmatova, Bagritski, Véra Inber, Olecha... Qui encore ? Kirsanov... Constantin Paoustovski, bien qu'il ne soit pas Odessite mais il a habité et travaillé ici. Voilà, toute cette école littéraire est partie d'Odessa et elle a de manière considérable rendu Odessa célèbre. Et ces personnes, voilà, c'est leur humour étincelant, pétillant, leur ironie, leur pittoresque, le style de discours qu'ils utilisent dans la littérature : c'est l'image d'Odessa qui s'est formée dans la conscience de beaucoup de gens. »¹³³

¹³²Constantin Paoustovski (1892-1968) a habité à Odessa de 1919 à 1922, années qu'il raconte dans ses mémoires *Vremia bolchikh ojidany* [Le temps des grandes espérances] qui furent publiés en 1958.

¹³³Sont nés à Odessa Ilya Ilf (1897-1937), Evguéni Petrov (1903-1942), Isaac Babel (1894-1940), Vladimir Kataïev (1897-1986), Anna Akhmatova (1889-1966), Edouard Bagritsky (1895-1934), Véra Inber (1890-1972) et Semion Kirsanov (1906-1972). Iouri Olecha (1899-1960) y a passé son enfance.

Odessa propose un « réservoir imaginaire » déjà balisé que les touristes viennent retrouver et qui est repris dans les artefacts liés au tourisme comme, par exemple, ce jeu de cartes que l'on peut acheter sur les stands de rue touristiques.



La veuve Gritsatsouïéva Ostap Bender Ilf et Petrov

Les têtes de jeu sont les personnages des célèbres aventures d'Ostap Bender et il met en avant la prose créative et ironique de ses auteurs ; par exemple, sur la première carte représentant la veuve Gritsatsouïéva est citée la phrase : « *La jeune mariée n'était déjà plus toute jeune. Une femme ardente, ce rêve du poète !* »¹³⁴

Tania m'explique à quel point la prose du roman *Les douze chaises* plonge le lecteur de manière jubilatoire dans la « vieille Odessa » :

« *L'intrigue se passe proprement dit là, il est écrit que la ville est Tchernomorsk, mais l'intrigue se passe à Odessa... Tout ce qu'ils ont sonorisé, ces symboles qui sont très chers à tous les Odessites et comme, voilà, là, les gilets en piqué, le café Franconi, c'est la description de toute cette Odessa, c'est voilà, très, très, ce que nous considérons comme symbolique d'Odessa. Ils sont très savoureux, éclatants, au goût exquis, comme l'expression : « Regardez ce petit vieux faisant partie de ces vieilles personnes qui déjà maintenant ne font plus rien. » Elle prononce cette dernière phrase avec l'accent odessite et elle éclate de rire.*

L'humour, la joie de vivre, l'exotisme d'une ville portuaire et balnéaire, faire bonne chère sont des motifs locaux qui sont repris dans le projet *La petite cour littéraire* [literaturny

¹³⁴Cet extrait fait référence à l'épisode où Ostap Bender épouse la veuve Gritsatsouïéva : « *Le palais de la veuve Gritsatsouïéva était inondé de lumière. À la place d'honneur, le fils du sujet turc et roi de trèfle matrimonial présidait le repas de noces. (...) La jeune mariée n'était plus toute jeune. Elle avait largement dépassé les trente-cinq ans. Mais la nature l'avait généreusement pourvue : des seins comme des pastèques, un nez en tête de hache, le teint fleuri, une nuque puissante et des hanches incommensurables.* », ILF ET PETROV, *Les douze chaises*, p 151, traduit du russe par Alain Préchac, Éditions Parangon : Lyon, 2005 (version originale en russe éditée en 1928).

dvorik] afin de garantir au spectateur « une ambiance odessite authentique ». En 2015, un collectif de théâtre propose au public pour une somme relativement élevée une mise en scène de textes sur Odessa par des lectures jouées et entrecoupées de chansons odessites.



Le but est de plonger les spectateurs dans une atmosphère « typiquement odessite » en reprenant les motifs de « la vieille Odessa » : les acteurs sont habillés « vintage » et les musiciens sont en marinière ; les textes choisis sont drôles et tournent autour de la

nourriture, un « menu odessite » est proposé et met en avant des plats à base d'aliments frais achetés le matin même au Privoz comme le modérateur le précise ; les chansons jouées sont ultra-connues, piochant dans le répertoire de Leonid Utesov et de films emblématiques comme *Les deux combattants*. La représentation se finit d'ailleurs par la musique emblématique d'Odessa *Sur la mer Noire*.

La représentation à laquelle j'ai assisté se tenait dans la cour de l'usine du champagne local et le public était installé autour d'une grande table « *recouverte de toutes les délicatesses odessites, une musique colorée, des acteurs talentueux des théâtres odessites et les œuvres immortelles de Babel, Kataïev, Ilf et Petrov, Paoustovski, Jvanetsky...* »¹³⁵ Une balance achevait le décor et à ses côtés se trouvait un écriteau sur lequel il était écrit « Poids exact » en clin d'œil à la figure connue des spéculateurs-arnaqueurs du Privoz. Tous les éléments étaient réunis pour mettre en scène « la vieille Odessa » afin de la savourer le temps d'une soirée et de se remémorer ce qui fait la différence des Odessites.

3.2. Bien jouer son rôle d'Odessite

Afin de maintenir la réputation de la ville et de l'entretenir, mes interlocuteurs se doivent de jouer leur rôle de « bons Odessites ». Ils se doivent d'être bienveillants envers les nouveaux arrivants, les aider à trouver leur route et les faire rêver en leur racontant des histoires ; ils se doivent de présenter leur ville sous son meilleur jour afin qu'elle garde cette aura que les visiteurs viennent y chercher.

¹³⁵http://vk.com/perron7?null=undefined&z=photo-71112698_376372697%2Fwall-71112698_348, (accès le 13/08/14).

En effet, le tourisme est perçu de manière positive par mes interlocuteurs, car il est le moyen par lequel Odessa se fait connaître et ce qui entretient en même temps sa réputation en tant que ville colorée et différente faisant honneur à ses habitants. Mon amie Vika me dit que le fait que beaucoup de touristes viennent voir la ville et l'apprécient lui met du baume au cœur [balsam]. Le plus important pour elle, c'est d'être d'une ville que les gens de l'ancienne Union soviétique connaissent comme le souligne Jenia : « *Cela me plaît que tous connaissent Odessa !* » L'été, la ville fleurirait avec ce flot de touristes et son animation dans la rue piétonne principale, la Dérubassovskaïa. Pour Dacha, le tourisme c'est bien pour l'atmosphère de la ville, pour l'économie locale et pour chacun : « *Il me semble que si elle n'avait pas été touristique, cela n'aurait pas été Odessa... Cela aurait été plus ennuyeux. Les touristes, ils transmettent de la vie à la ville... et la changent. Ici, les gens sont inspirants parce que quand tu fréquentes les touristes, ton regard sur le monde s'agrandit.* » Les touristes viennent à Odessa et c'est flatteur pour ses habitants : « *Odessa inspire et c'est le plus important* » me dit Maïa qui me fait part de tous ces étrangers qu'elle connaît qui reviennent régulièrement à Odessa.

Le fait de parler d'Odessa de manière positive à mes interlocuteurs leur réchauffe le cœur. Katia me rapporte sa discussion avec un Marseillais en France :

« *Quand il a entendu que je viens d'Odessa, il a dit mais c'est vachement beau, belle Odessa, mes parents sont allés à Odessa... comme des touristes... Il connaît Odessa... c'était... c'était... J'ai eu beaucoup de plaisir à entendre ça !* » Elle rit et d'une voix radieuse elle conclut : « *Le premier Français qui connaît Odessa.* »

Cela est aussi très agréable pour certains que je fasse ma recherche sur la ville qu'ils aiment, car par le fait même de ma recherche je confirme l'idée que la ville a un petit quelque chose qui mérite l'attention. Ma présence certifie la spécificité de la ville et il en va de même pour les nombreux chercheurs qui y sont venus. Comme me le dit Macha : « *Quand tu vois des gens qui aiment ta ville, cela aide aussi !* » Cela conforte les habitants dans l'idée que leur ville en vaut le coup et cela les touche directement, symboliquement et économiquement. Cette phrase de Ludmila résume bien la situation : « *Si Odessa ne te plaît pas, cela me fera souffrir... Bien sûr !* »

L'économie de la ville est, en effet, traditionnellement largement dépendante du secteur touristique. La population de la ville double en été et beaucoup de mes interlocuteurs travaillent dans le domaine culturel et en profitent plus ou moins directement. Mon amie du

musée historique me dit en rigolant : *« La ville est accueillante. On attend les touristes, on attend de nouveaux visiteurs toujours, même si on les attend pas, ils viennent quand même ! »*

Et si les touristes cessent de venir, c'est offensant. Même si cela a des inconvénients, les touristes font partie de la vie de la ville comme me l'explique Ania :

« D'un côté, je travaille dans le centre touristique, quand je me dépêche pour aller au travail cela m'arrive de m'arrêter quand les gens se photographient... De photographier les gens, d'être retenue par quelqu'un et quelquefois c'est bien sûr... mmm... pas irritant, mais... Il y a eu un moment où il y avait peu de touristes, je me suis sentie vexée par exemple. Parce que l'on a envie d'avoir plus de touristes, on a envie que la ville soit populaire, que l'on vienne ici... Bon, une bonne impression de la ville parce que pour moi... C'est absolument normal. J'aime beaucoup les touristes... C'est même bien qu'ils me demandent de les photographier avec l'opéra en fond, c'est même parfait ! »

Le tourisme donne la possibilité de faire de la bonne publicité à la ville et les touristes deviennent ainsi essentiels pour faire connaître la différence odessite en dehors de la ville, comme le raconte Katia :

« Par exemple, on imagine des gens de l'Ouest de l'Ukraine, de Lvov par exemple, ils parlent ukrainien, ils croient qu'ici il n'y a que des Russes et on est méchant, et il vient et oh ! Ils sont à la mer, ils voient du soleil, oui, parce que chez eux y a pas beaucoup de soleil, des montagnes, c'est plus humide le climat... Et ici, c'est, c'est super ensoleillé, y a beaucoup de lumière, y a un climat agréable, y a du chaleur et... C'est bien, y a la mer. Et donc ils voient, ils se sentent bien... Et c'est bien pour nous... Ils visitent les musées, ils se cultivent, donc comment dire... Ils perçoivent notre culture, notre... convivialité. » Elle éclate de rire. *« Voilà, et ils amènent tout ça, toutes ces émotions chez eux et ils... changent leur image des villes sudistes russophones... »* Elle rigole. *« Oui, c'est bien pour l'image de la ville. Ils reviennent chez eux, ils racontent à leurs amis, leurs proches : « Ah voilà, j'étais à Odessa, c'était vachement bien là-bas ! Y a de la mer, du soleil... C'est... de la nourriture, des gens sympas, j'espère... Les musées... attractifs. Voilà. »* Et pourquoi unique ? *« Parce qu'on a de l'humour, on a des... convivialité... mmm... on a de la mer, toute cette composition des éléments différents qui font l'image de notre ville. »*

Présenter le meilleur de soi-même est un enjeu fondamental pour la réputation de la ville. Peu importe que les touristes viennent de Russie ou d'Ukraine, le plus important est qu'ils en retiennent une image positive sur laquelle est basé le capital symbolique de ses habitants ; plus Odessa est connue, plus elle est aimée, mieux c'est. Sa différence est alors appréciée, valorisée et acquiert une légitimité. Il faut que la ville continue de remplir son rôle en tant qu'« autre » (et de l'incarner) qui lui fut accordé sous l'Union soviétique.

Comme le souligne Boris Czerny dans son article sur Odessa :

« Pour les Russes et ensuite pour les Soviétiques, qui n'avaient pas le droit ou la possibilité de quitter leur pays, Odessa créait l'illusion d'un dépaysement dans un « étranger proche » et accessible. »¹³⁶

Dmitri insiste sur le fait qu'aujourd'hui cette image collective fonctionne toujours de manière positive :

« Il y a une certaine image collective d'Odessa ici. Voilà, énormément de gens par exemple de Kiev, de Moscou... quand... Ou d'autres villes, je dis là-bas que je suis d'Odessa : « Oh ! Super ville ! J'y ai été il y a longtemps... » C'est-à-dire, beaucoup de gens viennent ici, ils ont, voilà... bon... Il leur reste, même sans prendre en compte l'architecture, peu importe il leur reste certaines impressions positives... »

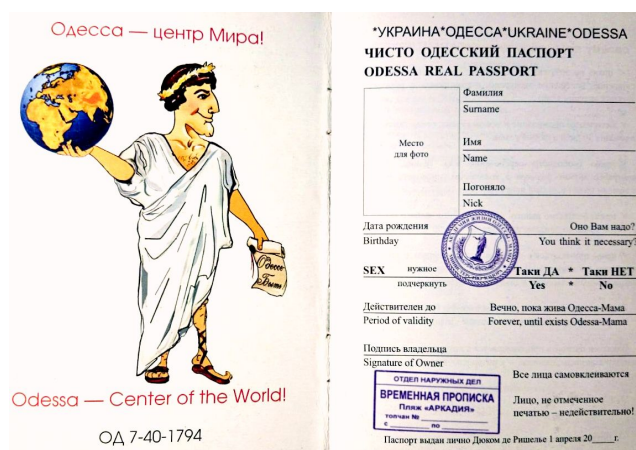
Être en vacances, cela veut aussi dire vouloir se relaxer, rêvasser, faire des rencontres exotiques et parfois vivre une aventure. Significativement, lors d'une visite avec les Biélorusses fraîchement débarqués du bus arrivant de Minsk, un homme part aider le chauffeur d'un trolleybus tombé en panne et il s'exclame dans un éclat de rire : « *Il fallait que je vienne à Odessa pour aider !* » Dix minutes plus tard, une bière à la main, il avait déjà troqué son T-shirt contre la panoplie locale vendue sur les étals de rue : débardeur à rayures et casquette de marin.



Vendre du rêve aux vacanciers les autorisant pour un moment à pouvoir jouer le rôle de l'Odessite, c'est ce que revendiquent les passeports bilingues du « véritable Odessite » que l'on vend sur le boulevard Primorsky. On y lit : « *Souriez, vous êtes tout de même [taki] à Odessa !* » ; « *Il y a des villes qu'il suffit de voir une seule fois pour*

¹³⁶Boris CZERNY, « Odessa : une multiculturalité de façade » in BECHTEL, Delphine, *Les villes multiculturelles en Europe centrale*, Paris : Belin, 2008, p 146.

en conserver un bon souvenir pour toujours. Chacun de nous a une ville qu'il attend de rencontrer comme la réalisation d'un souhait intime! » ; « Odessa, c'est toujours des aventures avec une fin heureuse ! » ; « Vous avez eu de la chance de voir cette ville. Voir Odessa, cela veut dire l'aimer. » ; « Nous vous aidons à vous sentir ici chez vous. »



La première page renvoie à des plaisanteries en russe dont la traduction anglaise ne rend malheureusement pas toutes les subtilités du jargon odessite. Le passeport reprend les motifs locaux de la contrebande, de la fierté locale et de l'humour jouant avec le jargon odessite : « La falsification du passeport odessite est sévèrement punie par l'histoire ! » ;

« Odessa, le centre du monde ! » ; « Passeport purement odessite » ; « Sexe : oh que oui/oh que non [taki da/taki net] » ; « Validité : éternellement jusqu'à ce qu'existe « Odessa-Mama » » ; « Passeport délivré personnellement par le duc de Richelieu le 1^{er} avril » – jour férié local dédié à l'humour et célébré sous le nom de l'Humorina.

« Odessa-Mama » est une expression en partie associée au jargon criminel local renvoyant à l'expression « Odessa-Mama, Rostov-Papa ». Elle est aussi devenue un signe distinctif local souvent repris par les non-Odessites afin de qualifier les Odessites, comme j'ai pu l'expérimenter lors de mon séjour dans une ville voisine avec une amie : lorsqu'elle se présenta comme venant d'Odessa, son interlocuteur commenta son origine d'un : « Compris, Odessa-Mama ! »

Si l'image positive d'Odessa a su s'exporter, vendrait-elle aussi du rêve à ses propres habitants ? Certains de mes interlocuteurs veulent en tout cas y croire et essaient de me faire comprendre ce qui rend Odessa si particulière, comme le montre l'exemple suivant :

« Avec Macha nous regardons la sculpture de l'orange face au port quand le vendeur de kvas nous apostrophe. Il nous dit qu'après avoir regardé la sculpture il faut aller le voir, il a des choses intéressantes à nous dire. Macha se rapproche, il veut lui vendre son kvas. Elle ne lui achètera un verre de kvas qu'à la condition qu'il lui dise quelque chose de bien. Il lui donne le verre et elle lui répète sa condition. Il s'accoude alors à son stand, il la regarde droit dans les yeux (de ses yeux bleus clairs derrière ses

lunettes) et il lui souhaite de trouver un homme qui l'épousera, lui donnera des enfants, la rendra heureuse. Il le lui souhaite de tout cœur, du fond de son âme, elle rougit, apprécie et le remercie. Il se redresse, elle lui souhaite une bonne journée et du succès pour vendre son kvas. Elle me dit après cela : « Tu sais, cela ne peut se passer qu'à Odessa. C'est pour ça que nous aimons cette ville. » Amélie Poulain à Odessa. »¹³⁷

Ce qui caractériserait alors les Odessites, ce serait leur bienveillance par rapport aux autres Odessites et aux touristes, ces « étrangers bienvenus » temporaires qui se différencient de ceux qui abîment la ville, « les nouveaux arrivants » qui s'y installent et qui, eux, ne sont pas forcément les bienvenus.

La bienveillance qui caractérise les Odessites

À la recherche de touristes pour mes interviews, je me mélange moi aussi les pédales entre touristes et Odessites, comme ce moment comique le montre :

« Me voilà à aborder trois vieux Odessites (un homme et deux femmes) en train de manger bien tranquillement leurs petits pains dans des boulochkas sur le boulevard Primorsky. Je leur demande s'ils parlent russe et ils me répondent : « Admirablement ! » Je continue en expliquant que je fais une recherche sur Odessa et le tourisme et je leur demande ce qu'ils pensent d'Odessa. L'homme me dit que c'est la plus belle ville au monde et que les filles sont très belles. Je leur demande d'où ils sont et avant même qu'ils se mettent à rire je comprends qu'ils sont d'Odessa. Je me sens bête, je rigole, je m'excuse, le vieil homme me prend dans les bras : fou rire général. Je m'excuse encore une fois, une des dames dit : « Ce n'est rien, nous avons ri ! » Peu avant, elle m'explique : « Nous avons mangé ponctuellement et nous avons décidé de nous promener. » Je lui dis qu'il y a tellement de touristes et qu'ils ont la carte du tour en minibus dans la main. Je ne fais plus la différence, pourtant les vieilles personnes assises sur les bancs semblent être d'ici. Sur deux bancs à ma

¹³⁷Extrait de notes de terrain du 03/09/2013. La sculpture de l'orange renvoie à l'une des légendes les plus populaires d'Odessa et elle me fut le plus souvent citée par les nouveaux arrivants. Ils m'expliquent que c'est « une histoire pour les touristes » aux nombreuses versions. Cependant, elle ne plaît pas à tout le monde. Mon amie du musée historique dénonce : « Selon moi d'une certaine manière, elle n'est pas correcte... « Vive la corruption ! », ce n'est pas très joli. » En effet, la légende raconte que lorsque le tsar Paul Ier arriva au pouvoir, il ne voulait plus soutenir le développement de la ville, car c'était un projet initié par sa mère, Catherine II. Les notables de la ville lui envoyèrent alors un wagon d'oranges dont chacune était entourée d'un papier où les avantages de la ville pour l'empire étaient notés afin de le persuader de sa valeur et du soutien qu'il devait apporter.

gauche, deux vieux hommes sont assis, chemises à rayures, pantalons de costard gris, chaussures avec des ouvertures et des chaussettes blanches dedans, l'un avec une casquette et cheveux gris, l'autre avec des cheveux blancs et des lunettes. »¹³⁸

En fin de compte, cet épisode qui se finit dans un éclat de rire général fut divertissant pour eux. Les Odessites sont tellement habitués au phénomène touristique que c'est devenu normal pour eux d'aider comme me l'explique Viktor :

« Il me semble qu'ici, dans n'importe quelle langue, n'importe qui pourrait s'adresser à quelqu'un, la personne pourra toujours lui expliquer dans un genre de dialecte odessite où et comment y aller. Même en deux mots. Même un Japonais... C'est mon impression. Si un Japonais arrive et demande quelque chose dans un anglais à couper au couteau, il montrera et expliquera peu importe où et comment y aller. (...) Il me semble que les gens ici sont insolents et bienveillants en même temps, voilà, ce genre de mentalité... Les Odessites ! »

Anton, fondateur d'un des bars underground de la ville, insiste sur la convivialité qui caractérise les Odessites :

« Odessa, c'est une ville très, très haute en couleur. Elle est différente, elle est très différente. Bon, le pittoresque, pour moi, c'est comme une teinte, oui, comme si c'était la diversité. Ici, nous avons tout ce que tu veux. (...) J'ai beaucoup d'amis différents et toutes ces personnes sont différentes. Tous sont comme de vrais Odessites, je peux dire, bienveillants, ouverts, des personnalités éclatantes. (...) Tous sont très hétéroclites dans leurs manières d'être. On a un très grand avantage, chez nous, les gens sont très communicatifs. Ils sont ouverts. (...) Tu peux faire connaissance avec des gens et une heure après tu te retrouves quelque part comme chez eux à boire de l'alcool ou alors à sortir en club ensemble, tous sont contents de te rencontrer et c'est... Je vois comment ils sont là, ils communiquent là, ils repèrent qui est tout seul... Ils peuvent simplement demander : « Tu viens d'où ? » On répond : « De Moscou », « Ooooh ! Viens avec nous, assieds-toi... » Et après ils sortent dans un club là ou alors se retrouvent dans la rue. »

¹³⁸Extrait de notes de terrain du 30/07/2013.

Cette hospitalité est aussi soulignée par Dacha : *« À Kiev, il me semble que les gens sont plus « énervés » et pas aussi hospitaliers qu'à Odessa. »* Elle me fait part de sa première soirée à Odessa :

« Nous sommes arrivés tard le soir, on est allé à Chkaf (...) et ce qui m'a beaucoup plu, c'est que tout le monde était très sociable parce qu'à Kiev y a pas cela, que quand t'arrives quelque part on commence simplement à parler avec toi, là-bas personne ne te regarde de biais, bon dans ce genre d'endroits... Personne ne juge comment tu es, comment tu es habillé, que tu sois garçon ou fille tu peux parler avec eux, tu te fais aborder seulement pour discuter, voilà, ce qui m'a plu c'est que les gens sont très ouverts. »

Pour Iaroslava, Odessa est *« plutôt originale grâce aux gens qui vivent ici. C'est qu'il y en a beaucoup qui ont une grande ouverture d'esprit... C'est plus convivial. À Kiev, les gens ont besoin de gagner beaucoup plus pour vivre, stressés et pressés. Ici, on a le temps et c'est joli... »* Quand je demande au photographe Isaev si les gens ne sont pas contre quand il les photographie, il me répond : *« C'est un peuple bienveillant, justement au contraire si tu dis : « Regardez-moi, souriez ! » Elle va regarder et sourire sans problème. »* Pour Vika, les Odessites sont loyaux et tolérants parce que beaucoup de gens ne sont pas d'ici : *« Demande à n'importe qui de t'indiquer la direction... Je suis sûre qu'à Odessa on te répondra plus souvent de manière positive que te tourner le dos. »* J'en ai fait l'expérience le jour de la fête de la libération d'Odessa, comme cette épisode l'illustre :

« Après avoir demandé aux vieilles dames assises à la station de tramway lequel fallait-il que je prenne pour aller à la place du 10 avril, elles m'expliquent que c'est le numéro 2 et qu'il faut que je change à la gare. Je ne suis pas sûre de bien comprendre et je dis qu'il faut que j'y sois dans dix minutes. L'une d'elles me dit que je n'y serai jamais, car on ne sait jamais quand le tramway arrive. Un taxi est garé de l'autre côté de la rue. Elles me disent d'aller lui demander et je décide d'aller le voir, car je vois que le temps tourne, déjà presque dix minutes sont passées et j'ai peur de rater la cérémonie. Le taxi me dit que c'est quarante grivnas, je trouve ça trop cher et je reviens à la station de tram. Elles me demandent : « Alors ? » Je dis le prix et l'une d'entre elles fait non de la tête. Elle dit qu'il faut négocier et elle se lève bon gré mal gré sur ses petites jambes de grenouille arquées avec sa canne, sa fleur en main et son bob. Elle traverse la rue pour négocier le prix. On la voit faire des gestes, ses copines

commentent assises sur le banc que c'est vraiment trop cher. Le tramway pointe son nez au coin de la rue et ses copines l'appellent pour qu'elle revienne à temps. Nous montons toutes les quatre dans le tramway, deux trouvent des places assises, se faisant des politesses dans un tramway bondé (de vieilles personnes) et la même vieille dame reste à côté de moi. Deux stations avant, elles me préviennent que ce sera dans deux stations. Pas très sûre d'avoir bien compris, je demande si c'est la suivante. L'autre me dit que non et celle qui reste à côté de moi debout me dit qu'elle va me montrer. Deux stations après, elle descend avec moi les marches du tram sans sortir et me montre l'arrêt où il faut que je prenne le deuxième tramway. Je souris, remercie, un sentiment de joie m'envahit, ah les babouchkas ! Et me voilà partie pour la place du 10 avril plus du tout stressée, ce fut un bel épisode de gentillesse. »¹³⁹

Lors de ma recherche de terrain je me suis rendue compte qu'il était très facile de rencontrer les personnes à Odessa et d'échanger, d'avoir les numéros de téléphone des connaissances, même celles ayant des postes relativement importants. Une familiarité s'installe très rapidement lors des interviews : la directrice d'un musée me montre les photos Facebook de son fils ; Ludmila veut me marier : « *Tu te maries, s'il y a un jeune homme ?* » ; Ian se moque de moi parce que je suis toute blanche : « *Tu n'aimes pas la mer ? Pourquoi t'as pas bronzé, tu n'as pas du tout bronzé !* » Quand je lui réponds que si un peu, il me taquine : « *Un peu... Tu vas où à la plage ? Mais t'as pas beaucoup bronzé... Tu vas encore arriver à bronzer ?* »

3.3. L'art de raconter la ville

Les histoires racontées sur Odessa mettent en scène la spécificité de la ville et contribuent à faire vivre sa réputation par la parole. Raconter une légende, devenir le narrateur et le passeur d'histoires devient une posture engagée et entretenir et faire vivre les éléments qui la composent par les mots constitue un acte (ré)créatif en soi.

On emmène le visiteur dans un autre lieu – intemporel car imaginaire – afin de s'amuser de sa naïveté. Cette anecdote en est un bon exemple ; au musée historique, Katia me dit :

« Je peux te raconter une très bonne légende d'Odessa. On dit que dans notre cour intérieure... Un de nos hommes politiques Aurel Tibéri, il était très méchant... qu'il se

¹³⁹Extrait de notes de terrain du 10/04/2013.

baignait dans notre fontaine avec des filles, oui, des prostituées... Et les voisins qui l'ont vu par leurs fenêtres, il les a faits tuer par des agents KGB et puis emmurés sous notre exposition sur la guerre. À travers le bâtiment que t'as pas visité. » Interloquée, je demande si c'est vrai. Elle explose de rire et me répond : « C'est une blague !!! Les touristes adorent tout ça ! » Et elle rit de plus belle. Je me sens un peu bête, je lui dis : « Je t'ai cru en plus ! » Elle me répond : « Notre fontaine a été construit fin années 1980. » Et elle rigole. « Mais c'est très drôle. »

Cet épisode montre bien à quel point je suis malléable dans les mains de mes interlocuteurs. Cherchant des informations, je prends celles que l'on veut bien me donner sans pouvoir être sûre de leur véracité ou bien de l'ironie qui les qualifie, ce dont je ne me rends compte que bien plus tard ; je me perds dans leurs dédales. Odessa regorge de légendes qui sont appréciées par les Odessites eux-mêmes. Une compétition existe entre ceux qui se revendiquent avoir la meilleure histoire et qui en seraient les meilleurs conteurs. La phrase suivante qui m'est mainte fois citée : « *C'est ce genre de légendes odessites !* » renvoie à un folklore urbain dont il n'est pas question de vérifier la source. Même mon amie guide dit à ses visiteurs : « *Il y a ce genre de légende, je ne sais pas de combien elle est vraie, mais il y a cet avis.* » Concernant la rue piétonne centrale, la Dérivassovskaïa, elle annonce : « *Tous savent que nous sommes dans la Dérivassovskaïa, comme il est écrit dans un classique : « Vous vous trouvez dans la Dérivassovskaïa, la rue reine du monde entier », nous ne pouvons pas expliquer de manière rationnelle pourquoi la reine, mais si la rue a reçu ce titre, cela veut dire qu'elle en est digne.* » Le but n'est pas d'illustrer la véracité des faits mais de suggérer la possibilité d'une autre histoire par rapport à ce que l'on voit – renvoyant à son intertextualité – et d'emmener le public dans un autre monde grâce à ses légendes. Vitia les définit comme suit :

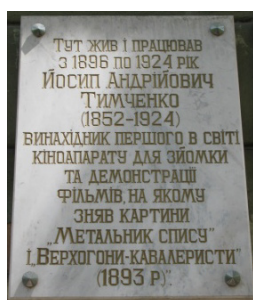
« Il faut croire que les légendes, elles sont... Comment elles se passent ? Au cours de beaucoup de siècles cette réalité a été répétée par beaucoup de gens et elle a déjà changé à tel point que de la réalité, il n'y en a que très peu qui en est resté. Voilà, tout a été inventé, s'est superposé, a été inventé et a été retravaillé d'une certaine manière et il n'en reste seulement que de beaux contes. Et de la réalité, il n'en reste carrément plus rien. »

De même, on me fait souvent part de différentes versions concernant un fait historique laissant la place aux versions aléatoires existantes. Vitia me dit pas exemple : « *Je ne*

mentionne pas la version officielle d'Odessa. Je ne la mentionne pas. Tu peux trouver des livres pour ça... » Vova réitère : « Oui il y a cette version. Je dis prudemment : « il y a cette version » parce que beaucoup de faits odessites sont très débattus » ; « Ce sont des jeux maçonniques. Peut-être que ce n'est pas vrai, mais c'est tellement plaisant. À proprement dit, rien n'existe à part la théorie, dans le sens que nous ne savons pas comment cela a été pensé et nous ne pouvons pas en reconstruire l'origine... » Il continue :

« Ici, tu comprends, tu poses la question et de suite tu trouves la réponse dans les contes aux alentours, c'est-à-dire représente-toi que voilà cette atmosphère existe et... Peut-être la réponse sera telle quelle. Ce n'est pas rare, c'est paradoxal, mais il n'y a rien d'objectif. »

Les rues de la ville sont aussi saturées de plaques commémoratives et de statues rendant hommage aux personnalités locales, réelles ou fictives. Ces marques visibles dans le paysage urbain sont aussi un moyen de revaloriser le patrimoine culturel local et de « taquiner » l'histoire en réactivant des controverses déguisées. Mon amie guide raconte



dans l'excursion *Mythes et légendes d'Odessa* : « On sait tous que le cinéma a été inventé en France, mais deux ans auparavant Timtchenko a créé le même appareil. Nous n'en débattons pas, mais les Odessites aiment parfois dire que le cinéma a été inventé à Odessa. » La plaque commémorative ci-contre, écrite en ukrainien, se trouve sur la façade de la maison où il a vécu.

Elle continue : « Les Odessites aiment dire que chez nous a aussi été créé le jean. Voilà une de ces « petites histoires ». Oleg Gubar explique que le jean n'a pas été créé aux États-Unis et par Levis Strauss, mais à Odessa par une famille juive du nom de Levistrau pour les dockers. Est-ce que cette légende est vraie, je vais en rester là... » L'historien local célèbre annonce, en effet, qu'Odessa était la première ville où le jean était porté comme un habit de mode à grande échelle, ainsi clame-t-il avec espièglerie : « Rétablissons la véracité historique ! Redonnons à Odessa l'aînesse sur la capitale mondiale du jean ! » Leur confection illégale « venant de la légendaire rue Malaïa Arnaoutskaïa, où, comme c'est connu, est confectionnée toute la marchandise de contrebande. » est un thème repris dans plusieurs films



sur Odessa.¹⁴⁰

Cette légende a pris corps dans la statue du duc de Richelieu en jean qui fut inaugurée en 2004 dans le jardin du musée littéraire. Elle reprend de manière humoristique le tout premier monument d'Odessa érigé en 1828 en l'honneur du premier gouverneur de la ville.

Spéculer sur les histoires et les légendes est une manière d'entretenir la dimension mythique de la ville qui, selon mes interlocuteurs, s'effrite petit à petit. Anecdotes, légendes urbaines, historiettes, fables locales, explications métaphysiques, citations, blagues : tout est bon pour raconter et faire parler d'Odessa. Mes interlocuteurs se réapproprient de manière ludique le patrimoine culturel et symbolique de la ville ouvrant un interstice dans ce processus de perte, car « *il est question de reconnaître le rôle des histoires que nous nous racontons nous-mêmes sur le passé pour construire nos identités dans le présent.* »¹⁴¹ Odessa ne serait, en effet, pas n'importe quelle ville et ses habitants non plus. Les surnoms d'Odessa sont un autre bon exemple de spéculation historique, car ils tentent d'inscrire la ville dans une continuité en la comparant à d'autres villes mythiques et ils la positionnent sur une échelle de valeur avec une plus-value. Elle est ainsi surnommée « la perle sur la mer Noire », « le petit Paris » ou encore « la Palmyre du Sud ».

Les légendes font ainsi corps avec la ville y tissant un texte urbain particulier. Et si, finalement, l'histoire d'Odessa n'existait pas deux fois, mais bien une seule fois mêlant fiction et réalité comme le voulait Isaac Babel brouillant la frontière entre récit et autobiographies. Les habitants peuvent ainsi s'en inspirer, y piocher les éléments qui leur plaisent afin de les transmettre aux interlocuteurs étrangers comme moi, rendant par ce processus la ville plus intéressante et créant un lieu flou où j'évolue et je me perds : une zone de non-lieu mêlant expérience personnelle, imaginaire et représentations positives de soi afin que le Verbe ne meurt pas, mais soit transmis quitte à ce qu'il soit galvaudé.

Le paysage urbain devient espace d'intertextualité : les histoires sont tellement ancrées dans ses pierres qu'elles s'y superposent, créant un tissu narratif dense. En racontant, on fait exister les personnages qui ont peuplé l'Odessa d'avant et l'ont rendu célèbre, on les rappelle à la vie afin de donner de la valeur ajoutée à ce que l'on voit. Odessa n'est plus seulement une

¹⁴⁰http://www.odessitclub.org/events/presentations/jeans_duc.php, (accès le 09/09/15). Thème repris dans le film *L'art de vivre à Odessa* (1989) et dans la série *Odessa-Mama* (2012).

¹⁴¹David MORLEY, Kevin ROBINS, « No Place Like *Heimat* : Images of Home(land) in European Culture », in CARTER, Erica, DONALD, James, SQUIRES, Judith, ed., *Space and Place. Theories of Identities and Location*, Londres : Lawrence & Wishart, 1993, p 9.

jolie ville, c'est la ville où Leonid Utesov serait né et qu'aurait arpenté Ostap Bender.¹⁴² Les personnages fictifs sont devenus autant les citoyens d'Odessa que les personnes vivantes et leurs histoires font partie de l'histoire de la ville comme Tania m'en fait part :

« Sur Odessa ? Oh ! Je peux parler des heures et des heures parce que j'adore la ville et... J'aime beaucoup l'histoire de cette ville et j'ai... Cette histoire pour moi est comme... mon histoire personnelle. C'est-à-dire, les gens qui ont fondé cette ville j'ai tant entendu parler d'eux dans mon enfance... Oui, c'est parce que ma maman elle travaille au musée littéraire (...) » Elle sourit. *« C'est que je connais peut-être mieux l'histoire et les gens qui habitaient autrefois dans cette ville que... Je les connais mieux que les gens qui habitent aujourd'hui. Et c'est-à-dire, quand je me promène dans les rues d'Odessa, je me promène aussi à travers le temps. C'est-à-dire, par exemple... Quand je vais dans la rue Bounine (...) parfois je dis la rue policière [son ancien nom] au lieu, au lieu de dire rue Bounine. (...) Et la rue policière, peut-être je lisais chez Kataïev ou chez Jabotinsky qui est... dans quelques livres sur Odessa. Et aussi les héros de ces livres, de Jabotinsky, de Kataïev... Ils marchent dans cette rue avec moi. C'est à dire quand... Je viens dans quelques cours d'Odessa et je regarde la mer du troisième étage, et je comprends que c'est la cour où habitait Zossia Sinitskaïa, c'est aussi un personnage littéraire. C'est-à-dire, la ville est peuplée non uniquement des gens qui habitent ici aujourd'hui, mais aussi des gens qui ont vécu ici autrefois et aussi des personnages littéraires. Comme ça je vois la ville en quelques dimensions en même temps... Euh, dans quelques époques en même temps. »*

Odessa est devenue un palimpseste modulable : *« Le lieu géographique qui, accumulant au fil du temps un panel de signifiants mythiques, historiques et littéraires uniques à celui-ci, devient une sorte de palimpseste dont le récit peut être reformulé et élaboré mais jamais effacé. »*¹⁴³ Plus il a de strates, plus celui-ci peut se réinventer et devenir le bloc solide sur lequel la spécificité de la ville se fonde. *« Les traits essentiels de ce qui deviendra le « texte odessite » de la littérature russe »* définis par Rebecca J. Stanton vont être repris et *« naturalisés »* par mes interlocuteurs : *« le soleil, la mer, le commerce, la couleur, les*

¹⁴²Lors des visites, Vova me montre constamment les lieux où il aurait vécu, mangé, fait ceci ou bien cela : *« Dans la Bazarnaïa, Ostap Bender va inspecter Grekov » ; « Je vous montre le lieu où Bender... Oui ! Ici, quant à Liquidation. Vous voyez où a habité Koreïko. Ici, a habité David Markovitch... En bref, à peu près 15 films... dans cette cour... Bon, tu fais attention, voilà ici Bender passe, ici ou bien ici, mais il me semble ici. »*

¹⁴³Rebecca Jane STANTON, *op. cit.*, p 3-4.

paillettes, le glamour, la variété et l'abondance. »¹⁴⁴ Le but d'Isaac Babel était, selon elle, de proposer « *une véritable description, lumineuse et joyeuse du soleil* » qui deviendra son « *talisman météorologique.* » Odessa, c'est avant tout la mer et la chaleur méridionale attirant les estivants. Ian développe cette idée comme suit :

« Odessa, je t'explique, c'est cette ville qui est un aimant pour les gens du monde entier. Odessa, c'est une ville de légende. C'est une légende, une légende pure. Premièrement, c'est le mélange des cultures, le mélange des peuples, des nationalités, et ici il y a la mer ! La mer attire les gens, tu comprends ? Comme je l'ai dit, si Odessa n'avait pas été sur la mer, cela aurait été un lieu reculé, perdu, retiré, provincial. La mer c'est tout, elle donne l'air, la direction, les gens viennent, se reposent ici, tu comprends ? Même la mer... Je vais souvent me reposer quelque part, à Chypre, Antalya, là-bas la mer est magnifique, ici elle est sale, mais les gens s'y précipitent : « Odessa Odessa ! » Ici, il y a l'opéra, les relations entre les gens pas aussi dures que dans les autres villes, Moscou c'est une ville rapide, alors qu'Odessa c'est une ville tranquille, de vacances... »

3.4. « La mer sans Odessa, c'est juste de l'eau »¹⁴⁵

« Voilà ce genre d'atmosphère russe méridionale, l'atmosphère russe méridionale d'une ville balnéaire. »

Station balnéaire traditionnelle de l'Union soviétique et du monde russophone, Odessa fait aussi partie des histoires de famille. « *Odessa, c'est une station balnéaire et de l'Union tous venaient ici, et de l'Union tous viennent jusqu'à aujourd'hui.* » Jenia me raconte la rencontre de ses parents sur la plage, son père étant venu de Samara à Odessa pour se reposer. Nastia me dit : « *Quand tu voulais souhaiter quelque chose de mal à quelqu'un sous l'URSS, tu disais : « Qe chez toi viennent tes proches tout l'été ! » » Viktor rajoute : « *Habituellement, chez nous viennent les proches en vacances, ce n'est pas important d'où, d'Ukraine, de Russie, même du Kazakhstan, ils bazardent leurs affaires chez nous et ils vont à la mer, ils bronzent comme des écrevisses et ils n'ont envie de rien d'autre !* »*

L'art de profiter de la vie est affaire de tous comme j'ai pu m'en rendre compte dès les premiers mois de ma recherche :

¹⁴⁴*Ibid.*, p 29.

¹⁴⁵Strophe de la chanson *Odessitka* chantée par la kiévienne Svetlana Ostrovskaja (2011).

« Sur la plage Langeron à côté du Delphinarium les gens sont assis au bord de la mer sur des bancs en ciment encadrant des tables en ciment, également. Ils boivent de la bière, mangent des petites crevettes et calamars séchés avec des pépitas, des petits concombres salés et d'autres aliments essentiels au pique-nique. Bon enfant, premières chaleurs, les arbres n'ont pas encore de feuilles, le parc est marron, mais beaucoup de personnes, vélos, trottinettes, poussettes, rollers, tous profitent de l'air chaud. »¹⁴⁶

Les proverbes dits odessites maintes fois cités par mes interlocuteurs reflètent bien cet esprit de nonchalance qui règne : *« Nous ne nous dépêchons nulle part »* ; *« Celui qui a compris la vie ne se dépêche pas. »* Dmitri insiste sur la spontanéité, le vivre au jour le jour qui prime à Odessa : *« Un mode de vie lent... Comme une atmosphère de tortue »* ; *« Odessa elle ralentit tout de même [vsio taki] »* Ania et Macha me confient :

« Les Odessites sont un peu plus nonchalants parce que beaucoup d'écrivains l'ont dit, qu'Odessa c'est la ville du repos. Et voilà, quand ils arrivent, les gens des mégalofoles, mon amie Moscovite, elle dit toujours, vous marchez comme des tortues... On va même au travail à ce rythme là... On ne se presse pas... Mais ce n'est pas de la paresse, c'est juste comme ça. »

Dacha explique que la ville conditionne, *« elle change un petit peu ton état intérieur et, tu sais, comme ton humeur »* :

« Il y a des villes auprès desquelles... Comme si, en toi, apparaissait une sorte d'énergie, ça peut être de la joie qui commence à se manifester, là, les yeux brillent, tu sais... C'est comme une disposition heureuse... Comme une espèce d'harmonie à l'intérieur de moi... Mais je le sens en moi et les gens le disent... Beaucoup le disent sérieusement. Et on a dit à maman quand elle est revenue d'Odessa, on lui a aussi dit : « Vous avez tellement bonne mine ! » Il me semble que c'est surtout à cause du fait que dans la ville il n'y a pas ce genre de stress, que peut-être tous sont plus nonchalants et que, voilà, tu deviens toi-même plus nonchalante, tu te sens bien (...) C'est comme une énergie qui viendrait des gens. Déjà quand tu marches dans la rue, il y a comme un sentiment de joie... pas comme... Une tension, quand les gens sont mauvais, agressifs, ou bien quand les gens sont très fatigués, bon voilà à Kiev oui, tu

¹⁴⁶Extrait de notes de terrain du 07/04/2013.

marches et tu ressens, que tu es toujours stressée, tu sais... Alors qu'à Odessa, il y a cette atmosphère de repos, le repos comme si, je ne sais pas... Peut-être grâce à la belle architecture, surtout dans le centre, tu te balades et c'est comme si... C'est agréable ce genre de sentiment, comme si t'étais dans un film. »

Se sentir comme faisant partie d'une fiction ayant lieu en un temps suspendu dans un endroit irréel où les habitants s'arrangeraient comme cela leur va le mieux.

Vitia reprend cette idée : *« Pour les Odessites, il faut que tout soit confortable. L'Odessite, c'est ce genre de personne qui se relaxe dans un sanatorium, qui si cela ne lui est pas confortable, alors... Il ne vient pas et ne participe pas. »* Nastia confirme : *« Bon, ce qui me plaît, c'est qu'ici tout est nonchalant, c'est-à-dire qu'à Moscou, si t'habites à Moscou, là-bas du point de vue de la vie, il se peut que ton chauffage ne marche pas... Alors qu'ici tu peux être tranquille sur ton divan avec une glace... »* Jenia insiste cependant sur le côté négatif de la chose : *« Seulement à Odessa, c'est impossible de travailler... Tout le monde est ramolli, le climat rend fainéant, nonchalant... C'est un grand problème »*¹⁴⁷ Dacha renchérit : *« Moins de travail ! Et plus de repos, pas par rapport au fait de rester à la maison, mais concernant le fait d'aller chercher quelque part quelque divertissement, aller à un concert, aller dans un bar, aller danser... »* Anton m'explique aussi sérieusement qu'à Odessa on peut dire sans problème : *« J'ai envie d'être malade deux jours ! »* pour ne pas aller travailler.

La représentation du fait que les Odessites profitent de la vie est reprise par cette image postée sur le groupe Facebook *Fascinante Odessa*.¹⁴⁸



*Et ne dites pas qu'à Odessa
les gens vivent mal*

¹⁴⁷Nastia me cite encore en exemple une jeune fille de Novossibirsk en visite à Odessa : *« Je ne comprends pas du tout comment vous faites pour travailler ici à Odessa ! »*

¹⁴⁸<https://www.facebook.com/excursions.in.odessa>, (accès le 05/03/14).

Faire bonne chaire, être bon vivant...

La vie à Odessa est ronde comme des pastèques bien rouges qui dégueulent de leurs cages en pleine rue, appelant à croquer la vie à pleines dents...

Cette manière de voir la vie et d'en profiter est interprétée par mes interlocuteurs comme un « caractère » qui serait représentatif des Odessites. Pour le photographe Isaïev :

« Cela veut dire que c'est un caractère léger avant tout, de la bienveillance, et ce genre de relation légère au monde, peut-être parce que nous sommes près de la mer, à la frontière de la steppe et de la mer, de manière naturelle tout cela se reflète en nous... Je connais encore des anciens habitants, de très vieux dont les aïeux vivaient lors de la création de la ville. Ce sont de vrais Odessites, qui aiment faire bonne chère, bien se reposer... Comme on sait boire quelque chose d'agréable... disons du bon vin. C'est propre aux Odessites. »

Selon la directrice du musée littéraire, cette manière d'être a déjà été définie dans la littérature car « la perception du monde d'Odessa, Jvanetsky l'a dit, qu'il existe un caractère odessite et une conception du monde odessite » :

« C'est voilà cette joie de vivre. La vie est romantique, dans les détails, on aime faire bonne chère, oui. Tout doit être savoureux. Visuellement, cela doit être appétissant, oui ? C'est-à-dire l'amour de la vie. »

Savourer la vie, la croquer à pleines dents et bien manger m'est cité comme quelque chose d'essentiel et beaucoup de mes interlocuteurs me décrivent des mets locaux délicieux lors d'interviews, me mettant l'eau à la bouche. D'autres me donnent des recettes comme la directrice du musée Blechtchounov qui m'explique très sérieusement comment cuisiner le vrai caviar d'aubergine : « Vous avez goûté ? C'est un plat fréquent... Où l'avez-vous goûté ? Dans un café, au restaurant ? » Je lui réponds que c'était chez la mère d'une amie. « Voilà !! Parce que le vrai caviar il faut le goûter seulement à la maison parce que ce qui est fait au restaurant... C'est en petits, petits, petits morceaux, le vrai caviar, on le fait comme cela, essayez ! »

La cuisine odessite est affaire de fierté locale et les commentaires par rapport à l'image ci-dessous trouvée sur la page Facebook *J'aime Odessa* en jouent de manière ludique en réactualisant les représentations de « la vieille Odessa » :



« Sonetchka, petite, mange un peu avant de te balader... Tant que tu n'as pas tout mangé, tu ne sors pas dans la cour... » ; « C'est indescriptible » ; « Avec les années, une jeune fille avec des pêches se transforme en une femme avec des pastèques et le reste en beauté, tout ce que l'on adore » ; « Je me souviens de mon enfance et de ma jeunesse. Il y avait des

tables comme celle-ci à Odessa » ; « Il y a aussi peu à manger que chez moi pour Shabbat » ; « Ce sont les nôtres !! » ; « Oh que oui ! [Taki da !] »¹⁴⁹ Pas de doute, nous nous trouvons bien à Odessa !

La cuisine locale est un élément important de l'image de marque de la ville, car elle réactualise des motifs prégnants de son histoire et est une valeur touristique sûre.

3.5. La cuisine odessite

Si Odessa était un plat, elle serait ...

Des gobies en conserve (bytchki), du poisson farci, des boulettes de poisson (Vorschmack), du scombres et des harengs, du caviar en boîte, des côtelettes, du poisson, de la plie commune (kambala), des gobies en conserve dans du jus de tomate, du poisson et des pommes de terre, du caviar d'aubergine, du poisson et du Napoléon, tous les poissons, soit des moules, soit des coquillages, du poisson frit, une grande assiette – plusieurs bouts de pain azyne, du raisin, de la viande bouillie, du poisson salé, de la salade Olivier, du borsch ! Des croquettes de poisson, le poisson est un plat du littoral. Cependant, le 'poisson farci à l'odessite', lui, est connoté comme faisant partie de la cuisine juive. Véritablement odessite !

¹⁴⁹<https://www.facebook.com/odessasoul/photos/pb.216883401707932.-2207520000.1427218396./707265162669751/?type=3&theater>, (accès le 07/04/14).



Le poisson farci, un des emblèmes de la cuisine locale, est le thème de cette blague traditionnelle postée sur le groupe Facebook *Odessa telle qu'elle est* :

« Dans un appartement odessite un coup de téléphone retentit :

-C'est Dodik de New York, je peux parler à Ziama ?

-Non, Ziama est morte.

-Mon Dieu, quel malheur ! Et Fira c'est possible ?

-Fira est morte aussi.



-Qu'est-ce qui se passe chez vous, une épidémie ?

-Non, je mange juste du poisson farci...

-Et alors qué ça fait, qué vous mangiez votre poisson ?

-Quand je mange du poisson farci, pour moi TOUS sont morts ! »

Les commentaires d'internautes qui suivent montrent que les blagues sur les Odessites de New York sont aussi appréciées par les Moscovites : « *À Privoz on peut trouver du béluga... J'aime Odessa, mais à Moscou il n'y a pas de Privoz !!* »¹⁵⁰

Pour le directeur de l'association pour le tourisme d'Odessa – créée en 2012 à son initiative – la cuisine odessite reflète l'histoire de la ville, son esprit et donc sa particularité.

Bien que la composante juive – comme la blague ci-dessus y renvoie – en soit considérée comme un élément fondateur, le multiculturalisme d'Odessa est aussi mis en avant comme composant essentiel de sa différence locale. Effectivement, Odessa fut colonisée au début du XIX^{ème} siècle par différentes nationalités, chacune apportant avec elle sa cuisine traditionnelle et, au fil des époques, leur mélange aurait créé la « cuisine odessite ».

En 2013, la gastronomie locale était à l'ordre du jour pour le développement de la marque d'Odessa et de sa région : pour chaque événement de rue – festival du tourisme, les jours de l'Europe, l'anniversaire de la ville – se trouvaient des stands culinaires représentatifs des différentes communautés d'Odessa. Un calendrier odorant édité par la compagnie Plaske du nom d'*Odessa International Cuisine* me fut également offert. Chaque mois une des diverses cuisines que l'on trouve dans la ville était mise à l'honneur : russe, juive, bulgare, grecque, polonaise, allemande, italienne, arménienne, moldave, française, ukrainienne et turque. Le directeur de l'association pour le tourisme m'explique :

« La cuisine odessite, c'est une cuisine régionale qui a son propre visage grâce au fait qu'à Odessa il y a beaucoup de nationalités. Et voilà, c'est le mélange de nationalités qui s'est passé sur un territoire, ça a donné sa propre... Voilà, c'est ce qui différencie Odessa des autres villes parce qu'ici s'est formé un environnement multiculturel quand côte à côte vivaient les Juifs, les Ukrainiens, les Russes, les Européens là, les Turcs, avec différentes religions, avec différentes traditions, avec différentes coutumes, c'est-à-dire tous se trouvaient sur un seul territoire et... Avec le temps ont appris... à se tolérer l'un l'autre et se sont mélangés culturellement, se sont mélangés par la parenté. Ça a donné à Odessa sa langue pittoresque, son accent, son sens de l'humour original, sa cuisine typique du mélange de différentes cuisines, de différents

¹⁵⁰<https://www.facebook.com/odessasoul/photos/pb.216883401707932.-2207520000.1427218396./680325472030387/?type=3&theater>, (accès le 07/04/14). Elle est une variante d'une blague de l'humoriste russe Zinovy Vysokovsky, https://www.youtube.com/watch?v=HUA_H0I5pt4, (accès le 06/09/15).

peuples. C'est aussi une marque de fabrique : la cuisine odessite. Vous avez été à Datcha ? (...) Des plats juifs, du Vorschmak et du poisson fourré. »

La plaquette officielle de la ville en anglais à destination d'un public touristique non-russophone qui me fut donnée par l'attachée à la culture et au tourisme du conseil municipal reprend cette rhétorique et propose toute une section dédiée aux activités culinaires et gastronomiques intitulée *Apprendre à cuisiner à la manière odessite*. Il y est écrit : « *La cuisine d'Odessa est un mélange unique de recettes locales et internationales. (...) Elle combine les traditions culinaires des habitants ukrainiens, des Russes, des Coréens, des Bulgares, des Grecs, des Roumains, des Turcs et des Juifs d'Odessa, auxquelles s'ajoutent les compétences de fabrication du vin des colons allemands et suisses.* » Une excursion à Privoz y est proposée, car il est « *aussi cosmopolite que la ville elle-même, nous pouvons y trouver des surprises exotiques. (...) L'atmosphère créée par les locaux tellement hauts en couleur dans leurs apparences, riche par leurs dialectes et attitudes en rajoutera à l'expérience.* » Un cours de cuisine « typiquement odessite » au célèbre restaurant de cuisine odessite *Datcha* propose également caviar d'aubergine et Vorschmack [mot yiddish – entrée à base de poisson].

Le propriétaire de ce restaurant, Savely Libkin, est une figure phare de la cuisine odessite.¹⁵¹ Ses ouvrages de recettes de cuisine s'intitulent *Ma cuisine odessite* (2013) et *La tablée odessite de Privoz à la Dérivassovskaïa* (2015), tous deux édités à Moscou, sont présentés en 2015 dans un article sur le tourisme culinaire dans l'Almanach odessite, référence intellectuelle locale.¹⁵² Le directeur de l'association pour le tourisme y écrit : « *C'est un des propagandistes d'une des marques les plus éclatantes de la Palmyre du Sud, des traditions uniques de la tablée à base de recettes créées par des personnes de groupes ethniques différents formant une communauté particulière : celle des Odessites.* » Il cite en suivant des plats du livre qui lui semblent particulièrement « typiques » dont le caviar

¹⁵¹ Il est également propriétaire de divers restaurants connus aux thématiques différentes. Par exemple, *Kompot* propose un mélange de cuisine française et locale dans une ambiance « plus-que-française », *Tavernetta* est un restaurant italien chic et délicieux et *Steakhouse* est 'the place to be' dans la Dérivassovskaïa. *Datcha* propose des plats odessites typiques en bord de mer, car Lipkin est, bien sûr, odessite. Selon Iaroslava « *il aime beaucoup la ville.* »

¹⁵² L'Almanach odessite *Dérivassovskaïa – Richelievskaiâ* est une publication trimestrielle à l'initiative du club des Odessites. Elle existe depuis 2000 et publie des textes aussi bien littéraires que scientifiques sur la ville. Depuis 2011, ils sont publiés par l'entreprise Plaske (dont le président de l'association du tourisme est vice-président) qui édite aussi les calendriers conçus par le musée littéraire rendant hommage chaque année à une rue centrale et les livres dédiés à Odessa dans la « bibliothèque odessite ».

d'aubergine, le Vorschmack « pas entièrement russe », des soupes de plie commune et de mullet, du rôti de bœuf aux olives noires et le gâteau « Napoléon » en tant que dessert.¹⁵³

Certains de ces plats typiques sont aussi repris dans un article intitulé *La cerise sur le gâteau [samy tsimes] : 10 plats de la cuisine odessite* qui fut publié sur le blog de la rédaction du magazine moscovite en ligne tendance *The Village*.¹⁵⁴ L'expression typiquement odessite « samy tsimes » fait référence à un plat sucré à base d'haricots issu de la cuisine juive, le « tsimes ». Elle est aussi récupérée localement pour l'image culinaire de la ville, car depuis août 2014 un marché culinaire mensuel nommé *Tsimes market* a vu le jour. Le 1^{er} août 2015, j'y ai assisté au yacht club et l'esthétique de la mise en scène nous plongeait dans l'atmosphère de la « vieille Odessa » reprenant les motifs babéliens : nous avons été accueillis par deux bandits en marinière, une vieille valise à la main, qui nous commandaient de donner un petit quelque chose aux bandits de la Moldavanka sur fond de chanson yiddish avec un décor du début du XX^{ème} siècle. Comme il est écrit sur l'affiche : « Odessite d'origine... Marchandage à l'entrée »¹⁵⁵



On pouvait aussi y déguster des gobies frits, tradition culinaire odessite, ou encore des burgers coréens. Des gens sortaient de l'évènement avec des chapeaux en journaux sur la tête sur lesquels était écrit « Odessite » sur le rebord (dont ce monsieur en chemise ukrainienne sur la photo). Dans la soirée, la comédie odessite *Primorsky boulevard* (1988) fut projetée. Pour Ludmila, elle représente « *l'Odessa que j'aime, elle est gaie, débonnaire, ce genre de chose plaisante et bienveillante.* » Ce film soviétique emblématique de la ville fut

¹⁵³Ivan LIPTUGA, « Food Tourism », Odessky almanach, N°61, tome II, 2015, p 345-346, http://www.odessitclub.org/publications/almanac/alm_61/content.htm, (accès le 02/08/15).

¹⁵⁴<http://www.the-village.ru/village/city/odessa/115437-odesskaya-kuhnya> (accès le 21/05/15). Article publié le 7 juillet 2012 : « *Odessa est sûrement la seule ville en Ukraine où la cuisine locale n'est pas un concept abstrait d'un guide touristique, mais un fait entièrement comestible. Certains considèrent la cuisine odessite juive, les autres une variante ukrainienne. Les deux avis sont exacts, si on tient compte du multiculturalisme de la ville portuaire.* »

¹⁵⁵<http://vk.com/tzimesodessa>, (accès le 02/08/15).

aussi projeté lors d'une séance gratuite au festival de films international d'Odessa de 2013 sur les escaliers Langeron, pleins à craquer. Cette comédie basée sur une histoire d'amour joue sur les motifs locaux : le tourisme, l'amour pour l'architecture locale, la ville de cinéma où scénario de comédie et vie réelle se mélangent, faisant passer le message aux spectateurs qu'à Odessa les histoires de cinéma sont aussi des histoires vraies (ou alors peuvent le devenir).

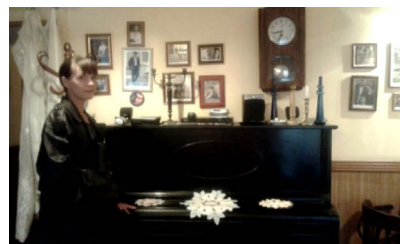
Le festival culinaire concurrent joue aussi sur son côté « odessite » et s'appelle *TAKI DA VKOUSNO !* [Oh oui que c'est bon !]¹⁵⁶

La couleur locale reprise dans la restauration odessite

La mise en scène de la cuisine odessite actualise tous les motifs de l'imaginaire que j'ai jusqu'à présent identifiés : le jargon local, l'influence de la communauté juive, la vie des cours intérieures et son multiculturalisme et la figure de l'Odessite – du bandit de la Moldavanka aux « mamas odessites ». Des restaurants proposant des plats typiquement odessites reprennent ces motifs popularisés par le cinéma et la littérature.



Le restaurant *Gotsman* qui se trouve en face de la préfecture de police et de la statue de l'acteur plonge les clients dans l'ambiance du film *Liquidation*, leur offrant aussi la possibilité d'enfiler les vêtements du héros principal. Des phrases culte de la série sont aussi reprises dans le menu.



Le restaurant *Les fables odessites* [odesskie maïsi – mot yiddish] est un restaurant familial proposant de la cuisine odessite avec de « l'âme odessite ».

Il a ouvert en mai 2013 dans une rue centrale.

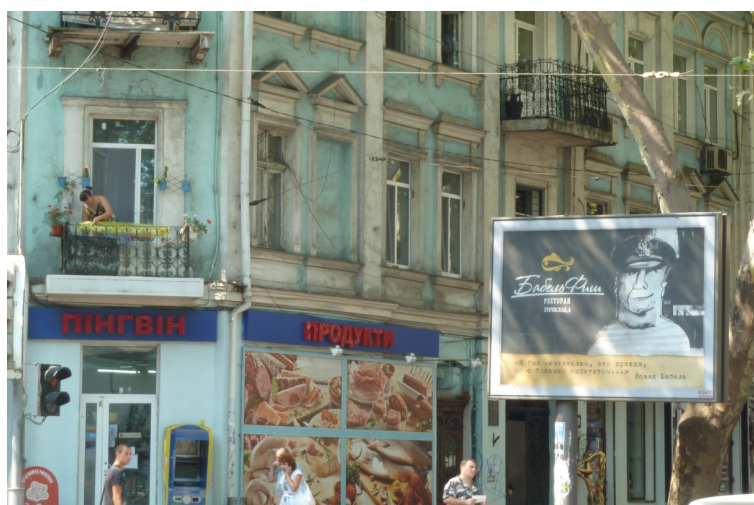
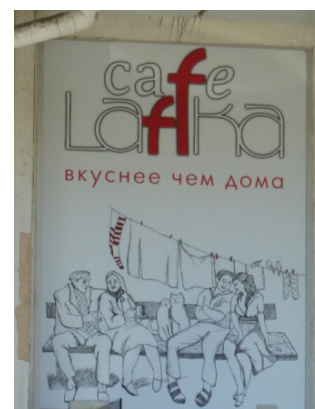


¹⁵⁶<http://expodessa.com/takidavkusno/about/all/>, (accès le 04/08/15).



Le menu estival de 2013 du restaurant *Gogol Mogol*, qui se trouve dans la rue Gogol, propose également des plats typiques locaux. Il reprend aussi le motif des « mamas odessites » discutant aux balcons de la cour dans le jargon local. Dacha me les décrit comme telles : « Ces femmes odessites qui sortent dans la cour dans leurs robes

de chambre et que là dans toute la cour elles commencent à discuter et qu'on les entend d'un bout à l'autre de la cour. » Maïa surenchérit : « Je connais ces personnes qui s'échangent des répliques debout aux balcons d'en face qui blablatent en permanence ! » Le café Laffka « meilleur qu'à la maison » reprend aussi l'imagerie de la cour « couleur locale » avec le linge qui sèche.



Les publicités pour le restaurant *Babel Fisch* reprennent des expressions issues de la prose d'Isaac Babel qui s'inscrivent dans le paysage urbain, comme le montre la photo ci-contre.

« J'étais un rêveur, c'est vrai, mais avec un grand appétit... »

Le tourisme est le vecteur et le porteur de cette image de la ville permettant aux Odessites de se considérer différents. Grâce à lui, cette différence est exportée et permet à la ville et à ses habitants de conserver un statut particulier dans l'imaginaire collectif russophone. Cependant, celui-ci se doit d'être réaffirmé dans le contexte ukrainien contemporain, car pour mes interlocuteurs, Odessa ce n'est pas seulement une ville qui mérite d'être connue pour son exotisme local, mais c'est aussi et avant tout un projet historique qui porte en lui des valeurs humanistes qui sont aujourd'hui complètement bafouées par un gouvernement perçu comme irresponsable.

Chapitre 4 La défense du patrimoine associé à Odessa

« Les villes possèdent aussi une ambiance générale qui ne dérive pas simplement de leur apparence externe ou même de leur vie de tous les jours, mais aussi de la prise de conscience de leurs habitants d'un espace historique partagé. À part lors de moments de grave confrontation violente, les conflits entre les divers groupes dans une ville ne les empêchent pas de nourrir une perception commune et mythologisée de l'identité globale de la ville. Cette mythologie distincte mais, cependant, liée à une combinaison de caractéristiques actuelles existantes dans la vie urbaine est indispensable pour maintenir la perception de l'identité d'une ville comme un lieu pas seulement différent d'un autre, mais préférable à eux de manière vitale. Une telle perception distinctive de l'identité urbaine, où qu'elle existe, tend à mettre en valeur la perception des habitants de leur propre identité personnelle. »¹⁵⁷

Le sens donné à l'affiliation des habitants à la communauté imaginée des Odessites est défini via la revendication des valeurs auxquelles elle est associée. L'histoire originelle d'Odessa et les conditions de sa création supportent un discours d'exceptionnalisme et les valeurs associées à la construction de la ville sont perçues par mes interlocuteurs comme une alternative positive à la gestion politique et économique du gouvernement ukrainien de 2013 et du renouvellement de la population urbaine. Les Odessites porteurs des valeurs de la ville seraient de moins en moins nombreux et ils se sentiraient menacés par les nouveaux arrivants des campagnes ukrainiennes environnantes.

Les habitants de la ville sont alors catégorisés entre, d'une part ceux qui peuvent se revendiquer « Odessites » en toute légitimité, car ils sont patriotes des valeurs qui sont historiquement associées à la ville, et d'autre part ceux à qui ce droit est refusé, « les nouveaux arrivants », pour leur indifférence manifeste par rapport au patrimoine odessite. Être Odessite m'est défini par un engagement manifeste pour sauvegarder l'esprit de la ville en en promouvant sa spécificité historico-culturelle et son patrimoine. C'est grâce à eux qu'Odessa doit sa célébrité et qu'elle peut encore la capitaliser. Comme le précise Valéry Smirnov : « Le mot « nouvel arrivant » ne résonne jamais à l'adresse des gens qui sont

¹⁵⁷Samuel C. RAMER, « Meditations on Urban Identity : Odessa/Odesa and New Orleans », in RAMER, Samuel C., RUBLE, Blair A., ed., *Place, Identity, and Urban Culture : Odesa and New Orleans*, Kennan Institute Occasional Paper 301, Washington : Woodrow Wilson International Center for Scholars, 2008, *op. cit.*, p 5.

*devenus de véritables Odessites. Un exemple de cela – la légende vivante d’Odessa, Vova Pouchkine, né à Léninegrad. »*¹⁵⁸

En effet, Alexandre Pouchkine, créateur de la langue russe contemporaine, a été le premier promoteur de la spécificité d’Odessa dans son ouvrage de référence *Eugène Onegin* publié en 1833. Aux yeux de certains de mes interlocuteurs, ce fait légitime la place de la langue russe à Odessa qui a donné ses lettres de noblesse à la ville dans la culture russophone.

4.1. La place traditionnelle de la langue russe

En effet, bien que la langue russe puisse prendre une dimension politique forte dans un pays où la seule langue officielle reconnue est l’ukrainien, je vais l’appréhender surtout comme le cadre symbolique permettant l’expression et le ressenti de cette spécificité. Pour certains de mes interlocuteurs, elle est toujours perçue comme unique langue de culture légitime plus connue sous l’expression « l’Immense parole russe »¹⁵⁹, statut qui serait alors dénié à l’ukrainien. Comme le souligne très pertinemment Tanya Richardson : « *Les acteurs politiques et culturels ont contré l’ukrainisation en faisant appel au Mythe Odessite afin d’élaborer une idéologie de distinction affirmant qu’Odessa n’est pas ukrainienne mais plutôt connectée avec la Russie et partout au-delà de la nation.* »¹⁶⁰

Odessa est et reste (pour l’instant) une ville russophone pour mes interlocuteurs, peu importe leurs origines. La langue russe est la langue de communication de tous les jours. Tous mes interlocuteurs sont russophones bien qu’ils parlent aussi l’ukrainien. Certains d’entre eux ont même participé après la *Révolution orange* à des mouvances ukrainophiles et ne parlaient qu’en ukrainien. Cependant, ils m’expliquent que cela n’a pas duré longtemps, car comme le dit Jenia, l’impression qui règne est qu’« *ici, l’ukrainien, dans tous les cas, est étranger.* » Bien que presque tous les films au cinéma soient sous-titrés ou doublés en ukrainien, il faut noter que lors du festival international de films d’Odessa en 2013 tous les films étaient sous-titrés en russe alors que les organisateurs venaient de Kiev. Les discours officiels et les débats à la mairie sont tenus en russe et la plupart des affiches publicitaires sont en russe. Les serveurs abordent les clients en ukrainien seulement dans les restaurants ou cafés ukrainiens

¹⁵⁸<http://www.odessit.ua/news/odessika/6578-valeriy-smirnov-odessity-i-odesyty-dve-bolshie-raznicy.html>, (dernier accès le 28/09/15).

¹⁵⁹Je renvoie à la traduction de ce concept de Jean-Louis Backès dans son ouvrage *Requiem, poèmes sans héros, et autres poèmes*, Paris : Gallimard, 2007.

¹⁶⁰Tanya RICHARDSON, « Walking Streets... », *op. cit.*, p 14.

et en août 2015 c'était la première fois qu'un vendeur de magasin s'adressait à moi en ukrainien, ce qui m'a fait très bizarre.

Odessa est représentée par mes interlocuteurs comme une oasis de culture russophone dans la campagne ukrainienne « barbare », une presque-île sur la mer Noire reliée à une steppe infinie, la capitale économique et culturelle de la région. Son statut privilégié en Ukraine est systématiquement souligné.¹⁶¹ Terre d'exotisme de tout temps dans l'Empire russe, la ville a gagné ses lettres de noblesse grâce au plus grand des poètes russes exilé politiquement sur ses terres et qui lui a fait don de son talent.

Pouchkine, c'est notre tout !

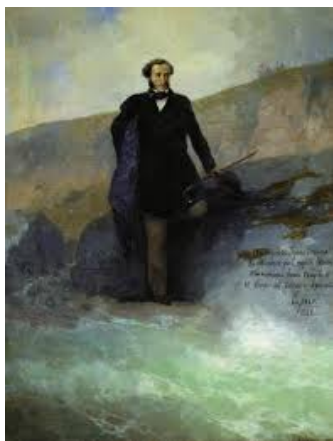
Selon Tania, Alexandre Pouchkine (1799-1837) par ses strophes dédiées à Odessa dans son œuvre *Eugène Onegin* dont il en a écrit une partie lors de son exil à Odessa en 1823-1824, aurait laissé à la ville un « manuscrit immortel ». Ces strophes sont, en effet, devenues une « attitude textuelle »¹⁶² pour parler de la ville et sont citées de manière récurrente en tant que référence ayant statut de preuve de la situation exceptionnelle d'Odessa dans la Russie tsariste, notamment dans les écrits scientifiques qui lui sont dédiés. De nombreux monuments dans la ville rendent hommage au plus grand poète russe : son buste trône sur le boulevard Primorsky tournant le dos à la mairie, une autre statue lui est dédiée devant le musée qui lui est consacré et son ombre orne les pavés de la ville à la place de l'hôtel Reno, disparu depuis, où il aurait résidé. Un festival de poésie local lui rend aussi hommage, il est intitulé *L'automne de Pouchkine*.¹⁶³

Au musée des Beaux-arts d'Odessa se trouvent également deux peintures du grand peintre de marines Ivan Aïvazovsky (1817-1900) qui le représentent face à la mer Noire. Sur l'une d'elles, la strophe d'un de ses poèmes dédié à celle-ci est lisible. Les quatre employés à qui j'en demande le nom me le récitent chacun à leur tour, mais ne peuvent pas m'en dire le nom. Il s'intitule *Adieux à la mer* (1824) et fut traduit en français par la célèbre poétesse russe Marina Tsvétaïeva.

¹⁶¹Tanya Richardson reprend aussi cette idée dans son article *op. cit.*, p 31.

¹⁶²Edward W. SAID, *L'orientalisme*, Paris : Éditions du Seuil, 1980.

¹⁶³<http://www.odessa.ua/ru/news/54341/>, (accès le 09/09/15). L'ombre de Pouchkine sur le trottoir fut inaugurée le 26 septembre 2013. Le musée Pouchkine qui a ouvert il y a plus de trente ans se trouve dans l'ancien hôtel de Sicard, homme d'affaires marseillais où Pouchkine a résidé le premier mois de son arrivée.



« Adieu, Espace des Espaces !
 Pour une dernière fois mon œil
 Voit s'étirer ta vive grâce
 Et s'étaler ton bel orgueil. » ¹⁶⁴

Le 6 juin 2013, une petite cérémonie organisée devant son buste célébrait le jour de Pouchkine. Cette fête est aussi connue sous le nom du *Jour de l'Immense parole russe* en Russie. Sa mise en scène est révélatrice de l'utilisation politique du séjour de Pouchkine à Odessa pour la défense de la langue russe localement :

« Le maire accueille les participants et dit qu'Odessa est la première ville en Ukraine à organiser l'anniversaire de Pouchkine. Le gouverneur lui succède et insiste sur le fait que la langue russe est une langue régionale et qu'aujourd'hui c'est le jour de l'Immense parole russe. En hommage, un poème de Pouchkine est récité, après lequel les représentants officiels déposent des fleurs devant le buste du poète sur un air de violon triste. Un père et ses trois fils les imitent en y déposant chacun à leur tour un œillet. Alors Pouchkine, incarné par un jeune homme avec rouflaquettes, cape, canne et chapeau haut de forme récite un autre poème. Des cadeaux sont ensuite remis aux gagnants d'un concours de poésie organisé dans les écoles et un ténor chante en tenue d'opéra. Encore une fois des cadeaux et des diplômes sont remis aux participants. Le poème sur le duel de Pouchkine jeune est déclamé par un jeune homme avec une grosse montre et un petit tissu à pois dans sa poche poitrine. Il est en mocassins bleus et a du gel dans les cheveux. S'ensuivent les fameuses strophes d'Eugène Onegin dédiées à Odessa commençant par : « Il fut un temps où j'habitais à Odessa ». Et enfin la cérémonie se termine par un carnaval d'enfants déguisés en chats, en princesses orientales et occidentales et plein d'écoliers entourant la statue de Pouchkine se faisant photographier. » ¹⁶⁵

¹⁶⁴Traduction de Marina Tsvétaéva se trouvant dans son livre *Tentatives de jalousie et autres poèmes*, Paris : La Découverte, 1986. La peinture a pour titre *Pouchkine sur le rivage de la mer Noire* (1897).

¹⁶⁵Extrait de notes de terrain du 08/06/2015.

Cette cérémonie fait référence à la loi de 2012 où le russe a accédé au statut de langue régionale. Odessa fut la première à l'implémenter, ce qui a été largement diffusé à l'aide d'affiches dans la rue visibles en 2013. Évidemment, après le changement de pouvoir en



2014, cette loi a été abrogée au grand mécontentement de beaucoup de ses habitants. Voilà ce qu'on peut lire sur l'affiche ci-contre : *Mise en oeuvre de la politique gouvernementale : « Odessa est la première ville d'Ukraine dans laquelle la langue russe a reçu le statut de langue régionale. »*

Des citations de Pouchkine sur la grandeur de la langue russe sont reprises sur d'autres panneaux, comme par exemple : « À Odessa, c'est le jour de l'Immense parole russe ! » ; « En matière de littérature, LA LANGUE SLAVE RUSSE a une incontestable suprématie sur toutes les langues européennes. »

Suivent d'autres affiches présentant des citations savamment choisies illustrant également la prééminence de la langue russe. Elles sont issues de textes de grands auteurs russes ayant séjourné à Odessa comme Nicolas Gogol (1809-1852) et Alexandre Kouprine (1870-1938) ou en étant originaire comme Anna Akhmatova (1889-1966).¹⁶⁶



« *Devant vous quelque chose de grand – LA LANGUE RUSSE !* »
(Nicolas Gogol)

¹⁶⁶Nicolas Gogol vint pour la première fois à Odessa en 1848 à son retour de Palestine et il y revint en 1850. Anna Akhmatova est née en 1889 dans le quartier de la Grande Fontaine, elle y revint également en 1904, 1906 et 1909. Quant à Alexandre Kouprine, il vint à Odessa pour la première fois en 1897 et il y revint ensuite régulièrement pendant quatorze ans.

« LA LANGUE C'EST L'HISTOIRE DU PEUPLE !
 La langue c'est le chemin de la civilisation et de la
 culture. C'est pourquoi précisément l'étude Et la
 protection de la LANGUE RUSSE Ne paraissent pas
 être une distraction divertissante à ne rien faire
 Mais être une urgente NÉCESSITÉ. »
 (Alexandre Kouprine)



« Il n'est pas terrible de tomber sous les balles,
 Il n'est pas amer de rester sans toit, Et nous te
 garderons, langue russe, Immense parole
 russe. »

(Extrait du poème « Courage » d'Anna
 Akhmatova, 1942)¹⁶⁷

Cette propagande de la langue russe comme langue locale rejoint la politique des institutions culturelles d'Odessa qui, en 2013, sont largement tournées vers la Russie. Cette dernière était toujours un partenaire privilégié des nombreux festivals internationaux organisés dans la ville dont les répertoires étaient tous russophones : le festival international de littérature en mai¹⁶⁸, le festival international d'opéra en juin et le festival international de théâtre en septembre. Les représentations tenues au théâtre ukrainien local qui se trouve rue Pasteur n'y échappèrent pas. En 2013, la langue russe est donc promue comme langue traditionnelle locale de culture et de communication : arme politique qui, bien que la culture contemporaine soit plus orientée vers la Russie et le monde russophone, n'est qu'une composante pour mes interlocuteurs dans leurs revendications de la différence d'Odessa par rapport au gouvernement ukrainien. Son passé européen n'est pas non plus oublié et est très largement mis en valeur ; Odessa m'est présentée « *comme une ville russe échouée en Ukraine, comme un morceau d'Europe oublié dans la steppe.* »¹⁶⁹

¹⁶⁷La strophe se finit par « *Nous te porterons libre et pure, Nous te transmettrons à nos descendants, Et nous te sauverons de la captivité, À jamais.* » traduit par Jean-Louis, BACKÈS, *op. cit.*

¹⁶⁸Le festival littéraire international était en partenariat avec le fameux journal russe *Oktobria*.

¹⁶⁹Mathieu BRAUNSTEIN, *op. cit.*, p 62.

4.2. Le projet humaniste d'Odessa – presque île de culture

Pour l'intellectuelle odessite Anna Missiouk, la création d'Odessa est le résultat d'une « expérimentation à l'européenne », car le projet d'Odessa a vu le jour selon les valeurs portées par les Lumières comme le précise Boris Czerny : « *La création d'Odessa s'inscrivait dans une conception édénique, cosmopolite et généreuse de l'humanité.* »¹⁷⁰ Odessa serait née sous l'augure d'un nouveau projet humaniste de société octroyant de nouveaux droits et devoirs civils à ses habitants dont la base serait l'existence d'une société civile – avec le mécénat et la prise en charge des pauvres par chaque communauté – et un État de droit basé sur une organisation économique capitaliste et une gestion locale via des impôts communaux.

Les premiers administrateurs de la ville me sont également souvent cités comme francs-maçons en tant que preuve de leur vision innovante d'une nouvelle société. Comme le dit Anna Missiouk, le fait que la première loge maçonnique en Russie ait été créée en 1817 par l'administrateur français, le comte de Langeron (1763-1831), maire d'Odessa de 1816 à 1820, est « *une des raisons pour considérer notre ville comme la réalisation du rêve maçonnique.* »¹⁷¹ Au musée historique, il y a aussi une section réservée à ce thème, Katia explique : « *Tout le monde venait ici pour parler, discuter et comment mieux... Comment changer le monde et le tsar appelait la ville « le nid des franc-maçons ».* » Des conférences, des tours touristiques ainsi que des livres sont dédiés à ce sujet.¹⁷² Mon amie guide, elle, insiste sur la modernité de la ville dès ses premières heures comme preuve de sa distinction :

« *Odessa, ils l'ont construite comme une ville progressiste, c'était la ville la plus progressiste de tout l'Empire russe dans ces temps-là, et ils ont invité des gens avec une expérience nouvelle, c'est pourquoi les étrangers... Odessa, c'est la ville du progrès, voilà... Ici, il y a le premier club automobile, après qu'est-ce qu'il y a encore... Odessa, la première, a commencé à fêter son anniversaire et on dit même que la première ampoule électrique a grillé dans l'opéra... dans l'Empire russe...* »

Odessa aurait été une ville qui aurait été pensée dès ses premiers jours comme « différente » : innovatrice et libertaire. La portée symbolique de ce discours historique « prêt à l'emploi » légitime et autorise (voire encourage) la critique du système politique actuel. En effet, les administrateurs des débuts d'Odessa sont systématiquement comparés avec ceux

¹⁷⁰Boris CZERNY, *op. cit.*, p 143.

¹⁷¹<https://ru-ru.facebook.com/events/1635369170052958/>, (accès le 30/09/15). Conférence ayant pour thème « *Pourquoi les francs-maçons ?* » donnée le 18 septembre 2015 à l'association HUB, Odessa.

¹⁷²Viktor SAVTCHENKO, *Odessa massonskaïa (nerazgadanny mif goroda solntsa)*, Odessa : Optimum, 2007.

d'aujourd'hui en ce qui concerne leur manière d'administrer la ville : investir pour le futur et la communauté au lieu de la piller de suite à ses dépens. Le directeur des éditions *Optimum* développe cette idée comme suit :

« Cette ville est née dans un lieu vide, la steppe, les ravins, vous comprenez, et ils sont venus, de Ribas, de Wollant, Langeron, Richelieu... au service de l'Empire russe. Alors ils ne volaient pas comme cela et alors vous comprenez... Comme l'a dit une collègue du musée littéraire... On peut diviser Odessa en deux : avant et après [la Révolution bolchévique]. Un autre pays, un autre monde, une autre réalisation de l'homme et de toutes ses possibilités. Voilà, comment elle l'a dit, que si avant, jusqu'à la Révolution, au XIX^{ème} siècle, celui qui venait ici, il construisait, il construisait pour la ville, pour ses enfants et peut-être même dans l'espoir que l'on se souvienne de lui alors qu'aujourd'hui... Qui vient ici ? À Odessa, il y a très peu d'Odessites, très peu, aujourd'hui viennent ici les bandits, ils viennent ici pour saisir, voler, s'approprier, faire de l'argent, ce n'est pas important qu'il embellisse ici et il emporte avec lui à l'étranger où lui et ses enfants sont et tout le reste, il va l'utiliser pour cela. Vous comprenez, si ceux qui sont venus et ont planté des arbres pour que cet arbre donne de l'ombre, aujourd'hui et demain, parce que sous cet arbre il va s'asseoir lui et sa famille et ses voisins. Aujourd'hui, ils viennent ici, ils prennent l'argent, coupent ces arbres et envoient cet argent à l'étranger pour qu'ils en profitent là-bas. Ils ne sont pas Odessites. Alors que ces Français, ces Italiens, ces Allemands, ils étaient d'autres nationalités mais ils sont devenus Odessites. »

Mes interlocuteurs confrontent deux modèles de gouvernance : celui des origines qui fut constructeur, le fruit des efforts de ses administrateurs orienté vers un futur et vers une communauté d'intérêts et qui aurait été malheureusement remplacé par un modèle contemporain destructeur et particulièrement antisocial et individualiste.

Ceux qui sont appelés « Odessites » sont alors ceux qui s'investissent pour la ville et donnent d'eux-mêmes pour son développement. Cette rhétorique fut reprise lors de la « marche des Occidentaux » qui fut organisée à Odessa le 9 février 2014 en soutien aux événements de Maïdan. Cette appellation détourne la rhétorique pro-russe sur les « fascistes d'Ukraine de l'Ouest » qui sous-entend l'implication illégitime des Occidentaux dans les tumultes politiques de Kiev. Des manifestants odessites se sont retrouvés au pied du duc de Richelieu et ont affiché des portraits des premiers administrateurs, planificateurs et poètes de la ville qu'ils ont estampillés « les travailleurs immigrés occidentaux » reprenant et

détournant par là le sens des termes russes péjoratifs affublés aux nouveaux arrivants venant faire carrière dans la capitale. Leurs noms étaient écrits avec les patronymes russes (tels que je les ai retranscrits) démontrant par là qu'ils étaient bien devenus des leurs, des Odessites. Les « valeurs européennes » portées par ces personnages historiques auxquels Odessa doit son existence sont opposées aux valeurs portées par la Russie actuelle et à son gouvernement perçu comme autocratique et liberticide.



173

Ci-contre : Joseph de Ribas, Adam Mickiewicz (1798-1855).

En bas, de gauche à droite : Emmanuel Osipovitch de Richelieu (1766-1822), Alexandr Fiodorovitch Langeron (1763-1831), Osip Mikailovitch de Ribas (1749-1800), Franz Pavlovitch de Wollant (1752-1818).

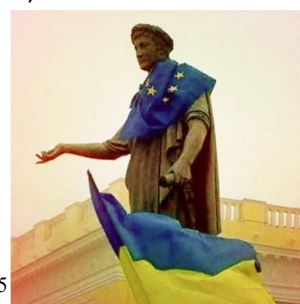
« Odessa, un lieu européen » (en ukrainien)



174



175



176

La statue du duc de Richelieu – communément appelé « le Duc » par les Odessites – fut érigée en 1828, devenant ainsi le premier monument commémoratif de l'histoire d'Odessa. Elle surplombe les escaliers Potemkine accueillant symboliquement les nouveaux visiteurs, car elle est le premier monument que l'on voit en arrivant de la mer.

1794-1797	1803-1814	1816-1820	1823-1828	1871-73
De Wollant				1878-95
Joseph de Ribas	Duc de Richelieu	Comte de Langeron	Vorontsov	Marazli
			1823-1824 Pouchkine	
			1825 Mickiewitz	

¹⁷³<http://www.day.kiev.ua/uk/article/podrobici/odesa-ce-ievropa>, (dernier accès le 17/09/15).

¹⁷⁴http://od-news.com/index.php?option=com_content&task=view&id=39580&Itemid=1, (accès le 17/09/15).

¹⁷⁵<https://www.facebook.com/Euromaidanodessa?ref=stream>, (accès le 17/09/15).

¹⁷⁶<https://www.facebook.com/Euromaidanodessa/photos/pb.266771243481850.-2207520000.1442486523./267551236737184/?type=3&theater>, (dernier accès le 17/09/15).

Des valeurs à inculquer aux jeunes Odessites

Les valeurs portées par ces Occidentaux grâce auxquelles ils ont reçu le droit d'être appelés « Odessites » sont regrettées comme n'étant plus connues des habitants actuels de la ville. Cela me fut expliqué comme une des raisons de l'indifférence dans laquelle se passe la destruction du patrimoine matériel de la ville. Cependant, connaître son histoire est perçu par mes jeunes interlocuteurs comme une condition fondamentale pour pouvoir apprécier la spécificité d'Odessa et comprendre ses valeurs sous-jacentes afin de pouvoir s'y identifier. Ania regrette cette ignorance :

« Quelques uns en parlent, d'autres ne connaissent pas l'histoire de la ville. Il en reste de moins en moins. Ils peuvent se promener en face du Duc, ils savent que c'est le Duc, mais ils ne savent pas ce qu'il a fait pour Odessa. Il faut faire quelque chose. Tous les parents devraient le savoir. Il faut éduquer les Odessites en tant qu'Odessites me semble-t-il. »

Comme Dmitri le souligne :

« N'importe quel habitant en sait plus sur Michka Iapontchik, disons plus que, par exemple, sur le duc de Richelieu... Et tout ce qu'ils peuvent dire : « Ben oui, là, le jardin municipal, la rue Richelieu. Ah! Il était maire d'Odessa ! » C'est tout. Il ne dira rien de plus de particulier sur lui. Et ce qu'il a fait pour Odessa, ce qu'il s'est efforcé de faire... Il a développé l'économie ? Quoi, il a amené l'argent ici ? »

Sacha, quant à lui, est persuadé qu'« il faut y investir un élan d'âme de manière sérieuse... C'est très important que les ethnographes régionaux soient en relation avec les écoliers, qu'ils leurs racontent Odessa, qu'ils racontent de manière populaire, intéressante, interactive. Cela aurait un succès phénoménal. »

Des projets éducatifs ont vu le jour afin de remédier à cette attitude vivement critiquée d'ignorance et de déconsidération du patrimoine odessite.

Initiative socio-éducative : éduquer les Odessites en tant qu' « Odessites ».

Réhabiliter la réputation d'Odessa en tant que ville de culture – où les habitants seraient cultivés [kulturnie] et connaîtraient l'histoire de leur ville en se comportant de manière civique et rendre ses lettres de noblesse à un passé qui ne serait pas assez valorisé selon mes interlocuteurs ; c'est ce pour quoi s'engagent deux « citoyennes de cette ville », auteures d'un manuel scolaire à destination des écoliers locaux âgés de dix à onze ans. Je les ai rencontrées en août 2013 lors du salon du livre qui se tenait dans la rue piétonne Dérubassovskaïa alors

qu'elles faisaient la promotion de leur manuel scolaire intitulé *L'amour d'Odessa*. Elles m'expliquent que celui-ci a été pensé comme cadeau de fin d'année pour leurs enfants : « *Nous voulions que nos enfants aussi ressentent, voilà, cette beauté, le caractère insolite de cette ville.* » Le sujet est l'excursion d'une classe qui se retrouve sur le boulevard Primorsky devant la statue du duc de Richelieu. Celle-ci s'anime subitement et le duc fait alors une visite guidée aux écoliers, leur racontant les premières années du développement de la ville. Cette excursion dans le passé est pensée dans le but « *non pas qu'ils apprennent l'histoire mais qu'ils se retrouvent dans l'histoire* » afin, notamment, de leur inculquer les valeurs civiques incarnées par le duc en personne. Le manuel est basé sur l'excursion d'une classe qui a réellement eu lieu et qui fut guidée par le célèbre historien local Oleg Goubar, « *gardien de l'histoire* », incarné dans le livre par le personnage du professeur Rabuggelo.¹⁷⁷

Ce projet socio-éducatif a pour but : « *la motivation des enfants envers la lecture, la connaissance de l'histoire de leur ville natale et la recherche des traditions culturelles dont les fondements ont été posés par les Grands Aïeux d'Odessa.* » Il est pensé comme le premier livre d'une série intitulée *En tant qu'invités chez le Duc*. Le projet a été développé dans le cadre de l'initiative sociale *Droit au FUTUR !* qui soutient la formation d'une posture civique consciente des jeunes Odessites. Elle fut initiée par l'université académique populaire *L'évolution de la raison !* qui existe grâce au support d'un site internet proposant des cours promouvant le développement de soi et d'une société plus responsable.¹⁷⁸ Le livre, s'ouvrant sur ces mots, donne le ton de la leçon à retenir : « *Seulement les grands rêves et les grands buts rendent la personne véritablement grande. Et seulement ces rêves et ces buts sont dignes d'être incarnés. Odessa, c'est l'incarnation d'un rêve.* » Rêve symbolisé par l'action du duc de Richelieu qui est devenu un des symboles de la ville m'étant le plus souvent cité. Mon amie Katia qui travaille au musée historique me raconte, toute excitée, sa visite un an auparavant à la chapelle de la Sorbonne où le duc est enterré :

¹⁷⁷Le livre a d'abord été édité en cinquante exemplaires pour les camarades de classe de leurs enfants, l'édition ayant été financée par les dons des parents. La deuxième édition qu'elles présentent au salon du livre a été tirée à 350 exemplaires et a pu être éditée grâce à des donations privées. Une pratique qu'elles caractérisent de tradition odessite qui aurait commencé avec les donations pour l'érection de la statue du duc de Richelieu. Le prochain livre qui n'a toujours pas été édité en 2015 devait parler d'une autre classe qui se retrouve dans une autre histoire à Odessa. Afin de continuer ce cycle, une série traitant des Grands hommes – de Ribas, de Wollant, Langeron et Marazli – devrait voir le jour. Le livre est aussi adapté pour des représentations théâtrales de 45 minutes et un concours de lettres au duc de Richelieu a suivi en octobre 2013. Suite à cela, il n'y a plus eu de nouvelles sur le blog dédié au projet : <http://rabuggelo.blogspot.com/>, (dernier accès le 26/09/15).

¹⁷⁸<http://uer.org.ua/>, (accès le 26/09/15).

« Je me sens juste comme une fanatique pas normale... À la Sorbonne, j'ai trouvé notre duc de Richelieu. Tu veux que je te montre ? » Elle cherche la photographie dans son portable et continue : *« J'ai commencé à parler de notre Richelieu à notre guide. Notre guide, y avait un mec qui nous racontait tout... Moi je dis : « Moi je viens d'Odessa ! Notre premier gouverneur c'était duc Richelieu, c'était grand grand neveu de votre cardinal Richelieu ! » Il m'a regardé : « Et alors ? » Comme ça donc. Il a rien dit mais il était... Il savait pas comment réagir... « De quoi tu parles, petite Ukrainienne ! » Voilà regarde, voilà regarde ! »* Elle me montre la photo d'une plaque commémorative et d'une voix intimiste continue : *« Ici, repose Sylvie Armand Emmanuel du Plessis duc Richelieu, c'est lui, il a décédé 1822. Et en 1826 ou 24 peut-être, 26, ce monument a été installé. Donc ce sont les citoyens et la municipalité, ils ont trouvé l'argent, ils ont eu l'argent pour ce monument. C'était le premier monument placé dans la ville. »*

L'une des auteures m'explique le phénomène exceptionnel que représentent l'action du duc ainsi que sa portée *« qu'étudient les historiens et ils essaient de comprendre ce que c'était, comment cela a pu réussir à une seule personne de créer cette beauté... Cette ville internationale... »* Sa collègue poursuit :

« Oui ! Oui ! Je ne sais pas comment c'est en France, mais chez nous il y a en cela... bon... Un déficit, un défaut d'argent de l'État. C'est-à-dire qu'une personne en elle-même capable... comment dire... Qui travaille de tout son cœur pour les autres personnes c'est, voilà, Richelieu dans ce sens-là, c'est une personne absolument unique et exceptionnelle. (...) Les Odessites aiment beaucoup s'en souvenir. C'est notre talisman odessite, c'est notre emblème, oui ? C'est le premier monument important d'Odessa, c'est précisément lui qu'on a installé à Odessa. C'est-à-dire une personne qui a fait renaître une terre sèche. En plus, c'est une personne qui a pu créer autour de soi une société civile. »

Le duc de Richelieu incarne les valeurs d'une société civile responsable. Il est présenté comme un homme d'exception dans une société qui manquerait cruellement de ce genre de personnalités :

« Réellement ce qu'a fait le duc de Richelieu en dix ans, cela n'a pas réussi à être fait même à l'échelle de l'État. (...) Le duc de Richelieu, c'est le modèle véritable d'un homme d'État produit au sens le plus haut du terme. [Les enfants] apprennent de

manière explicite qu'une personne investie de pouvoir peut être honnête, désintéressée, juste et clément. »

Certains titres de chapitres du livre – *La ville est le pendant de son administrateur, Les récompenses de l'assiduité, Le chevalier de la miséricorde* – mettent en avant les qualités du duc. Le message premier du livre est que tous les administrateurs ne pillent pas la ville qu'ils administrent et qu'il en existe aussi qui s'investissent pour elle afin de la faire prospérer :

« Le duc de Richelieu est un homme d'État, une personne qui a personnellement pris part à tout, qui n'a jamais pris de pot-de-vin... Et qui n'en a rien retiré. Il a donné tout son argent de sa poche pour la construction de la ville. Maintenant, chez nous, il se passe le contraire : tous prennent de la ville et se le mettent dans la poche. Et nous avons voulu faire renaître cette image de gouvernant. Une personne qui répond de la ville avec son âme et son amour et voilà, le duc de Richelieu en est, dans ce sens, l'expression pour tous... C'est notre chance, c'est notre ange-gardien, c'est notre évènement heureux... On a eu de la chance que l'on ait mis quelqu'un, pas quelqu'un, mais précisément une personne avec bon goût, avec une âme sincère, brave, honnête, noble, miséricordieuse... C'est les qualités qu'il nous transmet en général. »

À la fin du livre, une lettre interpellant le « *Jeune Odessite !* » insiste sur le fait que « *La vie du duc de Richelieu est un exemple pour l'imitation !* » Des devoirs à faire à la maison sont suggérés : élargir ses connaissances sur le duc en allant au musée historique ; faire siennes les qualités suivantes en les décrivant : honnêteté, équité et charité ; devenir « patriote » en réfléchissant à ce que l'on peut faire pour sa cour ou sa rue et en parler avec ses parents – comme par exemple planter un arbre, nourrir les animaux vivant dans la rue, organiser des concerts de cour, sourire plus souvent, aider ses voisins, etc. Ces gestes civiques sont aussi inculqués aux enfants – métaphoriquement et physiquement – par le fait de semer et de récolter, de planter et de boiser dans la ville au lieu de déraciner : « *Comme c'est bien de faire quelque chose d'estimable et de grand ! Faire l'histoire !* » Participer au développement et à l'épanouissement de sa ville, c'est participer à un futur que l'on se choisit qui peut être résumé par la chanson *La perle sur la mer Noire* faisant écho aux aspirations des deux auteurs : « *Ach Odessa, tu as connu tant de malheurs, ach Odessa, mon pays natal bien-aimé ! Vis mon Odessa ! Vis et fleuris !* »

L'amour pour sa ville natale est un thème constant qui est aussi repris dans un programme scolaire mis en place par la municipalité à destination des jeunes Odessites depuis 2012. Quel impact peut avoir ce dernier quand les valeurs promues ci-dessus sont mises à mal par les soi-disant pilliers de la ville associés à ses administrateurs contemporains ?

Le programme scolaire municipal : *Odessa, c'est ma ville natale [Odessa, moï rodnoï gorod].*

L'expression utilisée « rodnoï gorod » comprend le terme « rodnoï » qui renvoie en russe à l'idée d'appartenance en première ligne, à quelque chose de propre à soi. Elle peut aussi être interprétée comme « sienne, proche, chère, natale et dans le sens que l'on chérit. »¹⁷⁹ Si l'on souhaite rendre ce sens palpable en français, on peut alors utiliser une expression beaucoup plus sentimentale : « ma ville natale chérie, à moi ! » En 2013, des affiches en faisaient la publicité dans les rues d'Odessa.



À l'initiative du maire de la ville :

Programme scolaire élaboré pour les écoliers

« Odessa, c'est ma ville natale »

Avec amour pour Odessa

Aleksei Kostusev

Ce programme a été élaboré pour la huitième classe concernant des élèves de quatorze et quinze ans. Il a été mis à disposition des professeurs en 2012 et il s'agit d'un document téléchargeable de 226 pages.¹⁸⁰ Le manuel est organisé chronologiquement et propose de revoir toute l'histoire de la ville, de l'Antiquité à nos jours, avec des thématiques de fond comme la culture odessite qui est présentée comme cela :

« L'étude de la culture d'Odessa et la connaissance de son histoire enrichit chacun de ses habitants de ses connaissances, elle transmet un sentiment de dignité et de respect de soi et le met au même niveau que les personnes qui ont incarné l'amour pour notre

¹⁷⁹Définition du dictionnaire Abby Lingvo x5.

¹⁸⁰Il est téléchargeable à l'adresse suivante : <http://bgconv.com/docs/index-53382.html>, (dernier accès le 26/09/15). Sur le site de la mairie, d'autres initiatives pédagogiques ayant pour but d'éduquer les enfants sur l'histoire de leur ville sont recensées comme l'évocation du club *Tu es Odessite* créé en 2013 et qui se retrouve dans la bibliothèque №7 dans la cité Katovsky ; <http://www.odessa.ua/ru/news/53135/>, (accès le 12/08/14).

ville lors de sa création. « La culture odessite », c'est un acquis de valeur et de dignité pour les nombreuses générations de personnes ayant vécu à Odessa, c'est la création de nouvelles valeurs pour l'humanité et pour tous les Odessites. »

La leçon civique des Grands hommes locaux, comme celle du duc de Richelieu, se doit d'être retenue. Ainsi, les deux dernières leçons proposent des exemples civiques à suivre, les uns appartenant au passé comme les célèbres administrateurs de la ville du XIX^{ème} siècle – Richelieu, Langeron, Vorontsov, Stroganov, Marazli –, les autres étant contemporains comme ceux ayant reçu la distinction de « citoyen d'honneur d'Odessa » ainsi que les membres du club mondial des Odessites. Les exemples citoyens et les héros locaux sont commémorés afin d'être assimilés comme exemples à suivre pour la nouvelle génération d'Odessites à venir. Les valeurs humanistes comme l'amour, la bonté, le respect de l'autre et l'aide à ceux qui sont dans le besoin sont mises en avant et le système de représentation politique locale est, lui aussi, cité – l'auto-administration locale des débuts, le fonctionnement actuel du conseil municipal et les modalités d'élection ; les emblèmes de la ville et son hymne sont également étudiés.¹⁸¹

Ce cours met en avant la représentation d'Odessa comme ville humaniste qu'il faut perpétuer, mais je n'ai malheureusement pas pu suivre une classe et voir comment celui-ci était implémenté.

Cependant, j'ai pu observer certains événements officiels importants mettant en scène ce passé comme l'anniversaire de la ville en 2013. Ses emblèmes étaient hissés partout dans les rues et une cérémonie fut organisée afin de rendre hommage aux « Grands aïeux » locaux. En effet, le 2 septembre – jour symbolique au cours duquel la première pierre pour la construction de la ville fut posée – la délégation officielle composée de l'élite municipale et de consuls étrangers a rendu hommage aux « Pères et Mères fondateurs d'Odessa » : à Catherine II, au duc de Richelieu et à Joseph de Ribas. Des fleurs furent déposées aux pieds de leurs monuments sous les drapeaux odessites et au son d'une fanfare.

¹⁸¹Les couleurs du drapeau d'Odessa sont le rouge, le jaune et le blanc. L'emblème de la ville est l'ancre et son hymne est un air de la comédie musicale *Acacia blanc* (1956). Ses premières notes sont jouées toutes les heures par l'horloge de la mairie et c'est également la musique qui accompagne le départ des trains de la gare pour d'autres destinations.



Ce programme officiel à destination des collégiens tend explicitement à inculquer un sentiment de patriotisme aux élèves afin d'en faire de « vrais Odessites » sachant pourquoi ils peuvent être fiers de leur ville, leur permettant ainsi de s'y identifier, de l'aimer et de la respecter. L'accent est mis sur l'apprentissage du patriotisme local qui se base sur la particularité de l'histoire de la région d'Odessa. Chaque description de chapitre insiste sur les valeurs civiques à transmettre aux élèves : *« Former la notion de l'amour de la liberté et de la tolérance, de la participation au destin des autres peuples ; Contribuer à la formation du patriotisme, du respect du passé héroïque de notre région ; Contribuer à la formation d'un sentiment de fierté et de patriotisme pour le passé historique de la ville natale ; Inculquer la volonté de participer à l'héritage historique d'Odessa, à sa tolérance et à son caractère propre ; Contribuer à la formation d'un sentiment de respect envers ses prédécesseurs, à la capacité d'estimer le bien du passé et inculquer un sentiment d'amour et de respect pour l'histoire de notre région ; Contribuer à la formation d'une personnalité harmonieuse, unissant les valeurs nationales et humanistes, les idéaux de bonté et de justice. »*

Le musée municipal Blechtchounov prend également part à ce programme en proposant un guide pour les enfants s'intitulant *Odessa, c'est notre maison commune* qui insiste sur leur responsabilisation : *« Maintenant, tu peux non seulement être fier du passé mais aussi ressentir une responsabilité pour le présent et le futur de notre magnifique maison du nom d'Odessa. »* L'attachée municipale à la culture précise qu'il faut que les jeunes Odessites apprennent leur histoire et en comprennent sa spécificité afin de pouvoir s'en imprégner consciemment, car sans leur contribution elle risque de disparaître.

Il est nécessaire que les citoyens fassent vibrer en eux « l'esprit de la ville » et comme elle le souligne, c'est bien cette « énergie odessite » rendant ses détenteurs différents qu'il faut enseigner à la nouvelle génération :

« Les gens d'Odessa, ils sont doués de ce genre d'esprit particulier... Et... Toujours, quand tu dis que tu es d'Odessa, tous commencent à sourire au premier mot, c'est toujours positif, c'est toujours une énergie émotionnelle stimulante et c'est pourquoi ce cours des petits Odessites est très important pour que nos enfants de la génération actuelle conservent ces qualités de bienveillance liées à du positif. »

Cette représentation soutenue par le but de ce programme pédagogique renvoie bien à ce que souligne Anne-Marie Thiesse concernant toute nation et qui s'applique aussi à toute communauté imaginée, dont celle des Odessites :

« La nation naît d'un postulat et d'une invention. Mais elle ne vit que par l'adhésion collective à cette fiction. [...] Les succès sont les fruits d'un prosélytisme soutenu qui enseigne aux individus ce qu'ils sont, leur fait devoir s'y conformer et les incite à propager à leur tour ce savoir collectif. Le sentiment national n'est spontané que lorsqu'il a été parfaitement intériorisé ; il faut préalablement l'avoir enseigné. »¹⁸²

Alors que les deux auteures de la Dérivassovskaïa avaient pour but d'inculquer des valeurs civiques démocratiques fondamentales en impliquant les écoliers concrètement dans une expérience de vie nouvelle et enrichissante, le programme municipal insiste sur le côté émotionnel du rapport à la ville et souhaite avant tout rendre familiers les traits caractéristiques de la couleur locale aux futurs Odessites. En inculquant aux jeunes Odessites les traits spécifiques aux « Odessites véritables », dénoncés comme se perdant, il renforce le processus d'autoexotisation de leurs propres représentations de soi. Les élèves apprennent pour cela à se comporter de la manière adéquate à ce que l'on attend d'eux – comme par exemple leur rapport aux touristes – afin de perpétuer l'image populaire d'Odessa. Comme on peut le lire dans le programme :

« Les Odessites, malgré les quelques inconvénients occasionnés, portent aux touristes et visiteurs de leur ville un grand amour et respect. En tant que véritables maîtres de leur ville, cela les distingue prodigieusement des habitants de souche des autres villes et mégalo-poles. Les Odessites ne se gênent pas pour se joindre à n'importe quel groupe de touristes pour toujours compléter le récit du guide avec une de ces histoires « dignes de foi » dont Odessa abonde. »

¹⁸² Anne-Marie THIESSE, *op. cit.*, p 14.

La manière de vivre labellisée « authentiquement odessite » est explicitement décrite dans la leçon 14 intitulée *L'art de vivre à Odessa*. Elle renvoie aux représentations connues de la ville que j'ai présentées dans les chapitres précédents qui sont réactualisées comme la base d'apprentissage du rôle de l'Odessite :

« On peut appeler la concentration de la langue des Odessites la langue de Mikhaïl Jvanetsky, s'échappant des vieilles petites cours de l'Odessa d'antan, se noyant dans la verdure, avec des fenêtres et des balcons ouverts d'où retentissait le parler odessite unique en son genre. À Odessa ne vivent pas des personnes, à Odessa vivent des personnages. (...) Ils vivent leurs vies d'une manière spécifique. Et les habitations odessites, surtout dans ses appartements communautaires légendaires, (...) en eux ne vivent pas seulement les personnes, mais en eux vivent l'histoire. » Ne pas se dépêcher, l'art de la communication « à l'odessite » « fait partie de la vie courante et des conditions de vie d'Odessa, c'est une culture de vie et un savoir-vivre comme CELA et cela fait partie de l'identité de l'Odessite. Si ça ne vous convient pas de vivre ainsi, vous n'êtes pas Odessite. »¹⁸³

Bien que cette manière de vivre soit datée et ne corresponde plus au mode de vie de mes interlocuteurs, pour les habitants « de souche » qui ont pour la plupart déménagé dans les quartiers d'ortoirs soviétiques pour des conditions de vie plus confortables elle a une fonction symbolique importante. Sa réactivation officielle via le programme éducatif présenté ci-dessus et sa propagation dans les médias locaux mettent en avant un consensus sur la définition partagée de ce qui est odessite ou non.

En effet, cette représentation n'a rien perdu de sa valeur « authentique » comme cet article intitulé *Les traditions des vieilles cours odessites renaissent dans les quartiers d'ortoirs*, publié sur le site de la ville en 2013, le montre :



« Un dimanche d'août on dresse les tables dans la cour, sur elles apparaissent des plats traditionnels de la cuisine odessite, les habitants organisent des mini-concerts. À la célébration, comme règle, y prennent part trois générations d'Odessites, c'est pourquoi on peut

¹⁸³<http://ukrprojekt.com/ukraine/article/15>. Texte que l'on retrouve sur internet sur un site canadien, témoignant de l'exportation mondiale de la représentation de l'Odessite ; <http://www.vancouverexpress.ca/archives/4390>, (accès le 10/09/15).

*déjà nommer cette tradition comme une continuité entre les générations. De tels événements sont surtout précieux de par le fait qu'ils font renaître l'atmosphère de bon voisinage, de bonne entente et d'amitié entre les habitants du bâtiment. »*¹⁸⁴

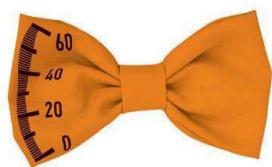


Selon mes interlocuteurs, cette représentation d'un comportement type associé aux membres de la communauté qui devrait se perpétuer de génération en génération est remise en question par l'arrivée massive de nouveaux arrivants venus s'installer dans la ville. Comme le résume Ludmila : *« À Odessa, il y a beaucoup de nouveaux arrivants et ils ont une relation absolument différente et ils n'aiment pas Odessa comme nous l'aimons. »*

4.3. Les nouveaux arrivants, une menace réelle ?

Se dire « Odessite », c'est correspondre à la représentation dans l'imaginaire collectif local de ceux qui sont venus construire la ville avec des valeurs humanistes. Être cultivé, éduqué, connaître sa ville et respecter ses voisins sont les qualités requises pour faire partie de la communauté imaginée des Odessites. Le comportement contraire est associé à ceux qui ne se sont toujours pas intégrés et qui sont nommé les « nouveaux arrivants ». Une distinction est alors tracée entre « Odessites » – gens de culture, respectueux de leur patrimoine et s'en étant imprégné – et « nouveaux arrivants » – ceux qui arrivent et ne s'assimilent pas, ne font pas leur la culture d'Odessa et la bafoue. Ce thème est repris par une campagne publicitaire éducative reprenant le logo touristique d'Odessa. Elle était visible dans la rue en été 2015.

¹⁸⁴<http://www.odessa.ua/ru/news/53466/>, (accès le 28/08/13).



C'est une ville cultivée,
ralentissez s'il-vous-plaît.

Это же культурный город,
сбавьте, пожалуйста, скорость.

Я ♥ Одессу

Vous avez trop bu –
Ne vous asseyez pas au
volant.
Appelez un taxi !



185

Devine l'animal



Угадай животное

Я ♥ Одессу

La différenciation faite entre « vrais Odessites » et « nouveaux arrivants » est aussi imagée par la manière de prononcer les mots « Odessa » et « Odessite ». Comme l'expression locale « deux grandes différences » [dve bolchie raznitsie] l'illustre, il y a les vrais « AdIEssites » et les « OdÉssites », usurpateurs des valeurs locales. Sevil Guseynova, qui pour sa recherche a interviewé des Odessites vivant à Berlin, a essuyé plusieurs fois la remarque qu'elle prononçait Odessa de la mauvaise manière (avec le O dur qui, selon elle, est la version correcte en russe). Comme le dit le bandit odessite au bandit grec dans la série

¹⁸⁵<https://www.facebook.com/odessasoul/photos/pb.216883401707932.-2207520000.1427217961./845111662218433/?type=3&theater> ; <https://www.facebook.com/odessasoul/photos/pb.216883401707932.-2207520000.1427217961./845111558885110/?type=3&theater>; (accès le 03/04/14).

ukrainienne russophone *Odessa-Mama* : « *Pas Odessa, AdIEssa ! Notre ville est douce, méridionale, il faut le dire de manière tendre.* »¹⁸⁶ Dans les ébauches pour le nouveau logo touristique de la ville, cette prononciation a aussi été déclinée de manière positive sous la forme *OdYESsa*.¹⁸⁷

Le terme « nouveaux arrivants » désigne de manière péjorative ceux qui sont tenus pour responsables de l'altération du « niveau culturel » de la ville : ceux qui détruisent, salissent, qui font des problèmes et ont une attitude irrespectueuse, intolérante, offensante et rustre envers les autres. Pour Anna Missiouk, les personnes qui insultent les Africains en les traitant de singes à la plage « *ce ne sont pas les Odessites.* » Elle rajoute que les étudiants du Caucase se sentent plus à l'aise à Odessa que dans d'autres villes d'Ukraine. L'épisode suivant met en avant l'importance symbolique de ce terme et à quel point il est perçu comme offensant :

*« Macha me raconte « une histoire horrible » qui s'est passée dans le bus quand elle rentrait à la maison : « Deux mecs rentrent dans le bus, bourrés, dont un qui mange son kebab qui pue. » Elle les regarde fixement, énervée, et ils commencent à l'agresser. Un lui dit qu'elle est méchante. Elle leur répond et avant de sortir du bus, l'un d'eux lui dit : « Tu n'es pas Odessite, tu es arrivée il y a peu. » Elle me dit : « Tu sais c'était le plus vexant pour moi ! » Et elle le répète. Je lui dis que c'est sûrement eux qui viennent d'arriver et qu'ils savent que c'est blessant. Ne pas être d'Odessa et être traité de nouvel arrivant est ressenti comme une insulte. Elle me dit qu'elle pense aussi, que même un Odessite, même saoul, ne se serait pas comporté ainsi. »*¹⁸⁸

Ceux qui dérangent et qui ternissent la représentation d'une ville où il fait bon vivre sont perçus comme ne se comportant pas comme de bons Odessites.

Cet épisode dans la rue Sadovaïa qui eut lieu en juillet 2015 met ainsi en avant deux manières de se comporter que l'on me décrit comme telles : celle perçue comme « non-odessite » car agressive et celle « odessite » car bienveillante. Alors que je suis devant le stand de livres de Ludmila, son chien, un vieux cocker à houppette avec deux crocs de morse dépassant de sa babine, aboie et tourne en rond. Tout d'un coup, on entend le bruit d'un vol de bouteille et un homme en polo rose, marchant en roulant des épaules, le cheveu ras, lui donne un coup de pied dans le derrière. Le chien hurle et aboie de plus belle. Ludmila, le

¹⁸⁶ Il fait référence au « d » en tant que consonne mouillée et non en tant que consonne dure, *Odessa Mama*, saison 4 (33'50).

¹⁸⁷ <http://citybranding.ru/logotipyi-gorodov-ukrainyi-do-i-posle-evro/>, (accès le 03/03/13).

¹⁸⁸ Extrait de notes de terrain du 04/09/2013.

récupérant, nous dit : « *Chez nous aussi il y a ce genre de types.* » Alors que je m'en vais, le chien aboie de nouveau et un vieil homme qui passe lui dit gentiment : « *Eh ben alors, pourquoi est-ce que tu grondes ?* » Et il s'arrête pour regarder les livres.

Dmitri blague à ce propos : « *Il y a beaucoup de nouveaux arrivants qui s'autorisent à insulter dans la rue, mais nous avons aussi quelques petites bonnes femmes qui diront de manière cultivée : « Est-ce que vous pouvez la fermer ! »* » les imite-t-il en prenant l'accent.

Anton, lui, définit un « véritable Odessite » comme aimant et respectant sa ville :

« *Une personne qui aime notre ville, qui l'aime telle que... mmm... Il y a des gens qui sont nés ici et qui vont jeter la poubelle dans la rue, qui enlèvent et qui couvrent nos monuments de graffitis ou bien alors jettent là-bas des pierres sur les vitrines. Ou... Non mais quand ils disent : « Je suis d'ici mais je pars avec joie pour l'Europe ! », ce genre de choses. Moi aussi peut-être que je voudrais y vivre, mais j'aime Odessa, je ne peux pas juste prendre et partir d'un coup. Ici, il y a des rues que j'aime, ici il y a des murs que j'aime, dans lesquels je vis, je suis né et je respire.* »

Au musée Blechtchounov c'est un thème qui revient aussi. Mes interlocutrices regrettent ce qu'elles considèrent comme un processus irrémédiable : « *Nous avons juste cessé de prendre cette ville comme la nôtre... alors que la rue c'est déjà ta maison.* » Elles m'expliquent qu'avant il était normal de sortir dans la rue en peignoir et en chaussons et d'aller au magasin comme cela : « *C'est la spécificité de cette ville : tu habites dans le centre et tu ressens les rues de la ville comme la continuation de ton appartement* » :

« *Et comment tu te comportes cela parle de cette ville et être grossier...* » « *C'est, comme je n'aime pas ce snobisme qui est apparu. Le snobisme, voilà ces jeunes, une voiture chère, des bijoux chers...* » « *Que notre ville, que leur ville ne veut rien dire. Peu importe ce que c'est tant que ce soit beau et bien.* » « *Mais en même temps ce qui m'énerve le plus maintenant, ce sont les gens qui font semblant d'être Odessites. En principe, cela n'arrive pas avec les Odessites.* » « *Oui, alors que maintenant tu te heurtes à des gens qui sont d'une certaine manière loin du visage de la ville, ils ne sont pas Odessites en soi. Mais les distinguer, pour être honnête, bientôt on ne pourra plus se figurer la possibilité de les distinguer du fait que tous émigrent, c'est aussi un autre problème difficile.* »

Les conséquences du changement de la composition de la population locale

En effet, depuis les années 1990 la population d'Odessa a changé de manière dramatique. Les « Odessites de souche » ont émigré massivement et les « Ukrainiens des campagnes » immigrèrent massivement, ce qui menace la balance qui nourrit la « couleur locale ». « *L'esprit d'Odessa* » porté par les (vieux) Odessites de souche qui s'en seraient nourris et l'auraient alimenté, l'incarnant par leurs mots et leur comportement, se serait volatilisé. Cet extrait du documentaire *Odessa Motives* résume ce que m'expliquent mes interlocuteurs, comme le boucher de Privoz interviewé l'explique :

« Je suis Odessite ! Et dans cela, tout est dit ! Parce que maintenant il y a peu d'Odessites qui travaillent ici... Un Odessite, c'est... Pas obligatoirement être né ici et y avoir grandi. Il faut mijoter dans cette marmite... C'est quelqu'un qui a atteint un certain niveau d'immersion dans ce... Cette couleur locale, c'est une expression, c'est s'imprégner de ses jus, s'imprégner de tous ses mots uniques... Les mots ont disparu... Il n'y a simplement plus rien. Et la langue comme le yiddish disparaît et la terminologie a disparu. Les gens ne connaissent déjà plus de... de mots simples communs. » Il cite des mots en yiddish et il continue : « *Les gens les disaient facilement, ce n'était pas quelque chose d'exceptionnel, voilà je vous montre, c'était habituel à entendre... C'était la manière de parler habituelle, on pouvait l'entendre. Maintenant, c'est sûr que... Les uns s'en vont, les autres arrivent, certaines personnes meurent, d'autres sont partis... Et c'est complètement... La langue c'est comme... Tu ne peux pas l'attraper avec les mains, mais c'est comme une rivière, elle coule, elle change... Elle prend de nouvelles formes. »*¹⁸⁹

Avec le départ des vieux Odessites, une manière de s'exprimer qui imprégnait l'atmosphère a disparu. Ce qui est considéré comme le terreau de l'air de la ville s'est appauvri et l'atmosphère a changé. Cela donne lieu à des situations déstabilisantes pour mes interlocuteurs, comme celle que me raconte Anna Missiouk. Dans un magasin où elle souhaitait acheter un briquet, la vendeuse lui dit qu'il n'y en a qu'un dans le magasin, elle lui répond alors : « *Il me le faut tellement qu'il n'y en a qu'un à Odessa !* » Elle m'explique que c'est une métaphore pour dire : « *c'est remarquable qu'il le faille à quelqu'un.* » Et elle me précise qu'il y a ce genre de blagues à Odessa. Elle continue en disant que la vendeuse n'a pas compris et que cela lui a été très bizarre. Quand je lui demande pourquoi elle ne lui a pas

¹⁸⁹ *Odessa Motives* de Dmitry Khavin (2008).

expliqué, elle me répond qu'elle ne va quand même pas lui dire : « *Vous ne comprenez pas les blagues !* »

Odessa ne peut plus être ce qu'elle a été, car les conditions de sa régénérescence sont devenues inexistantes. Sacha me dit : « *Avant elle était pleine et maintenant elle s'est vidée à cause de la perte de son contexte historique.* » Le photographe Isaïev m'explique ce phénomène comme suit :

« Les Odessites de souche, ils sont partis dans les années 1970-90, c'était ce genre de flux ininterrompu de départs. Maintenant, il y en a moins parce que les gens sont venus des villages, ils s'installent ici, ils établissent leurs business. Pourquoi émigreraient-ils ? »

Avec l'émigration massive des membres de la communauté juive, la composition de la population de la ville a changé. Les Ukrainiens en sont devenus le premier groupe ethnique, suivi des Russes et d'autres minorités dont les Juifs.¹⁹⁰ Ce changement est systématiquement souligné de manière négative. Pour le directeur des éditions *Optimum*, il y a soixante, soixante-dix ans, « *l'esprit de la ville* » existait à 100%. Maintenant il n'en reste plus que 20%. La balance aurait changé de manière dramatique : 80% des habitants de la ville étaient autochtones et seulement 20% étaient des nouveaux arrivants qui pouvaient ainsi s'assimiler :

« Vous comprenez, avant ce peuple s'assimilait, il prenait la manière de vivre, il prenait les manières de faire. Vivez et vous serez un peu comme cela... La gesticulation, le parler fort... C'est quelque chose d'odessite, véritablement. (...) Aujourd'hui, qu'est-ce qui s'est passé ? Voilà il y avait un noyau... Ceux-là sont morts, ceux-là sont partis et ceux-là en ont eu marre de respirer. Et voilà tout tient de cela. »

Émigration de l'intelligentsia juive locale

Comme le dit Tania : « *Ceux qui ont grandi ici, ceux qui étaient attachés à cette architecture, ils sont partis, ils sont en Amérique, ils sont en Israël, ils sont... en Allemagne.* » La directrice du musée Blechtchounov insiste sur la forte émigration qui a touché sa génération (des années 1950-1960) et raconte comment elle le ressent aujourd'hui :

« Voilà, il n'y a pas longtemps, nous étions sur le Boulevard avec mon mari pour l'ouverture du festival de films et Kusturica jouait (...) Quel public désagréable !

¹⁹⁰Statistiques municipales de 2001 à titre indicatif, consultables sur le site de la ville, <http://www.odessa.ua/ru/numbers/>, (accès le 02/03/14).

Après, nous sommes allés sur le Boulevard avec mon mari et les gens se baladaient, il y avait beaucoup de monde, il me dit : « Écoute, il n'y a pas un visage connu, tu te rends compte ? » Habituellement quand nous nous baladons sur le Boulevard, bon avant les années passées, tu rencontres, je ne sais pas, la moitié de tes connaissances odessites, et nous avons compris que petit à petit ce sont déjà des gens complètement différents, nous nous sentions déjà... » J'émetts l'idée de la présence des touristes, elle me répond : « Nooon, non, mais le Boulevard c'est le lieu... Et là, justement, alors que nous en discussions passent deux hommes et d'un coup nous reconnaissons l'un d'entre eux comme notre vieil ami qui est parti depuis longtemps vivre en Allemagne et il se balade avec un de ses amis et il vient nous voir : « Nous nous baladons avec mon ami, et de tout le temps que nous marchons, je n'ai pas rencontré un seul ami ! » Elle rit. « Et je lui dis que nous parlions exactement de la même chose ! » Elle rigole de plus belle. « Nos connaissances, c'était la période des départs, tous nos amis sont partis. Nous avons des amis où vous voulez ! Au Canada, Aux États-Unis, en Israël, je ne sais pas là, en Allemagne, où vous voulez, c'est notre jeunesse, c'est les amis de notre jeunesse. Ils sont tous partis et nous sommes les seuls qui sommes restés ! » dit-elle d'une voix guillerette qui s'attriste aussitôt : « C'est un peu triste parce que tu comprends que c'est déjà d'une certaine manière, quand tu rencontres rarement des connaissances... » Elle reprend d'une voix forte et légère : « Mais peu importe, quand tu commences à parler avec quelqu'un, oui ? Même des personnes inconnues, peu importe tu commences obligatoirement à trouver des amis, peut-être qu'ils ne sont pas ici, qu'ils sont déjà partis !! Mais néanmoins ils sont là ! » Elle baisse la voix et elle conclut tout bas : « De toute façon, Odessa, c'est Odessa. »¹⁹¹

Lors d'une visite avec Vova, il me montre les escaliers cachés où il disait au revoir à ses amis qui partaient pour l'étranger dans les années 1990 :

« C'est authentique, mais ce n'est pas montrable aux touristes. C'était notre endroit préféré. Quand à un moment donné un de nos amis partait, par exemple... Levina à New York, Lioudka, Sergeïki sont partis à Bern et Kalvovitch à Haïfa, Lorka est parti à Berlin... Ici quand quelqu'un partait, on enclenchait un petit magnétophone et ici, bon... Quand c'était un petit peu difficile et quand ils partaient, ils pensaient que

¹⁹¹ Elle compare le concert avec le festival d'opéra sur les marches de l'escalier Potemkine auquel elle a assisté dix ans plus tôt. Elle se rappelle ce public qui se mit à chanter d'une seule voix « O sole mio ! » avec les ténors : « Magnifique ! Quel public ! Et quel public maintenant ! » Elle précise qu'elle déteste la musique de Kusturica. Le « Boulevard » dont elle parle est le boulevard Primorsky, lieu de promenade privilégié surplombant la mer.

c'était pour toujours. Après, on a compris qu'on pouvait déjà revenir. Mais c'est dans ces années, quand notre groupe s'est disloqué que c'était notre endroit préféré... »

Ian m'explique le fait qu'il y ait autant de documentaires sur Odessa à cause de son émigration juive :

« Parce que d'Odessa sont partis les Juifs dans divers pays du monde et faire un film sur Odessa, il va être vu dans tous les pays du monde. Tu comprends ? Si les Juifs sont partout, au Canada, en Amérique et en Australie, et en Allemagne, ils vont le regarder, cela va tous les intéresser et même une chaîne de télévision pourrait le montrer. Alors que tu en fais un sur Lvov ou bien Kiev, qui va le regarder ? Tu comprends ? Odessa c'est une ville qui... Il faut en passer par l'émigration ! »¹⁹²

L'émigration des Juifs odessites en Israël et aux États-Unis est aussi un thème repris dans le film de Michale Boganim *Odessa...Odessa !* (2005). La réalisatrice part à la recherche de ces « Odessites véritables » à Odessa, à New York dans le quartier de Brighton Beach et à Tel Aviv, en Israël. C'est aussi un thème qui revient de manière récurrente dans les pièces de théâtre traitant d'Odessa et de ses habitants. Lors de mon séjour en 2013, deux pièces de théâtre avaient pour thème les émigrants odessites à Brighton Beach. Elles ont été présentées toutes deux aux théâtres municipaux ukrainien et russe. Deux autres productions ont été montrées dans la salle climatisée du centre culturel juif *Beit Grand* (financé par les USA), ayant pour thème la vague d'émigration des années 1970 et la vie dans les cours de la « vieille Odessa ». ¹⁹³

Lors de notre échange avec la directrice du musée littéraire, je lui fais part de la dissonance de son discours par rapport à la disparition de « *l'esprit de la ville* », car elle me soutient que « *la mentalité odessite se conserve* ». Elle me répond :

« Mais je l'ai déjà dit, que les Odessites toujours... Babel, entre autre, a écrit au milieu des années 1920 : « Odessa est plus morte que Lénine mort ! » Il faut une période difficile, voilà. C'est-à-dire que périodiquement il se passe ce genre de... Odessa change tout simplement. Elle change. N'importe quelle ville, elle ne peut

¹⁹² *Odessa Motives*, Dmitri Khavin, USA, 2008; *Artists of Odessa*, Dmitri Khavin, USA, 2011.

¹⁹³ *Ouragan po imenni Odessy* [Un ouragan du nom d'Odessa], A. Tarasoul, E. Khaït, V. Iavnik (2013), *Odessa ou okeana*, [Odessa sur l'océan], Mikhaïl Tchoumatchenko, Grigory Fler (2013), *Bytchki v tomate* [Des gobies dans du jus de tomate], Igor Loutchinkin (2013), *Ekhat nado?* [Faut-il partir?] Iouri Blikov (2013).

quand même pas rester à la même place. »¹⁹⁴ Comment est-ce que cela change ? « De manière différente. Peu importe, il y a beaucoup de nouveaux arrivants dans la ville. Ce genre de choses. Par exemple, il y a moins de Juifs. Ce n'est pas très bien, je le dis honnêtement, parce que beaucoup de la couleur locale est dû aux Juifs d'Odessa. Et ce genre de mentalité, c'est... La communauté c'est une chose, la qualité de ces personnes c'est une autre chose... »

Même si « *la mentalité odessite* » se conserve, elle a quand même perdu un petit quelque chose avec l'émigration de la communauté juive qui en faisait la couleur locale. Sa réponse va dans le sens de celle de Tania qui me dit : « *Peut-être c'est parce que les Juifs sont partis que je pense que c'est une ville juive.* »

Exode rural ukrainien

L'exode rural contemporain m'est cité comme un facteur important de l'appauvrissement de la couleur locale de la ville. Les nouveaux arrivants sont vus comme des étrangers incapables de s'intégrer dont le nombre massif joue en leur défaveur. On leur attribue le fait de ne pas se sentir impliqué dans la préservation du visage de la ville et ils sont vus comme une menace pour celui-ci. La fraternité locale des Odessites les exclut de manière dramatique en tant qu'« autres » incultes. Andreï m'explique les conditions difficiles dans lesquelles sont laissés les villageois en Ukraine. Odessa, en tant que métropole de la région, représente alors une opportunité économique pour ces personnes en difficulté :

« Chez nous, en même temps, arrivent en permanence des nouveaux arrivants des villages. Ils n'ont rien pour vivre, alors bien sûr les gens partent tout simplement... Au gouvernement, ils volent, par exemple chez nous, les gérants d'exploitation... L'Ukraine change très vite. En sept, dix ans, il y a eu plus de changements... À cause de cela, le gouvernement ne s'inquiète pas de ce qui se passe dans les villages... C'est juste un cauchemar. Et c'est pourquoi les gens n'ont rien à faire et ils viennent dans les villes et ils viennent à Odessa, bien sûr, et c'est pour ça que la culture se perd avec cela, en général, tout simplement. En d'autres termes, bon... Ils ne s'assimilent pas très vite, ils sont tellement nombreux qu'ils ne s'assimilent pas aussi vite qu'ils

¹⁹⁴Cette idée est reprise dans l'article de Jarrod TANNY, « The Many Ends of Old Odessa... », *op. cit.*, p 12-13. Babel, Ilf et Petrov, Slavin, Utesov, « tous abandonnent la ville légendaire de leur enfance mais mourante au début des années 20, partant pour Moscou, et ainsi choisissant d'honorer l'âge d'or de la vieille Odessa de loin. [Avec Paoustovski] ils prétendent avoir été témoins de la fin de l'eldorado de Russie et de son trépas dans l'histoire et la popularité de leurs œuvres a eu un impact durable sur la mémoire collective de l'âge d'or de la ville. »

auraient pu, tu comprends, c'est pourquoi l'assimilation se passe de manière incompréhensible pour chacun, en même temps. Ils enveniment toute la culture, dit de manière grossière. Oui, sérieusement... Parce que l'assimilation, parce que les gens arrivent et écrasent de leur masse, tout simplement. Et chaque année, il en arrive énormément... Ils viennent ici parce qu'ici il y a de quoi vivre. Là-bas c'est juste impossible de vivre. Il n'y a simplement pas les choses simples élémentaires faisant appel à la conscience, dont on a besoin... »

L'exode rural actuel est perçu comme une conséquence de la manière dont le pouvoir délaisse la population ukrainienne, ce qui aurait pour conséquence directe « l'enveniment » de la culture d'Odessa. Le gouvernement en serait donc tenu en partie pour responsable. Tania m'explique pourquoi Odessa est « étrangère » pour les « nouveaux arrivants » comme ceci :

« Il y a les statistiques officielles et il y a la réalité que l'on ne compte pas... Oui, mais... Y a beaucoup de personnes qui arrivent des villages. Et à la maison, ils parlaient ukrainien, ici ils commencent à parler russe... Ce ne sont pas les universitaires, ce sont les paysans qui sont venus être ouvrière et travailler dans les services... Et ils ne voient pas la ville de la même façon. Ils ne savent pas où ils sont venus, ils ne savent pas l'histoire de cette ville. Parfois, ils ne savent rien du tout. Et c'est bizarre, pour moi c'est bizarre. Oui, mais c'est naturel pour eux de ne pas savoir l'histoire, de ne pas savoir pourquoi tel ou tel atlante ou cariatide, et pourquoi... Cette stupide maison avec... qui tombe sur la tête... des cariatides... des morceaux de fleurs qui tombent sur la tête, pourquoi conserver ça... »

L'ignorance des villageois est ainsi considérée comme facteur passif responsable de l'altération de l'atmosphère de la ville, car ce ne sont pas eux qui vont s'engager pour une ville qu'ils ne comprennent pas. Ils sont pris comme exemple d'une ukrainisation massive « bête et méchante » résultant de l'incompétence des autorités politiques. Un de mes interlocuteurs, la soixantaine, insiste sur les nouvelles valeurs de l'argent comme facteur d'appauvrissement de la culture :

« Je dis que tant que nous sommes vivants, tout cela existera encore. Quand nous ne serons plus là, la ville ne sera plus, nous partons ensemble avec elle. J'en suis sûr, parce que ces gars qui y ont grandi, qui ont quatorze, seize, dix-huit, vingt ans, ils ne connaissent rien et l'histoire ne les touche pas, cela ne les émeut pas de savoir d'où ils

viennent, il leur faut juste faire de l'argent d'urgence, tu comprends ? Faire la fête le soir, aller quelque part en boîte, en ça il n'y a rien de mal, mais voilà... Le fait est que rien ne les intéresse à part faire suffisamment d'argent pour pouvoir vivre, rien ne les touche. » Il conclut par : « Moché a conduit ses Juifs dans le désert pendant quarante ans pour que le dernier homme ne meurt pas en esclavage. Ici, cela va durer deux fois plus longtemps pour que les gens ne s'intéressent plus à faire de l'argent à partir du rien, du vide. »

Faire de l'argent à partir du vent, de choses vidées de leur essence de par leur commercialisation et dont il ne resterait plus que l'emballage est, selon mes interlocuteurs, ce qui qualifie l'*Humorina*. Censée être la fête de l'humour, elle est dénoncée comme la fête de son simulacre : une mascarade grotesque à cause de laquelle la ville serait envahie « *de gros beaufs... de vilains... de campagnards venant des villages de la région, de Moldaves... de gens primitifs. Rien dans la tête, pas de culture. »*

« Le jour du rire » ou « le jour des idiots » ?

L'*Humorina* est surnommée par Tania de manière significative « *le jour national de la tristesse à Odessa* ». Cette fête locale a lieu le 1^{er} avril et est censée mettre à l'honneur l'humour local et le rire.

En 1972, un groupe étudiant odessite gagne pour la première fois le très populaire jeu télévisé humoristique *Le club des joyeux drilles* [*Kloub Veselykh i Nakhodtchivyykh*]¹⁹⁵ qui était diffusé dans toute l'Union soviétique. Un an plus tard, ces étudiants organisèrent la première *Humorina* à Odessa avec pour slogan : « *Odessite, lève-toi ! Réfléchis : as-tu tout fait pour l'avènement de ta ville d'un million d'habitants ?* » Suivirent ensuite des années où elle fut fêtée comme d'autres où elle ne le fut pas. De 1991 à 1996, elle fut reprise et organisée par le club des Odessites et la tradition de l'inauguration des sculptures dans le jardin du musée littéraire naquit. En 2009, le 1^{er} avril fut décrété jour férié pour les écoliers et les étudiants par le maire de l'époque, une mesure qui fut aussi adoptée par certaines organisations et entreprises locales. En 2013, elle représentait pour les autorités locales « la carte de visite » de la ville attirant un nombre considérable de visiteurs.

¹⁹⁵Ceci en est ma traduction libre. Une autre variante de traduction : « le club des personnes gaies et intelligentes » est proposée dans l'ouvrage *Les intellectuels et la censure en URSS (1965-1985) : De la vérité allégorique à l'érosion du système*, de Ioulia Zaretskaïa-Balsente, Paris : L'Harmattan, 2001, p 223. Les participants de ce jeu sont aussi appelés de manière abrégative « KVNtchikis ».

L'altération de sa qualité est très fortement décriée de la part de mes interlocuteurs qui critiquent la manière dont elle se déroule et les (mauvaises) raisons pour lesquelles elle serait fêtée. Mon amie guide résume : « *Il n'y a rien d'authentique aujourd'hui... J'ai entendu dire qu'à l'époque c'était bon.* » Vitia explique le changement de sens de la fête comme suit :

« L'Humorina, c'était la première histoire véritablement odessite. Quand il y avait l'URSS, c'était la véritable Humorina. Au tout début, elle était la plus talentueuse et tout était très organique. Alors que maintenant c'est une espèce d'évènement... politique. Et elle a disparu à jamais, elle a déjà disparu. Elle est partie avec la première génération de KVNchikis, ils sont devenus des businessmen. Et la jeunesse se saoule à la bière et ils déambulent dans le centre... Ils récupèrent l'ancien d'une certaine manière, mais il n'y a pas de nouveau. »

Tania explique la dimension symbolique qu'avait cette fête lors de sa création. Pour elle, l'humour permet une liberté de parole qui s'est aujourd'hui perdue :

« Je pense que quand on imite l'humour, ça veut dire on imite la vérité, oui ? On imite la liberté. » Elle soupire. *« Bon, quand on parle de la liberté... Ça se voit très bien dans l'humour parce que ce sont les gens libres qui peuvent rigoler de quelque chose... Et c'est, c'est pourquoi Odessa est considérée comme la ville de l'humour... Oui, parce qu'il y avait beaucoup de gens libres qui sont venus ici pour chercher la liberté, et elle a resté, même sous l'époque soviétique. C'est pourquoi on a créé cette fête de l'humour... Y a beaucoup de monde, on fête quelque chose très populaire mais... Ce n'est, ce n'est plus rigolo. »* Elle baisse la voix. *« Parce que l'humour, oui, pour dire la vérité, il faut être... Il faut du courage... On ne risque plus. »*

L'Humorina serait devenu un simulacre, car le sens critique originel sous-jacent de cette fête a disparu. Celle-ci serait devenue un carnaval où tous les excès sont permis, ternissant l'image culturelle de la ville. Pour Macha et Ania : « *Le concept même de l'humour, il a lui-même changé. L'humour est devenu très sale, vulgaire, primitif.* » Elles souhaiteraient que le niveau de la fête soit relevé :

« C'est important parce qu'Odessa se considère la capitale de l'humour et du rire, mais cela devrait être précisément de l'humour dans le meilleur sens du terme, qui fait le prestige du niveau de la ville et pas comme les filles le disent, ce genre de rire bête, stupide, vide. Quand les gens estiment simplement qu'ils doivent boire jusqu'à perdre conscience et se balader en chaussettes roses dans les cimetières... Malheureusement,

maintenant voilà, dans la conscience de masse, c'est justement ce genre de débilités très simples. »

L'année passée, lors d'un show en pleine rue, on a collé du chewing-gum dans les cheveux de Vika. Pour elle aussi, *« ces dernières années, beaucoup de gens ont oublié comment cela devrait être : de manière cultivée et polie. L'Humorina dont je te parle ce n'est déjà plus cela, mais peu importe c'est le symbole d'Odessa. »* Sacha continue :

« Pour l'Humorina odessite, les Odessites quittent la ville en voiture, en train, en bus, en minibus, parce que dans la ville... La terreur commence, totalement, les paysans moldaves, les individus primitifs affluent et pas seulement... Une foule de monde, rebutante et sale, c'est incompréhensible ! J'étais à Kiev à un moment donné : dans la ville se passe l'Humorina odessite, que s'est-il passé ? Un mec est tombé sur les rails de l'elektrichka [train intercités] et il a grillé ! »



L'esprit de la fête est gâché, cette dernière est devenue l'excuse pour se lancer dans les excès et elle est symboliquement associée à une baisse du niveau de la culture à Odessa. C'est devenu la fête des gens ivres que les Odessites fuient. La distinction « citadins civilisés » et « campagnards rustres » n'en est que plus renforcée. Elle est aussi reprise par mes interlocuteurs pour mettre en avant la différence entre habitants du centre historique et ceux des quartiers d'ortoirs adjacents.

Les quartiers d'ortoirs, lieux d'inculture

« Les gens chez nous, plus ils sont loin du centre, moins ils ont de culture », résume Anton.

Dans mes interviews, la différence entre le centre historique d'Odessa et ses alentours est presque systématiquement soulignée. L'hyper-centre de la ville, son « *nombril culturel* »,

¹⁹⁶Des images de l'Humorina de 2015 sont diffusées sur youtube : www.youtube.com/watch?v=XqI4d-bzHo0, ou sur le site officiel de l'événement qui n'existait pas en 2013 : www.umorina.od.ua. Les concerts sont également retransmis sur la chaîne russe Rossia1 : <http://umoratv.com/koncert/266-yumorina-2015.html>, (accès le 04/04/14).

est considéré comme « *une ville dans la ville* ». C'est là que se trouvent tous les théâtres et les musées. La plupart de mes interlocuteurs trentenaires n'ont pas les moyens d'y habiter, même si beaucoup y aspirent et souhaiteraient y acheter un appartement. Célibataires, ils résident pour l'instant chez leurs parents dans les quartiers dortoirs adjacents.

Selon la suggestion d'un de mes interlocuteurs, le centre historique peut être vu métaphoriquement comme la tête pensante d'Odessa. Ses quartiers dortoirs s'étendent en de longs membres le long de la mer s'engourdissant « culturellement » au fur et à mesure de leur longueur. *La cité Katovsky*, se situant au Nord de la ville et le quartier *Taïrova*, se situant au Sud de celle-ci, sont des quartiers de style soviétique aménagés avec de grandes barres d'immeubles et coupés par de grandes avenues. Ils ont été bâtis dans les années 1950 et ils représentent à eux deux presque le triple de la population de l'hyper-centre.¹⁹⁷ « *L'esprit odessite* » qualifiant les quartiers historiques du centre n'aurait pas droit de cité dans ces endroits, car leurs habitants ont une autre manière de vivre n'étant aucunement touchés par l'effusion culturelle qui qualifie le centre. Sacha m'explique la différence qui, pour lui, est claire : « *Jlobograd, ce n'est pas Odessa.* » Le « Jlob », selon lui, « *c'est une personne cupide et grossière, une personne qui n'a aucune culture et aucune compréhension de ce qu'est Odessa. La ville des Jlobs, c'est Jlobograd et c'est comme ça qu'ils ont appelé la cité Katovsky.* » Le dictionnaire ABBY Lingvo x5 explicite le sens du mot « Jlob » comme suit :

« *Beaucoup d'Odessites ont ainsi appelé les nouveaux arrivants – les travailleurs – en ayant en vue leur passé paysan. À la différence de l'écrasante majorité des Odessites de souche, vivant et mourant dans les appartements communautaires, les nouveaux arrivants reçurent des logis indépendants, pour l'essentiel, dans la cité Katovsky.* »¹⁹⁸

Les habitants de ces quartiers n'ont pas pris part à un mode de vie considéré comme odessite. Deux modes de vie cohabiteraient ainsi à Odessa : celui traditionnellement odessite, renvoyant à la structure des cours intérieures du centre et celui issu du mode de vie soviétique dans les quartiers adjacents. Il s'agirait alors de deux sociétés porteuses de valeurs différentes, comme le souligne la directrice du musée Blechtchounov :

¹⁹⁷*La cité Katovsky* fut nommée ainsi en l'honneur de Gregori Katovsky, général de l'armée rouge. *Taïrova* a été nommée ainsi pour rendre hommage au fondateur de l'école viticole, Vasily Taïrov, qui a créé en 1905 la première fabrique de vin dans l'empire tsariste. Ces chiffres sont bien sûr donnés ici à valeur indicative, aucune date de recensement n'étant donnée sur le site : <http://odesskiy.com/doma-odessi/gorodskie-rajony-odessy.html>, (accès le 25/07/15).

¹⁹⁸ABBY Lingvo x5, *OdessaSlang*, op. cit.

« Vous comprenez que maintenant voilà ces enfants, voilà, ils connaissent leur quartier... Voilà, par exemple, chez nous, il y a la cité Katovsky, énormément de gens naissent, étudient, vivent et meurent dans la cité Katovsky ! » Elle rigole. « Et ils viennent très rarement à Odessa. Et une génération a grandi qui ne connaît pas le centre de la ville, elle ne connaît pas son histoire... C'est-à-dire, cette ville leur est étrangère, sans prendre en compte le fait qu'ils y sont nés et y ont grandi, cela donne qu'ils ont dissocié le centre historique d'Odessa de ce lieu où ils sont nés. »

Ces deux sociétés sont vues comme n'ayant que peu de contacts et ne se mélangeant pas, les habitants de la cité Katovsky étant exclus de facto de la communauté imaginée des Odessites. Le droit d'en revendiquer une affiliation leur est refusé du fait qu'ils n'auraient pas grandi dans le creuset odessite – les cours communautaires où les diverses nationalités se mélangent – et ne se seraient ainsi pas nourris des valeurs odessites associées à celui-ci. Les deux auteures du livre pour enfants relèvent la même dynamique qui a une influence négative sur *« la couleur locale, l'authenticité »* de la ville :

« Quelquefois, non seulement les enfants, mais aussi les parents, à cause du fait qu'ils travaillent beaucoup et viennent rarement dans la ville, car le travail se trouve là-bas aussi, se perd voilà ce... » « Cette couleur locale » « Oui, oui, oui. La sensation que tu es Odessite, que tu es à Odessa... »

Cependant, beaucoup de mes interlocuteurs sont nés et ont habité à *la cité Katovsky* et ont, pour la plupart, ensuite déménagé à *Taïrova* ou bien dans le quartier *Primorsky*, quartiers ayant une meilleure réputation où pratiquement la majorité de mes interlocuteurs réside. Leurs lieux de sorties et de travail se trouvent pourtant dans le centre : l'intelligentsia résidant dans ces quartiers est donc excusée, car elle saurait apprécier le centre et sa particularité à sa juste valeur.

Les autres habitants de ces quartiers ne sont, eux, pas considérés comme pouvant devenir de « véritables Odessites », car ils vivent dans une autre réalité et il leur est reproché de ne pas se nourrir de la ville et de ce qu'elle a à offrir. Est-ce que ce discours renverrait à une peur de la part de mes interlocuteurs qu'ils deviennent un jour la majorité de la population de la ville alors que celle-ci est déjà déséquilibrée par l'émigration massive qui la touche ?

La représentation que la culture odessite soit menacée localement et qu'elle existe surtout en dehors de la ville est très répandue, car beaucoup de ses habitants de souche vivent pour la plupart à l'étranger. Comme le dit Roman Kartsev, *« les émigrants ont emporté les*

bouts d'Odessa avec eux, ils ont déterritorialisé la ville et les bouts de l'âme d'Odessa sont maintenant éparpillés dans le monde entier. »¹⁹⁹ « L'esprit de la vieille Odessa » émigrée est maintenant célébré de l'étranger et les réseaux sociaux des Odessites deviennent les plateformes les plus actives pour promouvoir la ville perdue. Comme Jarrod Tanny le souligne :

« Et juste comme Utesov, Babel, Jvanetsky et de nombreux autres ont cherché à recréer symboliquement la vieille Odessa dans la littérature, la comédie et la chanson, les émigrés d'Odessa ont, d'après ce que l'on dit, cherché à recréer leur ville dorée en Israël, à New York et Los Angeles. »²⁰⁰

Vouloir maintenir en vie ce qui est menacé de disparaître est ce pour quoi s'engagent des « Odessites de la vieille » restés à Odessa qui s'organisent afin d'entretenir le lien entre les membres de cette diaspora et les jeunes Odessites à venir. Leur but est de faire en sorte que la communauté imaginée des Odessites perdure.

4.4. Le club mondial des Odessites, gardien de la communauté imaginée des Odessites

L'institution locale notoire est engagée pour la préservation du lien entre les citoyens de la ville et ses émigrés ainsi que pour la commémoration de l'histoire de la ville.²⁰¹ Créé en 1990 avec pour slogan « *Odessites de tous les pays, unissez-vous !* », le club mondial des Odessites est considéré comme un acteur institutionnel local de référence. Le célèbre humoriste odessite, Mikhaïl Jvanetsky, en est le fondateur et le président. Il explique la motivation première à la création de cette organisation comme cela : « *Quand tous les peuples de l'URSS se battent pour la renaissance de leur culture, nous autorisons la culture unique du peuple odessite – la culture de l'éminente nationalité odessite – à périr.* »²⁰² Reprenant la rhétorique nationaliste, les habitants d'Odessa sont présentés comme un peuple ayant une nationalité particulière renvoyant à l'idée d'une « communauté imaginée » qu'il s'agit de sauver. Réunir les Odessites du monde entier afin de faire vivre la culture odessite implique

¹⁹⁹Cité dans Jarrod TANNY, « The Many Ends of Old Odessa... », *op. cit.*, p 13.

²⁰⁰*Ibid.* p 15. Voir également l'ouvrage collectif de Juri GUINZBURG, Thomas LACKMANN, Joachim SCHLÖR et Shelly KUPFBERGER, *Odessa. Die Stadt und ihr Traum. Eine universale Liebeserklärung aus Berlin*, Berlin : Espresso Verlag, 1999.

²⁰¹<http://www.odessitclub.org/club/history.php>, (accès le 10/10/15).

²⁰²Cité dans Jarrod TANNY, « The Many Ends of Old Odessa... », *op. cit.*, p 14.

qu'Odessa n'a plus de frontières, elle se dématérialise alors comme « lieu virtuel » où un « ancien Odessite » n'existe pas, comme on me le signale souvent. Réseau social et de communication au niveau mondial, il a de nombreuses succursales où la diaspora odessite s'est installée et organisée en tant que telle, comme par exemple à Berlin, en Australie, en Israël, aux États-Unis et en Russie. En été, dans le petit salon du bureau, de nombreux émigrés viennent passer prendre un café, voir les amis et discuter.

Sur la page internet d'accueil du club, la spécificité de la diaspora odessite et de ce qui réunit ses membres est présentée comme ceci :

« Essayez de trouver un club mondial de Parisiens ou de Moscovites, de Romains ou de Berlinois, pour rien au monde vous ne le trouverez ; seulement les habitants de notre ville qui en sont partis pour différentes raisons et lors de différentes périodes continuent à s'en considérer ses citoyens. Un amour tendre pour Odessa pousse ces personnes, où que cela soit possible, à se retrouver, reconnaissant un compatriote par sa prononciation unique en son genre, sa gesticulation étonnante, et le plus important, par sa manière de penser. Ainsi, dans différents petits coins de la planète, des personnes au premier abord bizarres ont commencé à les créer, pas en fonction d'un caractère national, pas en fonction d'une religion et pas non plus par penchant politique, seulement à cause de leur appartenance à la Ville abandonnée. »

Un comportement spécifique permettant aux Odessites de se reconnaître entre eux, leur amour pour la « Ville abandonnée » ainsi que le sentiment d'affiliation qui en découle, constituent le ciment de la communauté imaginée des Odessites qui, cependant, ne concernerait pas la nouvelle génération des habitants de la ville. Les membres du club sont les premiers à s'être mobilisés pour la défense et le renouveau de la « culture odessite » ainsi que sa popularisation. Ils sont des représentants culturels actifs de la ville participant aux projets municipaux et aux délégations invitées à l'étranger pour la promotion de la ville, soutenant entre autres les éditions d'ouvrages sur la ville, des projets comme l'*Humorina* et l'inauguration des statues dans le jardin du musée littéraire ainsi que des ateliers pour les écoliers. Ses membres directionnels considérés par les jeunes comme des « Odessites de la vieille » sont des personnalités de l'intelligentsia de la ville ; et ceux-ci donnent une place privilégiée aux écrits sur la ville via la publication de journaux et de livres²⁰³. En effet, depuis

²⁰³ Les vice-présidents en sont Evgeni Goloubovsky et Valery Khaït. Le premier est journaliste odessite, rédacteur du magazine du club depuis 1990 et rédacteur-adjoint de l'Almanach odessite. Le second fut un temps capitaine du groupe KVN odessite et rédacteur en chef du journal humoristique *Fontan*. Pour rentrer dans le

2000 sort chaque trimestre l'Almanach odessite *Déribassovskaïa–Richelievaskaïa*, tiré à 500 exemplaires, dont chacune des nouvelles publications est présentée au musée littéraire. Il est le support diffusant les nouvelles informations historiques et œuvres littéraires dédiées à Odessa.

Via son site internet, il offre aussi une plateforme virtuelle recensant tous les écrits sur la ville : archivage, catalogage et mise à disposition de documentation sur la ville. Deux encyclopédies virtuelles réactualisées ont ainsi été réalisées : la première se consacrant aux personnalités « *ayant laissé des traces à Odessa* » et la seconde recensant tous les éléments commémoratifs de la ville.²⁰⁴ Ils ont aussi une bibliothèque complète recensant tous les livres ayant jamais été écrits sur Odessa que l'on peut acheter sur place et c'est aussi le « point de contact » pour les chercheurs ayant besoin d'informations sur la ville.

Dans les bureaux du club sont organisés des expositions, des soirées littéraires, des ateliers de poésie et des conférences. De manière plus concrète, ils sont également à l'origine de l'initiative pour le monument dédié à Isaac Babel et de nombreuses plaques commémoratives, ainsi que pour le baptême du boulevard du nom de Jvanetsky. Commémorer le patrimoine d'Odessa, le rendre manifeste et le transmettre sont les buts que le club défend comme les conditions qui permettent et permettront à la communauté imaginée des Odessites de perdurer.

Leur logo et celui de leur succursale à Tel Aviv reprennent, tout comme celui des éditions *Optimum*, un élément architectural décoratif emblématique d'Odessa : la maison aux Atlantes qui se trouve dans la rue Gogol.



205



club, deux recommandations de membres et une cotisation mensuelle (ainsi que celle d'inscription) sont nécessaires.

²⁰⁴ *Oni ostavili sled v istory Odessy, [Ils ont laissé des traces dans l'histoire d'Odessa]*, Odessa : Noulevoy kilometr, 2013 ; *Odessa v novykh pamiatnikakh, memorialnikh doskakh i zdanikh [Odessa : nouveaux monuments, plaques commémoratives et bâtiments]*, Odessa : Noulevoy kilometr, 2013.

²⁰⁵ http://vk.com/wall-51309461_166?reply=188, (accès le 10/09/15).

Selon le mythe grec, il s'agirait de la lourde tâche d'Atlas de porter le ciel sur ses épaules pour l'éternité. Ce logo renvoie métaphoriquement à prendre (sur son dos) la responsabilité de porter « *l'esprit d'Odessa* » et d'en être aussi les instigateurs. Le globe terrestre représenterait alors ces « bouts d'odessité » éparpillés dans le monde entier que les clubs s'efforcent de relier. En étant les dépositaires, les Atlantes porteraient aussi les histoires de vie qui s'y sont déroulées, un monde en train de s'effondrer qu'il faudrait sauver et porter à bout de bras. Le logo des éditions *Optimum* représentant le globe céleste renvoie, lui, métaphoriquement à l'esprit, aux idées, aux paroles imprimées. Le slogan de la maison d'édition insiste sur le lien qu'elle s'efforce de maintenir entre les membres de la communauté imaginée des Odessites : « *Des livres sur Odessa, des livres d'Odessites et des livres pour les Odessites.* » La succursale du club à Tel Aviv incarnerait, quant à elle, de manière humoristique le rôle qui est attribué à la communauté juive perçue comme « *porteuse de l'esprit d'Odessa* ». ²⁰⁶

Cette volonté du club des Odessites de « *collecter et sauver, avant qu'il ne soit trop tard, un patrimoine exceptionnel dans lequel enraciner l'avenir* » ²⁰⁷ est repris ironiquement par le directeur du musée d'art moderne :

« *Avec le fondateur du musée, Odessite de quatrième ou de cinquième génération, nous considérons de notre devoir de conserver la culture d'Odessa. Nous aurions été bien sûr plus qu'heureux de conserver la culture du monde entier, mais il nous semble qu'Odessa est plus importante !* » Dans un éclat de rire, il conclut : « *Le monde peut, d'une certaine manière, être sauvé sans nous !* »

L'engagement pour la sauvegarde et la diffusion du patrimoine local immatériel s'inscrit dans la défense du lien qui unit les membres de la communauté. Les objets matériels qui lui sont associés se doivent ainsi d'être sauvegardés comme « artefacts visibles » de son patrimoine particulier. Les Odessites vont alors s'organiser à leur manière afin de défendre leur droit au patrimoine matériel de leur ville bien-aimée.

²⁰⁶Pour une idée de comment « la vieille Odessa » est représentée à Tel Aviv, voir le festival *OdessAviv* (2015) qui en est très évocateur ; <https://www.youtube.com/watch?v=ISMLz9lmYrA>, (accès le 10/09/15). Selon mon amie Katia, l'expression odessite « apogovorit' » qui se trouve sur le logo signifie que l'on souhaite « lancer un bavardage ».

²⁰⁷Anne-Marie THIESSE, *op. cit.*, p 148.

4.5. Être patriote d'Odessa : revendication d'un droit au patrimoine !²⁰⁸

« *Le patriotisme, c'est être prêt à défendre sa ville.* » (la directrice du musée Blechtchounov)

Pour mes interlocuteurs, le fait de s'engager pour l'histoire de sa ville afin de la faire connaître, c'est aussi un moyen de s'organiser pour sa défense et ainsi faire acte patriotique. En effet, connaître l'histoire de sa ville est la condition sine qua non pour pouvoir se dire Odessite. Pour la directrice du musée Blechtchounov, chaque personne est à son niveau patriote de la ville où elle est née. Quand elle me demande si je suis patriote de Paris, car j'y suis née et que je lui réponds que non, elle est un peu surprise et me demande ce que je veux dire par patriote, je lui réponds : « être fier ». Elle me dit alors :

« Un patriote, c'est une personne qui, premièrement, connaît l'histoire de sa ville, oui ? Avoir fait connaissance avec son histoire, c'est la première chose. Deuxièmement, c'est ma conception, oui, effectivement être fier de sa ville, être fier de son histoire, des gens qui sont de cette ville, qui, admettons, y sont nés, y ont vécu auparavant et y habitent maintenant. Si l'on prend seulement le mot patriote, il est un tout petit peu comme... Ça ressemble un peu à ce genre d'anachronisme dans notre monde, oui. Mais je pense qu'y investir ce genre de signification que la personne qui est née dans cette ville ou bien dans n'importe quelle autre ville doit connaître son histoire parce que quand des invités viennent la voir ou bien quand elle fixe un rendez-vous, elle doit quand même la connaître. »

Elle continue en insistant sur l'engagement actif que chaque patriote se doit de soutenir :

« C'est une personne qui aime sa ville et quand, admettons, chez nous sur le boulevard français ils ont décidé d'un coup d'abattre les platanes, alors les patriotes s'organisèrent autour d'une veillée et ont veillé devant ces platanes et ne les ont pas laissé se faire abattre. Ces platanes sont restés, voilà ce que c'est qu'être patriote. Et sur le Primorsky, ils voulaient les abattre il n'y a pas longtemps, vous connaissez la maison à un mur... Là, ils ont commencé à construire. De nouveau, ils ont commencé à rassembler des signatures, les gens y sont allés, j'y suis aussi allée... »

²⁰⁸« On peut parler d'un droit au patrimoine, dont il est le devoir de l'État et des collectivités d'assurer la présentation des richesses (monuments, sites et musées). Il leur incombe aussi de faciliter l'accès à la connaissance de cette culture par l'éducation. En retour, chacun a le devoir de préserver ce patrimoine et de veiller à en cultiver la mémoire. » ; <http://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/patrimoine/184360>, (accès le 10/09/15).

Les Odessites patriotes auraient le devoir de sauvegarder leur patrimoine et de ne pas le laisser détruire impunément. Selon mes interlocuteurs qui pourraient être qualifiés de « nouveaux arrivants », les Odessites apparaîtraient plus engagés que dans d'autres villes d'Ukraine. Dacha, venant de Jitomir, a l'impression que les Odessites se mobilisent plus pour leurs droits, elle me dit qu'à la télévision :

« Il y a souvent des meetings où les gens se retrouvent pour revendiquer leurs droits. Il me semble que dans les autres villes, peut-être qu'il y a ce genre de chose quelque part, mais quand j'ai habité à Jitomir et à Kiev je n'ai pas vu les gens le faire par eux-mêmes, qu'ils se mobilisent pour leurs droits. C'est du genre : « C'est mal ! », tous se plaignent genre : « C'est nul ! », ils le disent mais personne ne va rien faire. Une personne quelconque va se plaindre quelque part, mais il n'y a pas cela, que tous se rassemblent. »

Pour Iaroslava, née à Nijne et ayant longtemps habité à Kiev, arrivée à Odessa depuis un an :

« Ici on ressent nécessité de le faire. Prochaine fois participer. On n'est pas aussi indifférent qu'à Kiev. Ici, d'une part, on voit que si les gens font quelque chose, ils arrivent à avoir le retour, ce n'est pas le cas à Kiev puisque c'est trop grand et y a beaucoup d'argent qui tourne, d'autre part on voit qu'il y a beaucoup de gens qui sont concernés par la ville, c'est vraiment très... très attachés et intéressés donc ça... On a de beaux exemples, on peut dire ça. »

Afin d'étayer ces impressions, je vais citer ici quelques exemples de projets qui ont vu le jour ces dernières années. Ils ont pour but de rendre accessible le patrimoine local à un large public afin de mobiliser les habitants de la ville pour la défense de celui-ci.

Jacob Gopp qui se présente lui-même comme « patriote d'Odessa » est le présentateur de l'émission télévisée *Ma maison Odessa*. Le générique commence toujours en ces termes qui en donne le ton : *« Destruction des monuments d'architecture, des constructeurs non-sanctionnés, reconstructions, restaurations, le patrimoine culturel d'Odessa, apparence architecturale de la ville : ma maison Odessa »*. Sa première diffusion date de début février 2014 sur la première chaîne de télévision municipale [pervy gorodskoï]. Elle est le support médiatique à une organisation locale critiquant ouvertement la manière dont est conservé le patrimoine architectural d'Odessa. Alors qu'en 2013, Tania me disait qu'un poète local très célèbre avait dû démissionner du journal local pour ses articles trop critiques à la fin des années 1990 pour cause de menaces, on peut se demander si le contexte politique de 2014 faisant suite aux événements de Maïdan aurait permis d'énoncer ce genre de critiques à voix

haute. Le changement de pouvoir aurait-il ouvert une brèche permettant à une société civile de revendiquer ouvertement un droit au patrimoine et de plaider pour sa conservation ?

L'émission dénonce les malversations politiques et économiques responsables de la dégradation de monuments architecturaux qui dépérissent ainsi que les techniques utilisées à cette fin et leurs responsables, les nommant. Le présentateur porte plainte « en direct » au parquet pour des cas où les procédures ne sont pas respectées. La parole est également donnée à tous les acteurs qui sont concernés par les décisions : les députés régionaux, le conseil municipal, les « experts » (les historiens, les architectes, les employés d'entreprises de rénovation et de reconstruction, les représentants de la commission pour la conservation des monuments architecturaux) afin de faire avancer le débat sur la manière dont sont traités les monuments architecturaux en mauvais état. Certains symboles de la ville comme la Maison Roussov et la maison où a habité Gogol ne sont pas oubliés. Y sont aussi débattus le très critiqué plan général d'urbanisme et la demande d'inscription de la ville sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO (concernant sa partie centrale). Selon la légende, cette dernière aurait été rejetée en 2004 à cause de l'incendie de l'hôtel *Spartak* dans la rue Dérubassovskaïa la nuit suivant la demande. Il y a d'ailleurs un groupe sur le réseau social russophone VKontakte engagé pour inscrire Odessa au patrimoine mondial de l'UNESCO qui ne compte, cependant, que 185 membres.²⁰⁹ Le présentateur, conscient des efforts à fournir, appelle à la mobilisation des citoyens d'Odessa, leur rappelant leur devoir patriotique par ces mots : « *Pour sauvegarder le patrimoine d'Odessa, nous ne pouvons pas attendre la décision de l'UNESCO, les Odessites doivent agir eux-mêmes !* » ; « *Les premiers bâtisseurs ont créé la ville pour les personnes y vivant. Voilà comment nous devons la conserver.* »²¹⁰

²⁰⁹<https://vk.com/odessavunesco>, *Sauvegardons le patrimoine historico-culturel d'Odessa !*, (accès le 30/03/14). Le document d'application est consultable en ligne à cette adresse : <http://whc.unesco.org/fr/listesindicatives/5412/>. La demande fut déposée par le ministre de la culture et du tourisme en janvier 2009 qualifiant la spécificité de la ville comme un port multiculturel typique de la fin du XVIII^{ème} siècle - début XIX^{ème} siècle avec un ensemble architectural européen.

²¹⁰<https://docs.google.com/document/d/1b2zzbNIdC6dPirxaFiwxPzogPzRLhOnceK9hgarwWs0/pub>. En 2013, la spécificité de la maison à un mur dans la ruelle Vorontsov, symbole architectural d'Odessa, était menacée de disparaître par la construction d'un bâtiment adjacent. Sur un groupe Facebook dédié à Odessa (*Moïa Odessa*, le 28/03/14) un appel fut lancé aux Odessites leur demandant de se mobiliser en les orientant vers le lien de l'émission *Ma maison Odessa*. Le présentateur appelait également tous les Odessites désireux de s'engager dans la préservation du patrimoine architectural odessite à venir signer la circulaire à destination du pouvoir ukrainien pour la préservation du patrimoine historico-culturel de la ville. Elle est disponible en ligne et commence en ces termes : « *Chers Odessites, vu la manière dont nous a traité la procureure, nous avons décidé d'aller plus loin et de nous adresser directement à la direction du pays, nous-mêmes, les citoyens devons définir l'apparence de nos villes... Il est de nouveau venu le temps de réunir nos forces.* »

Cette posture s'appuie sur ce qu'Anne-Marie Thiesse explique en ces termes : « *La nécessité de déterminer le patrimoine à conserver entraîne donc toute une procédure de relevé et de description des monuments dont la conservation est jugée indispensable. Et aussi une démarche pédagogique destinée à diffuser le savoir sur ces monuments et sur l'intérêt qu'ils présentent.* »²¹¹

À Odessa, la diffusion du savoir passe avant tout par les médias, comme le rôle de la télévision locale le montre. Les émissions de télévision supportant une démarche pédagogique proposent un support médiatique informatif via des excursions physiques explicatives. Leur but est d'informer les citoyens afin qu'ils se sentent concernés par ce qui se passe dans leur ville et s'engagent à leur tour. Il s'agit de « *réunir les forces locales* » pour pouvoir revendiquer le droit de définir l'apparence de la ville aimée.

À la télévision, le savoir sur la ville rassemblé par les « experts » est vulgarisé et popularisé, permettant de diffuser des informations de manière passive et divertissante, comme me l'indique mon amie du musée historique :

« Y a des émissions sur la télé qui racontent de l'histoire de la ville, ça c'est bien... des gouverneurs d'Odessa et... de l'architecture. Y avait, y avait des émissions sur la télé... Oui, oui, y a deux ans... En fait, y en avait plusieurs même. Plusieurs émissions sur plusieurs chaînes, chaînes locales d'Odessa... Ils se baladaient aussi dans... des quartiers pas très fréquentés par des touristes... Pas Moldavanka, mais là aussi je crois, par exemple, à côté de parc Chevchenko aussi y a des belles rues, Marazlivskaïa, d'un côté y a de belles façades, de l'autre côté y a un parc, c'est très agréable de marcher là-bas... Mais surtout dans la ville, dans le centre ville, ils racontaient même les histoires sur les... Sur certains bâtiments. C'est très intéressant, par exemple, ce bâtiment est de tel machin... Ici, habitait un marchand machin... Lui, il a vécu ici pendant plusieurs générations, sa famille a vécu ici, tatata... Ça c'était très informatif... Et de temps en temps tu les écoutais et tu cherchais des fautes... Ou bien tu te demandais le lendemain au musée : « Ah il a dit ça ! Il a dit ! Ah non c'est pas très correct ! »

Ce format d'émission de télévision n'est pas nouveau. Mon ami architecte, Vova, y a aussi participé dans les années 1990.

²¹¹ Anne-Marie THIESSE, *op. cit.*, p 148-149.



Actuellement, toujours sur la première chaîne municipale est diffusée depuis 2010 l'émission *Où allons-nous ?!* [*Gde idiom ?!* – odessisme expliqué précédemment]²¹² Chaque émission dure vingt minutes et présente une rue différente. Les habitations sont détaillées : leurs habitants, leurs reconstructions, leurs éléments architecturaux originaux, leurs traces et leurs restes, leurs chats, leurs histoires et les faits historiques et contemporains les concernant.

L'émission se base sur des sources historiques systématiquement citées, qu'il s'agisse d'historiens célèbres ou des employés du département de données historiques sur Odessa – *Odessika*.²¹³ Certains de ses membres, des historiens et des bibliothécaires, sont actifs pour promouvoir ce patrimoine historique sous le nom de « la science d'Odessa » – « *pour ceux qui aiment Odessa !* ». Cette science n'a, cependant, toujours pas de chaire à l'université – fait vivement critiqué par l'écrivain local Valéry Smirnov dans un article intitulé *Je suis Odessite, et vous ?*. Ce dernier insiste sur le fait qu'« *être Odessite, c'est s'engager pour sa ville* » en se donnant les moyens de sa préservation et de la transmission de son savoir.²¹⁴

La légitimité de raconter l'histoire d'Odessa est ainsi reconnue à ceux qui s'engagent pour elle. Le présentateur de l'émission *Où allons-nous ?!*, Evgeny Grinkevitch, en est un bon exemple. Il précise sur le site qu'il est né dans la petite ville voisine d'Ismaël, « *mais malgré cela, j'ai toujours rêvé de vivre à Odessa. Quand j'en ai fait sa connaissance de plus près, j'ai voulu tout en savoir... J'espère que l'émission vous inspirera comme à moi. Alors qu'Odessa-Mama est tendresse et sollicitude, conservez et aimez notre ville ainsi que vous-même en elle !* »²¹⁵ Selon Tania, un Odessite, c'est une personne qui pourrait en « *énumérer les rues du centre, du Boulevard jusqu'à Pantelemonovskaïa et de Kanatnaïa... de Marazlivskaïa jusqu'à Préobrajenskaïa* » qui sont les rues délimitant le centre historique.

²¹²<http://www.youtube.com/user/GdeIdemTV>. Depuis 2013, l'émission a diffusé 119 émissions – tous les mercredis à 17h ; <http://www.1tv.od.ua/projects/37>, (dernier accès le 27/09/15).

²¹³Il s'agit notamment des historiens Valery Cherstobitov et Valery Netrebsky. Ce dernier a écrit *Balades dans la vieille Odessa* suivant l'alphabet cyrillique de la lettre A à Я. Il est aussi l'organisateur du club *Mon Odessa* qui réunit depuis des années des Odessites le dimanche matin pour aller visiter la ville. Visites auxquelles l'anthropologue Tanya Richardson a participé lors de sa recherche et auxquelles elle dédie son article « Walking Streets, Talking History: The Making of Odessa », *op. cit.* Est aussi cité le projet historique de Iouri Paramonov. <http://obodesse.at.ua>, (site créé en 2015).

²¹⁴<http://odesskiy.com/s/smirnov-valerij-pavlovich.html>, (dernier accès le 28/09/15).

²¹⁵<http://www.1tv.od.ua/people/30>, (accès le 27/09/15).

Internet est aussi un espace privilégié pour communiquer et transmettre un savoir sur la ville ainsi que pour coopérer avec d'autres institutions qui, elles aussi, ont pour but la démocratisation du savoir. En effet, l'encyclopédie virtuelle en ligne Wikipédia est le partenaire de projets virtuels mettant en avant le patrimoine architectural odessite. Ceux-ci ont vu le jour en 2013 à l'initiative de jeunes passionnés de la ville. Ils sont les fruits d'une prise de conscience de la valeur de l'architecture comme témoignage et preuve de l'histoire unique d'Odessa.



Le projet *Monuments interactifs* a, par exemple, été lancé grâce à l'initiative de l'organisation non commerciale Odessa 2.0, de l'organisation Wikimedia Ukraine, de l'administration de protection du patrimoine et de la participation de l'auteur de l'émission *Où*

*allons-nous ?!*²¹⁶ Odessa 2.0 propose de mettre un code barre à scanner sur chaque bâtiment qui a une histoire à raconter et qui redirige l'utilisateur vers un article Wikipédia concernant le bâtiment. Le but est de « *créer ensemble avec la communauté de la ville une carte quadrillée interactive des monuments d'Odessa et de devenir la première ville au monde d'un million d'habitants réalisant ce projet.* » Chacun peut y prendre part, soit en proposant un bâtiment et en envoyant une photographie, soit en écrivant un article sur Wikipédia et en envoyant le lien pour une demande de placement de panneaux, soit en faisant passer l'information sur les réseaux sociaux. Sur le site, il est précisé : « *Nous voyons le développement futur du projet dans l'activisme des citoyens qui ne sont pas indifférents à l'histoire de notre ville. Prenez part, découvrez à nouveau Odessa pour vous-mêmes, racontez son histoire. Engagez-vous, les amis !* »

Un autre projet a aussi profité des ressources financières et de diffusion des grands groupes internet : avec *ArchOdessa*²¹⁷, les lauréats du prix Google et Wikipédia de 2013, deux jeunes architectes odessites, ont créé un catalogue de 10081 photos d'artefact odessites. Leur but est de conserver en photographies l'architecture unique d'Odessa, ses façades et ses intérieurs, mais aussi les détails qui portent en eux les marques de l'histoire de la ville et des légendes odessites : « *Nous devons beaucoup à ces maisons. Sans les maisons et les cours odessites, il n'y aurait pas eu d'histoires odessites et surtout pas d'Odessa en général.* » Sur

²¹⁶<http://odessa2.org/index.html>, (dernier accès le 28/09/15).

²¹⁷<http://archodessa.com/>, (dernier accès le 28/09/15).

le site, leurs photographies de très grande qualité sont accompagnées d'articles historiques de fond, documentés de photographies d'archive et d'illustrations. Le site est accessible en quatre langues : russe, ukrainien, anglais et français ; la version russe étant la plus complète. Ils sont aussi présents in situ ; leur travail a fait l'objet d'une exposition au musée d'art occidental et oriental d'Odessa et ils organisent également des excursions.

Les projets promouvant la popularisation du savoir sur le patrimoine urbain utilisent les possibilités des nouvelles technologies en réponse à la disparition du patrimoine matériel. De nombreux sites internet dédiés à la vieille Odessa sont remplis d'informations historiques et culturelles et des groupes Facebook et VKontakte y sont consacrés. On peut aussi bien y trouver des vieilles cartes postales et des photos, ainsi que des informations historiques.²¹⁸ En 2015, je rencontre également un jeune architecte qui me fait part de son nouveau projet de lunettes 3D encore en phase de prototype, visualisant l'Odessa des débuts. Dans ce but, il prévoyait de participer en octobre à un salon sur les nouvelles technologies en Pologne. L'argent de la vente devrait être investi dans le scannage en 3D de tous les modèles réduits des décorations de façade qui à ce jour, selon lui, se retrouvent déformées lors des restaurations à cause d'une technologie inadaptée.

Un autre projet de recensement d'artefacts originaux ayant une valeur esthétique ou technique particulière comme les puits, les pendants de lanternes, les balcons et les escaliers de la ville, est initié depuis 2011 par de jeunes ethnologues locaux, Dmitry Jdanov et Oleg Lugovoï, sous le nom de *Terra incognita*.²¹⁹ Leur but est d'en faire un inventaire, considérant Odessa comme un musée en plein air. Ils ont déjà publié deux catalogues en 2013 *L'ère des puits dans l'histoire d'Odessa* et *Les balcons d'Odessa*.²²⁰

Ces jeunes prennent volontairement le relais d'institutions locales qui n'ont que peu d'influence sur les décisions prises par les autorités de la ville à cause des jeux de pouvoir locaux. En effet, dans les années 1990 la mairie a mis en place une commission historico-toponymique pour examiner les questions liées aux monuments architecturaux et redonner aux rues du centre leurs noms historiques après l'indépendance de l'Ukraine ; ce qui fut implémenté. Cependant, à chaque changement de coalition politique, cette commission est de nouveau remaniée et les décisions prises auparavant peuvent faire office d'« *efforts perdus* »

²¹⁸https://vk.com/old_odessa, (dernier accès le 31/09/15).

²¹⁹http://vk.com/odessa_incognita, (dernier accès le 31/09/15).

²²⁰<http://vk.com/club55495162>, (dernier accès le 31/09/15).

comme il est écrit sur le site de la ville lors du remaniement de 2006.²²¹ Dépendante des pouvoirs en place, elle ne reste malheureusement qu'un organisme consultatif du conseil municipal.

Cependant, un de ses membres, l'historien Oleg Goubar, souligne que *« tout ce qui est relié à Odessa il faut le conserver pour les générations futures, car même si le temps passe, ils se souviendront de toute manière dans quelle ville ils vivent et voudront en savoir plus sur elle. Et nous sommes les seuls à pouvoir les aider. »* Dmitri va dans le même sens et insiste sur le fait que redonner aux rues leurs noms originaux est bénéfique car *« il reste un espoir minimal, que de l'utilité de l'histoire il apprenne qu'il est lui-même d'ici et qu'ici... Parce que les gens doivent connaître leur histoire. »*

Le fait d'entretenir et de promouvoir les conditions nécessaires pour que les habitants de la ville puissent s'identifier à un patrimoine local permet à ses instigateurs de pouvoir en être fiers et de s'en dire patriotes ; défendre un élément constitutif de sa propre identification donne une valeur positive à ce qui deviendrait une partie de soi-même fondamentale. Odessa représenterait alors bien plus qu'une ville aux yeux des Odessites, elle se dématérialiserait pour en devenir une partie d'eux-mêmes, ancrée dans le plus profond de leur âme. Comme le disent mes interlocuteurs : *« Si tu la ressens dans ton âme, tu peux devenir Odessite. Odessa, il faut la ressentir. »* ; *« En général ça me plaît ici, je le ressens dans l'âme. »*

4.6. Le lien émotionnel – vecteur d'identification

Pour Katia, être patriote cela veut dire être fière de sa ville et la considérer comme la meilleure ville au monde, l'aimer tellement qu'elle fera toujours partie de sa vie :

« Katia me dit que c'est bien d'être patriote quand elle me met le petit bandeau aux couleurs d'Odessa lors du concert pour l'anniversaire de la ville. Ces petits bandeaux aux couleurs de la ville sont distribués dans la rue. On peut voir aussi de nombreux drapeaux aux couleurs de la ville sur les voitures ou devant les institutions locales. Maintenant que j'habite ici, je suis aussi Odessite. Elle me le répète quand les derniers chanteurs demandent aux Odessites de sauter et que je ne saute pas, elle me regarde offensée et me dit : « Oh Marie ! Tu es déjà Odessite ! »

²²¹<http://omr.gov.ua/essential/2689/>, (dernier accès le 31/09/15).

Sur la route du retour je fais part à Katia, Macha et Dacha de ma perplexité quant à ce discours patriotique. Katia me dit que, oui, c'est la meilleure ville au monde, je lui réponds alors : « Ah oui, c'est vrai, t'es patriote ! », elle rigole et me répond : « Mais oui, c'est bien ! » Macha tempère et dit que c'est la meilleure ville en Ukraine, Dacha soutient. Elles me demandent quelle est ma ville préférée et je ne sais pas quoi répondre. Elles n'y croient pas, tous ont une ville préférée où ils aimeraient vivre ! »²²²

Pour Sacha, vivant entre Moscou et Odessa et se considérant Odessite de par sa lignée paternelle, ce qui est déterminant dans sa revendication de filiation à la communauté imaginée des Odessites, c'est d'avoir une attache sentimentale au lieu : *« Je sens en permanence le lien avec Odessa, je me souviens chaque jour... »* ; un lien spirituel pour la ville qu'il m'explique comme tel :

« Par rapport au fait qu'elle soit une ville qu'on ne peut pas oublier et quoi qu'il t'arrive, si tu es ici, si tu t'es épris d'elle, tu es fini, c'est pour toute la vie. Ce n'est déjà plus possible de faire quoi que ce soit... Pour toute la vie... Nous aimons une personne toute sa vie et c'est pareil quand nous aimons une ville. Odessa, c'est une femme, si tu t'es épris d'elle et que tu l'aimes, tu l'admires, tu la prends avec la main sur le cœur, elle te répond réciproquement. Vous avez commencé à vous aimer l'un l'autre et ce lien n'en souffrira jamais. Tu peux partir sur une autre planète, tu te souviendras d'Odessa, tu l'aimeras et cela se perpétuera sans fin... »

Ce lien et cette attirance pour la ville sont des thèmes qui reviennent souvent dans mes interviews. Macha me raconte, par exemple, qu'elle a une amie à Saint-Pétersbourg qui vient à Odessa chaque année depuis quatre ans et qui regarde des photos d'Odessa tous les jours : *« Elle m'appelle et elle me demande : « Tu t'es promenée dans quelles rues aujourd'hui ? » « Écoute, tu te sens bizarre ? » »* Tania précise que se sentir Odessite, *« ça veut dire que cette ville vit en moi où que j'arrive mais elle est en moi, oui ? Ses rues, ses pierres, ses histoires, ses fous, ses personnages. »*

Les Odessites seraient tellement imprégnés de leur ville qu'elle vibrerait en eux, ils en seraient tellement remplis qu'ils en deviendraient sa résonance par leur manière de se

²²²Extrait de notes de terrain du 01/09/2013.

comporter ; une symbiose amoureuse parfaite entre la ville et ses citoyens que le programme scolaire municipal reprend dans son argumentation pour la formation de l'Odessite :

« Si sur cette planète il n'y avait pas eu Odessa, il aurait fallu l'inventer. L'amour que les personnes ressentent pour cette ville est généralement exaltant et pur, comme l'amour d'un enfant. Cet amour avec lequel nous aimons nos parents, avec toutes leurs particularités et imperfections, juste parce qu'ils existent. »

Ian en donne aussi un bon exemple :

« Odessa pour moi c'est, bon, comment dire, c'est comme ma maison natale. Autour de moi il y a mes amis, des rues chères, la mer chérie... J'aime me balader dans Odessa, je connais les ruelles par où on peut aller plus vite, je connais les habitants d'Odessa, je sais qui est nouvel arrivant qui ne l'est pas, tu comprends ? » Quand il part, la ville lui manque. *« Odessa là, c'est difficile d'expliquer avec les mots ce que c'est. C'est les rues, c'est l'air, c'est l'esprit, c'est la mer, tu comprends... J'ai envie de revenir à Odessa... Je suis un grand admirateur d'Odessa... C'est ma ville natale. Si ce n'est pas moi, alors qui ? Personne. Tu comprends. Voilà, j'aime beaucoup Odessa, si ce n'est pas moi, alors qui ? Personne !... À Odessa, il faut encore rester. Se trouver. Se trouver à Odessa, c'est très important. Et encore, si tu t'es trouvé, donne quelque chose à la ville, avec la tête donne, avec ta profession, tu comprends ? Si tu n'es pas artiste, poète, tu comprends ? Donne à Odessa quelque chose de toi-même. Il m'explique que sa femme a émigré, car elle voulait vivre mieux. « Je me suis séparé, elle est partie, je suis resté. »* conclut-il dans un éclat de rire.

Anton reprend l'idée qu'il faille habiter à Odessa, la ressentir et l'aimer pour ce qu'elle est et être capable d'apprécier ses détails particuliers pour se dire Odessite :

« Oui, seulement si tu restes habiter ici, mais il faut encore vivre dans la ville, comme quoi... Ce n'est pas comme... Voilà, j'ai un ami qui a été aux États-Unis et... Quelqu'un lui a demandé, il a dit : « Mais je ne suis pas des États-Unis ! » Il a dit : « Tu es Américain, tu vis en Amérique, tu es Américain. » Je ne peux pas dire cela d'une personne qui est à Odessa et à qui elle plaît. Elle doit y habiter et elle doit la ressentir. Elle doit aimer nos rues, nos habitants, qui sont un petit peu différents, nos grands-mères, nos certaines... traditions, certaines petites choses culturelles... Il faut y habiter, voir, ressentir. »

Ressentir, certes, mais comme le souligne Charles Lindholm, « *un sentiment n'existe pas dans le vide. (...) Un sentiment doit être labellisé d'une manière standardisée pour être reconnu et accepté comme métaphore.* »²²³ Les stimuli réveillant l'affection pour la ville sont nombreux et les chansons dédiées à Odessa jouent notamment ce rôle. Comme Anton me le dit : « *C'est quand tu es dans le train et tu pars d'Odessa, la musique commence à être jouée dans la gare. Quelquefois ça te serre le cœur, tu penses : « Ooooooh je suis tout de même d'Odessa ! » »* »

Si Odessa était une chanson, elle serait une chanson de Leonid Utesov...

*Il y a une ville que je vois en rêve
Ô si seulement vous saviez comme elle m'est chère
Sur la mer Noire qui s'ouvre à moi
Avec ses acacias en fleur, cette ville
Sur la mer Noire !*

*Il y a une mer dans laquelle j'ai nagé et je me suis noyé
Et qui m'a tiré par bonheur jusqu'à sa berge
Il y a un air, que dans mon enfance j'ai respiré
À satiété, je n'ai pu l'inhaler
Sur la mer Noire !*

*De ma vie je n'oublierai pas son boulevard et son phare,
Les lumières vives des paquebots,
Sur un banc, où nous, ma chère,
Avec nos yeux, scrutions pour la première fois
Sur la mer Noire !*

*Ma terre natale, où mon ami odessite
Se trouvait allongé calciné par le combat
Non sans raison la patrie lui a tressé une couronne
Et l'a appelé ma ville héros
Sur la mer Noire !*

²²³Charles LINDHOLM, *op. cit.*, p 36.

Mais la vie est restée belle, toujours,
 As-tu vieilli avec moi ou bien es-tu encore jeune,
 Chaque printemps m'attire là-bas
 À Odessa, dans ma ville ensoleillée
 Sur la mer Noire !²²⁴

Cette chanson accueille les visiteurs d'Odessa et les Odessites rentrés à la maison quand ils sortent du train. Les chansons d'Utesov sont associées à la couleur locale de la ville, car elles en retransmettraient l'atmosphère via leurs mélodies et leurs paroles d'amour déclamées à la ville natale.

Elles sont aussi devenues des formes de « carte de visite » exportables d'Odessa. Pendant le festival international de films d'Odessa de 2013, la chanson *Sur la mer Noire* était systématiquement jouée entre les publicités et la diffusion des films. Maïa insiste sur son côté symbolique : « *Bon rrOdessa rrOdessa... On a compris que c'est une chanson pour longtemps, c'est-à-dire que tout le monde la connaît... Perle sur la mer... Tout le monde la connaît, la Palmyre du Sud, c'est tout... Bon, c'est comme si c'était en même temps une ancienne marque, ils voulaient que cette marque, ce nom, sa nature, son positivisme, son côté positif.* »

Ces motifs – le positif de la ville et l'amour de ses habitants pour celle-ci – sont aussi repris sur les réseaux sociaux.



Sur l'image ci-dessous postée sur le groupe Facebook *Odessa telle qu'elle est*, on peut lire :

« À Kiev on y déménage pour le travail...
 À Odessa, par amour. »

²²⁴ *Ou tchernogo moria [Sur la mer Noire]*, 1951. Paroles de Semion Kirsanov et musique de Modest Tabatchnikov. Elle est jouée quand les trains arrivent en gare. Cependant, en juin 2015, elle fut remplacée une semaine par une chanson populaire en ukrainien ; tentative qui ne fut pas appréciée des citoyens.

Une campagne de marketing pour la promotion de la ville initiée par l'association pour le tourisme à Odessa met aussi en scène cette thématique.

Chaque Odessite peut se photographier avec un petit panneau où il est écrit « *It's nice here but I love Odessa !* »²²⁵ et le poster sur les réseaux sociaux. Le directeur de l'association n'hésite pas à en montrer l'exemple ci-contre. L'ancre-cœur est devenue le logo touristique de la ville en 2012.²²⁶



Quand la directrice du musée littéraire me montre les photos de cette nouvelle campagne, elle s'exclame :

« *Pour le patriotisme de la ville, c'est très bien. C'est admirable ! J'aime Odessa !* »

Elle me raconte alors un épisode qui met en avant l'ambivalence de ce discours patriotique : Quand elle est allée à Los Angeles pour un stage, elle y a rencontré beaucoup d'Odessites émigrés. Elle me dit : « *C'était une démonstration du fait qu'ils aient bien agi, qu'ils aient bien fait de partir d'ici, que chez nous tout va mal et qu'eux ils vont bien, et qu'eux, ils vont mal, oïe, quel cauchemar, quelle horreur ! Et je dis « Alors restez ici ! », ils me répondent : « Nous ne voulons pas ! » « Pourquoi ? » « Nous aimons notre patrie ! »* »

²²⁵<https://www.facebook.com/photo.php?fbid=10200943882226731&set=gm.542739742455531&type=1>, (accès le 13/05/14). En français : « *C'est sympa ici, mais j'aime Odessa !* »

²²⁶<https://www.facebook.com/photo.php?fbid=4351567682355&set=a.4877397547773&type=3&permPage=1>, (accès le 17/09/15).

Après avoir ri à gorge déployée, elle poursuit : « *Du genre, ici, c'est admirable, mais j'aime Odessa...* »

Pour les émigrés, l'amour pour la ville se nourrirait d'un sentiment de perte vis-à-vis de leur patrie et d'une représentation mythifiée de celle-ci.

Cependant, à Odessa cet amour est aussi palpable comme me l'expliquent mes interlocuteurs « nouveaux arrivants » qui sont frappés par le fait que les Odessites aiment autant leur ville. Dacha m'explique qu'il n'y a pas de panneaux *Ma ville bien-aimée* à Jitomir et à Kiev, les deux villes où elle a habité : « *À Jitomir, non je n'ai pas vu ce genre d'affiches. Là-bas, les gens sont un peu différents de ceux d'Odessa... Oui, à Odessa, ils aiment leur ville par-dessus tout, il me semble, les Odessites oui, pour sûr ils aiment leur ville par-dessus tout !* » Vika renchérit : « *Les Odessites aiment leur ville, ils ne le taisent pas.* » Iaroslava me raconte alors avec amusement une historiette dans le train pour Kiev qui illustre cette représentation :

« *Dans le train, j'étais avec une fille, il appelle quelqu'un et dit : « Oui, oui, je vais à Kiev aujourd'hui... Ouais, ouais... Mais demain je reviens à Odessa ! Odessotchka ! [diminutif affectif] » Elle imite sa voix aiguë et la mime. « Donc, ouais, les Odessites bien attachés à Odessa et quand y a beaucoup... Quand on vivait à Kiev, on avait un ami qui venait à Odessa et Dima disait : « Mais pourquoi tu viens pas vivre à Kiev ? » « Pourquoi ? », il le regardait comme ça. » Elle le mime et éclate de rire. « Maintenant Dima lui dit : « Tu savais quelque chose ! Maintenant je comprends, je comprends ! » Elle rit. « Non, regarde ce visage ! » Elle s'adresse à son ami : « Tu préfères Odessa ? » La réponse ne se fait pas attendre : « Oui ! Ah oui, les Odessites de par leur attitude aiment deux fois plus Odessa ! »*

Selon Alona, née à Nikolaïev et habitant à Odessa depuis huit ans, c'est ce patriotisme qui fait la force de la communauté imaginée des Odessites. Avant les événements de Maïdan, elle le compare à celui pour l'Ukraine qui, selon elle, ferait cruellement défaut :

« *Les Odessites, ils aiment beaucoup leur ville et un Odessite il sera toujours fier d'être Odessite et même une personne qui arrive ,par exemple, il me semble, qui déménage dans un autre pays, il dit : « Je suis d'Odessa ! », je ne suis pas Ukrainien, je ne suis pas... Là, Russe, je ne suis pas Polonais, pas Biélorusse, je suis d'Odessa. Et en principe c'est ce genre de ville que tout le monde connaît – dont on parle en général, là, dans le monde entier, il me semble... Certaines personnes, tu ne sais même pas ce que c'est que l'Ukraine, mais tu sais ce que c'est qu'Odessa. Et ce qui*

me plaît beaucoup chez les Odessites, c'est que les gens sont fiers de leur ville, de leurs origines, de l'histoire de cette ville bien qu'elle n'ait que deux cents ans... Il n'en reste pas moins que c'est une ville très éclatante et, par exemple, l'Ukraine dans son ensemble manque de cela, c'est-à-dire, tous ceux qui se disent Ukrainiens, qui dit : « Écoutez, je suis Ukrainien ! », mais de cela quelle fierté il peut en tirer, oui ? Cela nous manque en général dans notre mentalité. Chez les Odessites, il y en a plus que dans toute l'Ukraine. »

« Odessa, elle sort un petit peu du cadre parce que l'Ukraine, elle est un petit peu différente d'Odessa » est une des phrases que j'entends de manière récurrente et qui sous-tend le discours patriotique local basé sur la réputation positive de la ville. Les Odessites tirent, en effet, fierté de leur patrimoine immatériel – et de l'architecture originelle de la ville qui en est la manifestation visible – car il est porteur de ces histoires exportées qui ont rendu la ville célèbre. Il supporte aussi la représentation de soi positive des citoyens et il rend hommage à un projet de société qui se distingue de celui du pays dans lequel la ville se trouve. Pour Vika, la différence fondamentale se trouve entre patriotes « odessites » et nationalistes « ukrainiens » :

« Les patriotes, selon ma conception, ce n'est pas la conception générale, c'est la mienne... Qu'un patriote, c'est cette personne qui est fière de son histoire, d'une certaine manière et qui essaie de la conserver. Il peut faire quelque chose. Mais... un nationaliste, c'est un fanatique fervent de sa cause, de sa langue, voilà. »

Être fanatique, « hystérique », sont des termes qui ne font pas bon ménage avec la représentation d'Odessa. Selon mes interlocuteurs, sa douceur de vivre serait malheureusement menacée par les fanatiques de l'argent, de l'ukrainisation, de l'intolérance et de la conformité. En effet, ils ne cessent de dénoncer les changements urbains de ces dernières années, associés au sceau de la corruption ; des stigmates qui menacent de disparition les éléments architecturaux fondamentaux de l'histoire fondatrice de la communauté imaginée des Odessites et qui laisseraient la page blanche aux nouveaux habitants pour y écrire leurs propres récits avec leurs propres esthétiques. C'est ce contre quoi luttent à leur manière les « Odessites patriotes » : ne pas oublier qui ils sont, d'où ils viennent et ce qui définit leur entre-soi.

Odessa est considérée comme victime de son temps et des valeurs incarnées par le système politique de l'Ukraine contemporaine, son paysage urbain reflétant les rapports citoyens au sein d'une société inégalitaire.

La manière dont les collectivités locales conservent ou bien détruisent le patrimoine informe sur le projet de société à l'œuvre, car comme le souligne Régine Robin :

*« L'ensemble des noms des rues forme un récit auquel on est censé s'identifier. La ville offre ainsi un texte à déchiffrer, les monuments et les statues en constituant des images carrefour. »*²²⁷

Quel est le texte urbain d'Odessa en 2013 et en 2015 grâce auquel on pourrait lire le futur proposé aux habitants d'Odessa par les élites ukrainiennes ?

Le plan de la ville illustre la dynamique à l'œuvre, car sur celui-ci se superposent les monuments rendant hommage au patrimoine culturel de la ville et à son imaginaire ainsi que les lieux qui ont déjà été détruits. Je n'ai délibérément indiqué que ceux qui m'ont été cités.

²²⁷ Régine ROBIN, *op. cit.*, p 200.

Chapitre 5 Les élites ukrainiennes responsables de la disparition d'Odessa

« Le tramway s'arrête à cause d'une voiture mal garée dépassant sur les rails. À gauche deux hommes à la figure déjà bien abîmée sont assis devant une maison à moitié détruite, l'un sur une chaise avec un pied emmitouflé dans une bande, l'autre accroupi par terre. Une jeune femme de dos leur parle, debout. Ils rigolent. Je n'arrive pas à voir son visage et je me demande ce qu'elle raconte à ces deux types amochés. Un graffiti sur le mur NO TOXICOMAN. Je me demande si elle est toxico, elle a les bouts des mèches décolorés, un pantacourt en jean, un débardeur, les jambes blanches, le corps pas vraiment élancé. Après cinq minutes, le chauffeur de la voiture a été retrouvé, le tramway avance doucement. Sur la gauche en face, une lada break remplie de cartons de fraises. Un homme rentre dans une maison dont les fenêtres sont fermées avec de l'aluminium et des cartons. Avant de fermer la porte, il regarde attentivement qui pourrait le voir rentrer, des lunettes rondes, petit, la quarantaine. Que va-t-il faire ? Se méfie-t-il des voyous ? Va-t-il faire quelque chose d'interdit ? Vit-il dans une cour derrière ? Clac, bruit de clé dans la serrure. Les maisons suivantes sont en ruines, un chien noir à quatre pattes sur un mur, son compère allongé de côté. No man's land. Les toits sont tombés depuis longtemps, les éboulis dégueulent des fenêtres, l'accès est interdit par des barricades en ferraille. Des affichettes en papier où il est écrit CREDIT de toutes les couleurs recouvrent un poteau auprès duquel cinq hommes en polo, chaussures péniches et jeans avec ceinture haute, le cheveu noir, discutent ou bien attendent... »²²⁸



²²⁸Notes d'extrait de terrain du 06/06/2013, dans le tramway n°5 en face de Privoz.

La politique d'aménagement de la ville est largement critiquée par mes interlocuteurs. Selon eux, elle reflète les orientations politiques du pays et les dynamiques à l'œuvre dans la société ukrainienne en 2013-2015. La tendance est à la destruction de ce qui est perçu par les Odessites comme le patrimoine matériel porteur de leur communauté imaginée. Ce processus de démolition associé à la reconstruction de nouveaux ensembles de hauts buildings neufs refléterait les valeurs associées à la nouvelle société de l'Ukraine contemporaine. Il est attribué à des malversations politiques et économiques dont seulement une minorité fortunée profiterait aux dépens des habitants.

5.1. La destruction du patrimoine matériel odessite

Le patrimoine architectural local a une valeur symbolique pour mes interlocuteurs. Il est associé à des souvenirs mais, et surtout, aux représentations d'une société démocratique, leur permettant de s'y identifier. On m'a expliqué maintes fois que la largeur des rues et la bassesse des bâtiments avaient été planifiées de telle manière que l'on puisse voir le ciel de partout : symboliquement, il s'agirait ainsi du même ciel pour tous afin que tous les immigrants qui aient peuplé la ville puissent se rappeler du ciel d'Odessa comme de leur patrie, les soulageant ainsi de la douleur d'être partis et apaisant leur nostalgie du pays.

Aujourd'hui, la tendance s'inverse. On bouche le ciel accueillant pour tous et on s'en octroie des petits coins, laissant les autres dans son ombre. Avant, on plantait des arbres pour créer une ombre reposante qui est la très bienvenue les étés de chaleur intense afin de ne pas avoir à raser les murs et pour pouvoir profiter de l'espace public. Maintenant, on les coupe et s'asseoir dans la rue, y passer du temps et s'y promener serait alors substitué par le fait de rester chacun chez soi, assis sous l'air conditionné. La cour ensoleillée, synonyme d'une vie ouverte, se referme et se meurt dans l'ombre des bâtiments construits pour les élites de la nouvelle société négligeant ses concitoyens.

Selon mes interlocuteurs, ne pas se donner la peine de sauvegarder le patrimoine local, avoir une vision sur le court terme la plus rentable possible sans se préoccuper de l'avenir et de l'image de la ville qualifie la manière dont est géré le patrimoine urbain. Les autorités de la ville sont tenues pour responsables de la disparition de l'ensemble architectural odessite qu'apprécient mes interlocuteurs pour sa valeur esthétique et son charme. Le graffiti *Le principal artiste de la ville* qui se trouve à côté d'une porte toute cassée où « *avant il y avait la direction de l'aménagement pour l'aspect de la ville* » illustre cette idée de manière

ironique. Comme le souligne une interlocutrice, *« le fonds d'habitation dans le centre d'Odessa est en très mauvais état... Le maximum que l'on fait, c'est refaire la façade, le visage de la ville, mais néanmoins beaucoup de maisons s'effondrent malheureusement... »* Beaucoup de mes interlocuteurs ont du mal à se représenter Odessa de manière positive dans dix ans. Selon Ludmila, *« cela va dépendre des gagnants : soit de ceux à la sagesse éclairée, soit de la victoire de l'argent. »*

Pour Tania, le visage de la ville ce serait avant tout le reflet des aspirations de ses habitants. Les nouveaux habitants auraient une sensibilité et des besoins différents des « véritables Odessites » qui chérissent leur ville telle qu'elle est mais qui sont malheureusement devenus minoritaires :

« Les gens ont changé, les gens qui faisaient ça, ils ont changé, ils sont comme ça, c'est leurs visages. Il est comme ça. C'est la raison pourquoi on ne peut pas garder la ville ancienne comme elle est, on ne peut pas sauvegarder Odessa comme... l'architecture d'Odessa, parce que les gens sont autres et les gens... Ils ont besoin de maisons... telles qu'ils construisent. » Tu veux dire modernes ? *« Oui, oui, c'est l'état d'âme, oui ? Par exemple, quand il y a une ancienne maison du XIX^{ème} siècle avec des visages, avec des fenêtres bizarres, avec des escaliers en colimaçon...oui ? Et à côté de lui, elle est vieille cette maison... Et à côté il y a une maison de l'époque Krouchtchev, carrée et avec des étages, des petits étages, et on détruit la maison ancienne plutôt que la maison de l'époque Krouchtchev, bien que les deux sont en mauvais état. (...) Ils comprennent la maison de l'époque Krouchtchev et ils ne peuvent pas coexister un même espace avec ces maisons anciennes. Y a pas beaucoup de personnes comme moi qui aiment ça, y a plein de personnes qui diront : « Mais oui c'est beau, peut-être, mais... Vivre dans ça, c'est pas très confortable ! » (...) Et il est beaucoup plus facile de construire une autre, une nouvelle maison à beaucoup d'étages avec tout le confort moderne, c'est vraiment plus facile et on ne comprend pas pourquoi faire cet effort, oui pourquoi conserver cette ancienne architecture. (...) Ils ont besoin d'autres villes, d'autres maisons, d'autres constructions. »* Elle conclut dans un soupir solennel : *« Aujourd'hui, je pense que je suis déjà prête à partir d'ici parce que ce que j'aimais, il, il s'est... »* Elle sursaute. *« Peut-être encore quelque chose reste, encore, mais je pense que ça part... Chaque jour ça part et je comprends que je ne peux... Que mes valeurs sont autres que les valeurs des gens qui vivent ici, et... Je ne dois pas imposer mes valeurs à ces gens-là. »*

Tania est partie étudier à Moscou peu après les événements de Maïdan, mais à cause de la propagande russe contre les « fascistes ukrainiens » elle est rentrée à Odessa. Depuis septembre 2015, elle s'est installée en Israël. Elle m'explique sa tristesse concernant la disparition de l'Odessa qu'elle aime dans une cascade d'affolements :

« C'est plutôt la tristesse que cette ville meure... Il y a quelques années j'avais l'impression d'être assise près du lit d'un malade de cancer. Quand je voyais tous ces nouvelles maisons dispar... Quand je voyais disparaître les petites cours, toutes les cosmos disparaître en une minute. Il y a deux semaines j'arrive... je... je... le cour existait, j'y arrivais, je, je... je découvrais, car j'étais tout à fait jeune... je, je... je découvrais la ville et deux semaines plus tard j'arrive, et heu ! » Elle mime un étranglement : *« C'est quoi ? Il y a une construction ! Y a plus... plus... d'arbres... plus de... de balcon, plus de... »*

Le photographe Isaïev critique les autorités locales et leur vision capitaliste qu'il associe à la « nouvelle génération » du pouvoir qui, selon lui, agit en fonction de ses intérêts privés et est responsable de la détérioration du patrimoine matériel d'Odessa :

« Maintenant on détruit tout cela parce que c'est une autre génération, d'autres valeurs avant tout. (...) Maintenant la nouvelle génération de ceux de l'administration municipale, la nouvelle, ils volent tout d'ici, ils n'investissent pas un seul kopeck, mais ils construisent des supermarchés, ils construisent des gratte-ciels, mais ce n'est pas pour les gens, tu comprends, pas pour les gens. À cause du mythe de l'argent. À la ville, déjà plus personne n'y pense, tout simplement. Elle dépérit petit à petit. (...) Vous savez, parfois simplement je montre la ville aux gens, à des étrangers ou bien à certains Moscovites, je leur montre le vieux quartier et ils me disent : « Vous comprenez que vous vivez sur une montage d'or ? C'est quand même possible de recevoir de l'argent seulement pour l'excursion et la restauration de ces villas. Ce n'est pas ces grands million, oui. » Et rénover voilà ce socle historique sur lequel nous tous tenons, cela n'alarme personne. Je veux dire, ceux à la tête de l'administration de la ville. Cela ne les émeut absolument pas. Il leur faut de l'argent maintenant et beaucoup. »

« *Ils ont réussi à tout détruire !* »

Me dit en russe et en riant un homme habitant Israël que j'ai interviewé sur les escaliers Potemkine ; ironie condamnant les barbares, ces hommes d'affaires qui se sont emparés d'Odessa. Comme le rappelle Anne-Marie Thiesse :

*« Détruire fait désormais scandale, au regard des intérêts de la nation. [...] Il faut être un barbare étranger à la nation pour vouloir porter atteinte au patrimoine commun. »*²²⁹

Les hommes d'affaires ukrainiens sont tenus pour responsables des changements architecturaux dramatiques que connaît Odessa, comme me l'explique Sacha :

« À la différence de Lvov, Lvov c'est seulement une ville provinciale, alors qu'Odessa c'est un des centres économiques les plus juteux. Et c'est pourquoi, ici, il y a tellement de mélange d'intérêts économiques, c'est pour ça que les bandits de Donetsk, de Dniepropetrovsk, même de Kiev, ils se sont pratiquement emparés de... C'est comme une guerre. Réellement, la ville est tombée sous les hordes de barbares... Voilà, l'empire romain, là, quelque part en Grèce, les barbares... Les barbares sont arrivés et l'ont détruite... »

Odessa en tant que premier port d'Ukraine reliant le pays au monde entier est, en effet, un centre économique important. La ville abrite le plus grand marché d'Ukraine *Le sept kilomètres* qui approvisionne tous les autres marchés d'Ukraine. De plus, à cause de son statut de plus grande ville balnéaire d'Ukraine, la spéculation immobilière bat son plein.

La mère de Tania m'explique que la posture des élites renvoie à la mentalité soviétique : il fallait créer un homme nouveau et donc partir de zéro, effacer l'histoire. Selon elle, ces personnes ne penseraient qu'à ce dont elles peuvent se souvenir et comme il n'y aurait pas d'histoire antérieure, celle-ci n'aurait pas de valeur, elle n'aurait alors pas besoin d'être conservée : « *Ils n'ont pas honte, ils ne pensent pas qu'ils abusent* ». Pour eux, le patrimoine n'aurait pas de valeur contrairement à ce que pensent les gens éduqués qui savent l'apprécier, « les Odessites patriotes ». Elle conclut notre discussion en me racontant son ravissement lors de sa découverte du livre alors interdit dans les années 1980 *La vieille Odessa* d'Alexandre de Ribas qui fut édité pour la première fois en 1913 et qui raconte justement l'histoire d'Odessa

²²⁹ Anne-Marie THIESSE, *op. cit.*, p 148.

sous l'Empire russe. Ce fut une découverte fondamentale qui lui permit de comprendre la spécificité d'Odessa et d'en apprécier son « esprit ».

Les Odessites en tant que patriotes locaux s'identifient alors à la ville qu'ils aiment : ses petits défauts et son apparence font partie d'eux-mêmes et en détruire des morceaux est vécu comme une atteinte personnelle à leur perception d'eux-mêmes. Alona me dit :

« J'espère que ce ne sera pas le cas, mais il me semble que ce le sera, que beaucoup de bâtiments historiques qui me sont très, très chers, ils seront détruits et, soit ils seront rénovés de manière horrible, soit ils construiront à leur place une sorte d'horreur contemporaine... »

Ces changements architecturaux altèrent l'atmosphère de la ville que mes interlocuteurs chérissent et qui constitue le cadre familial de leur vie. Zoé les dénonce, comparant la ville de sa jeunesse avec celle d'aujourd'hui :

« La construction de ces bâtiments hauts a commencé à jeter une ombre sourde et à former ces petites cours froides, à arrêter le vent... Ça a perdu sa lumière, voilà, ça a disparu de beaucoup de lieux, quelque part ça s'est encore conservé, mais ça a intercepté ces courants aériens parce que ça a détruit sa planification. (...) C'est déjà une ville tout à fait différente. C'est très dommage parce que le centre a toujours été très confortable [ouioutny]. »²³⁰

La cour où elle a grandi a, par exemple, complètement changé de physionomie :

« Quand tu t'en vas, cela m'est déjà difficile de revenir. Oui, j'aime beaucoup ce lieu, la ville, c'est ma vie, mais cela me fait mal de la voir dans ce... Cette ville, cela me fait mal de la voir tellement détruite, j'ai l'impression que c'est ma vie qui se détruit... », me dit-elle avec de l'émotion dans la voix. *« Parce que tout ce que... Je suis née, là, dans le parc, là, il y avait de très belles maisons, aussi des monuments architecturaux, là, il y avait une maison... Elle est maintenant abandonnée, elle n'a pas de pierres et ils veulent l'enlever... On entraîne les maisons dans un tel état, quand on ne peut déjà plus les réhabiliter, quand il faut les enlever parce que c'est le centre, en plus il y a le parc près de la mer, l'enlever et, là, construire ce genre de nouveautés, c'est déjà, ce n'est déjà plus la nôtre, c'est déjà autre chose. Ce n'est pas la nôtre, ce n'est pas ma vie, ce n'est pas ma vie. »* Sa collègue acquiesce : *« Oui, c'est déjà la génération suivante, c'est leur vie, ce sera pour eux. »* Zoé continue : *« Voilà, j'ai grandi là-bas*

²³⁰ « Ouioutny » en russe veut aussi dire intime, douillet.

et maintenant, là-bas, chez nous, il y avait un très beau jardinet... Rien ! Là-bas, il y a de l'asphalte et ils ont construit ce genre de maisons de vingt, vingt-cinq étages horribles et, là-bas, quand tu y rentres et c'est juste horrible, là-bas, maintenant il fait toujours sombre à cause de ces maisons alors que c'était notre cour ensoleillée, voilà... Et bon, je ne sais pas, cela me fait très mal de voir comment notre ville se détruit. »

L'utilisation de l'expression « là-bas » exprime bien l'éloignement émotionnel de mon interlocutrice par rapport à ce nouvel espace qu'elle ne reconnaît plus et qu'elle trouve abject.

Lorsque l'architecture originelle d'Odessa disparaît, c'est toute une atmosphère qui disparaît : les maisons à trois, quatre étages laissant passer le soleil sont en train d'être remplacées par « *cette architecture contemporaine insensée* », des « *bâtiments hauts sans talent* » « *parce que maintenant ils construisent du neuf sans goût et loin de l'architecture* », me disent mes autres interlocuteurs.

Pour Maïa, ce sont les endroits détruits laissés à l'abandon qui retiennent des restes d'« *un esprit éparpillé* » dans une atmosphère « *souillée* ». Elle aussi est lucide : « *Il me semble que le pourcentage de ce que l'on restaure est de beaucoup inférieur à ce que l'on détruit. La restauration coûte de l'argent.* » « *Ils ont gelé les crédits* » est un commentaire qui revient de manière récurrente pour décrire les bâtiments en ruines, les bouts de rue fermés, les structures en béton qui peinent à se couvrir ou encore les façades fermées.



Des panneaux dans la rue annoncent un peu partout : *« Nous nous excusons auprès des habitants et des visiteurs de la ville pour l'inconfort causé lié aux travaux de construction. »*²³¹ Un de mes interlocuteurs commente : *« Quand chez nous ils commencent à rénover, alors tout simplement rien ne sera rénové. »*

Les maisons anciennes, classées pour la plupart monuments architecturaux ont effectivement été rachetées par des investisseurs privés dans le but d'optimiser le terrain en y construisant de hauts immeubles. N'ayant pas le droit de les détruire à cause de leur statut protégé, la plupart sont alors laissées à l'abandon après un incendie ou une fuite d'eau et quand elles sont devenues vraiment impossibles à rénover, elles sont détruites pour cause d'insalubrité. Peu nombreux sont les bâtiments qui sont rénovés et généralement ce sont des hôtels. Comme le dit Alona :

« Par exemple, la maison Gogol, oui ? Il y a encore un beau bâtiment qui aussi n'existe plus dans les faits, c'est la caserne de pompiers dans la rue Pasteur... Un très beau bâtiment mais qui est, de fait, en ruines. Ils en ont démolé le toit, il est resté quelques années sans toit... J'ai compris que c'était fait spécialement. Là, quelques bâtiments ont été laissés dans l'état pour ne plus être réparables et donc peuvent être détruits. Et ils détruisent certains bâtiments qui sont très beaux, qui sont importants historiquement, qui ont une valeur historique. »

Sacha m'explique comment ils ont détruit la maison où il habitait :

« Ils sont entrés dans le cadastre international et ils n'en ont pas moins cassé le tuyau spécialement sous la maison pendant quelques semaines et le service d'exploitation, ils ne font rien et l'eau s'écoule, jusqu'au « déballage » la maison est comme ça... Ils l'ont fait chez nous dans la Troïtskaïa spécialement. C'est tout ! Après cela ils prononcent une avarie et sous une restauration frauduleuse et une réhabilitation ils enlèvent là... Ils en extraient un immense bâtiment à beaucoup d'étages... C'est ce genre de procédé, oui. Ou alors arrivent des bandits qui travaillent aussi dans une entreprise de rénovation et ils parsèment la maison de... ces... Ce genre de morceaux inflammables... des grenades, et elle brûle entièrement. »

²³¹En 2013, une vieille Française de Rouen venue avec ses enfants en croisière me dit qu'elle est contente, car ils ont bien rénové le centre par rapport à sa première venue 30 ans auparavant. En 2015, il y a nettement moins d'échafaudages et beaucoup plus de hauts bâtiments qui ont fini d'être construits ou qui sont en train de l'être.

Dmitri insiste sur le dénuement des personnes âgées par rapport à ces stratégies de délabrement programmé qui, avec l'argent de leur retraite, n'ont pas les moyens de faire les travaux nécessaires à la bonne conservation de leur maison. En effet, certaines maisons s'affaissent dans les catacombes à cause d'avaries du réseau de canalisations. Dans certains cas, les fuites mouilleraient les murs des maisons construits avec un mélange de sable et de coquillages ; ceux-ci ne seraient alors plus aussi solides que lorsqu'ils étaient secs :

« Les petites cours, là, malheureusement, les gens peuvent faire de bon cœur, mais... Il te faut du matériel, la permission... Les banques etc., elles ont déjà fait les rénovations, mais seulement une grand-mère qui y vit, elle n'a pas de possibilités de faire quoi que ce soit. Elle vit dans le centre... mais ça. Il y a même des cas, la pharmacie Gaïevsky, il me semble qu'on y a mis le feu, pour pouvoir après privatiser, pour expulser tout le monde. Pourquoi ? Sûrement pour en faire un centre commercial. Mais qui en a besoin ? Dans le centre, chaque morceau de terre est considéré comme cher... »²³²

Ces manipulations immobilières sont perçues comme offensantes, car elles opèrent contre le droit au patrimoine revendiqué : les décisions sont prises sans consulter la population et à ses dépens. Cela alimente en même temps une incertitude régnante, comme mon amie guide le souligne lors d'une excursion dans la rue Gogol devant la maison où l'auteur a résidé :

« Ce qui se passe maintenant avec la maison, pour être honnête, je n'en sais rien, on l'a acheté. Le propriétaire, pour une raison quelconque, ne s'est pas intéressé à rénover quoi que ce soit, on a recouvert son mur principal et on n'a rien fait, rien du tout, voilà je ne peux pas vous dire pour l'instant de quoi l'avenir sera fait. »

« Plein de maisons ont disparu et juste après que cela est devenu très cher », me dit Tania qui met en avant la spéculation immobilière responsable de ces destructions :

« Tu vas voir plein de maisons très, très belles qui... qui sont vides. On ne peut pas les détruire parce que ce sont reconnus monuments historiques, alors on ne les répare pas, on attend jusqu'à ce qu'elles s'écroulent... Dans la rue Kanatnaïa, dans la place Sabornaïa, la pharmacie Gaïevsky... (...) Et... Ils attendent que cet bâtiment s'écroule et après, bon, on construit un centre commercial... Et ça se fait avec, avec plein de

²³²Il surenchérit en me parlant du bâtiment à dix-neuf étages en face de Privoz dont chaque appartement coûterait 25-30 000\$ et le parking 15 000\$ quand le salaire mensuel moyen est de 300\$ en 2013.

maisons. Par exemple, dans la rue Dérïbassovskaïa, maintenant il y a un endroit, comme une place où il y a des carrousels (...) Autrefois, il y avait un bâtiment, un autre bâtiment qui aussi appartenait à cet, à ce même personnage et aujourd'hui c'est... Il... il n'y a plus de bâtiment. »

Quand le rideau tombe, les coulisses du pouvoir sont bien visibles. La Maison Roussov dans la rue Sadovaïa, surnommée aussi la pharmacie Gaïevsky, en est un bel exemple. Elle fut construite en 1897 par le magnat Roussov où s'est ensuite installée la pharmacie ; à sa mort le pharmacien racheta la maison. La Maison Roussov, perçue par beaucoup comme la « *personnification d'Odessa* », m'est citée par presque tous mes interlocuteurs. Elle se situe en plein centre ville en face de la cathédrale et en haut de la rue piétonne Dérïbassovskaïa, et à elle seule, elle fait presque un pâté de maison. Véritable saga locale, elle fut rachetée par un député du conseil municipal en 2004 et elle a déjà brûlé quatre fois en dix ans. Ce député est à la tête d'une entreprise de rénovation et il est aussi tenu responsable des travaux non finis de l'hôtel *Grand Moscou* commencés en 2007 et de la destruction de l'hôtel *Spartak* sur la Dérïbassovskaïa qui a été rasé en 2008 et remplacé un temps par des attractions gonflables pour les enfants. Depuis plus d'un an de petits chalets gastronomiques occupent cet espace. Son nom est également souvent associé aux scandales de rénovation, car depuis 2012 sa société s'occupe officiellement des rénovations des façades de bâtiments historiques de la ville qui perdraient alors leur « fragrance » antérieure.²³³

La Maison Roussov est devenue un symbole générationnel renvoyant à des souvenirs plaisants de liberté maintenant en ruine. En effet, le toit de la maison était très prisé par la génération des trentenaires qui, pendant leur adolescence, y passaient des soirées à regarder la vue sur la ville avec la mer en fond. Alona s'inquiète :

« Maintenant, elle est là comme s'ils la rénovaient, mais tu vois bien qu'ils ne la rénovent pas. Il n'y a pas un seul ouvrier et elle est dans cet état depuis déjà quelques années. Deux ans, sûr, qu'elle est comme ça, comme si elle était en restauration. Tu sais, j'ai juste peur que le temps s'accélère d'une certaine manière... Qu'elle ne va pas franchir le cap... ne va pas tenir... Tu t'inquiètes, par rapport à la question de sa destruction. »

²³³http://timer-odessa.net/persons/ruslan_tarpan_9933, (accès le 20/10/15).



En 2003, Tania est allée à une manifestation pour sauvegarder le bâtiment « *et...nous étions trois* », dit-elle en baissant la voix. Elle m'explique qu'il manque une certaine opinion publique pour que les habitants se mobilisent.

Sacha voulait aussi organiser un projet d'exposition de photographies sur la place de la cathédrale pendant l'été 2013, mais ce projet n'a jamais vu le jour et Sacha n'est plus à Odessa.



Un groupe sur le réseau social russophone V Kontakte de près de 700 membres s'est créé en 2015 avec pour slogan : « *Ne laisse pas Odessa se faire massacrer ! Elle ne sera pas construite à nouveau.* »²³⁴ Depuis avril, de nouvelles initiatives sont manifestes. En août, je tombe sur un sticker #Sauvez la Maison Roussov dans le minibus 185. Ils sont apparemment disponibles depuis mai. Le même mois, une session sur l'avenir de ce bâtiment a également été organisée à la mairie et elle fut suivie d'une flashmob en juin. Cependant, cela ne s'annonce pas forcément bien, car les élections municipales de l'automne suivant se sont déroulées dans un climat de corruption. Pendant ce temps...

« *Odessa perd son visage architectural* »

Mon amie Katia regrette ce processus de défiguration du paysage urbain :

« Ça ruine l'image de notre ville. C'est triste. C'est triste et je peux rien faire pour ça. On peut, on peut presque rien faire... C'est tout corruptionné, tout est vendu, tout Déribassovskaïa est vendu... Ils gâchent les façades. »

L'hôtel Grand Moscou dans la Déribassovskaïa²³⁵



Autre bâtiment symbolique pour les trentenaires, « *car dans la maison se trouvait le magasin Zolotoï Kloutchik [la petite clé en or]. Et c'est une maison très chère pour moi parce que quand j'étais petite, on y venait pour y acheter des bonbons. En Union soviétique, c'était un problème, on ne trouvait pas de bonbons dans beaucoup de magasins* », comme me l'explique Tania. Hôtel réputé, des personnalités aussi connues que la star du cinéma muet

²³⁴http://vk.com/save_russov_house, (accès le 09/10/15).

²³⁵<http://static.panoramio.com/photos/large/79239661.jpg>, (accès le 09/10/15).

Véra Kholodnaïa (1893-1919) et l'autorité mafieuse locale des années 1990 surnommée Carabas (assassiné en 1997) y ont résidé. Ce bâtiment est aussi passé à la postérité grâce à l'adaptation au cinéma en 1968 du roman *Le veau d'or* d'Ilf et Petrov. En effet, dans celui-ci se trouve le bureau du citoyen Koreïko, milliardaire clandestin recherché par Ostap Bender.

Ce monument historique serait donc témoin de l'histoire palimpseste d'Odessa. Cependant, comme mon amie guide l'explique à ses visiteurs : dans les années 1990, il était dans un tel état qu'ils n'ont rien pensé de mieux à faire que de « *l'enlever complètement* ». Pendant longtemps, il n'y avait rien et il n'y a pas longtemps qu'ils l'ont reconstruit. Dans ce but, ils ont rassemblé des cartes postales et des vieilles photographies du bâtiment original. Pour elle, autrefois c'était l'exemple le plus éclatant d'art nouveau à Odessa. Ils en auraient conservé la façade mais malheureusement pas le toit : avant l'architecture avait l'air de s'envoler, alors que maintenant ce toit métallique l'écrase.

Aujourd'hui, la construction n'est toujours pas finie. Son ouverture était prévue pour 2012, mais il s'est déjà écoulé trois ans et avec l'annulation du championnat européen de football à Odessa et du championnat européen de basket prévu pour 2015, le futur hôtel de luxe n'a toujours pas ouvert.

Les rénovations controversées de monuments historiques sont devenues des symboles de « mascarade politique ». L'expression « *Ce n'est déjà plus ce que c'était !* » [eto uje ne to !] revient systématiquement pour me les décrire. Alona me dit : « *Ils sont méconnaissables ces bâtiments. Je ne les dessinerais pas parce que c'est comme si, il me semble, que ce n'est pas vraiment Odessa, comme s'ils portaient un masque.* » Pour elle, l'hôtel Grand Moscou :

« *C'est comme si c'était le même bâtiment (en suivant les documents etc.) mais en même temps ce n'est pas vraiment ce bâtiment, et ce n'est pas ce bâtiment parce qu'ils ont été approximatifs... C'est-à-dire, si tu regardes n'importe quel ancien bâtiment, où il y a des petits traits, oui, il est tellement plein d'âme, travaillé et... Il est d'une certaine manière volumineux, mais fin, fait avec âme. C'est-à-dire, comme s'ils étaient sortis de leurs coquilles de manière un petit peu grossière. On dirait que tout est pareil, mais il n'est déjà plus celui-là. Il est déjà tellement grossier, tellement sans détails, sans, voilà, sans cet âme, sans cette minutie qu'y ont mis les gens auparavant... »*

Tania explicite cette idée :

« Pendant la rénovation c'est intéressant parce que, parfois, on détruit absolument la maison, parfois on fait une rénovation qui est presque la même chose. Par exemple, la maison avec les visages dans la rue Déribas, c'est la maison avec une longue histoire, et c'est, en face du jardin municipal. (...) Quand j'allais à l'université, je passais beaucoup d'heures dans la bibliothèque de l'université qui donne sur le jardin municipal et après j'allais chez moi et je voyais ces visages, c'est-à-dire j'adorais cette maison. Et puis un jour on a fait des travaux et puis les visages ont changé, ils ont changé. Autrefois, ils étaient bonnes et très humaines et tellement tendres. Ils regardaient les gens avec tendresse. », dit-elle avec un sourire dans la voix. « Maintenant, ils sont belles et vides. Ils ont comme enlevé l'âme de la maison (...) Comme si on fait une fiction. Une imitation, mais on voit que c'est du plastique, ce n'est pas vrai. »

Katia résume l'état du bâtiment dans un éclat de rire : *« Mais t'as vu la façade de notre pauvre hôtel Moskovskaïa... C'est moche ce qu'ils ont fait... C'est pas un bâtiment, c'est une valise ! »*

Les rénovations sont perçues comme une imitation de mauvaise qualité qui refléterait l'hypocrisie renvoyant aux mécanismes de pouvoir de l'Ukraine indépendante : faire semblant suffirait, le plus important étant de s'enrichir au plus vite. Selon mes interlocuteurs, *« l'argent décide de beaucoup de choses. C'est simplement ce genre de personne qui n'a pas de talent, rien, mais qui a beaucoup de connexions. » ; « Celui qui a de l'argent a raison... »*

Maison à vendre !

Le bord de mer, *« d'un paradis de verdure naît ce béton de fer. »*



Vitia m'explique que le développement d'un tourisme de masse change l'atmosphère de la ville et la qualité de l'environnement est mise à mal : on coupe les arbres pour construire des maisons pour pouvoir les louer aux estivants et faire de l'argent.

Les sanatoriums pour le peuple soviétique et leurs jardins ont disparu : *« Maintenant ils ont tout pillé... Après la chute de l'URSS, ils se sont tous tout arrachés entre eux, les riches... du vol. Du boulevard français en est restée une bribe. »* Les terrains ont été achetés pour des kopecks et sont devenus des enclaves privées le long de la mer. Des dix kilomètres de promenade initiaux le long de la mer, il n'en reste déjà plus que six accessibles à tous. Il explique :

« Maintenant... On détruit les arbres et... On construit des hauts bâtiments... Maintenant, ils sont dans ce business... Et... naturellement d'un arbre tu ne fais pas d'argent, on coupe l'arbre et... On construit une maison » Il accélère : *« La maison tu peux la louer, voilà, faire de l'argent, voilà, avec la location de cette maison. Si la côte était aussi entièrement comme ça, voilà, elle serait noyée dans la végétation. Maintenant... Tout est construit pour louer. Et alors, avec les touristes arrivants, voilà, on fait, on fait du business grâce à cela. C'est-à-dire que l'orientation a simplement changé, et naturellement l'apparence de la ville aussi de la même manière. Pas étonnant. »*

Vika dénonce aussi ce processus de privatisation en prenant l'exemple du sanatorium Gorky qui se trouve en bord de mer dans le quartier très prisé de la 13^{ème} fontaine :

« Tout appartient à l'État, mais ils essaient de le privatiser. Mais quand ils privatisent, c'est trois fois plus cher. Ils aménagent plus de plages payantes (avec des chaises longues à sept euros la journée en 2013, passant à douze euros en 2015 avec l'inflation, représentant le coût de deux jours de salaire) et à la place des plages municipales, ils bâtissent des restaurants quelconques qui occupent la plage... »

L'espace public se rétrécit et son accès se ferme à tout un chacun, car il est privatisé sans respect des règles communes. Les habitants ne peuvent alors plus profiter de leur ville comme ils pouvaient le faire avant. Le relativement nouveau quartier Arcadia aux hauts buildings en est un bon exemple. Il se trouve en fin de terminus du tramway 5 et est un lieu hautement prisé pour faire la fête ; de nombreux clubs avec plages privées ont investi l'espace. Tania le surnomme « l'endroit Matrix » :

« Parce que chaque fois qu'on y arrivait, il changeait. Et ça se passait tellement vite que si... On avait l'impression que l'on faisait ça sur un ordinateur. Parce qu'autrefois c'était un parc et on pouvait se balader et il y avait un petit chemin où on aimait se balader et des arbres, et puis du coup, il y avait un mur et il fallait chercher un autre endroit pour y accéder, et puis du coup, aussi ce chemin était fermé. Ou bien

il arrivait beaucoup de chiens et on avait peur d'y aller. Mais tout de même on cherchait tout le temps parce que c'était un endroit très, très beau. Aujourd'hui, je pense que c'est... Et il y avait un hôtel ancien... C'est-à-dire une maison très, très beau, et aujourd'hui... Je pense que ça n'existe plus parce que tout est fermé et il y a de nouveaux bâtiments très hauts. »

Un long silence triste et pesant suit son affirmation. S'agirait-il donc de changements irrémédiables ?

Les destructions, les rénovations approximatives, les privatisations « sauvages » sont ce qui qualifie les changements urbains de ces dernières années. Les autorités locales sont tenues pour responsables de la détérioration du patrimoine commun et elles sont perçues comme une menace à l'existence de la communauté imaginée des Odessites, car elles en tuent l'espace commun pour leur propre profit.

5.2. Le maire, représentant d'un pouvoir illégitime

Alekseï Kostusev qui était en fonction en 2013 a été placé maire d'Odessa par le président ukrainien d'alors, Ianoukovitch. Il n'a pas été élu démocratiquement et certains s'amusent même du fait que cela faisait déjà trois fois qu'il essayait d'être maire et que jamais il ne fut élu. En septembre 2013, il a été démis de ses fonctions à cause d'un scandale financier et il s'est, selon la rumeur, exilé à Londres. Sacha m'explique qu'il représente les intérêts politiques (et donc financiers) du clan de Ianoukovitch :

« Une nullité, une personne très mauvaise... Il n'a pas d'avis personnel et il est obsédé par l'idée du pouvoir... Et il est très lâche. Voilà. Et des mains de ces gens-là on peut en faire ce qu'on veut. Si demain on lui dit de manger les bébés d'Odessa, il le fera. En vérité, il s'est faufilé comme intermédiaire de l'intérêt de ces entreprises kiéviennes. Il représente... He represents the interest of these bandits, because they pull them in this place, difficult place... Il est maire seulement parce qu'il représente ces bandits kiéviens. Et c'est tout. Pendant son mandat, il a érigé ces hauts immeubles dans la descente militaire que tu as vue et qui tuent complètement la lumière... C'est tout sous lui. »

Andreï commente également la manière impopulaire avec laquelle Kostusev gère la ville et il le compare à l'ancien maire qui, bien qu'il ait été entouré de « caucasiens

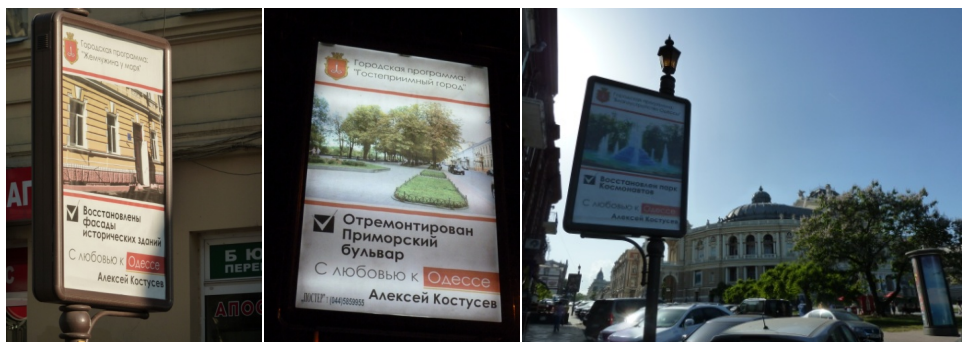
dangereux », faisait ce qui était nécessaire quand il le fallait. Il me raconte les conséquences de la tempête estivale :

« Sous Kostusev, en général, c'est le bordel complet... Oui ! C'est-à-dire que les rues... Par exemple, voilà, l'ouragan, oui ? Cette année Kostusev a décidé d'économiser. Il nous a juste... Oui, bon d'accord, il s'est mieux mis l'argent dans sa poche... Voilà, l'ouragan et quoi ? Du budget municipal ils vont payer des compensations aux gens dont la vitre de la voiture a été brisée, qu'est-ce que... Et d'où vient le budget municipal ? Tu sais, pas de sa poche, pas de sa poche à lui. Ce qu'il s'est mis dans la poche pour ce qu'il n'a pas fait d'une certaine manière, sur ce qu'il a économisé, et encore il reçoit de l'argent pour ce qu'il... du budget et c'est tout. C'est un bordel complet ! Mais c'est tout le temps comme ça en même temps... »

En 2013, de nombreuses affiches vantant les mérites de l'administration municipale et l'action du maire jalonnent le paysage urbain. Elles sont perçues comme une mascarade politique grotesque : *« Oui, oui, et là en bas la signature de Kostusev, c'est un cauchemar ! C'est un cauchemar ! »* Pour Andreï, elles portent en elles-mêmes les marques d'un gouvernement corrompu. Il s'agit d'une campagne publicitaire sans fondements que plus personne ne croit :

« Kostusev les a payées aussi du budget municipal je pense... Juste pour se faire de la pub... Gratuitement, il peut se faire de la pub. Classe ! Carrément génial !! Je peux, moi aussi ? Je pense que l'on peut mieux dépenser cet argent... Un bon gouvernement, c'est quand tu ne le vois pas, quand tout marche et tu ne connais pas celui qui l'a fait, tout simplement. Tu veux quelque chose, tu l'as... Tout marche tout simplement et tu n'as pas besoin de penser à cela. C'est véritablement un bon gouvernement. Alors qu'ici, rien ne marche, tout est en plein bordel, et partout il y a : « Nous sommes tellement géniaux ! »

Quand je lui fais part des affiches mettant en avant les programmes municipaux, Dmitri reprend de manière critique : *« Ainsi de nouveau, il y a un programme. Chez nous, chaque hiver il y a un tas de neige et quand ça fond, personne ne nettoie, il y a des embouteillages qui durent des heures pour rentrer à la maison... »* Ces programmes paraissent suspects et certains me disent que c'est de la récupération médiatique pour des actions que la mairie n'aurait pas financées mais qui ont été réalisées à l'initiative des citoyens. En voici des affiches :



Programme municipal « Perle sur la mer » : Restauration de la façade des bâtiments historiques.

Programme municipal « Ville hospitalière » : Rénovation du boulevard Primorsky.

Programme municipal « Aménagement d'Odessa » : Restauration du parc des cosmonautes.

« Avec Amour pour Odessa. » La signature du maire.

Des photographies d'archive de la « vieille Odessa » sont aussi visibles un peu partout dans la ville. L'attachée municipale à la culture me dit que ces photos sont utilisées depuis déjà quelques années car :

« Odessa a tellement façonné la vie des Odessites... Et la ville se développe très activement, c'est pourquoi nous avons proposé d'utiliser des vieilles photographies dans ce sens, pour que les Odessites se souviennent de la ville, comment elle fut construite... Parce qu'à Odessa il y a eu des maires magnifiques et ils se sont projetés dans le futur et c'est pourquoi c'est très important de se souvenir à nouveau de cette histoire. »

Le fait de dire que la ville se développe très activement pourrait être interprété comme une litote par rapport à ce qui m'est raconté ; un pied-de-nez médiatique à ce qui se passe sous les yeux des habitants du centre. Ces affiches sont sous-titrées de jolies phrases patriotiques et les monuments mis en avant sont à retrouver sur le plan de la ville.

Ces symboles urbains renvoient à une « vieille Odessa » dépassée ne trouvant pas sa place dans les projets urbains futurs. La demande faite à l'UNESCO ne concernait, en effet, que le triangle de rues donnant sur les escaliers Potemkine.

« Tout change. Rien ne disparaît »



Cette citation d'Ovide accompagne les photos de la synagogue Brodsky, du phare et du philharmonie. Sous l'Union soviétique, la très célèbre synagogue Brodsky a changé de fonction et abrite depuis les archives régionales. Elle fut construite en 1863 comme l'une des premières synagogues importantes de la ville. Symbole pour la communauté juive locale, elle ne lui a toujours pas été restituée comme lieu de culte malgré l'activisme d'une association en sa faveur.²³⁶

« Notre ville de tous temps ! »



Cette exclamation orne les photos du monument du duc Richelieu, des escaliers Potemkine, du monument dédié à Pouchkine et de l'opéra.

²³⁶Le but de la fondation pour la renaissance de la synagogue Brodsky est la régénération du bâtiment comme monument architectural et centre religieux du judaïsme. Il s'agit d'une initiative datant de 2011 qui est soutenue par l'organisation caritative « Atlas Resources International », <http://brodskyfund.org/>, (dernier accès le 21/09/15).

« Odessa, ce n'est pas tout à fait une ville, c'est le sourire de Dieu. »



Cette phrase est une citation du film russe *Le sourire de Dieu ou une histoire purement odessite* (2008)²³⁷. Elle agrmente les photos de la cathédrale du Saint Martyr Pantéléimon, de la rue novo-ribnaïa, de la cathédrale d'Odessa (reconstruite dans les années 2000) et de l'église réformatrice.

Ces affiches présentent les bâtiments qui ont été rénovés ou reconstruits (mis à part la synagogue Brodsky qui est en mauvais état) et qui sont donc toujours là comme traces visibles de « la vieille Odessa ». Les grands absents en sont l'hôtel *Grand Moscou* et la Maison Roussov et la Maison Gogol qui, elles par contre, sont en bien piètre état.

Odessa, je t'aimais, je t'aime et je t'aimerai...

D'autres affiches exaltant l'amour pour la ville natale mettent en avant les symboles odessites via leurs photographies et leurs illustrations : la statue du duc de Richelieu, le boulevard Primorsky, les colonnes Vorontsov, l'opéra, la statue de l'impératrice Catherine II, le phare et la gare maritime. Des vues aériennes, dont une prise du toit de la maison Roussov, rehaussent les rues de la ville de leur verdure. Elles sont agrémentées des slogans suivants : « *Avec amour, pour Odessa* », signé du maire ; « *J'aime Odessa* » ; « *J'aime ma ville* » ;

²³⁷Comédie russe inspirée du roman de l'écrivain odessite Georgy Goloubenko *Une ville rousse ou les nouveaux contes odessites* (2007).

« C'est notre ville » ; « Odessa, ma ville natale » ; « Je t'aime mon Odessa ! » ; « C'est notre ville ! »

Cependant, comme le souligne un interlocuteur : « La publicité sur son amour, ce n'est déjà plus de l'amour, c'est de l'argent à gagner ! »

Bienvenue à Odessa





Ces affiches de déclamations d'amour à la ville, dont celles personnelles du maire, saturent l'espace urbain le quadrillant et répercutant leur imagerie contre les bâtiments en ruine – stigmates de la face cachée de la politique locale créant une surenchère de « slogans

politiques » par rapport à une réalité qui saute aux yeux ; comme s'il fallait que les autorités municipales se justifient de leur politique patrimoniale par manque de légitimité aux yeux des Odessites. Charles Lindholm met en lumière cette stratégie comme suit :

« La somme de ces « sentiments » autorise l'acteur à prétendre à des racines locales, à une sincérité et à une loyauté, sans nécessairement avoir des origines locales, ou bien avoir une manière d'être 'traditionnelle'. »²³⁸

Cependant, mes interlocuteurs ne sont pas dupes, même s'ils apprécient le fait de voir dans la rue de belles photographies de leur ville. Anton me dit :

« Personnellement, je ne crois pas que je puisse changer quoi que ce soit ou alors ils me donnent à entendre ce qu'ils veulent que j'écoute. Chez nous, quand on a eu la Révolution orange [fin 2004], chez nous les médias de masse, tous, tout a été acheté, comme quoi je suis politique, bon, je veux que l'on parle bien de moi, je donne de l'argent là et ils disent : « Regardez comme il est bon ! » Aux nouvelles ils disent : « Il a construit une place de jeux et encore quelque chose d'autre. »

Viktor va dans le même sens : *« Si les gens estiment les réalités objectives et veulent la vérité, alors on les empêche de le faire parce que la vérité est trop terrible, c'est pourquoi toute cette vérité que nous estimons, elle est extrêmement filtrée. »* Andreï m'explique que les manifestations font partie de cette mascarade politique :

« Qui peut aller manifester lors d'un jour travaillé ? Chez nous, qui va aux manifestations ? Pour la plupart, les journalistes et les personnes que l'on a arrosées d'argent pour qu'elles y aillent...(...) En Ukraine, pour seulement... Il faut survivre, tu comprends ? C'est pourquoi on n'a juste pas le temps de manifester. »

Le fait que les gens soient payés pour aller manifester est un fait qui m'est rapporté plusieurs fois.

5.3. Les valeurs contemporaines de l'Ukraine

Si l'on prend la définition littérale du mot « corruption », il signifie l'action de changer l'état naturel d'une chose (son authenticité) en la rendant mauvaise, généralement par décomposition, déformation, dégradation ou altération de sa « pureté ».²³⁹ Comme le dit si

²³⁸ Charles LINDHOLM, *op. cit.*, p 33.

²³⁹ <http://www.cnrtl.fr/definition/corruption>, (accès le 20/09/15).

bien Tania, on attend qu'Odessa se décompose ; on déforme son visage et on dégrade le paysage urbain en laissant « pourrir » des bâtiments symboliques de la ville et on l'altère en construisant des gratte-ciels. Les mœurs sont également considérées comme corrompues car chacun ne pense qu'à soi et à ses propres intérêts, et non plus à la communauté.

En 2013, mes interlocuteurs se sentent désabusés par la manière dont ils sont représentés ou bien plutôt par la manière dont ils ne sont pas représentés politiquement, aussi bien au niveau local que national. Ils me présentent alors « la vieille Odessa » comme une entité aux valeurs positives que l'on peut y opposer. Les remarques désobligeantes à l'égard du pouvoir sont légion : « *Mais nous ne savons pas encore ce que c'est que la politique, car nous vivons dans ce pays* » ; « *Non, habituellement nous disons que nous sommes d'Odessa. Oui, oui... d'Odessa. En Ukraine, c'est juste un cauchemar... Je ne sais pas où nous allons !* »

« *Malheureusement, je ne suis pas assez fort pour poser une bombe et faire exploser la politique du pays !* », conclut un chauffeur venant de Tchernivtsi qui est installé à Odessa depuis vingt ans.²⁴⁰

Il existe un prestige à se dire Odessite grâce à la réputation et les valeurs positives qui sont associées à la ville ; n'y en aurait-il pas alors à être Ukrainien ? Il semblerait que la situation ne se soit pas tellement améliorée en 2015 alors que l'on aurait pu croire que l'engouement général et les prises de position dues à l'occupation de la place Maïdan auraient eu un impact plus grand. Même si, bien sûr, se revendiquer Ukrainien est devenu un acte ayant une valeur politique forte, le pouvoir est malheureusement de nouveau dénoncé par mes interlocuteurs pour son instrumentalisation de la guerre afin de freiner les réformes démocratiques. Le coût de la vie a pratiquement doublé et celle-ci est devenue beaucoup plus difficile pour les Odessites (et tous les Ukrainiens) alors que des parcs de jeux *Roshen* fleurissent un peu partout dans la ville – *Roshen* étant la multinationale appartenant au président ukrainien, « le roi du chocolat », qui avait promis de démissionner de ses fonctions de directeur d'entreprise s'il était élu, ce qu'il n'a manifestement pas fait. Finalement, en 2015 il est juste possible de critiquer de plus en plus ouvertement les autorités sans que cela ne change rien à leur manière de gérer le pays et ses ressources économiques. L'Ukraine incarne malheureusement encore et toujours un pays de non-droit pour mes interlocuteurs.

²⁴⁰Extrait de notes de terrain du 21/04/2013. J'ai également assisté à la nuit des courts métrages ukrainiens à l'U-cinéma que je résume comme suit : « *Courts métrages ukrainiens tristes. Sur le départ, la dureté de la vie, les problèmes de famille, problèmes liés aux vies pauvres. Sans lendemain. Crise d'un pays sans avenir.* »

Finalement, mes interlocuteurs opposent dans leur explications une situation contemporaine instable, d'entre-deux, à un passé idéalisé par rapport auquel ils essaient de se redéfinir et de définir les valeurs auxquelles ils croient qui pourraient contrecarrer celles, négatives, associées à l'Ukraine contemporaine. Une relative justice sociale du temps de l'Union soviétique est comparée à une société en recherche de soi, fragile par définition, où tout serait possible : s'enrichir, réussir, mais de manière « sauvage » ou illégale.

L'espérance est là, l'envie aussi, mais les modalités de leur réalisation ne sont pas encore au rendez-vous, car ces élites penseraient encore « à la manière soviétique », selon mes interlocuteurs. La conscience démocratique a, cependant, fait son chemin dans la société ; le changement attendu est celui correspondant aux valeurs d'une république indépendante démocratique, mais ces attentes sont encore malheureusement déçues après deux révolutions. Cette situation incertaine nourrit la déception, les frustrations et le repli nostalgique via une idéalisation du passé.

Politique et mafia

Des expériences négatives avec les « décideurs » locaux me sont racontées par la directrice du musée littéraire qui m'explique qu'on leur a pris un petit bout du territoire du musée illégalement et que ce n'est pas la première fois qu'elle a dû porter plainte contre un député. Un chef d'entreprise me fait aussi part de la même expérience : « *Maintenant ce sont d'autres bandits. Pourquoi avez-vous besoin de cela ? Et voilà, on vient me voir et on me dit : Donne ! Oui et pourquoi donne ? Parce qu'il a un bon bureau...* » Il me cite aussi une querelle avec une députée qui voulait son bureau, bien qu'il ne s'agisse que d'un espace tout ce qu'il y a de plus normal, en sous-sol dans le centre-ville.²⁴¹

L'injustice du système en place ainsi que sa corruption sont vivement critiquées. Une société à deux vitesses est systématiquement dénoncée comme me l'explique Andreï : « *Ils s'en fichent, ils vivent chez eux à Kiev, ils ont des papiers d'identité, ils peuvent se permettre d'aller... Là-bas, en Angleterre ou encore n'importe où, simplement partir. Ils sont assis sur leurs valises et pensent : « Ok, s'il y a la révolution, on s'en va tout simplement d'ici et ils volent tant qu'ils le peuvent ! »* » Vitia résume la situation comme suit :

²⁴¹Il explicite : « *Voilà, je travaille, je n'embête personne, regardez, je donne de l'argent à cinq familles, dix, trente personnes peuvent se coucher sans avoir faim. En plus de cela je paie des impôts, en plus de cela je fais des actions caritatives, je rends Odessa célèbre, ce qu'ils ne font pas, je viens et je dis, voilà, les touristes sont venus... Vous comprenez ? Je ne suis pas un voleur, pas un tueur, vous comprenez ?* »

« Ceux qui dirigent ce pays et cette ville, ils sont tombés pour l'instant dans une sorte de maladie... Afin de s'accommoder eux et leurs familles. (...) Maintenant d'où vient ton million ? En si peu de temps tu n'as pas le temps de l'amasser, ça veut dire qu'il est volé. »

Les nombreux scandales financiers sont monnaie courante dans une Ukraine contemporaine dirigée par des groupes d' « oligarques » aux fortunes obscures. L'intérêt commun du pays est mis à mal par les intérêts privés : *« Maintenant une grande part de l'activité mafieuse est devenue légale. Les mafiosos sont devenus des businessmen. »* Viktor surenchérit : *« Ici, la corruption fleurit ainsi que ceux qui n'ont pas de vie honnête, tu comprends, dans ce pays il n'y a rien pour les gens normaux, pas de ce genre de sécurité sociale, tu sais. »* Tania explicite : *« Aujourd'hui, quand on dit un député, on comprend tout de suite bandit, l'État et la mafia se pénètrent. »* Elle entreprend alors de m'expliquer le gouvernement Ianoukovitch qui est, pour elle, représenté par les prostituées qu'elle voit le soir dans la rue :

« Notre État est terriblement criminalisé et ce n'est pas le criminel qui fait peur à des gens, oui ? Parce qu'au bout du compte, ces criminels on les comprend, on comprend leurs valeurs, on comprend leurs raisons, on comprend pourquoi ils font ça... Eux ce sont vraiment des bandits ! Ce sont des criminels, mafia de Donetsk qui est partout... et, quand on... Quand il y a des bandits, oui, on peut pas parler des... des élections démocratiques... parce que... Il ne comprend pas ce que c'est. Ils ne parlent pas cette langue, ils n'ont pas cette... Cette idée, et y a des gens, ce ne sont simplement la mafia qui impose ses valeurs, mais ils sont proches à ces gens... ils... On, on les comprend, oui ? Si, si...on...on soutient vraiment Ianoukovitch, il est vraiment président de l'Ukraine. Ce n'est pas qu'on l'a imposé, qu'il y avait des fraudes... Oui, y avait des fraudes, mais y avait aussi des gens qui... a voté pour lui. Et nous avons des valeurs tellement différentes que nous... Nous pouvons pas vivre ensemble. » Elle pouffe : *« Alors quelqu'un doit partir, Ianoukovitch va pas partir... »*

Il s'est avéré qu'il ait dû partir et que Tania n'était donc pas la seule à le penser.

Cependant, le pessimisme concernant le futur d'Odessa est de mise, encourageant un refuge dans le passé.

Oubli de soi, repli identitaire, capitalisme sauvage

Les discours de mes interlocuteurs sont teintés d'une nostalgie d'un passé qui disparaîtrait inéluctablement, reflétant une envie de s'occidentaliser qui porterait préjudice à l'atmosphère originale d'Odessa. Ce changement est vécu comme précipité, même s'il répond aux aspirations de certains. Selon Maïa, le fait qu'Odessa soit une ville « ouverte à tous vents » lui porte préjudice, car elle risque de s'oublier. Une volonté d'arrêter le temps, de revenir à un passé soi-disant meilleur est palpable dans mes interviews. Cela est dû au fait que mes interlocuteurs ne voient pas de futur positif associé aux « nouvelles valeurs » portées par l'élite politique du pays :

« L'approche nostalgique recherche la glorification du passé avec pour arrière-plan un rejet du présent, qui représente par exemple un mécanisme de protection contre le rythme rapide du changement dans la vie de tous les jours ou contre la rencontre locale en partie malheureuse de l'Est et de l'Ouest. »²⁴²

Alona aimerait également « qu'elle soit plus fermée pour, d'une certaine manière, plus conserver sa spécificité d'Odessa... Elle prend trop chaque influence et c'est pourquoi, ici, il reste très peu de ces spécificités odessites caractéristiques. » Elle critique le processus de globalisation qui pour Vítia est déjà devenu une réalité :

« Ce n'est déjà plus Odessa, elle est occidentale. Voilà, fraîchement revenu de New York, j'étais devant l'opéra au coin de la rue Richelieu et de la Dérubassovskaïa. (...) Et je regarde un magasin de vêtements, j'ai juste eu la sensation que je n'étais parti nulle part. L'agent de police, le même uniforme... Tout le centre est comme ça. Tous ces magasins, ces centres commerciaux, c'est l'Europe, c'est l'Amérique, c'est l'Europe, mais ce n'est tellement pas Odessa. Là, il ne reste rien d'odessite. Je veux dire dans le centre. »

Pour Anton, cette tendance se retrouve dans l'attrait pour les « cuisines exotiques » mettant en avant une certaine perte de reconnaissance et d'estime de son patrimoine :

« Odessa, c'est une ville très, très haute en couleur, mais chez nous ces derniers temps, il y a très peu d'endroits avec notre culture. Une européisation globale est en train de se passer comme je l'ai dit... Nous n'avons pas : « Un restaurant odessite est

²⁴²Wolfgang KASCHUBA, Madlen PILZ, « Identitätspolitik und Zivilgesellschaft im Südkaukasus », in KASCHUBA, Wolfgang, KREBS, Melanie, PILZ, Madlene, *Die postsowjetische Stadt, Urbane Aushandlungsprozesse im Südkaukasus*, Berliner Blätter, SH 59/2012, p 9.

ouvert ! », nous avons : « Un nouveau bar à sushis ! Une nouvelle pizzeria ! Des nouveaux là... Mc Donald's ! » Chez nous, même les Odessites ne veulent pas manger des plats odessites... Chez nous, on aime ce postsoviétique, tu comprends ? Bon, comme quoi, ces gens, quand ils ont vécu sous l'Union soviétique, ils considèrent que tout se qui se trouve à l'étranger, c'est bien, c'est mieux que chez nous. »

Le fait de s'oublier soi-même est dénoncé ; il trouverait ses racines dans la perte de repères stables qui sont mis à mal par ces valeurs importées vues comme étrangères et non-accessibles à tous. Car même si, en théorie, il y a plus de possibilités et plus de centres commerciaux, les salaires, eux, sont restés les mêmes et peu nombreux sont ceux qui peuvent vraiment en profiter. En effet, le capitalisme sauvage effréné, l'insécurité du lendemain, le changement rapide et l'individualisme sont les attributs associés à la nouvelle société ukrainienne postsoviétique remettant fondamentalement en cause les valeurs associées à « la vieille Odessa » – l'entraide et le partage – et en causant leur perte. Le directeur de la maison d'édition *Optimum* insiste sur le dérèglement de la société, son instabilité et ses valeurs volatiles qui ne sont pas porteuses de confiance dans le futur :

« Maintenant, tu te réveilles et tu ne sais pas s'il y aura du travail ou pas. Nous sommes privés de beaucoup de droits. Chez nous, vous comprenez, les tribunaux, la police, tout ne marche pas très bien. Maintenant, n'importe qui arrive et fait de toi ce qu'il veut, les lois ne marchent pas et les gens se sont divisés en deux camps, ils se frappent les uns les autres. Les rapports sont désastreux et le pouvoir se fêche du peuple. »

Manque de perspectives locales – Immobilisme

« À Odessa c'est bien d'y venir pour un certain temps et ensuite d'en partir. Y vivre constamment, d'une certaine manière, surtout l'hiver, c'est très ennuyeux... », me dit Vitia qui défend l'idée que du point de vue culturel Odessa est devenue provinciale et a perdu sa grandeur :

« Est-ce une ville culturelle ? Non. C'est une ville provinciale. Elle était culturelle, mais elle ne l'est plus tellement, ce n'est pas un centre culturel dans tous les cas. Ici, il y a des résidus de culture. Les artistes, les poètes, les écrivains, ils ne peuvent pas vivre de leur art. Ici, il n'y a pas de marché sur ce plan là. Les gens continuent de créer, mais ils créent en tant que dilettantes, n'en attendant pas de rémunération. »

Bien qu'Odessa soit un pôle universitaire régional attirant de nombreux étudiants, le marché de l'art y est quasi-inexistant. Le directeur du musée d'art moderne me parle de « *la tragédie d'un gouvernement périphérique qui ne s'occupe pas de sa culture. À cause de cela les personnes talentueuses n'y trouvent pas de reconnaissance.* » Jenia, Nastia et Tania insistent sur le manque de possibilité d'épanouissement intellectuel qui encourage la fuite des cerveaux :

« Si tu as besoin de parler avec quelqu'un, ces grands esprits qui t'intéressent, il y en a ici, mais... Très peu, on peut les compter sur les doigts de la main... Parce que tous partent à Moscou. S'il a un certain niveau, il part, pour sûr, à Moscou... Seulement, une célébrité peut naître à Odessa et partir à Moscou. Il y a toute la pléiade des écrivains odessites qui sont partis à Moscou... C'est pareil pour Jvanestky... C'est même un petit peu réglé d'avance. Il faut être né à Odessa, finir la fac à Saint-Pétersbourg pour Saint-Pétersbourg, pas parce qu'il y a un meilleur niveau qu'à Odessa, mais parce que cette dernière est marginale... Et après travailler à Moscou. »

Partir pour se développer et faire carrière est devenu une nécessité. Nastia me dit : « *Avant, on dit qu'il y avait plus, suffisamment plus pour être assez. Beaucoup de gens sont partis dans les années 1990 au Canada, aux États-Unis... Après cela, c'est devenu tout à fait triste.* » Maïa reprend :

« Il faut partir d'ici. Ici, il y a des possibilités, mais elles sont toutes d'un niveau bien défini. Si tu veux t'élever... Ici, tout se passe très lentement... Une étroitesse d'esprit des gens qui sont ici, même les Ukrainiens de l'Ouest, ils ne sont pas vraiment différents. Ici, ils sont fermés dans cet espace, voilà, comme à Odessa, ils sont fermés, ils ne veulent pas savoir ou bien ils veulent, mais ne savent pas ce qu'il y a dans le monde autour... Ils se concentrent sur leurs problèmes quotidiens. »

Le show-business local n'est pas épargné, ce qui remet en question la place qu'Odessa occupait pendant l'Union soviétique, notamment dans l'univers du cinéma. Toutes ses personnalités sont parties soit à Kiev, soit à Moscou. Ian me dit que beaucoup de réalisateurs d'Odessa sont partis à Moscou pour gagner de l'argent et y tourner des séries. Une seule réalisatrice y est restée, Kira Muratova, qui est devenue entre-temps un véritable symbole odessite. Viktor, réalisateur lui-même, me dit que pour consolider son talent il faut aller à Kiev et que beaucoup d'Odessites participent aux shows de télévision ukrainiens. Les studios de films d'Odessa qui ont rendu la ville célèbre ne tournent déjà plus depuis longtemps à plein

régime ; ils sont loués de temps en temps à la semaine pour des tournages russes. Kiev aurait-elle alors volée la vedette à Odessa ? Est-ce le processus de dénivèlement de la ville pour la rendre « Ukrainienne » qui est ici remis en question par mes interlocuteurs ?

De ville provinciale sous Moscou, Odessa a été « déclassée » en devenant ville provinciale sous Kiev. Cependant, une ville de province a aussi des avantages. Jenia et Nastia m'en expliquent la logique :

« Kiev, son niveau a toujours été plus bas qu'à Odessa, maintenant de par le fait qu'elle est devenue la capitale, elle essaie de commander... Les meilleurs étudiants... Les meilleurs spécialistes... dans le genre... Elle croit un peu, mais... Par rapport aux villes comme Odessa, elles ont, pour une certaine raison, décidé que maintenant elles peuvent se laisser aller et être la province, non pas sous Moscou, mais être la province sous Kiev et les exigences venant d'en haut sont déjà deux fois moindres (...) Un certain vœu d'être la province à Odessa, pour une certaine raison, il existe. » « Tu ne dois rien en tant que province, tu peux te détendre. » « Peut-être que c'est à cause de cela que cela se passe... Mais il y a une certaine impression que nous voulons être la province et que nous n'avons pas besoin de quoi que ce soit d'en haut pour avoir quelque chose, nous ne voulons pas être au niveau de la capitale, il y a de ça. Mais par rapport à cela, nous ne voulons pas non plus être la dernière province. »

Pas d'avenir pour l'Ukraine

En 2013, les discours sont pessimistes et en 2015 la tendance n'a pas changé malgré le changement de pouvoir et certains engagements nationalistes probants. Les vidéos expliquant toutes les combines possibles et inimaginables pour se procurer des documents afin de rentrer dans l'espace Schengen fleurissent sur la toile. Ces aspirations à l'émigration renvoient à cet extrait de notes de terrain de mai 2013 qui en relate l'atmosphère ambiante :

« Je viens d'emmener Tobias à l'aéroport, il est 5h40 du matin. Le taxi, relativement jeune, la trentaine, me demande ce que je fais. Je lui réponds qu'il s'agit d'une étude sur l'utilisation des images d'Odessa dans le développement du tourisme. Il me répond : « Ah... Je comprends, je ne sais pas quelles sont vos sources, mais tout ce que vous allez trouver sera faux. » Je demande pourquoi, il me répond : « Parce qu'ici rien ne peut pousser. C'est un pays sans futur. » La génération des vieux, la fuite des cerveaux sous le communisme, pas de perspectives, pas de respect pour les jeunes. Quand je lui dis que les jeunes sont l'avenir du pays, il me répond qu'il n'y a pas de

place : « *Qui peut part !* » Il est Odessite, de nationalité bulgare et a vécu six ans à Waschkau, en DDR. Ses grands-parents ont fui la Révolution en Bulgarie et sont venus s'installer à Odessa. Son père était de service en DDR et ils sont revenus vivre à Odessa. Il me parle d'une amie à lui qui vit à Paris. Il veut partir, car il dit : « *Je suis intelligent, pas comme ces gens !* » Il me montre un homme assis sur le bord du trottoir, une clope et une bière à la main. Le chauffeur me dit : « *Il est assis là et pense comment il peut vivre !* », et il éclate de rire. Il me dit qu'il n'y a pas d'intelligentsia, que les communistes ont fait table rase, que les gens envient. Des personnes nettoient les rues, il me les montre d'un geste de la main : « *Voilà l'intelligentsia !* » Il veut se faire faire un passeport bulgare et aller en Europe : « *Chauffeur de taxi à Paris !* », s'exclame-t-il dans un éclat de rire ironique. « *En Europe c'est moins cher...* » Étonnée, je lui demande : « *Ici, c'est cher ?* » Je continue en disant qu'ici c'est moins cher, je lui demande d'où lui vient cette idée, il me répond : « *Quelqu'un qui est là-bas, cent euros par mois ça suffit pas ?* » « *Non ! Bien sûr que non !* » Il me demande si je suis déjà allée aux USA. « *Non, et vous, vous voulez ?* » « *À mon avis, oui. Et Amsterdam ? Là-bas, c'est libre. Les gens en Europe sont plus libres. Ici...* » Il m'explique qu'il était chanteur et me chante une chanson d'amour poétique. Il a une belle voix, mon taxi chanteur. Il ne chante déjà plus dans les bars, il est allé à Moscou une fois, maintenant il veut partir là où il peut se créer un avenir. »²⁴³

Envie d'un changement qui démocratiserait les rapports des citoyens ukrainiens et leur accès aux richesses qui ne vient pas, car le principal obstacle en est « *le caractère de l'homme, le nôtre, disons, de l'Union soviétique* » selon le directeur des éditions Optimum. Il m'explique :

« *Pour cette personne tous sont coupables, sauf elle. Voilà, si elle s'enivre, ce n'est pas parce qu'elle s'enivre, mais c'est parce qu'on lui a vendu de la vodka. Si elle ne veut pas travailler, c'est parce que j'ai une voiture... Cela ne vous est pas compréhensible, vous comprenez ? Si vous avez tous le même salaire et que votre voisin roule en Lexus ou en Maserati, d'où ça vient ? Vous allez dire qu'il y a quelque chose qui cloche dans cette maison, ou bien il a tué quelqu'un ou bien il a volé quelque chose... Et pour vous c'est une vie normale. Parce que pour vous c'est une vie normale, vous n'êtes pas contre cette personne, vous êtes contre le fait que d'un coup*

²⁴³Extrait de notes de terrain du 29/05/2013.

il en a, cela veut dire que ça s'est fait illégalement... Et ce ne sont pas des impôts payés, parce que des impôts payés, ce sont des rues propres, ce sont de bonnes routes, c'est la police, vous comprenez ? Alors que chez nous ! » Il tape la table du plat de la main. « Dénoncer, c'est mal... C'est à cause du pouvoir soviétique, quand cela a commencé après la Révolution, ils en ont posé les fondements, vous comprenez, ils ont dénoncé à cause de l'envie... C'est l'esprit de ce peuple qui a été éduqué comme ça. Il y a cette expression, je ne sais pas si vous allez comprendre ou pas : « Il vaut mieux que ma vache crève plutôt que le voisin en ait deux. » Ils ont été éduqués comme cela, le pouvoir repose sur ce genre de système. Tous doivent être au même niveau, tous doivent dépendre du pouvoir et en avoir peur. »

Selon Jenia, le système politique n'a pas changé avec l'indépendance de l'Ukraine :

« Après 1991, ils ont enlevé le portrait de Lénine des écoles et ont accroché le portrait de Chevtchenko à la même place, avec la même signification. » Nastia complète : « Chez nous il y avait un buste de Chev... Un buste de Lénine, ils lui ont ajouté une moustache et en ont fait Chevtchenko. » Tania part dans un fou-rire et dit : « Oui, ils n'ont rien changé, ils ont enlevé leurs bonnets rouges et sont devenus de fervents nationalistes ukrainiens. »

Pour Viktor, Odessa est témoin d'un changement politique, ni plus ni moins :

« On a démoli le grand pays de l'Union Soviétique et ce qui a changé, c'est que nous sommes devenus plus pauvres et indépendants. À Odessa, rien n'a changé. Les gens étaient comme ça et ils sont restés pratiquement les mêmes. »

Changer la mentalité des gens semble difficile comme Macha me le répète constamment : *« Marie, ici il n'y a pas d'avenir. Si je veux aider, j'ai compris qu'il faut que je parte. »* Quand je demande à Tania, en 2013, comment elle voit l'Ukraine dans dix ans, elle me répond : *« Soit la Turquie, soit la Roumanie, soit la Russie. Mais je préférerais que ce soit la Russie quand même »* car, selon elle, la culture en est plus proche. Elle me dit que son père *« serait aussi content que l'on vienne coloniser notre pays. »* Quand il est venu me chercher à l'arrêt de bus et qu'il m'a conduit jusqu'à leur maison, il m'a expliqué fièrement que cette route il l'avait construite avec ses voisins. Pas d'aide de l'état, pas de subventions : on n'est jamais mieux servi que par soi-même !

Pour le photographe Isaïev, l'Ukraine « *c'est un pays sur le papier* », car dans les faits un gouvernement devrait assurer protection à ses citoyens, mais « *ici tu te démerdes tout seul. Je peux seulement compter sur moi-même, c'est tout. Ce n'est pas un gouvernement, c'est un territoire, nos dirigeants ne comptent pas sur notre avis. C'est un rêve créé artificiellement, pas un gouvernement.* »

Le gouvernement ne remplit pas ses obligations vis-à-vis de ses citoyens et le lien entre les acteurs politiques et le peuple est quasi inexistant. Tania me fait part de sa déception profonde après la Révolution orange :

« Encore, il y a quelques années, j'ai commencé à parler ukrainien parce qu'après la Révolution orange, on espérait que oui, l'Ukraine va être, va devenir un vrai pays... Un pays libre, un pays... Un État qui sait protéger ses citoyens. Aujourd'hui, l'État ukrainien se fiche de moi, complètement, et... Je ne veux plus supporter cet État parce que cet État ne veut plus supporter moi... »

Le gouvernement ukrainien est perçu de manière négative, gouverné par des élites avides de pouvoir qui n'auraient aucun intérêt à le démocratiser, utilisant un système corrompu hérité du temps soviétique qui leur profite. Pour mes interlocuteurs, les élites locales sont responsables de la disparition du patrimoine de la ville ; et le détruire, c'est détruire la possibilité de sa renaissance, c'est nier l'histoire que mes interlocuteurs soutiennent, car elle porte en elle des valeurs positives d'un possible vivre-ensemble en paix. Les valeurs associées à « la vieille Odessa » deviennent alors un rempart identitaire contre le processus d'ukrainisation en cours et mes interlocuteurs se doivent de les soutenir afin de refuser un futur incertain non désiré.

Chapitre 6 Odessa : une alternative à l'Ukraine

Les valeurs associées à l'Ukraine contemporaine sont pointées du doigt comme étant responsables du fait qu'Odessa serait en passe de perdre ce qui la rend en partie exceptionnelle. Tania dénonce l'ingérence du pouvoir ukrainien lors de la crise des élections de 1998 comme impact décisif attribué au déclin d'Odessa. Le président d'alors, Leonid Koutchma, avait nommé son vice-président maire d'Odessa de mai à août. Elle me dit : « *La question est la suivante, pourquoi est-ce qu'on n'aime pas Kiev à Odessa, voilà, ils ont nommé le maire et Odessa est devenue une ville très provinciale et les mauvaises langues racontent que c'était d'une certaine manière fait spécialement, c'est Kiev la capitale...* »²⁴⁴

Elle continue :

« Tu comprends, Kiev, depuis le tout début, est perçue comme ce genre d'agresseur, oui ? Avant, on nous envoyait des consignes, des directives... Et est arrivée la directive d'enlever le portrait de Lénine de l'exposition du musée littéraire et d'y mettre le portrait de Chevtchenko. Quel genre de rapports à Chevtchenko, comme Lénine, avec Odessa ? Au musée littéraire, ils ont refusé d'enlever le portrait de Lénine, pas parce qu'ils aimaient Lénine, mais parce que ça appartenait à l'histoire, et on n'a pas le droit de changer l'histoire comme ça ! »

Cet incident est révélateur de la volonté de la part des autorités centrales d'unifier l'histoire nationale grâce à de Grands hommes érigés en héros nationaux, mettant en avant la spécificité ukrainienne. Taras Chevtchenko est, en effet, à la langue ukrainienne ce que Pouchkine est à la langue russe.

Ce processus d'unification via l'inclusion de l'histoire d'Odessa dans une histoire nationale est toujours en cours ; une circulaire venant du ministère de la culture a effectivement demandé en 2015 au musée historique d'Odessa de mettre en avant le fait que la ville soit peuplée depuis six cents ans, la preuve étant qu'elle fut citée comme lieu de peuplement polonais-lithuanien par un historien du XV^{ème} siècle (Ian Dougloch, 1415). Le fait que ce soit cette période qui fut retenue alors que le territoire sur lequel se trouve Odessa a toujours été peuplé – d'une ancienne colonie grecque à un village tatare – met en avant la volonté du gouvernement de souligner l'appartenance déjà ancienne de ce territoire à

²⁴⁴Nikolaï Beloblotsky a été envoyé à Odessa lors de la crise électorale, car la situation était très instable – de nombreux meurtres ainsi que des falsifications de vote ont été commis ; <http://www.segodnya.ua/newsarchive/v-1998-hodu-v-odecce-ubili-varlamova-i-pokushalic-na-hurvitsa.html>, (accès le 20/01/15).

l'ancienne République des deux nations (la Rzeczpospolita) qui incluait en son sein une grande partie du territoire ukrainien actuel. La mise en valeur de cette période aurait pour conséquence d'amoindrir l'impact de l'histoire russe locale, car elle serait présentée comme un phénomène relativement nouveau sur ce territoire. D'un point de vue historique, cette décision remet également en question la légitimité d'Odessa en tant que ville créée selon la volonté russe par l'impératrice Catherine II comme la capitale de la Nouvelle Russie.

Cependant, cette circulaire fait encore débat, car l'intelligentsia locale accuse le pouvoir de récupérer cette source historique pour des raisons politiques, les artefacts historiques de cette période étant inexistant.

Le processus d'homogénéisation du territoire ukrainien qui est à l'œuvre depuis l'indépendance essaie de gommer les spécificités locales afin de créer une nation légitime aux valeurs nationales unies dans le but de se positionner par rapport aux puissances voisines, l'Europe et surtout la Russie. Comme Mike Featherstone l'explique :

« Les cultures nationales ont généralement émergé aux côtés du processus de formation de l'État pendant lequel les spécialistes culturels ont réinventé les traditions, remanié et remis à neuf le noyau ethnique du peuple. Alors que les États-nation ont commencé à se dessiner ensemble de plus en plus dans une configuration de compétition de plus en plus serrée, ils ont fait face à de fortes pressions pour développer une identité culturelle cohérente. Le processus d'homogénéisation de la culture, le projet de créer une culture commune doit être compris comme un processus dans l'unification des cultures d'un besoin d'ignorer ou au mieux de synthétiser et de fondre les différences locales. [...] Cependant, le processus de formation d'une telle culture ne peut pas être compris seulement comme une réponse aux forces dans l'État-nation, mais doit aussi être vu dans sa relation avec les forces en dehors de lui : le potentiel pour le développement de l'identité nationale et de la cohérence culturelle déterminée de manière relationnelle par une structure déséquilibrée en plein changement de pouvoir et d'interdépendances de la conformation des États-nation dans laquelle un pays particulier a été intégré. »²⁴⁵

Malgré cette dynamique à l'œuvre, mes interlocuteurs en refusent symboliquement les modalités. En 2013, se dire Ukrainien a, pour eux, moins d'impact positif que de se dire

²⁴⁵Mike FEATHERSTONE, « Global and Local Cultures », in J. BIRD, B. CURTIS, ed., *Mapping the Futures : Local Cultures, Global Change*, New York : Routledge, 1993, p 172-173.

Odessite. Leur définition d'eux-mêmes comme « Odessite » s'inscrit dans une stratégie rhétorique de différenciation dans une nation dont la légitimité représentative est remise en question.

6.1. Les attributs de la primauté de l'affiliation locale à Odessa

Odessa n'est pas la première, mais pas non plus la seconde !

Les Odessites conçoivent leur ville comme ayant un statut particulier. Elle est, soit, une ville provinciale, mais elle aurait aussi les attributs d'une capitale. Le photographe Isaïev met ainsi en avant la concurrence qui existe entre Kiev et Odessa qui remet en question la légitimité de la capitale :

« Nous sommes de la capitale, mais de quelle capitale parle-t-on ? Tu m'excuses, mais c'était la province et ça le reste ! Peu importe, il y a une mentalité provinciale là-bas. Ici, la mentalité conserve quelque chose de raffiné jusqu'à maintenant, nous étions généralement une capitale parce que nous étions ouverts, nous avons une entrée sur la mer, tu comprends ? Nous sommes ouverts au monde... Alors que là-bas ces nordiques... »

Mes interlocuteurs aiment, en effet, me rappeler qu'Odessa était sous l'Empire russe la troisième ville de l'Empire après Moscou et Varsovie. Son statut particulier est toujours mis en avant, comme la directrice du musée littéraire me l'explique :

« Elle n'est pas la capitale et pas la province non plus. C'est-à-dire que pour le dire correctement, Odessa n'est pas la première, mais pas non plus la seconde ! C'est Odessa. Pourquoi une ville qui n'est pas la capitale est connue dans le monde entier ? Pourquoi ? Vous comprenez, Odessa est pour elle-même. Voilà, méridionale. Ils [les étrangers] peuvent ne pas connaître l'Ukraine, mais Odessa tout le monde la connaît. Voilà, cela s'est fait historiquement. Pourquoi de toutes les petites villes sur la côte de la mer Noire Odessa est devenue une grande ville ? Et voilà, pourquoi pas Féodossia, Sébastopol dans la Nouvelle Russie ? Cela en fait déjà beaucoup... Mais c'est justement Odessa qui a reçu un statut mondial. C'est à cause de sa propre culture. (...) Avec des conditions identiques, géographiques et climatiques, néanmoins, ici il y a ce genre de chose. » Elle frappe son bureau du poing et conclut : *« C'est pour ça que sont venus Richelieu et Cie... »*

Le fait qu'Odessa soit plus connue que l'Ukraine à l'étranger m'est souvent rapporté. Anna Missiouk me raconte son expérience en France en 1999 où elle fut invitée pour un festival de littérature slave :

« L'Ukraine pour les Français, c'est le pays de Babel et de Cholem Aleikhem, et pour les très intellectuels, Gogol, c'est-à-dire pas un écrivain ukrainien ! Et un lieu d'Ukraine, l'image de l'Ukraine, pour eux, c'est Odessa, c'était une situation comique, surtout pour les Kiéviens ! » Elle rit. *« La signification de tout cela, c'était qu'Odessa était plus connue. »*

C'est dans ce contexte que l'on peut comprendre la phrase *« Odessa n'est pas la première, mais pas non plus la seconde »* qui consacre la différence d'Odessa.²⁴⁶ Elle me fut citée pour la première fois par mon amie Vika qui est, cependant, la seule de ma génération qui semble la connaître. Lorsque je demande aux autres trentenaires s'ils connaissent cette phrase et s'ils savent qui l'a citée, personne ne la connaît et ils ne la comprennent pas non plus, la trouvant dénuée de sens. Mes interlocuteurs nés après-guerre, eux, me la citent presque tous d'eux-mêmes. Elle sous-entend qu'Odessa n'est pas et n'a jamais été une capitale politique et donc la première ville du pays dans lequel elle s'est trouvée et se trouve, mais qu'elle n'est pas non plus de deuxième catégorie. Son dynamisme économique et culturel s'est exporté à l'étranger et a nourri sa réputation d'indubitable Palmyre du Sud. Pour Ian, tout se jouerait sur ce plan-là, *« c'est une phrase intelligente. Elle est... avec de l'humour »* :

« Nous disons que d'ici, d'Odessa, viennent les proches de Spielberg, Michael Douglas ! Et après Stallone, ce sont ce genre de légendes... Mais ce sont de bonnes légendes... Tu comprends qu'Odessa, c'est cette ville qui... Comment te dire... Mais tu sais en Ukraine non... Nous ne sommes pas la première ville d'Ukraine, mais pas la seconde non plus. »

Les légendes nourrissent cette réputation qui s'est aussi exportée via l'émigration et ses membres qui garderaient une image mythifiée de la ville. Cet éparpillement supporte une sorte de spéculation sur le « phénomène Odessa ». Les rumeurs sont bénéfiques pour faire parler de soi et surenchérir sur une potentielle vérité cachée. Cependant, Boris Khersonsky critique fermement cette frime gratuite. Selon lui, *« Odessa est en quelque sorte pire qu'une*

²⁴⁶Le directeur de l'organisation pour le tourisme reprend cette phrase sur sa page Facebook le 14/10/14 ; <https://www.facebook.com/ivan.liptuga>, (accès le 16/10/14).

*simple province parce qu'elle prétend jouer le rôle d'une capitale culturelle et un provincial qui veut être à la tête du processus culturel, il est pire qu'un simple provincial. C'est de la prétention. »*²⁴⁷

En effet, mes interlocuteurs comparent leur ville à Moscou ou à Kiev sur le plan culturel, à deux capitales donc, comme le montre l'exemple suivant :

Sortant d'un vernissage et agréablement étonnée par celui-ci, j'en fais part à Macha et Katia qui me répondent que c'est toujours la même chose. Macha compare alors l'offre locale avec celles de Berlin et de Paris. Pour ma part, si j'avais comparé Odessa avec Bordeaux, j'aurais pensé que ce n'était pas si mal. Le provincialisme d'Odessa lui est reproché, car il ne correspond pas à la représentation de mes interlocuteurs qu'ils ont de leur ville et aux attentes qui en découlent.

Pour les deux auteures de la *Déribassovskaïa*, l'aura de l'histoire de la ville, sa population cosmopolite et le patrimoine architectural baroque rendent légitime la comparaison d'Odessa avec des villes européennes. Selon elles, cela nourrirait aussi la perception des Odessites d'eux-mêmes comme venant d'une ville qui n'a rien à envier à ces dernières :

« Odessa est une petite ville, mais les Odessites n'ont pas... la conception que c'est... Qu'ils sont de la province, qu'ils sont provinciaux. C'est-à-dire qu'un Odessite, il commence à se sentir admirablement bien de suite dans n'importe quelle mégapole du monde, comme dans son assiette. Peut-être que c'est le passé multinational. » Sa collègue complète : *« Il y a énormément de culture, une architecture très belle, cela forme, cela imprègne. Un Odessite peut ne pas être très impressionné dans les autres villes parce que pour lui c'est normal. »*

Une nation ukrainienne morcelée

En 2013, trois grandes villes ukrainiennes avaient une réputation solide : Donetsk, la ville des mineurs, des bandits et de la mafia – fief électoral de l'ancien président Ianoukovitch ; Lviv, la ville des nationalistes ukrainiens et « âme de l'Ukraine véritable » ; et Odessa, ville balnéaire représentant le Sud, une manière d'être particulière et l'ouverture vers le monde via son port. En 2014, lorsqu'éclatent les événements de Maïdan, l'Ukraine se retrouve divisée entre l'Est et l'Ouest. Cette situation réactive de profondes divisions internes de représentations de soi qui n'ont fait que se consolider depuis son indépendance. Donetsk et

²⁴⁷ *La légende d'Odessa, op. cit.*

Lviv se positionnent en tant qu'adversaires représentant deux visions de l'Ukraine qui s'affrontent, l'une pro-européenne (ukrainophone) et l'autre pro-russe (russophone). Selon Alona, cette division est présente dans la conception même de se dire Ukrainien, comme elle me l'explique en 2013 :

« Oui nous sommes tous Ukrainiens, mais il n'en reste pas moins que tous les Ukrainiens se sentent soit de l'Ouest, soit de l'Est. D'une certaine manière, il est impossible... Personne ne peut dire : « Je suis seulement Ukrainien » parce que quand même [vsio taki] les gens s'identifieront quand même, sûrement, avec soit une partie du pays, soit avec l'autre partie de l'Ukraine. »

En 2013, l'Ukraine est un pays indépendant depuis presque vingt-cinq ans qui peine à s'établir politiquement comme gouvernement légitime aux yeux de mes interlocuteurs. En mai de la même année, le journal kiévien *Kommentary* titrait *« Les Ukrainiens : un peuple sans visage ? »*²⁴⁸ Un Français installé à Odessa résume la situation politique d'alors par cette métaphore : *« un fauteuil à trois pieds qui peut basculer à n'importe quel moment »*.

Le gouvernement ukrainien manquerait férocement de forces unificatrices qui seraient capables de représenter politiquement le(s) peuple(s) d'Ukraine sous une même bannière ; les différences sont érigées en marqueurs de divisions profondes irréconciliables.

Cet extrait d'une discussion sur la situation de l'Ukraine avec Jenia, Nastia et Tania, tous trois nés à Odessa (de deuxième génération) met en avant les avis divergents et les attentes déçues de mes interlocuteurs trentenaires. Le long processus de construction identitaire dans lequel se trouve encore aujourd'hui l'Ukraine y est vivement souligné.

Pour Jenia, les différences culturelles sur un même territoire sont trop grandes pour qu'une culture commune puisse exister : *« Pour moi, l'Ukraine c'est purement une sorte d'entité politique, voilà, qui se considère comme un gouvernement, ce n'est pas... Cela a un sens politique théorique pour moi... C'est-à-dire qu'il y a des régions distinctes, oui ? Il y a Lvov, là c'est l'Ukraine de l'Ouest, la région qui s'appelle la Galicie, oui ? C'est complètement net comme sorte de territoire avec ses traits de caractère culturels particuliers, avec ses atmosphères là... très, très intéressantes. Sa propre culture est très intéressante, oui ? (...) Mais voilà l'Ukraine, généralement, je ne la vois pas comme une valeur... Je vois plusieurs cultures complètement différentes qui existent seulement sous la condition d'une*

²⁴⁸ *Kommentary* n°18, 10 mai 2015.

terre politique du nom de l'Ukraine. Du moins pour l'instant. » Je réponds qu'en Allemagne c'est le même principe, ce à quoi il réplique : « Oui, mais il y a quelque chose de positif aussi... Comme quoi, une certaine valeur, une certaine... Il y a quelque chose qui peut rassembler dans ces cultures en Allemagne, il me semble... Oui ? Ici, il y a quelque chose qui ne se ressent pas... »

Nastia n'est pas d'accord : *« Mais il me semblait qu'elle existe. Parce que bon, voilà, quand à l'école ils parlaient de l'Ukraine, je me sentais comme une sorte de prolongement, même si je parle en russe de par mon éducation, oui, mais cela me plaisait et je parlais avec des gens de différentes villes... Voilà... Il me semblait qu'ici il y a quelque chose d'important pour faire de nous des Ukrainiens... Peut-être... C'est difficile à dire, mais il me semble qu'il y a ce... Qu'il y a dans le cœur... »* Pour elle, cela n'est pas lié à la langue, car en fonction des écoles l'éducation se fait soit en russe, soit en ukrainien. Les écoles ukrainophones se sont surtout développées ces dernières années, mes interlocuteurs, eux, sont allés à l'école russophone.

Tania adopte une position plus sarcastique qui est largement approuvée par ses amis : *« Le problème commun, c'est quand on fait un visa pour aller quelque part. Voilà le problème commun... Quand nous nous heurtons au gouvernement, oui... Payer les impôts, recevoir... la retraite, faire un passeport actuel, tout ce qui concerne le bric-à-brac officiel. C'est notre malheur commun ! »* Elle se met à rire nerveusement.

Nastia continue et insiste : *« Il me semble juste que tout le monde souhaite avoir son propre pays. Et voilà ce souhait doit se remplir de quelque chose, c'est pourquoi, d'une manière ou d'une autre il me semble que cela réunit... C'est généralement un vœu... »*

Jenia la contredit : *« Oui, mais habituellement ce genre d'approche, c'est une illusion qu'il y ait quelque chose qui lie... Quand tu commences, disons, suivant différentes villes... Tu vois dans quelle mesure elles ont des cultures véritablement différentes... Prenons, disons, l'Est de l'Ukraine, Kharkov, Lougansk, ce sont des gens absolument différents, ils pensent différemment, ils parlent dans leurs dialectes... Voilà, et... C'est-à-dire, Odessa n'a pas plus, pas moins en commun, disons, avec Moscou qu'avec Lougansk, oui ? C'est tous ces petits bouts distincts, voilà, qui étaient appelés l'Union soviétique. »* Je demande si cela pose problème, il me répond alors : *« Il y a un problème quand il y a cette représentation prodigieuse que l'Ukraine existe comme gouvernement sur le plan culturel. En tant que culture elle n'existe pas. Il y a quelques orientations de la culture... Qui se distinguent les unes des autres pas moins que, disons... Les cultures, voilà ces cultures, disons, dans des parties distinctes de la Russie... C'est-à-dire qu'en Russie il y a aussi beaucoup de cultures*

différentes, il y a une différence entre elles et nous, mais elle est moindre qu'entre nous et la Russie par exemple... »

Nastia explique alors la guérilla stérile que se livrent les représentants politiques de l'Est et de l'Ouest du pays : *« Quand il y a des élections, n'importe lesquelles... Habituellement, il y a toujours plus ou moins deux camps... Habituellement, on dit toujours qu'il y a deux oppositions, soit nous serons avec la Russie parce que l'Ukraine, elle est très proche de la Russie et allez parlez en russe ! Cela concerne tout l'Est, soit l'Ukraine est vraiment particulière, elle a sa langue ukrainienne, généralement nous voulons la même situation que les Russes et cela concerne tout l'Ouest. Voilà, au centre, d'une certaine manière c'est moitié-moitié. C'est parfaitement impossible de les réconcilier. Personne même n'essaie de se réconcilier, personne ne vient et dit : « Allez, nous allons trouver quelque chose de commun d'une certaine manière. » Ils frappent là et les autres frappent ici. (...) Odessa est plus proche de là-bas, du côté de la Russie, c'est-à-dire qu'habituellement les gens qui votent se représentent sous la Russie. »*

Quand je demande si ce n'est pas un problème de générations, ils me répondent que non. Jenia continue : *« Voilà, ce genre de sentiment intime que tu n'as pas de patrie, oui, j'espère... Et je ne dis pas que c'est bien. Justement je voudrais beaucoup que ce soit différent... Mais tu le ressens... »*



Cette division du pays est illustrée par cette installation exposée lors de la Biennale d'Odessa de 2013 ayant pour titre *Un pays, une chanson*. Dans les cages se trouvent des canaris qui chantent leur propre chanson. Ils ne s'écoutent pas, c'est à celui qui chantera le plus fort.

Sous celles-ci est écrit « oiseau » en ukrainien et en russe, soulignant métaphoriquement le manque de volonté politique de s'entendre. Chacun veut défendre son petit bout de terre et Odessa n'est pas une exception, car dans ce contexte elle se substituerait à ce manque et remplirait alors cette fonction d'affiliation à une patrie.

Pour Jenia, *« c'est certain. Voilà, ma patrie c'est Odessa, tout ce qui va me manquer, tout ce dont je vais me souvenir c'est précisément la spécificité d'Odessa. »* Être Ukrainien ne

lui suffit pas pour pouvoir se définir et les affiliations régionales et locales ont pour but de pallier à ce déficit. Le discours de différenciation et d'exceptionnalisme d'Odessa est alors à comprendre dans cette rhétorique d'opposition pro-Russe/pro-Ukrainien. Il y aurait l'Ukraine de l'Ouest, l'Ukraine de l'Est et puis Odessa, le Sud, pour elle-même.



En 2013, la célébration du jour de l'indépendance montre bien comment la différence locale est soulignée lors de la fête nationale censée être la plus importante. Les couleurs ukrainiennes étaient incarnées par l'emblème d'Odessa, l'ancre.

Ukrainiens, certes, mais surtout Odessites, comme le souligne un des organisateurs de la flashmob : « *En effet, nous ne sommes pas seulement des Ukrainiens conscients de l'être, mais, et aussi, des Odessites conscients de l'être.* »²⁴⁹

Si les affiliations locales ou régionales semblent être définies de manière plus ou moins nette, les histoires de famille de mes interlocuteurs reflètent une situation ukrainienne réelle bien plus emmêlée. Mes interlocuteurs trentenaires ont, pour la plupart, des familles de nationalités mixtes, russes et ukrainiennes en majorité avec encore du « sang mélangé » d'autres nationalités. Presque tous ont des grands-parents russes et ukrainiens venant de la région d'Odessa. Chacun d'eux se présente différemment mettant en avant une de leurs affiliations identitaires perçue comme plus pertinente dans leur présentation d'eux-mêmes. Il n'y a donc pas d'homogénéisation puisque celles-ci découlent d'un choix personnel :

Cinq d'entre eux se disent « Ukrainiens » avant tout ; certains n'y ont pas vraiment pensé, d'autres disent ne pas avoir le choix comme Andreï le souligne en blaguant : « *Ce serait bizarre si je me considérais Français, t'es d'accord ? Ou Eskimo !* » Être Ukrainien peut être pris comme une donnée neutre, mais peut aussi avoir une dimension affective, notamment via le rapport à la langue et aux rôles attribués aux grands-parents.

Trois d'entre eux se disent « Ukrainiens et Odessites », dont deux qui ne sont pas nés à Odessa mais qui se sentent chez eux à Odessa. Quatre se disent « Odessites » en premier, dont

²⁴⁹<http://dumskaya.net/news/uchastniki-vyshivankovogo-festivalya-vystroilis--028957/>, (dernier accès le 17/09/15).

une bulgare odessite. Et quatre se disent « Odessites et Russes avec un passeport ukrainien » – se définissant soit par la langue russe, soit par la nationalité russe, soit comme étant une alternative à l’Ukraine de 2013.

La différence est soulignée entre la nationalité donnée par le passeport [grajdenstvo] et la nationalité « héréditaire » [natsionalnost’] qui est considérée comme une appartenance ethnique.

Comme le montre le tableau ci-après, il y a ainsi peu de concordance entre les histoires familiales et les choix d’affiliations identitaires. Chacun s’identifie en fonction de son parcours individuel, de sa sensibilité et de sa réaction au pouvoir en place. Être Ukrainien ne représente pas vraiment un enjeu en 2013, c’est une donnée de facto qui se décline en un panel de subtilités entre se sentir ukrainien, être Ukrainien ou avoir le passeport ukrainien.

Tableau des appartenances nationales, territoriales et familiales de mes interlocuteurs nés dans les années 1980

	Katherine	Nastia	Jenia	Tania	Viktor	Anton	Macha	Ania	Maïa	Andreï	Katia	Dmitri	Iaroslava	Dacha	Alona	Vika
Habite en 2015 à/en		Israël	Israël	Israël			Suisse						?	USA	France	
-est né(e) à											Yalta		Nijne	Jitomir		
Génération d'Odessites	3	2	2	2	2	2	1	1	1	1	0	0	0	0	0	0
Se considère en 2013																BU
Odessa est							Inter-nationale						À part	À part		
Parents RU																
Parents UA																
Grands-parents RU																
Grands-parents UA																
<u>Autres origines :</u>																
Bulgarie																
Grèce																
Tatare																
Pologne																
Kazakhstan																

Légende :

- Odessa
- Région d'Odessa
- Russie
- Ukraine
- Étranger
- Filiation maternelle
- Filiation paternelle
- UA – Ukraine
- RU – Russie
- BU – Bulgarie

Comme le dit très bien Charles Lindholm :

*« Nous inventons le monde en même temps que nous avançons, et en faisant cela, nous construisons collectivement des structures culturelles de sens qui sont externes à nous-mêmes, qui existent en tant que réalités objectives au fil du temps et qui sont intériorisées par la socialisation afin qu'elles deviennent ancrées dans nos cœurs, nos esprits et nos âmes. Sans ces structures, nous sommes perdus. »*²⁵⁰

Ayant été socialisés à Odessa, mais pas seulement selon leurs histoires familiales, mes interlocuteurs de ma génération disposent de plusieurs cordes à leur arc. Souhaitent-ils se rallier à la nation dont ils sont citoyens ou au contraire souligner leur spécificité locale et ainsi bénéficier des avantages qui y sont liés ? Se dire Ukrainien à Odessa en 2013 et en 2015 n'a, en effet, pas la même signification et ne renvoie pas à la même implication personnelle, pas plus que de se dire Odessite.

Certains se disent Odessites, car ils ne peuvent ou ne veulent pas se dire Ukrainiens. Pour Tania, il s'agit d'une décision politique : *« Un jour, j'ai compris que je ne veux plus dire que je suis Ukrainienne parce que je ne veux plus expliquer que je ne suis pas une prostituée. »* Katia résume le dilemme comme suit : se dire Russe pour ne pas se dire Ukrainienne, mais Odessite dans tous les cas si c'est la troisième solution proposée (par moi) :

« Je me considère Russe... Parce que je parle russe et... Moi j'aime pas trop ce qui se passe dans notre... Environnement politique aujourd'hui, dans notre pays... J'ai pas beaucoup... de choses à quoi d'être fière de notre pays. » Elle glousse et conclut : *« Malheureusement. »* Je lui demande alors si elle dit quand même qu'elle vient d'Ukraine. Elle réfléchit longuement et me répond : *« Je peux pas dire autre chose... Je suis coincée ! »* Elle éclate de rire et je lui demande alors si elle se considère Odessite. Après m'avoir demandé s'il y a d'autres variantes, elle me dit : *« Moi, je me considère comme un vrai Odessite pur ! »*

Se dire Odessite légitime le fait de ne pas vouloir se dire Ukrainien. Cette identification symbolique envers Odessa fait concurrence à une possible identification nationale.

Iaroslava, arrivée de Kiev, me dit : *« Les Odessites ne veulent pas être ni Russes ni Ukrainiens, ils veulent être Odessa. (...) Mais ça appartient à aucun pays vraiment... »* Sacha, quand il me parle de sa grand-mère, me dit : *« Elle était Russe à propos, qu'est-ce que*

²⁵⁰Charles LINDHOLM, *op. cit.*, p 144.

c'est... Non, elle était Ukrainienne, bon elle est d'Odessa, c'est pas du tout compréhensible, Odessite en fait. Encore une nation, voilà ! » Anton se dit « Odessite, parce qu'Odessa ce n'est pas ukrainien, c'est... Ce n'est pas russe, c'est... plus comme... Quelque chose à soi, il n'y a pas de limite russe-ukrainien... En général très peu d'ukrainien plus, voilà, quelque chose à soi. »

Ce « quelque chose à soi » est ce qui fait la différence. Pour Anna Missiouk, la « nationalité odessite » est basée sur le fait de se représenter le lieu de naissance comme primant sur l'ethnie d'appartenance (la nationalité héréditaire). Cela s'inscrit dans une prise de position contre les nationalismes et le repli identitaire, la réduction de soi à l'appartenance à une ethnie. Elle m'explique :

« Tu es Française, mais tu ne peux rien faire pour, ils ont déjà tout fait sans toi, la France, l'image de la culture, excusez, tout est déjà fait, alors que pour la ville, pour l'endroit où tu vis, tu peux faire quelque chose, oui ? Il vaut mieux être fier de cela plutôt que de cette nationalité que nous... L'identification culturelle avec un lieu de naissance, alors la citoyenneté, ce n'est pas important que tu sois Juif, Ukrainien, cela dépend d'Odessa. C'est plus important pour la personne qu'elle vive à Odessa, c'est plus important qu'elle soit Odessite. C'est un petit peu l'Odessite... Si cela marche, c'est contre quelque chose. Par exemple les gens disent ou peut-être ne disent-ils pas, voilà, nous sommes Juifs, nous nous intéressons seulement pour notre peuple, le club juif là... L'autre, je suis Ukrainien, ce qui m'importe c'est que nous sommes en Ukraine, que nous parlions ici en ukrainien. Ce genre de personne, oui ? (...) Alors voilà, contre ces personnes fictives fonctionne cette nationalité odessite. Tu comprends, voilà, c'est une position d'opposition. » Quand je lui demande alors si elle se sent Odessite, Ukrainienne, Russe, Juive, elle me répond : *« Tu comprends, je me présente... dans différentes situations, quand j'en ai besoin. (...) Quand j'ai des touristes, quand je montre cette ville pour que dans leur vie se passent des événements... »* Comme au théâtre ? *« Oui. »*

Se dire Odessite est alors une posture fonctionnant contre les communautarismes mettant en avant le cosmopolitisme qui fait partie de la réputation de la ville. Cette position permet d'accepter les différentes nationalités sous la bannière odessite et de ne pas avoir à choisir l'une d'elles : elle réunit les divers habitants de la ville aux histoires de famille variées dans un même panier qui se définirait justement grâce à son mélange.

6.2. « *Est-ce du bortsch, est-ce du kacha ? Qu'est-ce que c'est ? C'est un espèce de mélange... »* »

Se dire Odessite serait un choix relevant de la volonté de s'affilier à une communauté prônant le multiculturalisme plutôt qu'une affiliation réductrice. Elle permettrait à ceux qui ne veulent pas choisir et à ceux qui ne le peuvent pas non plus – car ils ont du sang mélangé – de pouvoir s'y reconnaître comme membre légitime.

Cette posture simplifie alors les conditions d'héritage compliquées. Comme me le dit Alona : « *Chez nous, tout s'est entremêlé, on ne sait plus de quelle ethnie sont les gens et ce n'est pas compréhensible où et quelle ethnie, mais il y a, me semble-t-il, comme si c'était un nom russe, mais les gens sont ethniquement d'Ukraine.* » Elle continue :

« Odessa, c'est généralement le Sud parce que... Le Sud, c'est à part... Je pense que si tu comprends qu'elle s'est toujours distinguée des autres villes, en principe parce qu'ici il y a beaucoup de nations, de nationalités et en quelque sorte... Ici, il est difficile de dire que je suis Russe ou Ukrainien ou tel Bulgare, Grec. Juste, ou bien tu es Odessite ou bien tu n'es pas Odessite, voilà, c'est sûrement comme ça. Et il y a deux cents ans elle a été peuplée et pour une certaine raison il n'y avait pas d'habitants. Ici, il y a beaucoup de nouveaux arrivants, oui, voilà, ici ils ont déménagé d'autres endroits, d'autres pays ou bien d'autres régions et ici il n'y a pas ce... Ces racines profondes, oui ? Comme les gens qui habitent à l'Est et à l'Ouest, oui ? Là-bas, déjà dix générations cultivent les pommes de terre sur cette terre. Il n'y a pas ça ici parce que son peuplement est récent. »

Le multiculturalisme d'Odessa m'est expliqué par les conditions historiques de la création de la ville. Représentée comme un nouvel eldorado accueillant les déshérités de la terre, la région d'Odessa a été dès sa création le fruit d'une colonisation intensive par diverses ethnies qui étaient le plus souvent opprimées dans leurs pays d'origine et qui étaient à la recherche de plus de liberté et d'une vie meilleure.²⁵¹ Pour accélérer le développement de la région, de nombreux avantages étaient accordés aux colonisateurs. Cette histoire est bien connue des Odessites, comme me le raconte Tania :

« Les gens qui sont venus la construire, cette ville, ils sont venus chercher la liberté... Ils sont venus chercher une autre vie. Oui, les Français qui fuyaient de terreur... Les

²⁵¹ Les Juifs ont d'ailleurs été très nombreux à venir s'y installer, car c'était la seule ville où ils étaient autorisés à séjourner en dehors de la zone de résidence où ils étaient assignés dans la Russie tsariste.

Allemands je ne sais pas pourquoi ils sont venus ici, il y avait aussi quelques guerres là... Ah oui, c'était les Allemands qui voulaient pas participer à des guerres et qui sont venus (...)... Les Français, les Grecs ! Les Grecs fuyaient la guerre en Turquie. (...) Oui, les Grecs orthodoxes venaient vivre ici pour échapper... Ces guerres et les répressions... hum... Les Ukrainiens et les Russes fuyaient. (...) Oui, il y avait la servitude et Odessa était proclamée ville où les serfs qui fuyaient leurs propriétaires, les paysans ukrainiens et... russes. Si cette personne fuyait de son propriétaire et arrivait à Odessa et s'il restait ici dix ans, il devenait une personne libre. (...) Elle rend les gens, rend les gens libres, oui. Et c'est comme ça qu'on, que cette ville était, se construisait... Avec des gens très, très, très différents. Oui, il y avait encore des Italiens... des Bulgares... des Arnaoutes ! »

Des ouvrages scientifiques sont également dédiés à l'étude de l'histoire des différentes communautés odessites : française, italienne, grecque, juive et allemande.²⁵²

La représentation d'Odessa comme terre cosmopolite m'est expliquée par le fait que les différentes nationalités qui auraient peuplé Odessa se seraient mélangées.²⁵³ Anton, par exemple, explique l'agressivité des habitants de la Crimée par le fait que « *là-bas, il n'y a pas cet internationalisme.* » Pour le directeur des éditions *Optimum*, ce mélange c'est précisément ce qui fait la différence d'Odessa. Il me dit :

« Vous n'êtes pas pareille que moi, pas pareille. Cela veut dire que chaque peuple a sa spécificité. Mais l'Odessite, ce n'est pas un peuple, c'est son propre peuple, ce n'est pas russe, ce n'est pas chinois, pas français... À Odessa vivent plus de 130 peuples, caractères nationaux, nationalités... À mon avis, 132 ! »

Dans le passeport odessite version anglaise en vente sur les stands touristiques, on peut également lire : « *Qu'est-ce qui rend Odessa si unique ? Certains disent que la réponse se trouve dans le célèbre mélange cosmopolite de nationalités de la ville qui a vu historiquement de grandes populations de Juifs, de Grecs, de Russes, de Moldaves et d'Ukrainiens se mélanger librement avec de nombreux marins et visiteurs du monde entier.* »

²⁵²Pour une liste exhaustive se référer à la bibliographie.

²⁵³Cette représentation est réactivée par le choix du groupe de musique *Odessa Express* de s'appeler comme cela. Basé à Berlin, il est composé de deux musiciens venant de Poltava en Ukraine et d'autres venant de Russie, d'Allemagne, de France et du Brésil. Ils revendiquent jouer de la RussaNova de Berlin et lorsque je leur demande pourquoi ils ont choisi ce nom, le chanteur me répond que c'est parce qu'Odessa est connue pour son cosmopolitisme. Ils reprennent également la chanson *Ach Odessa* !

Ce mélange des nationalités est une des représentations fondamentales composant la différence d'Odessa et elle est reprise aussi bien dans la sphère touristique comme marque de la ville que par ses représentants les plus célèbres. En effet, sur le site du club des Odessites on peut lire en bannière la citation dédicacée de Mikhaïl Jvanetsky, accueillant les visiteurs par ces mots : « ... Juifs, Russes, Ukrainiens, Grecs, Moldaves ! Qu'est-ce que vous avez encore, à part Odessa ? Surtout dans l'âme ? Elle est la Mama ! »²⁵⁴ Cette citation fait un clin d'œil à l'expression « Odessa-Mama », la mère qui élève tous ses enfants différents dans son giron et les forme en tant qu'Odessites.

La majorité de mes interlocuteurs insiste aussi sur ce mélange de nationalités comme « une histoire habituelle ici »²⁵⁵ ; « Elle doit être ouverte et multicolore, hétéroclite parce que c'est son histoire, sa nature. » Dmitri affirme :

*« Ici, à Odessa, différentes nationalités s'entremêlent. Ici, il y a beaucoup de Turcs, de Juifs... Bulgares, Afro-américains, Russes et Ukrainiens aussi et ainsi de suite... En somme, il y a aussi beaucoup de nationalités différentes, de traditions différentes et tout est mélangé et avec cela il y a bien sûr cette allure odessite unique, hein... Ça m'est difficile de dire quel genre. »*²⁵⁶

En 2013, ce mélange de cultures est systématiquement mis en avant par mes interlocuteurs et est perçu de manière positive comme un élément intrinsèque à « l'esprit d'Odessa » étant à l'origine des manières de se comporter de manière « odessite » : tolérante, respectueuse de l'autre et bienveillante. Pour mon amie guide, ces traits locaux caractéristiques s'expliqueraient par l'histoire particulière de la ville :

« Ils sont prêts à partager avec vous le dîner... La place peut-être... qui sont prêtes à vous aider complètement... C'est quelque chose dans la nature des gens qui habitent ici... Ça veut dire qu'ils sont... Traditionnellement d'ici du début d'Odessa... Le trait qu'on appelle la bienveillance. (...) Il me semble que la raison, il faut chercher dans le début d'Odessa, parce que quand les étrangères sont arrivés à Odessa, ils ont compris qu'ils sont tous dans les mêmes conditions et... Il n'y a rien qui peut faire la cause de dispute. »

²⁵⁴<http://www.odessitclub.org/>, (accès le 24/08/15).

²⁵⁵Extrait du carnet de notes de terrain du 17/07/13.

²⁵⁶« Afro-américain » est souvent utilisé par mes interlocuteurs pour faire référence aux personnes de couleur noire non africaines, peu importe leurs nationalités.

Le directeur des éditions *Optimum* poursuit :

« Dans l'appartement communautaire, on pouvait se disputer quelquefois. Mais je me disputais avec vous comme deux voisins, pas comme deux nations, comme deux représentants de nations différentes. Odessa était une ville tolérante. Chez nous, un Russe pouvait se battre avec un Russe parce qu'il avait offensé un Juif, vous comprenez ? »

Maïa, juriste, insiste sur la liberté du choix de la langue lors d'un procès : *« Nous avons vraiment la liberté de choisir la langue. Personne ne dit : « Je n'aime pas le Sud, je parle dans cette langue, je parle dans celle-ci... Cela, vous le dites dans la langue que vous voulez. Ça a toujours été comme ça chez nous... »* La liberté tolérante est ce qui a le plus de valeur pour Katia :

« Ici, j'aime l'esprit de liberté tolérante, qu'ici il n'y ait pas de conflits par rapport aux origines ethniques et orientations religieuses, qu'ici les gens en principe se sentent libres peu importe leur nationalité, personne ne les opprime, ne les persécute... Ce qui me plaît des Odessites de souche, leur bienveillance, leur amour de la vie et leur ouverture... »

Cette image postée sur le groupe Facebook *Mon Odessa, le vrai guide de la ville* reprend cette rhétorique :

Я живу в таком городе, где даже русские ребята на салам отвечают : "Ваалейкум ассалам !", Где за одной партой сидят Алим и Саня, а мусульмане ждут с нетерпением Пасху, чтобы отведасть угощений от русской бабушки- соседки. Любите свой народ и уважайте остальные. Мы прекрасны в своем разнообразии. Нет плохой нации, есть плохие люди...

« Je vis dans ce genre de ville où même les copains russes répondent à Salam : « Vaaleïkoum asalam ! », où à un pupitre sont assis Alim et Sania et où les musulmans attendent Pâques avec impatience pour goûter aux douceurs des grands-mères russes voisines. Aimez votre

peuple et respectez les autres. Nous sommes magnifiques dans notre diversité. Il n'y a pas de mauvaise nation, il n'y a que des mauvaises personnes... »²⁵⁷

²⁵⁷https://www.facebook.com/Моя-Одесса--134662783389553/photos_stream?ref=page_internal, (accès le 28/03/14).

En 2015, à l'initiative de l'association pour le tourisme on peut aussi voir dans la ville ces affiches ayant pour slogan « *Ici tous sont nôtres* ». Elles reprennent le logo touristique de la ville qui est décliné selon les principales religions monothéistes présentes à Odessa.²⁵⁸



L'attachée municipale à la culture m'explique que la tolérance par rapport à ce multiculturalisme ambiant nourrit l'atmosphère particulière de la ville et qu'il est essentiel de le transmettre aux jeunes Odessites :

« Odessa est une ville multiculturelle. Ici, vivent plus de 130 nationalités et c'est l'esprit de la tolérance, l'esprit de la diversité des cultures différentes que nous voulons montrer et enseigner à nos enfants dans la compréhension de l'originalité des différentes nationalités. C'est important parce que la jeune génération doit aimer Odessa, parce qu'Odessa c'est précisément une manière attrayante, la sienne, voilà cet esprit et cette atmosphère particulière. Cette atmosphère doit être perpétuée, elle doit être conservée dans la ville parce que sans celle-ci Odessa peut perdre son attrait et devenir tout simplement une ville commune parmi les autres. Mais Odessa ce n'est pas une ville commune, elle est particulière. Les Odessites plaisantent en disant qu'Odessa ce n'est pas la première ville, mais pas non plus la seconde. »

La particularité de « *l'esprit de la ville* » serait alors déterminée par ce cosmopolitisme qui situe Odessa comme ville du monde. Pour mieux se rendre compte de la manière dont ce multiculturalisme est mis en scène il suffit de se balader dans le jardin municipal, sur la place grecque et dans la Dérivassovskaïa lors de fêtes locales comme le jour de l'anniversaire de la ville et pendant le salon du tourisme ; stands culinaires et spectacles mettent à l'honneur les différentes communautés d'Odessa. Lors de ces événements, le centre de la ville devient alors

²⁵⁸ Il est important de préciser que le mouvement ultranationaliste de l'Ukraine de l'Ouest est soutenu par l'église gréco-catholique (uniate) d'Ukraine qui n'est pas représentée par ces symboles.

le lieu où « les différents peuples peuvent respirer l'air ensemble. »²⁵⁹ En voici une description lors des jours de l'Europe les 17 et 19 mai 2013 :

« Il est 17h, je suis assise face à la scène « les jours de l'Europe dans la région d'Odessa » en haut de la rue Dérubassovskaïa et un jeune chanteur chante en turc. Un groupe de jeunes hommes à droite de la scène chantent en cœur et l'un d'eux porte le drapeau turc sur le dos. Une dame remue au son de la musique, le golden papy danse devant le public. Un groupe de jeunes vient d'arriver à côté de moi, ils parlent en arabe. Nouvelle chanson, les jeunes Turcs applaudissent, des couples dansent. Chanson d'amour ? Le public se fait moins nombreux. La messe s'est finie à l'église catholique dans une rue adjacente, des africains « sapés » se baladent dans le jardin public dans lequel, au stand central, il y a une démonstration de cuisine. Beaucoup d'adultes y sont agglutinés, avides de goûter les « délicatesses françaises » cuisinées par deux jeunes chefs. Jours de l'Europe « agrandie », on pourra dire, à l'initiative du gouvernement. Foule de personnes devant les stands de nourriture, allant de la bratwurst aux olives grecques. Des groupes folkloriques de Bessarabie, d'Azerbaïdjan, d'Ukraine, de Moldavie, de Turquie, de Bulgarie, de Géorgie suivis de danses slovaques, polonaises et espagnoles se succèdent. Le consul turc prend la parole pour rendre hommage au jour de la jeunesse et des sports en Turquie et insiste sur l'amitié turco-ukrainienne. Le concert reprend, il y a plein de jeunes Turcs en pantalon noir et chemise blanche. Un gros camion de militaires apporte des bancs pendant qu'un homme habillé en bavaois achète un kébab. Sur la place, à côté de la fontaine, une dame chante des chansons soviétiques populaires en russe. Les stands se démontent. Toutes les vieilles personnes sont assises sur les bancs autour de la fontaine et les musiciens de la fanfare s'installent dans le kiosque. Dans un espace relativement restreint, deux genres de musique se superposent : concert de rock turc dans la Dérubassovskaïa et fanfare à vent dans le jardin municipal. Un couple d'asiatiques avec un enfant est debout face au concert, le flûtiste sur la scène a la casquette de marin d'Odessa. Des jeunes Turcs avec des filles aux cheveux longs portant des minishorts attendent en bas de la scène de la Dérubassovskaïa alors que le chanteur massacre une chanson en anglais. Une mamie danse avec un jeune dans l'assistance les mains en l'air. Trois jeunes asiatiques en

²⁵⁹Blair A. RUBLE, « New Orleans and Odesa : the Spaces in Between as a Source of Urbane Diversity » in RAMER, Samuel C., RUBLE, Blair A., ed., *Place, Identity, and Urban Culture : Odesa and New Orleans*, Kennan Institute Occasional Paper 301, Washington : Woodrow Wilson International Center for Scholars, 2008, p 38-39 : « L'aptitude, la capacité d'Odessa de continuer à fonctionner comme une « lézarde sur le trottoir », un lieu de diversité sous le parasol d'une vision locale fascinante. »

*tongs regardent, d'autres passent. Tania m'appelle, je pars au musée juif pour un concert de klezmer. »*²⁶⁰

En 2013, sur le site de la ville qui présente la composition ethnique de la population citadine on trouve les chiffres suivants datant du référendum national de 2001 qui sont à considérer selon leur valeur indicative : une majorité d'Ukrainiens (61,7%), la première minorité étant représentée par les Russes (29%) ; les deux nationalités formant à elles seules plus de 90% de la population. Chaque autre groupe national représente autour des 1%, voire moins, de la population. Par ordre décroissant, ils sont les suivants : les Bulgares, les Juifs, les Moldaves, les Biélorusses, les Arméniens, les Polonais, les Géorgiens, les Azerbaïdjanais, les Tatars, les Gagaouzes, les « Arabes », les Allemands, les Grecs, les « Tziganes », les Chinois, les Ouzbeks, les Indiens et Pakistanais, et les Vietnamiens. 3,7% de la population renvoyant à d'autres nationalités ne sont pas détaillés.²⁶¹ La validité de ces chiffres est difficile à estimer, car au vu des complications pour avoir un titre de séjour beaucoup d'habitants résident dans l'illégalité et ne sont donc pas comptabilisés.

Comme le montre la liste des villes partenaires d'Odessa, celle-ci est une ville ouverte sur le monde et elle entretient des relations commerciales privilégiées avec plusieurs pays : Minsk et Brest (Belarus) ; Valparaiso (Chili) ; Varsovie et Gdansk (Pologne) ; Vienne (Autriche) ; Moscou, Saint-Pétersbourg et Volgograd (Russie) ; Klaïpeda (Lituanie) ; Larnaka (Chypre) ; Ningbo (Chine) ; Tbilissi (Géorgie) ; Tallin (Estonie) ; Ljubljana (Slovénie) ; Marseille (France).²⁶²

La liste des missions diplomatiques à Odessa est aussi extrêmement longue pour une ville de province.²⁶³ Les consulats d'Arménie, du Belarus, de Bulgarie, de Grèce, de Géorgie, de la République de Chine, de Pologne, de la Fédération de Russie, de Roumanie, de Turquie, de Moldavie sont présents ainsi que les consulats honoraires d'Autriche, de Lettonie,

²⁶⁰Extrait de notes de terrain du 19/05/2013. Sur le site dédié à l'évènement www.today.od.ua, on peut aussi lire le commentaire du gouverneur de la région d'Odessa : « *Pour nous, tous les jours de l'Europe c'est un pas important dans le renforcement de l'auto-identification de l'Ukraine comme un gouvernement européen prenant part aux traditions et aux valeurs européennes.* »

²⁶¹<http://www.odessa.ua/ru/numbers/>, voici les chiffres donnés pour chaque « nationalité » comme cité dans le document officiel : les Bulgares (1,32%-13331), les Juifs (1,23%-12380), les Moldaves (0,75%-7606), les Biélorusses (0,63%-6401), les Arméniens (0,43%-4374), les Polonais (0,2%-2058), les Géorgiens (0,19%-1948), les Azerbaïdjanais (0,18%-1865), les Tatars (0,14%-1450), les Gagaouzes (0,14%-1399), les Arabes (0,11%-1066), les Allemands (0,09%-943), les Grecs (0,09%-894), les Tziganes (0,08%-842), les Chinois (0,04%-380), les Ouzbeks (0,03%-353), les Indiens et Pakistanais (0,03%-339), les Vietnamiens (0,03%-338). Les 37488 autres (3,7%) ne sont pas définis.

²⁶²http://omr.gov.ua/cooperation/partner_cities/; <http://omr.gov.ua/departments/246>, (accès le 11/11/15).

²⁶³<http://omr.gov.ua/cooperation/embassies/>, (accès le 11/11/15).

d'Allemagne, du Kazakhstan, de Chypre, de Lituanie, de Syrie, de Slovaquie, d'Afrique du Sud et de Slovénie. Les organisations culturelles nationales dont la page est en construction sur le site de la ville²⁶⁴ sont nombreuses et celles avec qui j'ai eu un contact sont les suivantes : la maison bavaroise, le centre italien Dante, l'Alliance française, les centres culturels des communautés bulgare, polonaise, grecque et juive. Ce n'est, bien sûr, pas une liste exhaustive comme le montre l'exemple suivant.

Lors de l'anniversaire de la ville se trouvait une scène sur la place grecque où différents spectacles se déroulaient avec des enfants et des jeunes. Selon le programme, des groupes de danse contemporaine d'Odessa et de la région, mais aussi des ensembles de danse traditionnelle ainsi que divers chants des répertoires nationaux se succédaient. Y participaient diverses associations culturelles comme celle de la région voisine de Belgorod-Dnetrovski qui a chanté « *Nous sommes d'Ukraine* » ; la société nationale culturelle de Géorgie *Sakartvelo* ; la filiale odessite du fond culturel grec *Sektari* ; l'orchestre des instruments nationaux bulgares *Khoro* de la région de Saratsky ; le collectif bulgare *Zdravets* de l'organisation publique ukrainienne *Le congrès des bulgares d'Ukraine* ; le collectif moldave *Mugurel* ; les ensembles vocaux d'Ismaël ; l'ensemble de danse indienne *Khamescha* ; l'ensemble de l'union des jeunes d'Azerbaïdjan d'Ukraine de la région d'Odessa. Ils furent suivis d'un concert du Beit Grand présentant du jazz de Lodz et de collectifs d'Egypte, de Chine, de Pologne, de Grèce et de Macédoine. Les spécialités culinaires n'étaient pas non plus oubliées :

« *Dans la Dérivassovskaïa, il y a des stands de nourriture des grands restaurants de la ville : Kompote, la Datcha, la Tavernetta. Sur la place grecque, il y a des stands d'olives et d'huile d'olive grecque, de cuisine italienne présentant diverses sortes d'olives et de pâtes, de cuisines chinoise, syrienne, russe, grecque et ukrainienne.* »²⁶⁵

Lors de mon premier séjour, de mai à septembre 2013, de nombreux événements plus ou moins longs mettaient également à l'honneur les différentes cultures représentées dans la ville : le jour du Vietnam fut fêté dans le jardin municipal avec des stands culinaires et une exposition de photographies du pays, alors que le jour de la culture gagaouze organisé par l'association culturo-nationale *Birlik* fut fêté à la bibliothèque municipale Franco avec la présentation de livres de poètes et d'écrivains gagaouzes. Les jours de la Pologne ont été,

²⁶⁴http://omr.gov.ua/cooperation/national_societies/, (accès le 11/11/15).

²⁶⁵Extrait de notes de terrain du 02/09/2013.

quant à eux, inaugurés avec la dépose de fleurs sur la statue du célèbre poète polonais Adam Mickiewicz et sur la plaque commémorative de Lech Aleksander Kaczyński – ancien président polonais mort dans un accident d’avion en 2010. Étaient proposés des expositions artistiques, un festival de musique polonaise, une dégustation de la cuisine nationale et un match de football. La semaine de l’Allemagne, elle, a donné lieu à un festival de culture allemande proposant une master-classe de danse folklorique allemande, des concerts de chambre, d’orgue et de jazz, une exposition de photographies et de peintures, un séminaire sur l’histoire des Allemands dans la région, la présentation du livre *Balades dans l’Odessa allemande* et un quizz sur le thème « Que sais-je de l’Allemagne ? » pour les enfants des villages allemands de la région et de la ville d’Odessa.

La directrice du musée littéraire résume ce mélange de nationalités et le fait d’être Odessite ainsi, mettant en avant cette dernière affiliation qui prime sur le reste :

« Les Odessites, ils ne se réfèrent pas à une nationalité. C’est difficile de dire qui tu es par nationalité. Moi, j’ai par exemple... Mon père est Ukrainien, j’ai du sang ukrainien, russe, juif, polonais. Mon mari, il est Grec par nationalité bien que pas pur, voilà. Tout cela se combine, tout se reflète dans le visage, dans le caractère. Oui, je suis Odessite, je suis née à Odessa et les Odessites quelquefois ils se classent dans une quelconque nationalité mais la marque la plus importante c’est précisément l’odessité. Ils sont Odessites, cela les distingue de la Russie, bien que j’ai été élevé dans la culture russe... Mais pour autant... Je ne peux pas dire que je suis une personne absolument russe. Non. Je suis Ukrainienne par mon père, par le passeport... Maintenant, on ne l’écrit pas, mais avant c’était écrit sur le passeport soviétique. Mais dans mon sang j’ai beaucoup de sangs différents, le plus important c’est Odessa. »

Même mes interlocuteurs qui se disent « Russes » en 2013 – et qui ne se disent plus du tout « Russes » en 2015, car ils soutiennent un rapprochement avec l’Europe et les valeurs européennes s’opposant à celles représentées par le gouvernement de Vladimir Poutine allant contre la liberté d’expression et promouvant une propagande mensongère – expliquent qu’être Odessite, « c’est sûrement encore plus important que d’être Russe » car « tout de même [vsio taki], Odessa c’est un alliage très organique de nationalités, c’est pourquoi, oui, quand on demande la nationalité, on peut répondre Odessite. » Cette représentation est aussi reprise dans un des commentaires sur le blog du journal *Le Monde* pendant les événements de Maïdan : « J’aimerais peut-être avoir un passeport d’Odessa... Voilà ! Un passeport

*d'Odessa. Parce que le mieux ce serait d'avoir la nationalité cosmopolite ; mais ça, ça n'existe pas... »*²⁶⁶

Le fait de présenter son affiliation à la ville comme une nationalité reprend la rhétorique de la politique d'indigénisation mise en place sous l'URSS. Cependant, le sens du mot « nationalité » va être détourné afin de lui donner un sens nouveau, lui associant une portée inclusive.

6.3. Nationalité odessite ?

« *Le nationalisme d'Odessa, ce n'est pas un nationalisme, on peut dire que c'est un odessisme* », me dit Ian qui explose de rire.

Ce jeu de mots pour ceux qui peuvent en apprécier la valeur renvoie au projet collectif du photographe Isaïev. Ce dernier s'intitule *Le visage de la nationalité odessite* [litso odesskoï natsionalnosty]. Sur le site, on peut lire dans la présentation du catalogue : « *Le visage de la ville, ce sont les gens. Autant dire, « les visages de la nationalité odessite ». La ville laisse son empreinte sur le visage de la personne.* »²⁶⁷ Lors de notre interview, il développe :

« *Le visage des habitants de la ville, c'est aussi le visage de notre ville. Et un Odessite, il se tient d'une certaine manière à part des autres, c'est pourquoi je l'ai appelé « le visage de la nationalité odessite ». Chez nous... C'est d'une certaine manière admis, le visage de la nationalité caucasienne, le visage de la nationalité juive, c'est le visage de la nationalité odessite. C'est pourquoi nous sommes tous d'une certaine manière des citoyens du monde parce que... Ici, il n'y a pas, concrètement, je dirais que concrètement il n'y a pas de nations prises à part, ici il y a un conglomérat, c'est... C'est ce genre de cocktail de tout.* »

Cette classification renvoie directement à la politique soviétique des nationalités qui promouvait les particularismes ethniques afin que tout un chacun ait accès au « contenu soviétique ». Il fallait, en effet, créer des formes nationales de ce « soviétisme » : décliner l'idéologie générale dans les modes spécifiques à chaque société comme l'explique Iouri Slezkine :

²⁶⁶<http://ukrainedouestenest.blog.lemonde.fr/2015/03/07/odessa-kulikovo-ii/>, (accès le 03/07/15).

²⁶⁷<http://g-isaev.narod.ru/public05.html>, (accès le 07/06/13).

« Les « sociétés » représentaient les communautés ethniques et les communautés ethniques avaient des « essences » qui existaient incomparablement plus longtemps que n'importe quelle base ou n'importe quelle superstructure. Pour résumer, c'était officiel : les classes et leurs « idéologies » venaient et partaient, mais les nationalités restaient. Dans un pays affranchi de conflit social, l'ethnicité était la seule identité significative. »²⁶⁸

Ainsi, « chaque individu devint coïncé avec une nationalité et la plupart des nationalités devinrent bloquées avec leurs frontières. »²⁶⁹ Sous l'Union soviétique, les nationalités ont été réifiées par un processus politique et culturel à large échelle et l'idée que chaque « nationalité héréditaire » puisse être reconnaissable physiquement a été largement diffusée, notamment dans les films soviétiques stéréotypant ces différences.



Cette typologie a été reprise et redésignée par le studio Lebedev – gourou du design à Moscou et auteur du logo touristique d'Odessa – sur cette couverture pour passeports. Je fus étonnée de la trouver en vente en septembre 2013 lors du festival automnal organisé à Odessa par le magazine de tendances moscovite *Seasons*. Le faciès odessite n'y est, bien sûr, pas représenté...

²⁶⁸Yuri SLEZKINE, « The URSS as a Communal Apartment, or How a Socialist State Promoted Ethnic Particularism », *Slavic Review*, vol. 53 (2), 1994, p 449.

²⁶⁹*Ibid.*, p 444. Il reprend p 450 : « Leur travail (des anthropologues soviétiques) était de définir, de disséquer et d'apprécier les « ethnies » originelles. (...) Une très grande proportion d'intellectuels nationalistes était des historiens professionnels, des philologues et des romanciers et la plupart d'entre eux ont écrit pour et sur leur propre groupe ethnique. Ils ont produit des histoires nationales en plusieurs volumes, ont inventé des généalogies nationales, ont purifié les langues nationales, ont préservé les trésors nationaux et ont déploré la perte d'un passé national. En d'autres mots, ils agissaient comme de bons patriotes – quand ils n'agissaient pas comme des mauvais nationalistes. (...) Soixante ans de cohérence sur ce point a conduit à un contrôle « indigène » presque total sur la plupart des républiques de l'Union : les larges élites ethniques possédaient leur promotions initiales et leurs légitimités actuelles du fait d'être de cette ethnicité. »

Mais la nationalité odessite, elle, est déclinée de manière humoristique dans la série russe *Odessite* (2013) reprenant l'idée qu'Odessa est une nation dans la nation.

Lors d'un procès, le procureur demande : « *D'où vient le témoin ?* », ce à quoi répond le chef de la police : « *Citoyen d'Odessa.* » Le procureur le reprend, énervé : « *Citoyen d'Ukraine, venant de la ville Odessa.* » Quand le policier de Saint-Petersbourg vient arrêter Reznik, il lui dit également : « *J'ai un ordre. Vous déporter dans votre patrie historique.* »²⁷⁰

Quand je demande à Sacha quel pays serait Odessa, si elle était un pays, il me répond : « *Attends, qu'est-ce que ça veut dire si elle était, elle est déjà un pays !* » Viktor défend aussi la même idée : « *Mais Odessa, sur la mer Noire... Là, est accosté ce genre de pas très grand... de petit gouvernement.* » Quant à Maïa, elle insiste sur la spécificité de la ville qui fait d'elle une « république autonome » :

« Elle est carrément unique... Oui... Il n'y a rien de pareil dans le monde. Odessa comme on l'appelle, la région odessite, c'est comme une république odessite indivisible ou alors une république autonome... Si tu prends une carte de l'Ukraine, en même temps c'est vraiment comme ça. (...) C'est la république odessite autonome, elle existe vraiment en même temps. »

Odessa jouerait alors le rôle de nation dans l'imaginaire collectif russophone et local permettant à mes interlocuteurs de combler un vide concernant leur représentation d'eux-mêmes au niveau symbolique.

Si Odessa était un pays, elle serait...

²⁷⁰Épisode 4 (0'05-2'30).

когда Одесса
была страной?

Odessa, un pays
dans le pays

два в одном - Франция
Барселона и некоторые
из Израиля
le pays des spéculateurs
joyeux



Si
Odessa
était
un
pays?

ODESSA démocratique

небольшая независимая
страна на грани черного
что делает много торговли
с соседними странами

Южная страна, свободная

и горячая ИТАЛИЯ США

Израиль

elle est particulière

architecture française + désordre grec
+ immigration et liberté des USA
в настоящее время
культурной и международной

RÉPUBLIQUE autonome d'ODESSA
АВТОНОМНАЯ РЕСПУБЛИКА СССР
ОДЕССА



mais on est le pays! смешь
видов

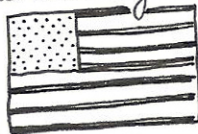
Страновые радостные спекулянты un petit
pays indépendant au bord
de la mer

Было бы Одесса, но не qui Одесса
страна в стране fait beaucoup
de commerce

actuel, de culture & international! Карта
Бельгия? независимая, если она была, un pays
она будет расти в два раза быстрее très riche
& insouciant

le pays des immigrés ODESSA Monte-Carlo

USA ☆



США

СТРАНА
ИММИГРАНТОВ

это очень
специальная

la Colombie, corruption,
coke, débauche

URSS un espèce de mélange

d'un peu de tout

Французский

Архитектура расстройство
греческий иммиграции и свобода США

НО ЭТО СТРАНА!



н. une planète, alors
JUPITER! * * *
если планета,
когда ЮПИТЕР!



italie
USA

la Belgique? indépend. Israël
si jamais elle l'était
elle se développerait
deux fois plus
vite.

КОЛУМБИЯ
КОРРУПЦИЯ
КОКС
РАЗВРАТ

Odessa est représentée symboliquement par de nombreux pays auxquels elle est associée. Pour Iaroslava, venant de Kiev et se sentant ukrainienne à 100%, se dire Odessite ne veut pas pour autant dire que l'appartenance nationale est oubliée. Les origines peuvent être remémorées et mises en valeur :

« Ici, la ville a été construite y a deux cents ans, donc à cette époque là les différentes nationalités sont arrivées et donc c'était pas encore mélangé autant pour que... Si, d'un côté oui, mais tout le monde sait ses origines, c'est ça que je veux dire. Parce que moi, par exemple, moi aussi je sais que j'ai des Moldaves ou quelqu'un dans mes origines, mais je me sens Ukrainienne à 100% alors que des Odessites si tu demandes, ils disent : « Ah oui, oui, en fait je suis Juif, en fait je suis Moldave, en fait je suis... »

Nationalité inclusive : une citoyenneté citadine à acquérir

Si l'on se définit comme Odessite, la « nationalité héréditaire » n'en est pas pour autant oubliée. On peut ainsi avoir une « nationalité héréditaire » étrangère (non-ukrainienne) et se sentir citoyen d'Odessa ; on peut se sentir Odessite et membre d'une diaspora en même temps. La nationalité héritée du père se combinerait alors à la citoyenneté du lieu de naissance renvoyant à l'expression « Odessa-Mama », la mère de tous ses « citadins citoyens ».

Les trois marqueurs identitaires – origine, lieu de naissance, nationalité – ne sont pas perçus comme contradictoires, ils peuvent se mélanger. Par exemple, un Arménien vivant à Odessa peut être membre de la diaspora arménienne, avoir la nationalité arménienne, et habitant à Odessa se sentir citadin d'Odessa et donc se présenter comme Odessite. Dans le cas où il serait né en Ukraine, il serait Ukrainien par le passeport (grajdenstvo – sa « nationalité civile »), Arménien d'origine (natsionalnost' – sa « nationalité héréditaire » ou d'ethnie) et il serait citadin d'Odessa, donc Odessite. Il serait donc un « Arménien odessite », ce qui veut dire qu'il n'en serait pas que le citadin mais, et c'est le plus important, qu'il en serait aussi le citoyen.

Être Odessite permet alors à celui qui le revendique de pouvoir combiner diverses affiliations identitaires (de sang et de sol) de manière positive et de s'inscrire dans une communauté différenciée : si l'on ne peut ou si l'on ne veut pas devenir Ukrainien, alors on peut devenir Odessite comme le montre cet exemple : Alors qu'un dimanche à la plage nous faisons la queue pour un kébab, la fille derrière nous demande au jeune homme qui nous sert et qui nous parle en russe s'il parle aussi ukrainien. Il répond de manière affirmative et il dit

qu'il l'a appris à l'école comme le russe, précisant en même temps qu'il vient d'Azerbaïdjan. Il conclut fièrement sa présentation personnelle par : « *Je suis un véritable Odessite !* »²⁷¹

Se dire Odessite confère symboliquement une alternative identitaire d'intégration par rapport à une assimilation ukrainienne compliquée perçue sous son aspect nationaliste non-inclusif hérité de la classification soviétique. Cet échange avec Tania l'illustre :

« Y a des gens qui sont venus après... la chute de l'URSS et quand il y avait des conflits locaux, par exemple, en Arménie, y avait la guerre avec Azerbaïdjan, oui... Il y a des Arméniens qui sont... qui étaient... réfugiés arméniens, par exemple, qui venaient ici... qui se sont installés ici et qui sont devenus Odessites... » Et Ukrainiens ? « Oui, bien sûr ! Les Ukrainiens... oui. » Non, mais est-ce que les Arméniens sont devenus Ukrainiens ? « Non, non ! » Ou juste Odessites ? « Non, non ! Ils sont devenus Odessites, mais ils gardent leur culture, ils gardent leur langue, ils gardent leur cuisine, ils gardent... Même quelques... modes de vie. J'ai une amie arménienne... Ce, ce n'est pas une amie de moi, mais c'est la fille d'un ami de mon papa, alors nous sommes copines, oui ? (...) Y a aussi des Azerbaïdjanaises. La femme de mon cousin est Azerbaïdjanaise... qui parle russe. Son papa était Azerbaïdjanais et sa mère Ukrainienne, alors elle s'appelle Siavda, c'est un prénom azerbaïdjanaise, mais elle s'est convertie et elle a été baptisée [dans la religion orthodoxe]... Quand elle a épousé mon cousin, oui... Aujourd'hui, elle est presque... On ne sait qu'elle est Azerbaïdjanaise que d'après son prénom. Mais aussi, elle connaît... Elle a un oncle... Alors quelques petits bouts de culture restent, mais... Mais elle est Odessite quoi ! »

La « nationalité odessite » peut être définie comme « une appartenance parasol » pouvant aussi devenir ce qui définit fondamentalement la personne, car on peut la choisir. Par exemple, Vika, de nationalité bulgare de quatrième génération vivant en Ukraine, vient du village que ses aïeux fuyant le joug ottoman ont fondé dans la région d'Odessa. Elle est venue à Odessa faire ses études il y a cinq ans et elle se considère Odessite : « *En général je présente toujours le fait que je vis en Ukraine, que je suis Odessite, mais que je suis encore Bulgare de nationalité. C'est très entremêlé.* » Elle m'explique :

« Être Bulgare ça tient pour... Un bien national comme quoi... Bon, parce que c'est un village bulgare, à l'école c'est interdit encore d'étudier en bulgare parce que nous

²⁷¹Extrait de notes de terrain du 11/05/2013.

sommes vus comme une minorité nationale. Nous avons notre langue... Et je me considère Bulgare, Ukrainienne par passeport, parce que j'ai la citoyenneté ukrainienne. Sur le passeport, ce n'est pas marqué qui je suis. La nationalité en Ukraine est définie en fonction de la nationalité du père et la nationalité est enregistrée. Je suis citoyenne d'Ukraine, mais par nationalité je suis Bulgare. C'est ce genre de spécificité... la nationalité odessite. (...) En France j'étais une Bulgare d'Odessa, une Odessite quoi. Je me considère Bulgare, même plus proche d'une Russe qu'Ukrainienne, je ne suis vraiment pas Ukrainienne. Ça s'est passé comme ça historiquement, il y a peu... Très peu d'Ukrainiens... Comme tu as pu sûrement le remarquer. Ici, comme quoi, la langue vedette c'est le russe. Il y a des Bulgares odessites, il y a ceux qui sont venus de quelque part. Comme disent les Odessites – être Odessite, c'est déjà une nationalité ! » Elle rit. « Tu peux ne pas être quelqu'un d'autre. »

L'identification de soi avec la ville offre une vision inclusive d'«une communauté fraternelle, solidaire et protectrice»²⁷² qui renvoie aussi à l'idée de nation et de communauté imaginée :

*« La nation, parce qu'elle instaure une fraternité laïque et par conséquent une solidarité de principe entre les héritiers du même legs indivis, affirme l'existence d'un intérêt collectif. Elle est un idéal et une instance protectrice, donnée pour supérieure aux solidarités résultant d'autres identités : de génération, de sexe, de religion, de statut social. »*²⁷³

« ...et d'ethnie » pourrait-on rajouter dans le cas d'Odessa. La représentation d'Odessa comme une grande famille renvoie à celle déjà présentée de la communauté imaginée des Odessites ; une fraternité qui, parfois, est perçue comme en déperdition comme Ludmila me le raconte : *« Avant les nationalités s'entraidaient et ont créé ce charme inimitable. Maintenant, il a disparu, maintenant tout a disparu... Parce que le temps passe et, voilà, c'est comme le divorce d'une famille (la chute de l'URSS). Si Odessa était un pays, elle n'aurait pas disparu, ça c'est sûr ! »*

L'expression « *Odessa est un grand village* » qui fait aussi référence à une communauté d'intimité m'est aussi souvent rapportée. L'intention est de souligner le fait que tous se

²⁷² Anne-Marie THIESSE, *op. cit.*, p 233.

²⁷³ *Ibid.*, p16.

connaissent et peuvent se situer les uns par rapport aux autres afin d'entretenir un lien commun d'appartenance à la ville. Anton, par exemple, souligne qu'il est facile de situer où les autres sont nés dans la ville, car il n'y a que huit maternités à Odessa : « *Tous savent où tu es né en fait.* » Même Vova lors d'une visite nous dit où il est né et certains de mes interlocuteurs précisent dans quelle maternité ils sont nés lorsqu'ils se présentent.

Comme Ludmila me le dit : « *Il y a toujours une connaissance d'une connaissance, il y a toujours quelqu'un avec qui parler. À Odessa, on peut rencontrer une connaissance où tu veux. Et tu peux parler librement avec les gens il me semble...* » Pour Zoé, ce qui qualifie les Odessites c'est aussi de « *chercher des connaissances communes* » :

« *À Odessa, d'emblée, quand deux personnes se rencontrent, elles commencent à se chercher des connaissances communes et en trouvent d'emblée. C'est pourquoi à Odessa tout le monde se connaît.* » « *Oui, et il se trouve forcément que tu as étudié avec quelqu'un, que c'est la mère ou la grand-mère de quelqu'un, là, que c'était le docteur qui t'a soigné les oreilles, et là encore autre chose...* »

Si la métaphore du village ne veut pas dire que tous sont amis et se connaissent personnellement, ils savent cependant qui est qui. Cela entretient la représentation qu'il n'y aurait pas d'anonymat entre « Odessites véritables » qui font partie et qui s'identifient à la communauté imaginée des Odessites. Cependant, tous ne peuvent en décréter l'affiliation. Il faut pour cela remplir les critères qui ont déjà été cités précédemment. Les habitants se doivent d'être devenus la résonnance de la ville, il faut qu'ils aient baigné dans ce jus. Être né(e) à Odessa ne suffirait pas, il faudrait encore hériter de ce patrimoine familial, en être imprégné(e) dès sa plus tendre enfance pour prétendre à être reconnu(e) comme un(e) « Odessite véritable ».

Le droit de se dire Odessite

Ceux qui ne peuvent être affiliés « de facto » selon leur descendance à la communauté peuvent, cependant, revendiquer une filiation en tant qu'héritiers du patrimoine local et ainsi se dire Odessites. Par exemple, Macha et mes interlocuteurs « nouveaux arrivants » se sentent Odessites parce qu'ils habitent depuis longtemps à Odessa, ont leur vie là et connaissent bien la ville, l'ont fait leur.

La plupart de mes interlocuteurs, comme Maïa et Andreï, soulignent aussi le fait qu'être né à Odessa ne suffit pas. Maïa me dit qu'elle ne se sent pas Odessite à 100%, car ses parents

et ses grands-parents viennent d'endroits différents et parfois de loin. Le témoignage d'Andreï montre à quel point cette conception a été assimilée et est devenue la règle :

« Je suis né ici, c'est pourquoi je suis Odessite. (...) C'est difficile à dire en même temps... J'ai énormément de liens, c'est-à-dire par... Seulement, j'ai... J'ai des racines à Odessa. J'ai de la famille avec qui nous avons peu de contact. Bien sûr, c'est, oui, je suis genre Odessite, mais pas de souche. Cela vient des racines. Je suis juste né ici. Mes parents ne sont pas d'Odessa. Non, ça ne suffit pas. Parce qu'il n'y a pas plus de liens... Il n'y a pas plus de liens profonds en principe. »

Une différence est faite entre « être Odessite de facto » – être né là – renvoyant à une conception de droit du sol et « être Odessite de souche » – incluant la transmission de « l'esprit de la ville » par la famille – renvoyant à une conception du droit du sang. L'héritage transmis de générations en générations est vu comme essentiel ayant comme plus d'importance que le « droit du sol » pour se revendiquer véritablement Odessite, comme me l'explique Viktor :

« C'est comme dire, qu'est-ce que c'est être intelligent ? Intelligent si ton grand-père était intelligent, ton père est intelligent et alors tu es intelligent, alors oui, voilà cette intelligence, elle se transmet. Du grand-père au père, du père au fils, voilà. Et maintenant... comme... Si, oui, le grand-père est né à Odessa et son fils après et son petit-fils... Alors oui, tel Odessite de souche est juste indubitablement imbibé de ce lieu... »

Cet « esprit de la ville » se transmettrait de générations en générations et il se perdrait quand l'une d'elle émigre, comme me le dit Sacha qui se dit Russe et Odessite à 70%. Selon lui :

« Je suis de descendance odessite, mon arrière-arrière-grand-père, mon arrière-grand-père et mon grand-père sont nés à Odessa. Après, la génération suivante n'est pas née à Odessa et cela s'est passé comme cela que de nouveau je revienne à Odessa et voilà déjà ces dix dernières années je vis ici entrecoupé de départs pour Moscou, par exemple, oui... On est tous Odessites... J'ai habité ici dix ans et mon grand-père, mon arrière-grand-père sont Odessites, mais je ressens qu'en moi beaucoup s'est perdu pour être Odessite à 100%. C'est comme un ordinateur, il travaille, mais il manque quelque chose. »

Pour Ian, il faut s'imbiber du lait des ancêtres odessites :

« C'est absolument nécessaire ! La culture ! Tu t'imprègnes du lait de la mère, du lait du père, du lait du grand-père, du lait de la grand-mère. Chez vous en Europe, cela n'a pas d'importance où tu es né, à Odessa ça a une grande signification. Si tu as vécu toute ta vie à Odessa, tu regardes le monde différemment, tu le regardes quelquefois avec... humour. (...) Pour moi, ce qui est important, ce sont les racines. On est Odessite quand on est né à Odessa. Un Odessite, c'est celui qui y est né, qui a trois générations d'Odessites, voilà, ma mère et mon père sont Odessites, mon grand-père et ma grand-mère sont Odessites, voilà, cela fait trois générations, voilà, par cela tu es déjà Odessite. Cela commence dans le passé, en 1920, alors tu es Odessite. Voilà, si tu es né ici, tes parents, tes grands-parents et que tu es amoureux de cette ville. »

On ne peut devenir Odessite qu'en s'imprégnant et en s'enracinant dans la ville. Il faut avoir mijoté dans le bouillon, s'en être nourri, avoir baigné dans le lait maternel et en être repu, avoir pu s'imbiber des particularités locales et les avoir fait siennes pour devenir membre de la communauté locale. Au musée Blechtchounov, les racines locales sont évoquées comme une condition sine qua non pour pouvoir ressentir la ville :

« Vous savez, même le cas, quand la personne qui n'est pas née à Odessa et, admettons, elle est venue dans sa jeunesse et peut-être qu'elle a beaucoup fait ici... Mais peu importe à cause du fait qu'elle ne soit pas née à Odessa, d'une certaine manière, ça ne la rend pas Odessite jusqu'au bout. (...) Je suis Odessite de troisième génération, je suis Odessite de cinquième génération, mes racines... Vous vous souvenez comment ils ont dit ces... Ooh... Comme celle qui a créé l'académie d'art... Elle a donné une interview et elle a dit : « Mes racines sont enfouies profondément dans Odessa ! » Elle éclate de rire. « Bon, voilà, d'une certaine manière c'est important. Quoiqu'ils ne soient ni de la deuxième, ni de la troisième, ni de la cinquième mais bien que toi, si toi tu es née à Odessa c'est comme si tu avais la chance de devenir Odessite. » Zoé la reprend : « Ça a une signification. Maintenant nous ressentons très fort que beaucoup d'Odessites sont partis. La population a changé. Et les gens qui ne sont pas nés à Odessa, ils ne ressentent pas la ville malgré tout comme nous la ressentons. »

Il y a une différence notoire entre mes interlocuteurs nés après-guerre, tous des « Odessites de souche » affiliés à la communauté des Odessites et les interlocuteurs de ma génération qui sont, pour la plupart, des enfants de « nouveaux arrivants ».





































Ces derniers ont assimilé « les règles affiliatives » et sont au courant du capital symbolique associé au fait d'être perçu comme Odessite. C'est pour cette raison qu'ils en revendiquent l'héritage et non l'affiliation à un monde qui pour eux est perçu comme presque disparu.

Cette délimitation pose parfois problème dans le fait de savoir qui est Odessite et qui ne l'est pas, comme le montre cet extrait de l'interview avec le directeur du musée d'art moderne d'Odessa dont la collection est basée sur l'acquisition d'œuvres d'artistes odessites. Il m'explique que la classification des artistes dits Odessites est ambivalente et est parfois source de conflit : « *C'est une question détraquée très difficile. C'est notre point le plus faible de notre conception.* » Il rigole et m'explique :






« Avant cela, tout était plus simple, on achetait une collection : Odessite, pas Odessite, Odessite, pas Odessite, voilà. Alors que maintenant il y a une très bonne artiste, Briduk, elle vit à Kiev, elle a étudié à Odessa et à mon avis y est née, mais je ne sais pas si elle y est née, mais y a étudié c'est sûr. Elle me dit : « Simon, pourquoi je ne suis pas des vôtres ? Pourquoi Iouri qui a habité jusqu'à ses quinze ans (à Odessa) et qui après a étudié à Moscou et vit en Allemagne, il est Odessite ? » C'est une question très difficile et je n'ai pas de réponse. »

La plupart de mes interlocuteurs sont néanmoins d'accord pour fixer le minimum de générations à deux pour se sentir Odessite : la génération des parents et la sienne. Dans leurs présentations, la lignée matriarcale ou patriarcale est également précisée leur permettant de se situer et ajoutant aussi une patine d'authenticité au propos soulignant l'entrelacement des deux histoires, familiale et citadine. Dans le tableau qui suit, la différence entre les interlocuteurs de ma génération et ceux nés après-guerre est mise en évidence et illustre l'ampleur de la tension existante pour avoir le droit de se revendiquer Odessite en toute légitimité.

Tableau de générations d'appartenance à la communauté
imaginée des Odessites de mes interlocuteurs

Né(e) en	1795-1815	1825-1835	1855-1865	1885-1895	1915-1925	1945-1955	1975-1985	2005-2015
Génération depuis la construction d'Odessa	1	2	3	4	5	6	7	8
Isaïev						Centre		
Dir. MoOMA			 	 	 			Londres
Ludmila			 	 	 	Centre	Odessa	
Dir. Musée littéraire						Centre		Odessa
Dir. Musée Blechtchounov						Centre		Italie
Vova						Centre	NY	
Ian				 	 	Moldavanka		
Dir. Optimum			Pas de données		 	Centre		Odessa
Sacha							Tula - RU	
Katherine							Moldavanka	
Jenia								Israël
Nastia								Israël
Tania						 		
Viktor						 	Taïrova	
Anton							Taïrova	
Macha							Taïrova	Suisse
Ania							Moldavanka	
Katia								
Maïa								
Andrei							Taïrova	

Légende:

	Ascendance		Filiation maternelle
	Date et lieu de naissance		Filiation paternelle
	Descendance et lieu d'émigration		

Le fait de se dire Odessite est une valeur ajoutée à son carnet d'identités possibles et disponibles. Elle est un plus indiscutable pour mes interlocuteurs, reprenant la célèbre phrase



du chanteur Leonid Utesov : « *Beaucoup auraient aimé être nés à Odessa, mais cela n'a pas été donné à tout le monde* » qui est inscrite sur le mur d'un hôtel dans le centre, à côté duquel un banc est aménagé afin de se faire prendre en photo. Cette rhétorique nourrit la fierté d'être Odessite. Un capital symbolique que l'on aurait le droit de

s'approprier pour son usage personnel afin de redorer son estime de soi, comme me le dit fièrement Macha : « *D'une manière ou d'une autre dans l'âme je serai toujours une Odessite... Dans l'âme, on peut toujours être qui l'on veut...* »

Qu'il s'agisse d'être l'héritier d'un capital symbolique, d'affiliation ou de filiation à une communauté imaginée, le fait de se dire Odessite permet de se percevoir comme appartenant à un espace déterritorialisé beaucoup plus large que le territoire de l'Ukraine, d'une part via sa diaspora et d'autre part via l'espace russophone qui accrédite ce statut particulier. Dans tous les cas, selon mes interlocuteurs, se dire Odessite donne l'avantage d'avoir plus de chances d'être reconnu dans le monde qu'en étant Ukrainien. Cela signifie aussi valoir bien plus qu'être « seulement Ukrainien ».

CONCLUSION

Dans ce travail, j'ai voulu expliquer à partir de quels motifs s'étayait la différence que revendiquent les Odessites de deux générations différentes. Bien entendu, mes interlocuteurs basent chacun leur argumentation sur des représentations divergentes, les considérant soit comme des éléments constitutifs « véritables » et perdus ou bien comme une sorte de folklore locale qui leur donne un capital symbolique positif dont ils peuvent disposer à leur guise.

Ce qu'il est important d'en retenir, c'est que le fait de se revendiquer membre de la communauté imaginée des Odessites ou de s'en sentir seulement l'héritier donne la possibilité à mes interlocuteurs de s'émanciper d'autres affiliations identitaires qui seraient perçues comme négatives en 2013 comme, par exemple, celle d'être Ukrainien.

C'est bien parce que l'Ukraine ne présente aucune valeur viable à leurs yeux que l'imaginaire d'Odessa propose des représentations qui comblent ce déficit. Se revendiquer Odessite, c'est ainsi refuser la réalité ambiante et cela peut être, finalement, perçu comme une forme de résistance passive.

Est-ce que moi non plus, je n'aurais pas envie de me dire Odessite si mon salaire d'infirmière était de quatre-vingt euros pas mois et que j'habitais dans une cité où les fleurs ne pousseraient déjà plus depuis longtemps dans des pneus aux couleurs fanées ? Est-ce que moi non plus, je n'aurais pas envie de me dire Odessite quand mon fils est alité pour un an parce qu'il s'est fait renversé par une voiture qui ne s'est pas arrêtée à un feu rouge ? Est-ce que moi non plus, je n'aurais pas envie de me dire Odessite quand le conducteur de la voiture, pour ne pas avoir à payer les soins, l'accuse de s'être jeté sous les roues de sa voiture flambant neuve ? Est-ce que moi non plus, je n'aurais pas envie de me dire Odessite quand je n'ai pas droit à un avocat d'office pour me défendre ?

L'Ukraine est toujours considérée comme une société à deux vitesses dont les représentants politiques sembleraient plus intéressés par leurs propres intérêts que par ceux de leurs concitoyens. Alors qu'en août une amie me racontait que sa collègue avait dû aller acheter un uniforme militaire d'occasion datant de l'Union soviétique au marché pour son mari envoyé pour se battre à l'Est, l'entreprise du président Petro Porochenko engrangeait des bénéfices faramineux. Invoquer une petite cour où il ferait bon vivre, où tous partageraient le même pain sans vouloir piquer celui du voisin et sans en exclure personne à sa table ne serait

alors pas la seule belle image qui reste dans une société hautement divisée, économiquement et politiquement ?

Au vu des nombreux évènements de ces deux dernières années qui ont déstabilisé le pays, on peut se demander si se revendiquer Odessite ne serait pas d'autant plus actuel, en réponse à un gouvernement en faillite. Beaucoup de mes interlocuteurs de ma génération sont déçus des suites de Maïdan, comme ils l'ont été des suites de la Révolution orange. Beaucoup d'entre eux ont d'ailleurs émigré, laissant Odessa derrière eux comme ces Odessites qui sont partis pour une vie meilleure à New York, à Berlin et en Israël. Dans un pays coupé en deux, amputé de deux bouts, ne vaudrait-il pas mieux se souvenir qu'être Odessite c'est pouvoir ne pas s'identifier à cela ? Que restera-t-il de cette liberté si Odessa devient Ukrainienne à 100% ? Est-ce que ses habitants, des Ukrainiens, pourront alors se doter eux aussi de la même puissance symbolique grâce à leur pays ?

Odessa, c'est une île à la dérive où l'on rêverait que l'on aurait encore le droit de choisir qui l'on aimerait être. L'espace ouvert par la communauté imaginée des Odessites offre avant tout une structure discursive unificatrice laissant des interstices libres que chacun peut s'approprier à sa manière afin de se redéfinir comme il l'entend. L'air d'Odessa se vend et s'achète toujours dans des conserves en haut des escaliers Potemkine, « *comme une blague, un peu d'Odessa...* » à ramener chez soi, mais pour combien de temps encore ?

Finalement, est-ce que moi non plus, je n'aurais pas envie de me dire Odessite pour oublier que ce soir le gaz est coupé, que des hommes vivent dans des tranchées et que le roi se goinfre de chocolats ?

BIBLIOGRAPHIE

AMIROU, Rachid, *L'imaginaire touristique*, Paris : CNRS Éditions, 2012.

ANDERSON, Benedict, *Imagined Communities*, New York, Londres : Verso, 1983 (2006).

AUGÉ, Marc, *Les formes de l'oubli*, Paris : Éditions Payot et Rivage, 2001.

AUGÉ, Marc, *L'Impossible Voyage, le tourisme et ses images*, Paris : Rivages poche, 2013.

ATLAS, Doroteïa, *Staraïa Odessa : eïo družia i nedrugi*, Odessa : Lasmi, 1992 (1912).

BACKÈS, Jean-Louis, *Requiem, poèmes sans héros, et autres poèmes*, Paris : Gallimard, 2007.

BARTHES, Roland, *Mythologies*, Paris : Éditions du Seuil, 1970.

BARTHES, Roland, « Sémiologie et urbanisme », in *L'aventure sémiologique*, Paris, 1985.

BELOVA, Olga V., *Etnokoultournye stereotipy v slavianskoï narodnoï traditsy*, Moscou : Indrik, 2005.

BERKING, Helmut, LÖW, Martina, ed., *Die Eigenlogik der Städte – Neue Wege für die Stadtforschung*, Frankfurt am Main : Campus Verlag, 2008.

BIDART, Pierre, *La singularité basque*, Paris : PUF, 2001.

BOURDIEU, Pierre, *Raisons pratiques*, Paris : Éditions du Seuil, 1994.

BOYM, Svetlana, *The Future of Nostalgia*, New York : Basic, 2001.

BROWN, Wendy, *Regulating Aversion. Tolerance in the Age of Identity and Empire*, Princeton : Princeton University Press, 2006.

BRUDNY, Yitzhak M., *Reinventing Russia : Russian Nationalism and the Soviet State, 1953-1991*, Cambridge : Harvard University Press, 1998.

CASTORIADIS, Cornelius, *L'Institution imaginaire de la société*, Paris : Éditions du Seuil, 1975.

De CERTEAU, Michel, *L'écriture de l'histoire*, Paris : Gallimard, 1975.

CHASTEL, André, « La notion de patrimoine », in NORA, Pierre, ed., *Les lieux de mémoire*, tome II, *La Nation*, Paris : Gallimard, 1986, p 405 - 450.

CHAUVIER, Éric, *Anthropologie*, Paris : Allia, 2006.

CHAUVIER, Éric, *Anthropologie de l'ordinaire. Une conversion du regard*, Toulouse : Anacharsis, 2011.

CHEVALLIER, Denis et MOREL, Alain, « Identité culturelle et appartenance régionale », *Terrain*, 5, 1985. [Consulté le 03 janvier 2012], <http://terrain.revues.org/2878>.

CZERNY, Boris, « Odessa : une multiculturalité de façade », in BECHTEL, Delphine, GALMICHE Xavier, ed., *Les villes multiculturelles en Europe centrale*, Paris : Belin, 2008, p 143 - 283.

DARIEVA, Tsylpylma, KASCHUBA, Wolfgang, ed., *Representations on the Margins of Europe-Politics and Identities in the Baltic and South Caucasian States*, Frankfurt am Main : Campus Verlag, 2007.

DARIEVA, Tsypylma, ed., *Urban Spaces after Socialism: Ethnographies of Public Spaces in Eurasian Cities*, Frankfurt am Main : Campus Verlag, 2011.

DURANTI, Alessandro, GOODWIN, Charles, ed., *Rethinking Context. Language as an Interactive Phenomenon*, Cambridge : Cambridge University Press, 1992.

ECKARDT, Frank, HASSENPFUG, Dieter, LANG, Peter, ed., *The European City in Transition*, vol. 3, « City Images and Urban Regeneration », Frankfurt am Main : Peter Lang, 2004

ELIADE, Mircea, *Aspects du mythe*, Paris : Gallimard, 1963.

ETKIND, Alexander, *Internal Colonization : Russia's Imperial Experience*, Cambridge : Polity Press, 2011.

FADIGAS, Leonel, « Images, Memory and Urban regeneration », in ECKARDT, Frank, HASSENPFUG, Dieter, LANG, Peter, ed., *The European city in transition*, vol. 3 « City Images and Urban Regeneration », Frankfurt am Main : Peter Lang, 2004, p 143 - 152.

FARIAS, Ignacio, *Touring Berlin : Virtual Destination ; Tourist Communication and the Multiple City*, unpublished Ph.D. Dissertation, Humboldt Universität zu Berlin, 2008.

FÄRBER, Alexa, ed., *Hotel Berlin : Formen urbaner Mobilität und Verortung*, Münster : LIT-Verlag, 2005.

FÄRBER, Alexa, ed., *Stoffwechsel Berlin: urbane Präsenzen und Repräsentationen*, Berliner Blätter 53/100, Berlin : Panama Verlag, 2010.

FAVRET-SAADA, Jeanne, *Les Mots, la Mort, les Sorts : la sorcellerie dans le bocage*, Paris : Gallimard, 1977.

FEATHERSTONE, Mike, « Global and Local Cultures », in J. BIRD, B. CURTIS, ed., *Mapping the Futures : Local Cultures, Global Change*, New York : Routledge, 1993, p 169 - 187.

FITZPATRICK, Sheila, « Making a Self for the Times : Impersonation and Imposture in Twentieth-Century Russia », *Kritika* 2:3, 2001, p 469 - 487.

FITZPATRICK, Sheila, *Tear off the Masks! Identity and Imposture in Twentieth-Century Russia*, Cambridge : Princeton University Press, 2005.

FOUCAULT, Michel, *L'Archéologie du Savoir*, Paris : Gallimard, 1969.

FOWKES, Ben, *The Disintegration of the Soviet Union*, Basingstoke : Palgrave Macmillan, 1997.

FOWKES, Ben, *Ethnicity and Ethnic Conflicts in the Post-Communist World*, Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2002.

FRIEDBERG, Maurice, *How Things Were Done in Odessa : Cultural and Intellectual Pursuits in a Soviet City*, Boulder : Westview Press, 1991.

GAYMARD, Philotée, *Le vintage*, Paris : Éditions 10/18, 2013.

GDANIEC, Cordula, « Experiences from Moscou, Saint Petersburg and Other Russian Cities. An Introduction », in GDANIEC, Cordula, ed., *Cultural Diversity in Russian Cities. The Urban Landscapes in the Post Soviet Area*, Oxford : Bershan Book, 2010, p 1 - 10.

GENETTE, Gérard, *Palimpsestes : la littérature au second degré*, Paris : Éditions du Seuil, 1982.

GHERVAS, Stella, « Odessa et les confins de l'Europe : un éclairage historique », in GHERVAS, Stella, ROSSET, François, ed., *Lieux d'Europe. Mythes et limites*, Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2008, p 107 - 137.

GINRICHS, Yann Paul, *Mif Odessy*, Kiev : Dux i litera, 2011.

GITELMAN, Zvi, « Thinking about Being Jewish in Russia and Ukraine », in GITELMAN, Zvi, GLANTS, Musya, GOLDMAN, Marshall I., ed., *Jewish Life After the USSR*, Bloomington : Indiana University Press, 2003.

GREIMAS, Algirdas-Julius, « Avant-propos à la 'lettre' dans le conte populaire français » repris dans *Ethnologie française*, XXV, n°2, « Le motif en sciences humaines », 1995, p 153 - 156.

GUBAR, Oleg, *Odessa : New Monuments, Memorial Plaques, and Buildings*, Odessa : Optimum, 2004.

GUBAR, Oleg, HERLIHY, Patricia, « The Persuasive Power of the Odessa Myth », in CZAPLICKA, John, GELAZIS, Nida, RUBLE, Blair A., ed., *Cities after the Fall of Communism : Reshaping Cultural Landscapes and European Identity*, Baltimore : Johns Hopkins University Press, 2009, p 137 - 165.

GUINZBURG, Juri, LACKMANN, Thomas, SCHLÖR, Joachim, KUPFBERGER, Shelly, *Odessa. Die Stadt und ihr Traum. Eine universale Liebeserklärung aus Berlin*, Berlin : Espresso Verlag, 1999.

GUMPERZ, John, *Engager la conversation. Introduction à la sociolinguistique interactionnelle*, Paris : Les Éditions de Minuit, 1989.

GUSEYNOVA, Sevil, « Pobediteli i Pobejdennom Gorode : Kak Leningradtsy i Odessity Prazdnouiout Den' Pobedy v Berline », in *Pamiatnik i prazdnik*, Mikhael GABOVITCH, ed., Moscou : Novoe literatournoe obozrenie, n° 132, 2016.

HALBWACHS, Maurice, *La mémoire collective*, Paris : Les Presses universitaires de France, 1950.

HANNERZ, Ulf, *Transnational Connections : Culture, People, Places*, New York : Routledge, 1996.

HEMELIK-DONALDS, Stephanie, KOFMAN, Eleonore, KEVIN, Catherine, ed., *Branding cities : Cosmopolitanism, Parochialism and Social Change*, New York : Routledge, 2009.

HERDT, Victor, *Metropolen im russischen Vielvölkerreich : Petersburg und Odessa seit dem 18. Jahrhundert*, Lüneburg : Nordost-Inst., 2004.

HERLIHY, Patricia, « The Ethnic Composition of the City of Odessa in the Nineteenth Century », *Harvard Ukrainian Studies*, n°1, 1977, p 53 - 78.

HERLIHY, Patricia, *Odessa : a History, 1794 - 1914*, Cambridge : Harvard University Press, 1991 (1987).

HERLIHY, Patricia, ILJINE, Nicholas, ed., *Odessa Memories*. Seattle : University of Washington Press, 2004.

HERZFELD, Michael, *Cultural Intimacy : Social Poetics in the Nation-State*, New York : Routledge, 1997 (2005).

HOBSEBAWN, Eric, RANGER, Terence, ed., *The Invention of Tradition*, Cambridge : Cambridge University Press, 1983.

HOUGH, Richard, *La Mutinerie du Cuirassé Potemkine*, Paris : Tallandier, 2011.

HRYTSAK Yaroslav, « National Identities in Post-Soviet Ukraine : The Case of Lviv and Donetsk », *Harvard Ukrainian Studies*, vol. 22, 1998. [Consulté le 19.12.2012], <http://www.jstor.org/stable/41036741>.

KASCHUBA, Wolfgang, « Cultural Heritage in Europe Ethnologist's Use of the Authentic », *Anthropological Journal of European Cultures*, vol. 17, 2008, p 324 - 346.

KASCHUBA, Wolfgang, « Offene Städte ! », in GROSCH, Nils, ZINN-THOMAS, Sabine, ed., *Fremdheit-Migration-Musik*, Berlin : Waxmann, 2010.

KASCHUBA, Wolfgang, « Wem gehört die Stadt ? », in GEMMEKE, Claudia, NENTWIG, Franziska, ed., *Die Stadt und ihr Gedächtnis*, Bielefeld : transcript Verlag, 2011.

KASCHUBA, Wolfgang, KREBS, Melanie, PILZ, Madlene, ed., *Die postsowjetische Stadt, Urbane Aushandlungsprozesse im Südkaukasus*, Berliner Blätter 59/2012, Berlin : Panama Verlag, 2012.

KASCHUBA, Wolfgang, PILZ, Madlen, « Identitätspolitik und Zivilgesellschaft im Südkaukasus », in KASCHUBA, Wolfgang, KREBS, Melanie, PILZ, Madlene, *Die postsowjetische Stadt, Urbane Aushandlungsprozesse im Südkaukasus*, Berliner Blätter, SH 59/2012, p 7 - 16.

KASCHUBA, Wolfgang, « Berliner und Urberliner : Zur Tribalisierung des Urbanen », in NENTWIG, Franziska, BARTMANN, Dominik, ed., *BERLINmacher : 775 Porträts-ein Netzwerk*, Berlin : Kerber, 2012.

KASCHUBA, Wolfgang, « Vom Tahrir-Platz in Kairo zum Hermannplatz in Berlin », in BERTUZZO, E.T., GANTNER, E.B., NIEWÖHNER, J., OEVERMANN, H., ed., *Kontrolle öffentlicher Räume*, Berlin : Lit Verlag, 2013.

KASCHUBA, Wolfgang, « Urbane Kulturtransfers : Globale Stile, mediale Bühnen, lokale Räume », in GANTNER, Ezster B., VARGA, Peter, ed., *Transfer-Interdisziplinär !*, Frankfurt am Main : Peter Lang GmbH, 2013.

KHAÏT, Valery, *Antologia Satiry i Ioumora Rossy XX Veka*, tome 32 : « Odessky ioumor », Moscou : Eksmo, 2010.

KING, Charles, *Odessa : Genius and Death in a City of Dreams*, New York : W. W. Norton & Company, 2008.

KING, Anthony D., *Re-Presenting the City*, Londres : Mac Millan Press LTD, 1996.

KLIER, John D., LAMBROZA, Shlomo, ed., *Pogroms : Anti-Jewish Violence in Modern Russian History*, Cambridge : Cambridge University Press, 1992.

KNOX, Paul L., *World Cities in a World System*, Cambridge : Cambridge University Press, 1995.

KOSCHMAL, Walter, « Kulturbeschreibungen aus der Peripherie: Babel's Odessa-Poetik. », in HANSEN-LÖVE, Aage, ed., *Mein Russland : Literarische Konzeptualisierungen und kulturelle Projektionen*, Wiener Slawistischer Almanach, vol. 44, 1997, p 311 - 336.

KOSCHMAL, Walter, *Odessa, Kapitel aus der Kulturgeschichte*, vol. 15, Regensburg-Passau : Verlag Lassleben, 1998.

KRUMM, Rheinard, *Isaak Babel : Schreiben unter Stalin. Eine Biographie*, Norderstedt : Books on Demand GmbH, 2006.

LABORDE, Denis, ed., *Désirs d'histoire*, Paris : L'Harmattan, 2009.

LAMPUGNANI, Vittorio Magnago, ed., *Urbanität und Identität zeitgenössischer europäischer Städte*, Ludwigsburg : Wüstenrot Stiftung, 2005.

LINDHOLM, Charles, *Culture and Authenticity*, Hoboken : Wiley-Blackwell, 2007.

LIPOVETSKY, Mark, *Charms of the Cynical Reason : The Transformations of the Trickster Trope in Soviet and Post-Soviet Culture*, Boston : Academic Studies Press, 2011.

LOVELL, Stephen, *The Shadow of War, Russia and the URSS, 1941 to the Present*, Hoboken : Wiley-Blackwell, 2010.

LOW, Setha, « Spatialities : The Rebirth of Urban Anthropology through Studies of Urban Spaces », in Donald M. Nonini, ed., *A Companion to Urban Anthropology*, Hoboken : Wiley-Blackwell, 2014.

MALKOLIN, Anna, « City-Icons in a Poetic Geography », in PRESTON, Peter, SIMPSON-HOUSLEY, Paul, ed., *Writing the city. Eden, Babylon and the New Jerusalem*, New York : Routledge, 1994, p 95 - 106.

MALKOLIN, Anna, *A History of Odessa, the Last Italian Black Sea Colony*, Lewiston : Edwin Mellen Press, 2004.

MARTIN Terry, *The Affirmative Action Empire : Nations and Nationalism in the Soviet Union, 1923-1939*, Londres : Cornell University Press, 2001.

MAZIS, John Athanasios, *The Greeks of Odessa : Diaspora Leadership in Late Imperial Russia*, Boulder : East European Monographs, 2004.

MILHÉ, Colette, *Comment je suis devenue anthropologue et occitane*, Bordeaux : Le bord de l'eau, 2011.

MIRONOV, Boris, « Les villes de Russie entre l'Occident et l'Orient (1750-1850) », *Annales Économies, Sociétés, Civilisations*, n°3, p 705 - 733.

MONDRY, Henrietta, *Exemplary Bodies : Constructing the Jews in Russian Culture, 1880s to 2008s*, Boston : Academic Studies Press, 2009.

MORLEY, David, ROBINS, Kevin, « No Place Like *Heimat*: Images of Home(land) in European Culture », in CARTER, Erica, DONALD, James, SQUIRES, Judith, ed., *Space and Place. Theories of Identities and Location*, Londres : Lawrence & Wishart, 1993, p 3 - 31.

NAÏDORF, Mark I., *Odessa today*, 2005. [Consulté le 03.02.2013], <https://sites.google.com/site/marknaydorftexts/theory-articles/odessa-segodna-2005>.

POLESE, Abel, WYLEGALA, Anna, « Odessa and Lvov or Odesa and Lviv : How Important is a Letter ? Reflections on the "Other" in Two Ukrainian Cities », *Nationalities Papers*, vol.36, n°5, 2008, p 787 - 814.

POLESE, Abel, « The Formal and the Informal : Exploring 'Ukrainian' Education in Ukraine, Scenes from Odessa », *Comparative Education*, vol.46, n°1, 2010, p 47 - 62.

PROKHOROV, Alexandre P., *Le modèle de gouvernance russe*, Paris : Le Cherche midi, 2011.

RABAU, Sophie, *L'Intertextualité*, Paris : Flammarion, 2002.

RAMER, Samuel C., RUBLE, Blair A., ed., *Place, Identity, and Urban Culture : Odesa and New Orleans*, Kennan Institute Occasional Paper 301, Washington : Woodrow Wilson International Center for Scholars, 2008.

RAMER, Samuel C., « Meditations on Urban Identity : Odessa/Odesa and New Orleans », in RAMER, Samuel C., RUBLE, Blair A., ed., *Place, Identity, and Urban Culture : Odesa and New Orleans*, Kennan Institute Occasional Paper 301, Washington : Woodrow Wilson International Center for Scholars, 2008, p 1 - 7.

RAULIN, Anne, *Anthropologie urbaine*, Paris : Armand Colin, 2007 (2001).

RICHARDSON, Tanya, « The Place(s) of Moldovanka in the Making of Odessa », *The Anthropology of East Europe Review*, vol. 23 (2), 2005, p 72 - 89.

RICHARDSON, Tanya, « Walking Streets, Talking History: The Making of Odessa », *Ethnology*, n°44 (1), 2005, p 13 - 33.

RICHARDSON, Tanya, « Living Cosmopolitanism? 'Tolerance,' Religion and Local Identity in Odessa », in HANN, Chris, ed., *The Postsocialist Religious Question : Faith and Power in Central Asia and East-Central Europe*, Lit : Berlin, 2006, p 213 - 240.

RICHARDSON, Tanya, *Kaleidoscopic Odessa : History and Place in Contemporary Ukraine*, Toronto : University of Toronto Press, 2008.

RICHARDSON, Tanya, « Odessa's Two Big Differences (And a Few Small Ones), Life After the Maidan and 2 May », *Eurozine*, (Transit 45), 2014. [Consulté le 01.09.2014], <http://www.eurozine.com/articles/2014-09-01-richardson-en.html>.

RICOEUR, Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris : Éditions du Seuil, 2000.

RIES, Marc, « Reflections on a Cartography on the Non-Visible. Urban Experience and the Internet », in BERKING, Helmut, ed., *Negotiating Urban Conflicts – Interaction, Space and Control*, Bielefeld : Transcript, 2006.

RJABTSCHUK, Mykola, *Die reale und die imaginierte Ukraine*, Berlin : Suhrkamp Verlag, 2006.

ROBIN, Régine, *La mémoire saturée*, Paris : Stock, 2003.

ROBIN, Régine, *Berlin-Chantiers*, Paris : Stock, 2010.

ROTHSTEIN, Robert A., « How it Was Sung in Odessa : At the Intersection of Russian and Yiddish Folk Culture », *Slavic Review*, n°4, 2001, p 781 - 801.

RUBLE, Blair A., « New Orleans and Odesa : the Spaces in Between as a Source of Urbane Diversity », in RAMER, Samuel C., RUBLE, Blair A., ed., *Place, Identity, and Urban Culture : Odesa and New Orleans*, Kennan Institute Occasional Paper 301, Washington : Woodrow Wilson International Center for Scholars, 2008, p 35 - 42.

SAID, Edward W., *L'orientalisme*, Paris : Éditions du Seuil, 1980.

SAVIGLIANO, Marta E., *Tango and the Political Economy of Passion*, Boulder : Westview Press, 1995.

SCHLÖR, Joachim, « Odessity : in Search of Transnational Odessa (or “Odessa the Best City in the World: All about Odessa and a Great Many Jokes”) », *Quest. Issues in Contemporary Jewish History. Journal of Fondazione CDEC*, n°2, 2011. [Consulté le 03.02.2011], www.quest-cdecjournal.it/focus.php?id=220.

SELBY, Martin, *Understanding Urban Tourism : Image, Culture and Experience*, Londres : I.B.Tauris, 2004.

SHTERNISH, Anna, *Soviet and Kosher : Jewish Popular Culture in the Soviet Union, 1923-1939*, Bloomington : Indiana University Press, 2006.

SIDOROV, Aleksandr, *Pesn' o moïei Mourke : Istoria velikikh blatnikh i oulitchnikh pesen*, Moscou : PROZAïK, 2010.

SIFNEOS, Evridiki, « The Dark side of the Moon : Rivalry and Riots for Shelter and Occupation Between the Greek and Jewish Populations in Multi-ethnic Nineteenth-century Odessa », *La Revue Historique*, Institut de Recherches Néohelléniques, vol. III, 2006, p 189 - 204. [Consulté le 12.04.2012], <http://www.historicalreview.org/index.php/historicalReview/article/viewFile/203/99>.

SKINNER, Frederick W., « Trends in Planning Practices : the Building of Odessa, 1794-1917 », in HAMM, Michael, ed., *The City in Russian History*, Lexington : The University Press of Kentucky, p 139 - 159.

SLEZKINE, Yuri, « The URSS as a Communal Apartment, or How a Socialist State Promoted Ethnic Particularism », *Slavic Review*, vol. 53 (2), 1994, p 414 - 452.

SPIROU, Costas, *Urban Tourism and Urban Change : Cities in a Global Economy*, New York : Routledge, 2011.

STANTON, Rebecca Jane, *Isaac Babel and the Self-Invention of Odessan Modernism*, Evanston : Northwestern University Press, 2012.

STANTON, Rebecca Jane, « A Monstrous Staircase : Inscribing the Revolution of 1905 on Odessa », in BUCKLER, Julie, JOHNSON, Emily D., ed., *Rites of Place : Public Commemoration in Russia and Eastern Europe*, Evanston : Northwestern University Press, 2013, p 59 - 80.

STARR, Frederick, *Red and Hot : the Fate of Jazz in the Soviet Union, 1917-80*, Oxford : Oxford University Press, 1983.

STEPANOV, Evgeny M., *Roussky iazyk odessitov*, Odessa : Astroprint, 2004.

SYLVESTER, Roshanna P., « Making an Appearance : Urban 'Types' and the Creation of Respectability in Odessa's Popular Press, 1912-14 », *Slavic Review*, 59 (4), 2000, p 802 - 824.

SYLVESTER, Roshanna P., « City of Thieves : Moldavanka, Criminality, and Respectability in Prerevolutionary Odessa », *Journal of Urban History*, 27 (2), 2001, p 131 - 157.

SYLVESTER, Roshanna P., *Tales of Old Odessa : Crime and Civility in a City of Thieves*, DeKalb : Northern Illinois University Press, 2005.

TANNY, Jarrod, « The Many Ends of Old Odessa : Memories of the Gilded Age in Russia's City of Sin », Berkeley : Berkeley Program in Soviet and Post-Soviet Studies Working Paper Series, 2007. [Consulté le 20.11.2015], <http://escholarship.org/uc/item/2p3674pw>.

TANNY, Jarrod, *City of Rogues and Schnorrers : Russia's Jews and the Myth of Old Odessa*, Bloomington : Indiana University Press, 2011.

THIESSE, Anne-Marie, *La création des identités nationales*, Paris : Éditions du Seuil, 2001 (1999).

TODOROV, Tzvetan, *Les abus de la mémoire*, Paris : Arléa, 2004.

TRAIMOND, Bernard, *La mise à jour. Introduction à l'ethnopragmatique*, Bordeaux : Presses Universitaires de Bordeaux, 2004.

WESTWOOD, Sallie, WILLIAMS, John, *Imagining Cities, Scripts, Signs, Memory*, Londres : Routledge, 1997 (1996).

WEINBERG, Robert, *The Revolution of 1905 in Odessa : Blood on the Steps*, Bloomington : Indiana University Press, 1993.

WILSON, Andrew, *The Ukrainians, Unexpected Nation*, New Haven : Yale University Press, 2000.

ZARETSKAÏA-BALSENTE, Ioulia, *Les intellectuels et la censure en URSS (1965-1985): De la vérité allégorique à l'érosion du système*, Paris : L'Harmattan, 2001.

ZIPPERSTEIN, Steven, *The Jews of Odessa : a Cultural History, 1794 – 1881*, Stanford : Stanford University Press, 1991.

ZIPPERSTEIN, Steven, « Odessa revisitée », *Les cahiers du judaïsme*, n°1, 1998, p 43 - 50.

SOURCES

OUVRAGES

AKHMATOVA, Anna, *Requiem, poèmes sans héros, et autres poèmes*, (1942), Paris : Éditions Poésie Gallimard, n°426, extrait du poème « Courage » présenté et traduit par Jean-Louis Backès, 2007.

BABEL, Isaac, *Contes d'Odessa*, (1967), Paris : Gallimard, édition bilingue, traduit par Adèle Bloch, 1999.

BÖHL, Heinrich, *Damals in Odessa und andere Erzählungen*, Helsinki : Eurographica, 1985.

BRAUNSTEIN, Mathieu, *Odessa, le guide autrement*, Paris : Autrement, 1997.

DE RIBAS, Alexandre, *Staraïa Odessa, vospominania [La vieille Odessa, souvenirs.]* (1913), préface de V. Vladimirsky et E. Goloubovsky, Odessa : Optimum, 2002.

EÏDELMAN, Boris, *Iazik Odessy, slova i frazy*, Odessa : Optimum, 2004

EÏDELMAN, Boris, *Anekdoty ot odessitov*, Odessa : Optimum, 2012.

GALIAS, Alexandre, *Les Français à Odessa*, Kiev : « Nach tchas », 2012.

GOLOUBENKO Georgy, *Ryzy gorod, ili Novye odesskie rasskazy*, Odessa : Drouk, 2004.

GURFINKIEL, Michel, *Le Roman d'Odessa. Ukraine, utopie russe et génie juif*, Paris : Éditions du Rocher, 2005.

IAROSLAVTSEVA, N.A., *Manuel méthodique pour le cours « Odessa, c'est ma ville natale »*, direction pour l'éducation et la recherche du conseil municipal d'Odessa, centre informatif et méthodique, Odessa, 2012.

ILF ET PETROV, *Les douze chaises* (1928), Lyon : Éditions Parangon, traduit par Alain Préchac, 2002.

ILF ET PETROV, *Le veau d'or* (1933), Lyon : Éditions Parangon, traduit par Alain Préchac, 2002.

JABOTINSKY, Vladimir, *Les Cinqs* (1936), Paris : Édition des Cyrthes, traduit du russe par Jacques Imbert, 2006.

JVANETSKY, Mikhaïl, *Moïa Odessa*, Odessa : Zodiak, 2007.

KATAÏEV, Constantin, *Au loin, une voile* (1936), Paris : Éditions la Farandole, traduit du russe par L. Soboliev, 1958.

KHPITONOVA, O.A., KOVALSKAÏA, E.N., *Outchebnik Odessolioubia [Le manuel pour l'amour d'Odessa]*, Odessa, 2013. [Consulté le 02.09.2015], <http://bgconv.com/docs/index-53382.html>.

KOUZMINSKY, Alekseï, *Ty Odessit? Prover'!*, Odessa : Optimum- OIINU, 2002.

LIBKIN, Savely, *Moïa odesskaïa koukhnia*, Moscou : Eksmo, 2013.

LIBKIN, Savely, *Odesskoe zastol'e ot Privoza do Dérivassovskoï*, Moscou : Eksmo, 2015.

LIPTUGA, Ivan, « Food Tourism », in *Odessky almanakh*, n°61, tome II, 2015, p°342 - 350. [Consulté le 02.08.2015], http://www.odessitclub.org/publications/almanac/alm_61/content.htm.

PLESSKAÏA, Elvira G., *Progoulki po « nemetskoï » Odessa : albom poutevoditel'*, Odessa : Astroprint, 2013.

POUCHKINE, Alexandre, *Eugene Onegin* (1825), Paris : Actes Sud, traduit par André Markowicz, 2005.

RAABE, Katharina, SZAJDERMAN, Monika, ed., *Odessa Transfer, Chroniques de la mer Noire*, Lausanne : Les Éditions Noir sur Blanc, 2011.

REDER, Christian, KLEIN, Erich, ed., *Graue Donau, Schwarzes Meer*, Vienne : Springer, 2008.

SAVTCHENKO, Viktor, *Odessa massonskaïa (nerazgadanny mif goroda solntsa)*, Odessa : Optimum, 2007.

SCHULZE, Brigitte, *Odessa – aufstrebende Metropole am Schwarzen Meer*, Weilheim : Brigitte Schulze Verlag, 2008.

SHAUN Walker, *Odessa Dreams : The Dark Heart of Ukraine's Online Marriage Industry*, Thistle Publishing, 2014.

SKESLIEN CHARLES, Janet, *Les fiancées d'Odessa*, Paris : Éditions Liana Levi, traduit par Adélaïde Pralon, 2012.

SMIRNOV, Valéry, ...*Taki-da !*, Odessa : « Variant »-« Dva Slova », 1992.

SMIRNOV, Valéry, *Bolchoï polou-tolkovy slovar' odesskogo iazyka*, Odessa : Polygraph, 2003.

TREINIER, Sandrine (textes réunis par), *Le goût d'Odessa*, Paris : Mercure de France, 2005.

TSVETAÏEVA, Marina, *Tentatives de jalousie et autres poèmes (1924-1939)*, Paris : La Découverte, traduit du russe par Eve Malleret, 1986.

VAÏNER, D. I., *Illioustrirovanny poutevoditel' « Odessa »*, Odessa : Vaïner, 1900.

VLASICHEN, Iouri, *Odessa, orangevy gid*, Moscou : Eksmo, 2013.

De WARESQUIEL, *Le duc de Richelieu, 1766-1822*, Paris : Librairie académique Perrin, 1990.

« Les Ukrainiens : un peuple sans visage ? », *Kommentary*, n°18, 10 mai 2015.

ARTICLES EN LIGNE

JAKOVA, Tatiana, « Sychik-odessit c goloubem v rouke », *Vetcherniiaia odessa*, 13/12/08. [Consulté le 10/09/2015], <http://vo.od.ua/rubrics/raznoe/9681.php>.

KASIAN, Anastasia, RADTCHENKO, Ioulia, « Kak eto delaetsia v Odesse. Tiouletchka dlia bitotchkov i vozdoukh svobody », *FOCUS*, 14/04/15. [Consulté le 02/08/15], <http://focus.ua/beautiful/328041/>.

KONSTANTINOV, Oleg, « V 1998 godou v Odesse oubili Varlamova i pokouchalis na Gourvitsa », *Sevodnia.ua*, 17/05/11. [Consulté le 20/01/15], <http://www.segodnya.ua/newsarchive/v-1998-hodu-v-odecce-ubili-varlamova-i-pokushalic-na-hurvitsa.html>.

KORNEÏEVA, Elena, « Odessa : litsa i iznanki ouskol'zaïouchey krasoty », *Vancouver express*, 16/12/10. [Consulté le 10/09/15], <http://www.vancouverexpress.ca/archives/4390>.

NAÏDOUS, Inna, « Anna Missiouk : 600-letie Odessy? Mne eto ne interesno. », *Jewishnews*, 29/04/15. [Consulté le 20/11/14], http://jewishnews.com.ua/ru/publication/anna_misyuk_odeskiy_kulyturniy_fenomen_natsionalynosti_ne_imeet.

ROSYUK, Daria, « Samy tsimes : 10 blioud odesskoï koukhni », *The Village*, 27/07/12. [Consulté le 21/05/15], <http://www.the-village.ru/village/city/odessa/115437-odesskaya-kuhnya>.

SYBIR, Viktoria, « Odesa – tse Evropa », *Den' kiev.ua*, 11/02/14. [Consulté le 17/09/15], <http://www.day.kiev.ua/uk/article/podrobici/odesa-ce-ievropa>.

« Gorodskie raïony Odessy », *odesskyi.com*. [Consulté le 25/07/15], <http://odesskiy.com/doma-odessi/gorodskie-rajony-odessy.html>.

« Odessky biznesmen-zastroïchik bol'che ne depoutat 45 let », *Taïmer*. [Consulté le 20/10/15], http://timer-odessa.net/persons/ruslan_tarpan_9933.

« Outchastniki « Vychivankovogo festivalia » vystroïlis v jivoï logotip Odessy », *Doumskaïa*, 26/06/13. [Consulté le 17/09/15], <http://dumskaya.net/news/uchastniki-vyshivankovogo-festivalya-vystroilis--028957/>.

« Serdtse Odessy – « Privoz » », *Doumskaïa*, 09/08/11. [Consulté le 08/08/15], <http://dumskaya.net/news/Serdce-Odessy---Privoz-%28fotoreportag%29-014103/>.

« Tysiatchi Odessitov vychli na march zapadentsev i skandirovali « Odessa-ne Rossia » », *od-news.com*, 09/02/14, [Consulté le 17/09/15], http://od-news.com/index.php?option=com_content&task=view&id=39580&Itemid=1

« 14 letny Odessit pokazyvaet gorozhanam i turistam « Neparadnouïou Odessou » », *Odessa-media*. [Consulté le 20/01/2014], <http://odessamedia.net/news/odessa/14-letnii-odessit-pokazivaet-gorozhanam-i-turistam-neparadnuyu-odessu-/>.

CD-ROMS

Oni ostavili sled v istory Odessy, [Ils ont laissé des traces dans l'histoire d'Odessa], Odessa : Noulevoy kilometr, 2013.

Odessa v novykh pamiatnikakh, memorialnikh doskakh i zdanikh, [Odessa : nouveaux monuments, plaques commémoratives et bâtiments], Odessa : Noulevoy kilometr, 2013.

PIÈCES de THEATRE

Bytchki v tomate, [Des gobies dans du jus de tomate], Igor Loutchinkin, 2013.

Chalandy pol'nye kefali, [Les barques remplies de mulets], Pavel Tsepenioug, 2013.

Ekhats nado ?, [Faut-il partir ?], Iouri Blikov, 2013.

Odessa ou okeana, [Odessa sur l'océan], Mikhaïl Tchoumatchenko, Grigory Fler, 2013.

Ouragan po imenni Odessy, [Un ouragan du nom d'Odessa], A. Tarasoul, E. Khaït, V. Iavnik, 2013.

Roman Kartsev, Moïa Odessa, [Roman Kartsev, Mon Odessa], Roman Kartsev, 2013.

DOCUMENTAIRES

Jvanetsky, Odissea Odessita, [Jvanetsky, l'odyssée d'un Odessite], Oksana Stroutinskaïa, TV Inter, Ukraine, 2014.

Odessa Motives, Dmitriy Khavin, 2008.

Artists of Odessa, Dmitriy Khavin, 2011.

Metropolis ARTE, 05/10/2013. [Consulté le 05.05.2014], <http://www.arte.tv/guide/fr/048375-018/metropolis>.

FILMS (présentés chronologiquement)

- Bronenosents Potemkin*, [Le cuirassé Potemkine], Sergueï Eisenstein, Russie, 1925.
- Beleïet parous odinoky*, [Au loin une voile], Vladimir Legochin, URSS, 1937.
- Dvoe boïtsa*, [Les deux combattants], Mark Bernes, URSS, 1943.
- Zolotoï telionok*, [Le veau d'or], Mikhaïl Chveïtser, URSS, 1968.
- Opasnye gastrolï*, [Une tournée dangereuse], Georgy Jungwald-Khilkevitch, URSS, 1969.
- Dvenadtsat stoulïev*, [Les Douze Chaises], Léonid Gaïdaï, URSS, 1971.
- Lïoubimaïa jenchitchina mekhanika Gavrilova*, [La femme préférée du mécanicien Gavrilov], Piotr Todorovsky, URSS, 1981.
- Zelionny fourgon*, [Le fourgon vert], Aleksandr Pavlovsky, 1983.
- My iz djazza*, [Nous sommes du jazz], Karen Charnazarov, URSS, 1983.
- Podvig Odessy*, [L'exploit d'Odessa], Vladimir Strelkov, URSS, 1985.
- Déjà vu*, Ioulitch Machoulsky, URSS, Pologne, 1988.
- Kak eto delalos v Odesse*, [Comment cela fut fait à Odessa], Igor Ivanov, URSS, 1988.
- Primorsky boulevard*, [Le boulevard Primorsky], Alexandre Polynnikov, URSS, 1988.
- Bindïoujnik i korol'*, [Le docker et le roi], Vladimir Alenikov, URSS, 1989.
- Kak choutiat' v Odesse*, [Comment on blague à Odessa], Iouri Choubaïev, URSS, 1989.
- Isskoustvo jit' v Odesse*, [L'art de vivre à Odessa], Georgy Jungwald-Khilkevitch, 1990.
- Gambrinus*, Dmitri Meskhiev, URSS, 1990.
- Na Deribassovskoi khorochaïa pogoda, ili na Brighton Beach dojd' idiot*, [Sur la Dérubassovskaïa il fait beau ou alors il pleut de nouveau à Brighton Beach], Leonid Gaïdaï, Russie, 1992.
- Anekdotiada, ili Istoria Odessy v anekdotakh*, [Anecdotes ou l'histoire d'Odessa dans les anecdotes], Mikhaïl Kats, Ukraine, 1994.
- Odessa... Odessa!*, Michale Boganim, France-Israël, 2004.
- The Odessa Trilogy*, Hugo Schaer, Suisse, FilmOdessa, 2007.
- Tri dnia v Odesse*, [Trois jours à Odessa], Alekseï Pimanov, Russie, 2007.

Oulibka Boga ili tchisto odesskaïa istoria, [Le sourire de Dieu ou de pures histoires odessites], Vladimir Alenikov, Russie, 2008.

SÉRIES TÉLÉVISÉES

Likvidatsia, [Liquidation], Segueï Oursouliak, Russie, 2007.

Sonïa zolotaïa routchka, [Sonïa à la main d'or], Viktor Merejko, Russie, 2007.

Jizn i priklioutchenie Michki Iapontchika, [La vie et les aventures de Michka Iapontchik], Sergeï Guinzbourg, Russie, 2011.

Okhotniki k brilliantami, [Les chasseurs de diamants], Aleksandr Kott, Russie, 2011.

Odessa-Mama, Mark Gorobets, Ukraine, 2012

Odessit, [Odessite], Igor Kopylov, Russie, 2013.

RADIO

La légende d'Odessa, dans l'émission « Ville monde », France Culture. [Consulté le 06/07/15], <http://www.franceculture.fr/emission-villes-mondes-%C2%AB-la-legende-d%E2%80%99odessa-%C2%BB-odessa-ville-mondes-escale-1-2015-05-31>

Dichter, Gauner, Sanger. Eine lange Nacht über den Mythos Odessa, [Poètes, escrocs, chanteurs. Une longue nuit sur le mythe d'Odessa], HUFEN, Uli, Deutschlandradio Berlin, 09/03/13. [Consulté le 02/04/15].

CHANSONS

Ou tchernogo moria, [Sur la mer Noire], paroles de Semion Kirsanov et musique de Modest Tabatchnikov, 1951.

Progoulka po Odesse, [Balade dans Odessa], Tchij et Co, 1995.

Odessitka, [L'Odessite], Svetlana Ostrovskaïa, 2011.

Ach Odessa, jemtchoujenia ou moria, [Ach Odessa, perle sur la mer], chanson populaire aux nombreuses reprises.

RÉSEAUX SOCIAUX – groupes publics

<i>Odessa Weekend</i>	https://www.facebook.com/odessa.weekend
<i>Odesskaïa Souchka</i>	http://fb.com/odessasushkafoto
<i>Taki da !</i>	https://www.facebook.com/evrei
<i>Lïoubïou Odessou</i>	https://www.facebook.com/odessasoul
<i>Odessa kak ona est'</i>	https://www.facebook.com/public.od.ua
<i>Profil d'Ivan Liptuga</i>	https://www.facebook.com/ivan.liptuga
<i>Euromaidan Odessa</i>	https://www.facebook.com/Euromaidanodessa
<i>Ouvlekatel'naïa Odessa</i>	https://www.facebook.com/excursions.in.odessa
<i>Moïa Odessa</i>	https://www.facebook.com/Моя-Одесса
<i>Spasite dom Roussova</i>	http://vk.com/save_russov_house
<i>Odnajdy v Odessa</i>	https://vk.com/wall-33718209
<i>Tsimets Market</i>	http://vk.com/tzimesodessa
<i>Odessou v UNESCO</i>	https://vk.com/odessavunesco
<i>Perron N°7</i>	http://vk.com/perron7
<i>Odessa Incognita</i>	http://vk.com/odessa_incognita
<i>Neparadnaïa Odessa</i>	http://vk.com/club55495162
<i>Staraïa Odessa</i>	https://vk.com/old_odessa
<i>Odessa kouda b ckhodit'</i>	http://vk.com/odessago

BLOGS

<i>City Branding Blog</i>	http://citybranding.ru/logotipyi-gorodov-ukrainyi-do-i-posle-evro/ [Consulté le 03/03/13]
<i>Ivan, Interestnaïa planeta</i>	http://interest-planet.ru/blog/fototravel/1361.html [Consulté le 05/10/15]
<i>Odessky kraeved</i>	http://labana.livejournal.com/39255.html?thread=240727 [Consulté le 11/01/2015]
<i>Outchebnik Odessolioubia</i>	http://rabuggelo.blogspot.com/ [Consulté le 26/09/15]
<i>Tchisto odesskoe kafe !</i>	http://franzol.blogspot.com/2013/06/blog-post_30.html [Consulté le 30/06/13]
<i>Ukraine d'Ouest en Est</i>	http://ukrainedouestenest.blog.lemonde.fr/2015/03/07/odessa-kulikovo-ii/ [Consulté le 3/7/15]

SITES INTERNET

INSTITUTIONS

Architektoura Odessa

<http://archodessa.com/> [Consulté le 28/09/15]

Migdal'

<http://www.migdal.org.ua/anecdotes/> [Consulté le 18/09/15]

Musée littéraire d'Odessa

<http://museum-literature.odessa.ua> [Consulté le 17/04/14]

Le club mondial des Odessites

<http://www.odessitclub.org> [Consulté le 24/08/15]

Odessika

<http://odessica.net/> [Consulté le 28/09/15]

Site officiel de la ville d'Odessa

<http://omr.gov.ua> [Consulté le 11/11/15]

Publications Plaske

<http://plaskepress.com/books/?type=5> [Consulté le 17/05/14]

Musée d'art moderne d'Odessa (MOoMA)

<http://msio.com.ua/en/vistavki/430-jewish-world-and-the-odessa-myth> [Consulté le 03/09/13]

UNESCO

<http://whc.unesco.org/fr/listesindicatives/5412/> [Consulté le 15/03/14]

Vozrojdenie Brodskoï sinagog

<http://brodskyfund.org/> [Consulté le 21/09/15]

MÉDIAS (TV, sites, agences de tourisme)

Art Lebedev

<http://www.nagrapril.com.ua/ru/katalog-tovarov/podarki-s-logotipom-odessi/sumki-ryukzaki/2054-ya-idu-na-privoz.html> [Consulté le 30/06/13]

Ekskoursy v Odesse

<http://excurs.od.ua/dvoriki-i-privoz> [Consulté le 30/06/13]

Evoloutsy razouma

<http://uer.org.ua/> [Consulté le 26/09/15]

Fast-Torrent.RU

<http://www.fast-torrent.ru/film/tri-dnya-v-odesse.html> [Consulté le 10/05/14]

GLO. UA

http://odessa.glo.ua/cultura/pamyatnmik_tete_sone.html [Consulté le 13/03/13]

Litso odesskoy natsionalnosti

<http://g-isaev.narod.ru/public05.html> [Consulté le 07/06/13]

Ob Odesse c liuboviïou, projet de U. Paramanov

<http://obodesse.at.ua> [Consulté le 27/09/15]

Odessa 2.0

<http://odessa2.org/index.html> [Consulté le 28/09/15]

Odessit.ua

<http://www.odessit.ua> [Consulté le 07/06/13]

Odesskiy.com

<http://odesskiy.com> [Consulté le 28/09/15]

Rossiyskaïa Gazeta

<http://foto.rg.ru/photos/578d207b/3.html#3> [Consulté le 05/05/14]

Taki da vkousno

<http://expodessa.com/takidavkusno/about/all/> [Consulté le 04/08/15]

Taki-da fest

<http://takidafest.com/> [Consulté le 09/09/15]

Teatr.ru

teatr.ru/kino/acter/w/post/11207/foto/269758/ [Consulté le 01.03/14]

Today.od.ua

www.today.od.ua; http://today.od.ua/Odessa_v_gizni_i_v_kino/ [Consulté le 11/01/15];

http://today.od.ua/Evrejskij_mir_i_odesskij_mif__sovremennyy_balans [Consulté le 03/09/15]

Traditsia

http://traditio-ru.org/wiki/Таки_да [Consulté le 10/07/15]

TV Pervy gorodskoï

<http://www.1tv.od.ua> [Consulté le 27/09/15]

TV Rossia 1(Dejourny po strane)

http://russia.tv/brand/show/brand_id/10817 [Consulté le 10/11/13]

Umorina

www.umorina.od.ua [Consulté le 04/04/14]

Umoratv.com

<http://umoratv.com/koncert/266-yumorina-2015.html> [Consulté le 04/04/14]

WikiQuote

[https://ru.wikiquote.org/wiki/Ликвидация_\(телесериал\)](https://ru.wikiquote.org/wiki/Ликвидация_(телесериал)) ; https://ru.wikiquote.org/wiki/Жизнь_и_приключения_Мишки_Япончика [Consulté le 24/03/15]

YOUTUBE

Boris Sobolev (2014) : Odesskaïa semia priglachaet na Odessky Festival *OdessAviv*, ajoutée le 05/04/14, <https://www.youtube.com/watch?v=lSMLz9lmYrA> [Consulté le 10/09/15]

Clock1918 (2008) : Stsena iz kinofilma « My iz djazza », ajoutée le 10/03/08, https://www.youtube.com/watch?v=n3FIvIb_tc- [Consulté le 15/04/11]

Gde Idiom (2011) : <http://www.youtube.com/user/GdeIdemTV> [Consulté le 27/09/15]

Kinoseans (2014) : Na Deribassovskoï khorochaïa pogoda, ili na Brighton Beach opiat idout dojdî, ajoutée le 16/07/14., <https://www.youtube.com/watch?v=5BB-Zk9BHF4> [Consulté le 13/11/15]

Mikhaïl Aoudioknigi (2014) : Zinoviy Vysokovsky Govorit Odessa, ajoutée le 18/11/14, https://www.youtube.com/watch?v=HUA_H0I5pt4 [Consulté le 06/09/15]

Odesskaïa Souchka (2014) : Vesennia Odesskaïa Souchka, ajoutée le 07/04/2014, <https://www.youtube.com/watch?v=ZaFJWN-amzo> [Consulté le 30/04/14]

Steel Rat (2012) : Progoulka po Odesse, ajoutée le 07/10/12, <https://www.youtube.com/watch?v=YdAk77mg6rc-> [Consulté le 29/11/2014]

LOGICIELS

DICTIONNAIRES

ABBY LINGVO x5, Large Semi-explanatory Dictionary of the Odessa Slang V. P. Smirnov, Polygraph, 2003.

Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, <http://www.cnrtl.fr/definition>

Dictionnaire Larousse, <http://larousse.fr/encyclopédie>

CONCEPTION GRAPHIQUE

<https://icons8.com>

<http://www.visualpharm.com>